

Mercier, Louis-Sébastien. Du Théâtre, ou nouvel essai sur l'art dramatique. 1773.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

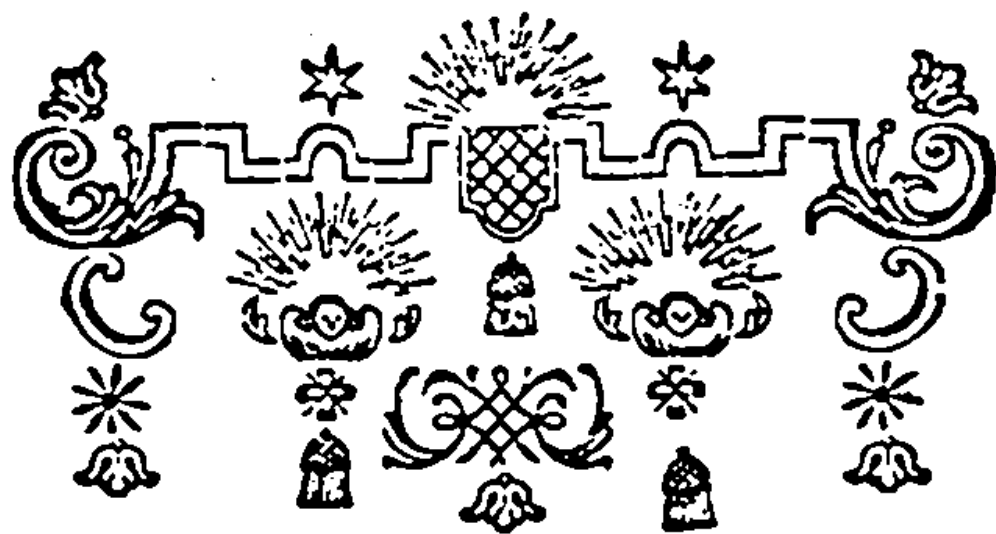
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

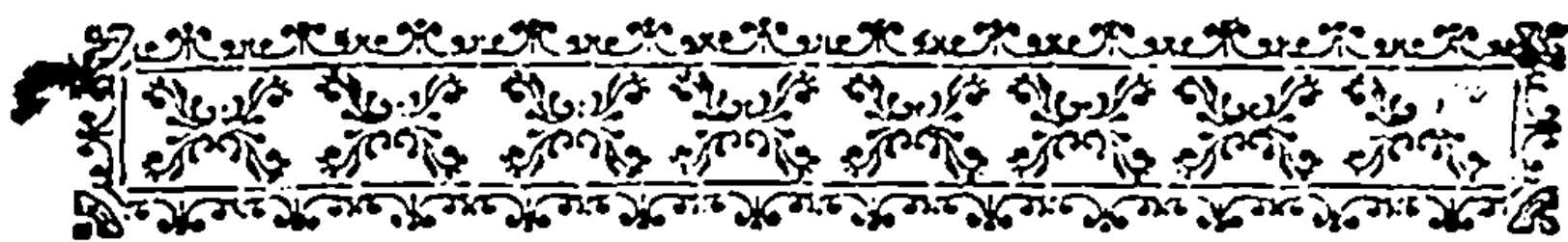
D U
THÉÂTRE,
O U
NOUVEL ESSAI
S U R
L'ART DRAMATIQUE.

*Patet omnibus veritas, nundum est occupata ; multum
ex illâ etiam futuris relictum est.*

SENEC. Ep. 33.



A A M S T E R D A M,
C H E Z E. V A N H A R R E V E L T.
M D C C L X X I I I.



EPITRE DEDICATOIRE

A MON FRERE.

Si les expressions n'affoiblissoient pas toujours le langage de deux cœurs qui s'aiment & s'entendent, je donnerois ici un long cours au sentiment dont le mien est rempli; mais ce soin, tu le fais, devient superflu entre nous. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai dit & pensé combien il m'étoit doux d'avoir rencontré l'ami véritable dans l'ami que la nature m'avoit donné; ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai remercié le ciel de m'avoir choisi un frere tel que toi. Il lui a plu d'unir nos sentimens comme nos ames: notre amitié résistera au tems, & fera dans cette vie incertaine & orageuse l'appui le plus consolant sur lequel reposeront deux ames sensibles, invinciblement liées l'une à l'autre. Je te dédie ce nouvel Ouvrage, où je me flatte avec une joie secrète que tu retrouveras plusieurs de tes idées; je te le dédie, non-seulement pour le plaisir de t'offrir un monument public de ma juste tendresse, mais en-

IV E P I T R E

core (s'il doit vivre après moi) pour qu'il atteste à nos descendans combien nous nous sommes aimés & qu'il les invite à s'aimer comme nous. Notre exemple étouffera peut-être un premier levain de discorde prêt à fermenter, il leur dira que l'amitié fraternelle est ce qu'il y a de plus doux, de plus durable, de plus auguste dans le monde. Il leur révélera que c'est dans cette excellente vertu que réside le secret de la force de l'homme, ainsi que celui du bonheur qui lui est permis; & cette amitié tendre qui nous aura unis toute notre vie, ne fera pas encore infructueuse lorsque nous dormirons dans la tombe.

J'ai écrit sur cet Art que tu chéris, & qui mieux vu & différemment traité pourroit rendre l'instruction générale, répandre dans l'esprit du citoyen des principes utiles, cultiver la raison publique jusqu'ici si négligée, ramener enfin les hommes à ces idées simples, claires, intelligibles, qui sont les meilleures de toutes & qui leur paroîtront de la plus étrange nouveauté, car rien de plus nouveau pour eux que les premières & faciles notions de la vraie morale & de la saine politique.

Cet Art (quoiqu'on en dise) est peut-être encore dans son enfance, parce que malgré les efforts de quelques hommes de génie l'édifice d'abord timidement conçu n'a pas été

bâti sur le plan le plus général & le plus solide : on a resserré la sphere de la scene , on n'y a fait monter que certains personnages , & ceux-là précisément qu'il semble qu'on auroit dû dédaigner : on n'a point apperçu toute la fécondité , toute l'étendue de cet art important : on a eu pour sa premiere forme une admiration superstitieuse. L'écrivain , moins audacieux qu'esclave , n'a gueres vu que son cabinet , au lieu de la société. Même de nos jours , l'assemblée qui compose ordinairement les auditeurs de nos pieces , ne peut être considérée que comme une compagnie particulière à laquelle les poètes ont eu le dessein de plaire exclusivement. Nos pieces ressemblent assez à nos salles , car le physique gouverne en plus d'un genre (& que trop) le moral. Nos pieces , pour la plupart , sont vuides de sens , eu égard à un peuple nombreux ; & je conçois tel édifice vaste & majestueux où il seroit impossible aux acteurs de représenter une de nos bonnes tragédies sans rire d'eux-mêmes.

Cependant le moyen le plus actif & le plus prompt d'armer invinciblement les forces de la raison humaine & de jeter tout-à-coup sur un peuple une grande masse de lumieres , seroit , à coup sûr , le théâtre ; c'est-là que , semblable au son de cette trompette perçante qui doit un jour frapper les morts , une éloquence simple & lumineuse pourroit réveil-

VI E P I T R E

ler en un instant une nation assoupie: c'est-là que la pensée majestueuse d'un seul homme iroit enflammer toutes les âmes par une commotion électrique: c'est-là, enfin, que la législation rencontreroit moins d'obstacles & opéreroit les plus grandes choses sans effort & sans violence. Le gouvernement, dit-on, s'y opposeroit? Que la pièce soit faite d'abord, & bien faite, l'heure de la représentation ne tardera pas, & le gouvernement recevra la loi.

Mais on a semblé jusqu'ici méconnoître le vrai but de l'Art Dramatique. Le poëte, au lieu de se montrer législateur, avec ce légitime orgueil qui convient à son rang, a vaniteusement obéi au goût frivole & mesquin des Aristarques de son siècle; ensuite il a encensé les folies plaisantes & dangereuses de quelques-uns de ses compatriotes; tantôt comme le statuaire de la fable, fléchissant le premier le genouil devant le monarque qu'il venoit de figurer & d'armer du foudre; tantôt attisant des passions nuisibles, sous prétexte de les peindre, oubliant qu'il répandoit la contagion de l'exemple, en même tems qu'il vantoit la fidélité de son pinceau.

Ce ne sont point des suffrages passagers ou concentrés dans une ville que le poëte doit s'empresse à recueillir, il est le chantre de la vertu, le grand flageletteur du vice, l'homme de l'univers. S'il flatte les vices regnans

d'une génération corrompue , s'il alimente des erreurs nationales , s'il fléchit sous le préjugé qui égare ses contemporains , il ne mérite plus de sortir de la ligne pour commander ; qu'il reste parmi le troupeau , il n'est plus qu'un homme inepte , fait pour le précipiter dans une marche également folle & périlleuse.

On ne s'est point élevé à ces spéculations , parce qu'on n'a jamais songé au nombre , mais au choix des auditeurs , parce que dans nos misérables jeux de paume décorés du nom de théâtre , nos spectacles n'ont été que *des chambrées* , parce que les raisonnemens de quelques littérateurs trop accrédités ont borné l'art & détruit son essor relativement à leur *faire* & aux règles sacrées de ce prétendu goût dont ils parlent sans cesse & qui n'est qu'un mot inventé par eux pour voiler d'une manière captieuse la petitesse & la froideur de leurs idées.

Notre Théâtre (il faut le dire) gothiquement conçu dans un siècle à demi barbare , enfant du hazard & rejetton parasite , a conservé l'empreinte de sa burlesque origine. Notre théâtre n'a jamais appartenu à notre sol , c'est un bel arbre de la Grèce , transplanté & dégénéré dans nos climats. Il a été greffé par des mains grossières & mal-adroites : aussi n'a-t-il porté que des fruits équivoques & sans substance. De serviles imitateurs ,

copiant jusqu'aux *chœurs grecs*, ont dressé nos premiers treteaux, treteaux mouvans & qui firent regretter alors *les mystères* bien plus intéressans pour la nation. Ces défricheurs agrestes ne connoissoient ni les mœurs anciennes, ni les mœurs modernes; ils n'ont pu deviner ni ce qu'il falloit emprunter des anciens, ni ce qu'il falloit ajouter à leurs emprunts.

Jodelle, Garnier, Hardi, Mairet, Tristan, Rotrou, sont les vrais fondateurs de notre scène: c'est une vérité incontestable. Ils ressusciterent les premiers les sujets antiques, & ne pouvant faire mieux ils donnerent *la Cléopâtre captive*, *la Didon qui se tue*, *la Phedre amoureuse*, *la Troade*, *l'Antigone*, *l'Hercule mourant*, &c. Ils traduisirent le grec & le défigurèrent, ils entraînerent sur leurs traces ceux qui vinrent après eux. Nos grands maîtres ont suivi le même plan: les ressemblances sont frappantes; leur génie, leur goût, leur style, leur élégance, ne les ont point rendus créateurs: on apperçoit chez eux la même coupe, le même ton de dialogue, la même marche, les mêmes dénouemens, & à leur exemple beaucoup plus de paroles que d'action. Ils ont été copistes, comme leurs prédécesseurs. Ils ont su écrire, peindre, intéresser; mais ils n'ont point déployé une verve originale: ils ont composé avec leurs bibliothèques, & non dans le

livre ouvert du monde, livre dont le seul Moliere a déchiffré quelques pages : goût bizarre & bien étrange de dénaturer un ancien théâtre au lieu d'en construire un neuf relatif à la nation devant laquelle on parle : mais ne cherchant pas même la route de l'invention, ils ont cédé à l'impulsion donnée lors de la renaissance des lettres, aurore pâle & lugubre, plus triste que les ténèbres ; ils n'ont su ni rompre cette impulsion, ni en imaginer une nouvelle.

J'ai donc osé combattre à cet égard les préjugés les plus répandus, démontrer que le fondement de notre scene est tout à la fois vicieux & ridicule ; que le système ancien doit nécessairement changer si le François veut avoir un théâtre ; que notre superbe tragédie si vantée n'est qu'un fantôme revêtu de pourpre & d'or, mais qui n'a aucune réalité ; & qu'il est tems que la vérité soit plus respectée, que le but moral se fasse mieux sentir, & que la représentation de la vie civile succède enfin à cet appareil imposant & menteur qui a décoré jusqu'ici l'extérieur de nos pieces. Elles sont muettes pour la multitude, elles n'ont point l'ame, la vie, la simplicité, la morale & le langage qui pourroit servir à les faire goûter comme à les faire entendre. Le poëte coupable & dédaigneux a élargi encore ces distances inhumaines que nous avons mis entre les citoyens. Il

x E P I T R E

devoit plutôt les rapprocher, mais il se feroit cru homme du peuple, s'il se fut avisé à écrire pour le peuple : il en a été puni en méconnoissant la vraie nature & cette vraisemblance, mere charmante de l'illusion, & cet intérêt puissant qui remue tous les cœurs ; il s'est privé des succès les plus flatteurs, de ces succès qui agitent tout une nation qui les confirme à haute voix ; mais ne les concevant point, il ne les méritoit pas.

Et n'est-ce pas le poète éloquent embrasé d'une flamme vraiment patriotique, qui tient en main le gouvernail de l'opinion publique, dont la force invisible commande à ceux-mêmes qui ne croient pas lui obéir !

Que l'on combatte ces idées, je n'en ferai point surpris ; plus l'on avance dans la vie, plus l'on est esclave de l'habitude. Le cerveau de tout homme qui touche à son septième lustre est déjà durement modifié : c'est la libre & ardente jeunesse qui fait s'ouvrir une nouvelle lice, elle seule donne un poids aux idées récentes & utiles, & prescrit le fatras du siècle qui fuit ; tandis que l'âge mûr retient auprès de lui, par paresse, l'admiration béante.

Quand la vérité a déposé une fois son germe, il peut être foulé aux pieds, mais il prend racine, il croît en silence, il s'élève & pousse des branches : si l'action est lente, elle est infailible. Les lumières qui blessent le plus d'abord ne demeurent pas inutiles,

après les avoir méconnues ou dédaignées , l'homme en fait son profit, il s'éclaire involontairement.

Les critiques , les commentateurs , les journalistes , les dissertateurs , toute cette tourbe scholastique qui ne parle que par la bouche des morts & qui leur fait dire les plus impertinentes sottises ; tous ces gens , amis des tombeaux & des ténèbres , préconisant tout ce qui est fait anciennement , & livrant sagement la guerre à ce qui se fait & à ce qui se fera , ont la prunelle des hiboux qui se contracte douloureusement au moindre rayon : ils vous citent ce qu'on a lu mille fois , ils vous parlent de ce qu'on fait , ils crient au blasphémateur dès qu'on se moque d'eux ; ils vous accablent de passages & d'autorités étrangères , sans qu'ils ne parleroient pas longtems. Il faudra rire de leur engouement superstitieux , si toutefois cela est permis quand on songe qu'ils ont été dans tous les âges le fléau des arts & les véritables assassins du génie.

Il ne faut point haïr leurs satyres , mais bien leurs éloges : leurs satyres prouvent du moins l'envie & son extrême infériorité. Mais qu'ils sont insolens quand ils se mettent à louer ! c'est bien à eux de prendre l'encensoir : qu'a-t-on besoin de leur approbation , elle aviliroit pour peu qu'on parût en faire quelque cas. Semblables à ces bons prélats

qui d'un air sérieux sacrent les rois & posent le diadème sur leurs têtes comme s'ils les faisoient regner, ils ont l'orgueil de vouloir couronner les monarques de la littérature, ils font mine de les affermir sur leurs trônes; on diroit que ce sont eux qui les annoncent, les font connoître à l'univers & qui constatent leurs droits chancelans: ils en imposent aux lecteurs vulgaires avec des mots qu'ils se transmettent & des phrases qu'ils ne savent pas même varier: *La décadence des arts est totale. Le goût s'est perdu. La nature est épuisée, elle ne peut rien produire de semblable aux siècles passés. Le temple de la gloire est fermé, & ses portes ne s'ouvriront plus.* Arrive l'homme qui les brise à leurs yeux & qui leur donne un démenti formel, ils vont répétant encore que celui qui y est entré il y a cent ans, étoit bien plus grand, bien plus illustre, bien plus digne de nos hommages.

Quand Timanthe voila le front d'Agamemnon pendant le sacrifice, ils appellèrent *artifice ingénieux* ce qui n'étoit qu'impuissance. Rubens depuis a peint sur le même visage & les douleurs de l'enfantement & la joie d'une mere, & nos critiques ont loué absolument sur le même ton & le chef-d'œuvre de l'art & son mensonge.

Que ne puis-je enlever & faire disparaître tous ces modeles qui trompent & égarent,

A M O N F R E R E. xiii

pour laisser à chacun & son invention & sa propre audace ! l'Art bientôt y gagneroit.

Cui, pour faire des découvertes dans un art, il est plus avantageux de n'y entendre rien d'abord & d'y marcher seul, que d'être conduit & dirigé par la marche & l'exemple des autres : on s'ouvrira une route inconnue, en s'abandonnant sans guide ; on ne fera que passer par la porte commune, en observant les pas de ses prédécesseurs. Voilà pourquoi les méthodes, les regles, les Poétiques ont gâté & gâtent tous les jours les esprits les plus inventifs. Animés par la nouveauté des objets & fiers d'oser d'eux-mêmes, ils auroient entamé la carrière d'une manière qui leur eût été propre : en recevant la carte de la route, ils ne voient plus les objets que sous le même aspect, & de-là naissent tristement les mêmes résultats : au lieu de creuser, ils passent légèrement sur les mines les plus fécondes ; au lieu de créer leurs réflexions, ils les reçoivent toutes façonnées par la main des préjugés : ils auroient commandé à leur siècle, ils lui obéissent, séduits qu'ils sont par la sotte autorité des barbes grises ; ils adoptent ce que sous un autre point de vue ils auroient rejeté avec mépris. Le vulgaire croit que l'Art se perfectionne, parce que les copies se multiplient ; c'est une abondance indigente, & cette fausse richesse ôte jusqu'à l'idée d'en acquérir une réelle.

XIV ÉPITRE A MON FRERE.

Telle est à peu près en France l'histoire de plusieurs arts, mais surtout celle de l'Art Dramatique. On a pris un filon pour la mine entière, & l'on a voulu faire croire que la mine étoit tarie, tandis qu'elle a des ramifications immenses, & que ce n'est pas encore le filon le plus riche qui ait été découvert. Qui croiroit qu'un Art aussi étendu au simple coup d'œil est asservi à des entraves qui le resserrent autant qu'il est possible, & que ces entraves burlesques sont rédigées en code ! Tu me diras : pourquoi donc tracer aussi ton code ? Mon motif est bien différent, c'est pour recommander à tout jeune homme qui se sentira quelque génie pour la composition, à jeter préalablement au feu toutes les *Poétiques*, à commencer par celle-ci.

Je t'embrasse de tout mon cœur,

Frere & ami ***.

Ce 18 Janvier 1773.

T A B L E.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.	III
INTRODUCTION	I
CHAPITRE I. <i>De la fin que doit se proposer l'Art Dramatique</i>	7
CHAP. II. <i>De la Tragédie Ancienne & Mo- derne</i>	19
CHAP. III. <i>Développement du Chapitre précé- dent</i>	39
CHAP. IV. <i>De la Comédie</i>	54
CHAP. V. <i>Développement du Chapitre pré- cédent</i>	66
CHAP. VI. <i>Des Vices essentiels de la Comédie Moderne</i>	77
CHAP. VII. <i>De Moliere</i>	86
CHAP. VIII. <i>Du Drame</i>	94
CHAP. IX. <i>Distinction du Drame d'avec la Comédie</i>	104
CHAP. X. <i>De nouveaux sujets dramatiques que l'on pourroit traiter</i>	110
CHAP. XI. <i>Développement du Chapitre pré- cédent</i>	125
CHAP. XII. <i>Des défauts à éviter dans le Drame</i>	140
CHAP. XIII. <i>Du caractère qu'il faut imprimer au Drame</i>	148
CHAP. XIV. <i>Développement du Chapitre pré- cédent, ou du côté politique</i>	156
CHAP. XV. <i>Réponse à quelques objections.</i>	165

T A B L E.

CHAP. XVI.	<i>Des études du Poëte</i>	—	175
CHAP. XVII.	<i>Développement du Chapitre précédent, ou du côté des Voyages</i>		185
CHAP. XVIII.	<i>Danger de certaines Sociétés pour le Poëte</i>	.	191
CHAP. XIX.	<i>Difficultés à vaincre</i>		194
CHAP. XX.	<i>Si le poëte dramatique doit travailler pour le Peuple</i>		199
CHAP. XXI.	<i>Des idées du poëte</i>	—	217
CHAP. XXII.	<i>Développement du Chapitre précédent, ou Apologie de l'homme.</i>		232
CHAP. XXIII.	<i>Examen de plusieurs préjugés reçus & accrédités</i>	.	245
CHAP. XXIV.	<i>Court Examen des Poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida, de Boileau, relativement au Théâtre</i>	.	265
CHAP. XXV.	<i>De Racine</i>	.	282
CHAP. XXVI.	<i>Si le Drame admet ou rejette la Prose</i>	.	294
CHAP. XXVII.	<i>Des soi-disant Critiques</i>		306
CHAP. XXVIII.	<i>A un jeune Poëte</i>		317
CHAP. DERNIER	<i>Des Comédiens</i>		347

Fin de la Table.



ESSAI SUR L'ART DRAMATIQUE.

INTRODUCTION.

LE Spectacle est un mensonge ; il s'agit de le rapprocher de la plus grande vérité : le Spectacle est un tableau ; il s'agit de rendre ce tableau utile , c'est-à-dire de le mettre à la portée du plus grand nombre , afin que l'image qu'il présentera serve à lier entr'eux les hommes par le sentiment victorieux de la compassion & de la pitié. Ce n'est donc pas assez que l'ame soit occupée, soit même émue ; il faut qu'elle soit entraînée au bien, il faut que le but moral, sans être caché ni trop offert, vienne saisir le cœur & s'y établisse avec empire.

Etre écrivain , c'est déjà beaucoup ; mais être un écrivain utile, influencer sur les mœurs de ses concitoyens, les épurer au flambeau de la morale, c'est saisir le plus beau privilege de la nature humaine (a).

(a) Les vrais gens de lettres sont aujourd'hui les citoyens les plus utiles & qui méritent le plus de reconnois-

2 · E S S A I S U R

La Poésie Dramatique présente l'homme à l'homme, nous apprend à traiter avec nos semblables, accélère la marche de nos idées, perfectionne notre raison & notre sensibilité, nous fait rougir, nous aide à nous relever de nos fautes. C'est dans ce tableau qu'on peut se guérir des petiteesses & des écarts de l'amour-propre; & ce censeur aimable parle si secrètement, que nous pouvons être corrigés sans que l'œil d'autrui soit visiblement frappé du changement.

Je ressens une véritable joie en voyant la Poésie Dramatique, le plus séduisant & le plus ingénieux des arts d'imitation, universellement répandu, universellement estimé. C'est le plus précieux héritage que nous aient transmis

sance; ils répandent les lumières qui forment l'éducation publique; ils exposent les vrais principes du bonheur des Etats: leurs idées ont fait du bien dans plusieurs pays, & en ont consolé d'autres par l'espérance qu'elles seroient tôt ou tard adoptées. Il est sûr qu'ils ont pris une direction qui ne peut être que favorable au genre humain. Ils sont redoutés & haïs des tyrans, parce que ceux-ci les jugent amis de la vérité & conservateurs des droits de l'homme. Ils sont tels en effet. Enfin, le corps des gens de lettres paroît animé, d'un bout de l'Europe à l'autre, d'un même esprit, & s'avancant ainsi constamment sous les bannières de la philosophie, il dictera nécessairement aux hommes d'Etat & aux rois les leçons qui doivent commencer la félicité publique. Nos neveux seront certainement plus heureux que nous.

L'ART DRAMATIQUE. 3

les anciens. Il ne demande plus qu'à être perfectionné. Je dis perfectionné, & je m'explique : car s'il est d'un stupide de ne pas admirer nos meilleures pièces, il seroit d'un esprit borné de ne pas sentir confusement qu'il manque encore à l'art un nouveau degré de vie & d'intérêt. Cet art est si étendu qu'il surpasse le génie de nos grands Poètes, & qu'il n'a pu acquérir même par eux tous les développemens dont il est susceptible. La première direction donnée au Théâtre n'étoit peut-être pas la plus heureuse. Il se pourroit qu'il y eût un genre à créer, qui pût mener l'art plus loin qu'il ne l'est dans les Tragédies & Comédies, même les plus admirées. L'art, quoiqu'on en dise, n'est peut-être pas à son comble, puisque tous les ordres de citoyens (a) ne le goûtent pas également; l'art n'est point à son comble, puisque l'illusion échappe par quelques côtés; l'art, enfin, n'est point à son comble, puisqu'il n'a pas produit tous les effets qu'on en devoit attendre.

Une salle de Spectacle est parmi nous le seul point de réunion qui rassemble les hommes ;

(a) Nous n'avons point en France de Spectacle proprement dit, mais des assemblées particulières, où quelques hommes réunis, après s'être formé un goût délicat, mais composé, mais factice, ont donné une valeur exorbitante à des ouvrages qui, quoique beaux, ont dans leur structure & dans leur idiome quelque chose d'étranger & d'inaccessible au reste de la nation.

4 E S S A I S U R

& où leur voix puisse s'élever de concert (a). C'est-là que triomphe ce sentiment intime qui pénètre l'ame, & qui, pour me servir de l'expression d'un disciple de Pythagore, l'avertit de sa divinité. L'Art (b) Dramatique en devient plus important, plus auguste, plus intéressant, & sous ce point de vue l'on peut appeller le Théâtre le chef-d'œuvre de la société.

Qu'il me soit permis de répandre ici mes idées, bonnes ou mauvaises, vraies ou paradoxales; je les livre telles que je les ai conçues, sans me donner pour l'interprete des oracles du goût, sans prétendre asservir aucun

(a) Il fut des tems où le fanatisme appelloit & soulevoit les peuples, où il produisoit des effets rapides & merveilleux. Ces tems ne sont plus. C'est la raison aujourd'hui, bien plus lente, bien plus stérile, qui insensiblement ploye tout en silence. Ce moyen n'est ni aussi actif, ni aussi étendu, mais il paroît devoir être infailible à la longue: enfin, c'est le seul dont il soit permis d'user; il faut donc le pousser aussi loin qu'il peut aller.

(b) *Il n'est pas bon que l'homme soit seul*, dit l'Ecriture. En effet la compassion ne peut prendre naissance & pousser des racines profondes que dans ces sociétés où les hommes peuvent se communiquer leurs sentimens & apprendre à connoître réciproquement leurs besoins & leur foiblesse. Des êtres isolés ou concentrés ne connoissent que leur manière d'exister: pour se porter hors de soi & partager les souffrances d'autrui, il faut apprendre la langue de l'infortune. Le théâtre développe cet instinct, cette tendance naturelle que nous avons tous pour nos semblables.

homme à nos opinions. Les paradoxes tombent, les vérités furnagent, comme l'a dit Helvetius & comme l'a prouvé son livre. Je dirai avec Montaigne : *Je donne mon avis, non comme bon, mais comme mien.* On peut avancer des hérésies littéraires sans un danger bien réel, & les hérésies en ce genre auront peut-être le sort qu'elles ont eu dans des matières plus sérieuses ; elles serviront à éclaircir le dogme & à l'affermir d'une manière plus inébranlable.

Je ne répondrai point dans cet ouvrage aux adversaires du Théâtre (a). S'il existoit un peuple qui trouvât ses plaisirs dans ses occupations,

(a) Les adversaires du Théâtre épuré sont des charlatans en surplis, jaloux & envieux par métier, qui voudroient que leur salle de Spectacle ne desemplît point de monde, afin que l'on ne parlât que d'eux & que l'on n'admirât que leurs trois points, leurs lieux communs de morale, leurs fréquentes exclamations & leur éloquence gesticulante. Il faut se moquer de leur plat rigorisme, de leurs prétentions vaniteuses, & les renvoyer doucement à leur auditoire, où ils pourront faire un fort grand bien, lorsque contents d'enseigner une morale simple & pure, ils n'apprendront pas au peuple ce qu'il ignore & ce qu'il n'imagine pas. Il ne faut point traiter ces adversaires comme on traita le docteur Guillaume Prynne en Angleterre, à qui l'université d'Oxford fit couper deux oreilles pour un beau livre contre les représentations théâtrales. Quand on agit ainsi, on n'est plus digne d'entendre de bonnes Comédies ; on mérite d'aller toute sa vie au sermon.

qui fût laborieux fans être asservi , qui scût préférer à tout autre spectacle celui de la nature , qui n'eût point de vices , qui fût assez vertueux pour n'offrir que des ridicules , qui loin du luxe ne connût que l'industrie , la simplicité , assez heureux , enfin , pour dédaigner les arts , c'est-à-dire pour les estimer indifférens ou nuisibles à son bonheur ; il seroit dangereux de transporter chez ce peuple un Théâtre : ses mœurs innocentes & pures pourroient s'altérer ; distrait de ses paisibles voluptés il en chercheroit de fausses ; le Spectacle ne lui conviendrait pas , parce qu'il lui seroit parfaitement inutile. Mais pour un peuple qui a besoin d'être ramené à ces loix primitives & saintes dont il s'est prodigieusement écarté , à ce sentiment naturel que les préjugés ont éteint : le Spectacle lui est avantageux & nécessaire. C'est ainsi qu'il faut soustraire aux yeux d'une fille innocente le tableau séduisant d'un amour légitime & permis , & qu'il faut le montrer aux yeux de celle qui ayant oublié la pudeur , peut encore rougir & rentrer sous ses aimables loix. Le Spectacle est donc bon en lui-même , & n'est mauvais que dans ses abus : les abus ne sont pas inséparables du Théâtre ; au contraire , ils peuvent être prévenus & détruits.

L'ART DRAMATIQUE. 7



C H A P I T R E I.

De la fin que doit se proposer l'Art Dramatique.

QU'EST-CE que l'Art Dramatique ? C'est celui qui par excellence exerce toute notre sensibilité , met en action ces riches facultés que nous avons reçues de la nature , ouvre les trésors du cœur humain , féconde sa pitié , sa commisération , nous apprend à être honnêtes & vertueux ; car la vertu s'apprend , & même avec quelque effort. Laissez dormir les précieuses facultés de l'homme , elles s'anéantiront peut-être ; il deviendra dur par inertie , par habitude : éveillez-les , il fera tendre , sensible , compatissant. C'est ainsi qu'une voix exercée acquiert de la légèreté , de la souplesse , de la douceur , de la force & de l'étendue.

Plusieurs hommes pechent par une ame rétrécie & commune , & c'est faute d'avoir été dilatée par la chaleur du sentiment qu'elle demeure froide & engourdie ; mais si elle vient à sentir les charmes de cette sympathie qui lie un être à un autre , si des larmes ont fondu la glace de ce cœur , une fois amolli il prendra la direction de la vertu.

J. J. Rousseau a dit que celui-là peut s'estimer vertueux qui n'a fait aucun mal à ses semblables (a). S'il est un lieu propre à graver cette maxime dans le cœur des hommes, c'est le Théâtre : c'est-là que la voix du Poète répond à cette voix intérieure qui nous avertit de respecter tout être sensible : c'est-là que la vertu qui découle de la sensibilité obtient le suffrage des hommes assemblés : c'est-là que les préjugés les plus orgueilleux tombent, & que l'homme cité au tribunal de la nature, égaré souvent par la raison, ce sophiste ingénieux, trouve le vrai, par le coup électrique du sentiment (b).

Qu'un excellent Poète est un auguste bienfaiteur (c) ! s'il aime véritablement les hom-

(a) Je remarquerai ici que la maxime de J. J. Rousseau, quoique bonne en elle-même, n'est pas parfaite. Qu'est-ce qu'une vertu oisive, négative, dont il ne résulte rien ? Quand l'Ecriture a dit : *declina a malo*, elle ajoute : & *fac bonum* ; voilà la vertu toute entière ; l'autre est au moins boiteuse.

(b) Du Japon jusqu'à l'isle de Californie, & de la Nova-Zembla jusqu'au Monomotapa, on n'entendra point les mêmes raisonnemens, tout justes & tout convaincans qu'ils pourroient être ; mais on entendra très bien le cri ou la langue du sentiment.

(c) Malherbe disoit qu'un Poète étoit aussi nécessaire à l'Etat qu'un joueur de quilles : oui, un poète comme lui, ou comme ces tristes faiseurs d'Odes qui ne signifient rien ; mais un Poète, chantre de l'humanité, peintre des

mes, s'il est pénétré de ce feu divin qui ennoblit encore le génie, s'il ne le dégrade pas en courbant le genou devant les puissances de la terre, s'il l'emploie à recueillir les soupirs de l'infortune, à les porter à l'oreille superbe de ceux qui les firent naître, ah ! de quelle reconnaissance ne devons-nous pas payer ses travaux. C'est lui qui nous enseigne ce qui est bon & honnête, il fixe nos opinions flottantes, il règne par le sentiment, le sentiment, cette force invincible & puissante, qui soumet les êtres les

mœurs, moraliste profond, enthousiaste de la vertu, la revêtissant des couleurs qui la font reconnoître & adorer ; ce Poëte est le bienfaiteur de sa patrie & du monde, & aucun art ne peut entrer en parallèle avec le sien : car qu'y a-t-il de plus grand & de plus noble que d'offrir à l'univers les simulacres éternels que dans tous les tems il doit chérir & respecter ! Ce malheureux Malherbe ne disoit-il pas au roi Louis XIII & à son ministre Richelieu, dans une Ode, en parlant des Calvinistes :

Marche, va les détruire, éteins en la semence,
Et suis jusqu'à la fin ton courroux généreux,
Sans jamais écouter ni pitié, ni clémence
Qui te parle pour eux.

.
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu.
Et qu'avec que son bras elle a pour la défendre
Les soins de Richelieu.

Et le jésuite Bouhours s'extasie en parlant de cette strophe, & s'écrie : *cela est grand !*

plus rebelles : c'est par des sensations exquis-
 ses & répétées qu'il bat le cœur humain , il
 enleve au vice sa proie , au despotisme sa mas-
 sue , au méchant le pouvoir d'étourdir ses re-
 mords.

- > Multipliez donc sous son œil l'image des maux
 qu'il a faits , qu'elle le poursuive partout , que ;
 semblable à Bessus , il entende dans le chant
 d'une hirondelle le reproche d'un parricide ,
 qu'il veuille étouffer tous les oisillons prêts à
 chanter.

Mais le Poëte qui connoît les hommes ,
 leur offrira-t-il de préférence ces actions hé-
 roïques qui exigent un sacrifice absolu & qui
 naissent d'une force d'ame étonnante & extra-
 ordinaire ? S'il est philosophe , peut-être qu'il
 demandera moins pour obtenir davantage ; il
 sentira que les dévouemens des Codrus , des Cur-
 tius , des Scévola , sont bien rares ; il dira plu-
 tôt : „ voyez autour de vous ; tout parle une
 langue énergique. Que de malheureux à se-
 courir , à consoler ! Environnés d'êtres souf-
 frans , dont vous pouvez soulager les douleurs ,
 irez-vous chercher des infortunes antiques &
 imaginaires ? Abaissez vós regards ; on ne
 veut vous imposer que le plaisir satisfaisant de
 reconnoître vós semblables.”

- L'effet du Théâtre consiste en impressions , &
 non en enseignemens. Retire-toi , froid mora-
 liste , emporte ton gros livre ; que signifie
 l'enfilage de tes maximes seches , auprès du pein-

L'ART DRAMATIQUE. 11

tre éloquent qui montre le tableau armé de toutes ses couleurs? Ce ne sont pas là des ombres métaphysiques, des distinctions subtiles de l'école (a). Hommes, approchez, voyez, touchez, palpez vous pleurez ! Oui, sans doute. Votre ame est-elle maîtresse de ne point obéir au mouvement sympathique & irrésistible qui la pénètre toute entière (b)? Elle monte au niveau de cette grande & belle action, elle brûle de l'imiter, elle ne fait plus qu'un avec cet homme gémissant, elle souffre peut-être plus que lui, & tenant à ses infortunes elle tient au desir de les soulager.

(a) C'est chez les Poètes qu'il faut étudier les passions : c'est-là qu'elles sont revêtues des couleurs qui les distinguent & les caractérisent. Loin d'eux cette lente analyse qui en dénature les traits & n'en rend point la physionomie. Vous reconnoîtrez au Théâtre leur langage, leurs ruses, leurs mensoges, leur choc, leur élévation, & l'empire absolu qu'elles exercent sur le cœur humain. Les hommes sur le Théâtre sont tous dévoilés, dit Lamotte, & ne paroissent que ce qu'ils sont.

(b) Notre morale est en préceptes, il faudroit lui donner des signes sensibles. Ce sont eux qui désarment la colère & fléchissent l'inimitié. Quelle différence de frapper les sens, ou de rappeler un apophthegme à la mémoire ! Voyez Themistocle chez Admete, son ennemi : il prend son fils dans ses bras, le presse sur son sein, & dans cette attitude se jette à genoux au pied de l'autel domestique : Admete alors s'émue & respecte sa vie.

On ne peut donc trop amollir l'ame de l'homme par les impressions redoublées de la pitié & de la commisération. Comme ce sont deux vertus, elles ne peuvent entrer trop avant dans son cœur. Un enfant empoigne un oiseau comme une pierre, parce qu'il ne connoît pas encore la loi qui soumet tous les êtres à la sensibilité; mais dès qu'il aura connu l'éguillon de la douleur, dès qu'il aura réfléchi sur la force qui opprime, alors il entendra le cri de la plainte, & il respectera tout être souffrant.

C'est ainsi que l'Ecrivain Dramatique adoucit insensiblement nos mœurs & ne nous attriste que pour notre intérêt & notre plaisir; il nous arrache des larmes, mais de ces larmes délicieuses, qui sont le plus doux attribut & l'expression naturelle de notre sensibilité: *nostri pars optima sensus*. JUV. Sat. XV.

Que de fois n'a-t-on pas admiré comme les cris, les gémissemens, les sanglots, agissent sur les autres hommes! Tels sont les arrêts souverains de la nature. Si le Poëte y joint sa voix, quelle force n'aura-t-elle pas? Sa voix alors apprendra aux hommes cette importante vérité, qu'en faisant le mal ils sement pour recueillir, qu'ils se blessent en blessant autrui.

Cette sensibilité précieuse est comme le feu sacré. Il faut veiller à ne jamais le laisser éteindre. Il constitue la vie morale. On pourroit juger de l'ame de chaque homme par le degré d'émotion qu'il manifeste au Théâtre: si son visage reste indifférent, si son œil n'est point

humide, quand le Pere de famille dit à son fils : *où vas-tu, malheureux ?* si les feux de l'indignation ne brûlent pas son cœur, quand Narcisse acheve de corrompre Néron, c'est un méchant, à coup sûr ; il ne pourra se sauver de ce titre qu'en avouant son imbécillité.

Plusieurs moralistes, qui croient que la rudesse est vertu & que l'ennui est méritoire, ont si mal raisonné dans la froide solitude de leur cloître ou de leur cabinet, qu'ils ont dit qu'en rendant le cœur sensible on le rendoit en même tems plus susceptible de passions violentes. Voilà les argumens rebattus de nos anciens & modernes visionnaires. Riccòboni répète jusqu'au dégoût cette proluxe déclamation dans son livre de la réformation du Théâtre (a).

(a) Faut-il répéter ce qui a été prôné mille fois, que les passions sont nécessaires à l'homme, qu'elles sont bonnes par leur nature, que c'est le sentiment du plaisir qui agit le plus puissamment sur notre être, & que c'est peut-être un grand mal de ne point jouir lorsqu'on le peut sans offenser les autres ni soi. Eh ! quand on combattoit ce penchant invincible, réussiroit-on à le détruire ? Courbé sous toutes les chaînes que la barbarie & l'imbécillité ont pu imaginer, il se métamorphose encore ; il renait dans la prison du solitaire, il brave les austérités, les cilices, il franchit les barrières les plus sacrées, il vit avec nous, parce qu'il compose notre essence. C'est à force de réprimer certaines passions, qu'on les a rendu terribles & foudroyantes, comme ces courriers que le frein échauffe encore

Eh ! point du tout, Messieurs du syllogisme : toutes les passions dangereuses naissent de la dureté de cœur ; telles sont la haine , l'envie , l'avarice , l'orgueil ; passions froides & solitaires : un amour-propre effréné leur donna l'être. Je sens que l'amour , l'amitié , la reconnoissance , le desir de la gloire , passions actives & généreuses , échauffent l'ame d'un feu plus vif & l'exaltent à ce point où elle s'élance vers les vertus les plus héroïques.

Le Sage , en effet , feroit-il cet homme indifférent dont l'ame plus que paisible n'est pas plus émue à l'aspect d'une campagne délicieuse qu'au récit d'une action magnanime , qui voit couler le tems comme l'eau d'un fleuve , qui n'a jamais connu le danger des passions parce qu'il n'en a jamais senti l'éguillon , qui n'a rien à combattre parce qu'il n'a rien à réprimer , qui , sans haine & sans amour , n'a point vu dans les hommes de différences marquées & dans la nature de beautés vraiment réelles ? O , vous , douces & gracieuses émotions ,

plus que la course la plus emportée. Les sensations agréables déterminent l'ame à la douceur , à la générosité , à la bienfaisance. Je ne crois pas que le cœur délicieusement affecté puisse nourrir les cruautés de l'intolérance & les dures saillies d'un farouche orgueil. Au Théâtre épuré les impressions sont favorables à toutes les vertus qui honorent l'humanité , elles ne peuvent amollir que ces ames foibles que toute autre circonstance auroit maîtrisées.

qu'on reçoit au Théâtre, & qui servent à développer, à perfectionner ce sens moral & intérieur que nous portons tous & qu'on étouffe quelquefois à force de le dédaigner; vous, sentimens agréables, passions nobles & douces, environnez cet indifférent; amollissez son ame, & foyez pour elle ce que la rosée est à une terre sèche & endurcie (a).

Mais comment le Poëte parlera-t-il à la multitude? Quelles sont les impressions qu'il doit choisir pour se faire entendre à ses concitoyens? Le Théâtre est fait, je pense, pour suppléer au défaut d'expérience de la jeunesse, pour rec-

(a) Riccoboni en vouloit réellement à la passion de l'amour; car il a proposé sérieusement de mutiler toutes les pieces où ce sentiment paroîtroit dominer, & de faire jouer les personnages de femmes par des hommes, comme cela se pratique indécemment dans les colleges. Cette aversion lui a inspiré toutefois une assez bonne idée: ce seroit de jouer l'*Amoureux*, c'est-à-dire, la foiblesse d'un homme à qui une passion extrême feroit faire mille folies. Assurément les modèles ne manqueroient pas, mais le succès seroit difficile. Il est vrai que c'est un ridicule dans le monde d'être sérieusement épris, parce que pour plus grande aisance on ne veut point dans ce pays des sentimens fortement prononcés. Mais sur la scene on s'intéresseroit à l'Amant, surtout s'il étoit infortuné: ainsi on risqueroit même d'attaquer dans son extravagance la passion la plus chère au cœur de l'homme: la piece à coup sûr ne corrigeroit personne; c'est une frénésie, a dit quelqu'un, que tout le monde voit, excepté celui qui en est possédé.

tifier ceux qui ont mal vu, pour aider à l'intelligence des esprits médiocres, pour apprendre aux hommes, quelquefois incertains dans leurs idées, ce qu'ils doivent haïr, aimer, estimer.

Chargé de cet emploi glorieux, le Poète suivra-t-il la route battue par ses prédécesseurs ? Ira-t-il réveiller les cendres des rois ? Ne verra-t-il à peindre dans le monde que ces têtes à diadèmes ? Ou, parmi ses concitoyens, s'arrêtera-t-il, comme poète du beau monde, sur les marquis élégans qui dans la comédie remplacent les rois, & qui prétendent donner à la société le ton qu'elle doit suivre ? Agira-t-il comme s'il n'y avoit que ces deux especes d'hommes sur la terre ? Je crois qu'il peut mieux faire pour l'intérêt de tous. Son Théâtre qu'il élargit avec la pensée, deviendra aussi étendu que celui de l'univers : ses personnages seront aussi variés que ceux des individus qu'il apperçoit : il méditera en écrivain sensé, en peintre fidele, en philosophe, & songeant qu'il est au dix-huitieme siecle, il laissera dormir les monarques dans leurs antiques tombeaux ; il embrassera d'un coup d'œil ses chers contemporains, & trouvant des leçons plus utiles à leur donner dans le tableau des mœurs actuelles, au lieu donc de composer une tragédie, il fera peut-être ce que l'on appelle un Drame.

A ce mot (car les mots de tout tems ont causé de graves querelles) je vois des Journalistes échauffés & qui se croient les soutiens de

la Littérature, le proscrire, ce mot qui, selon eux, outrage le goût, autre mot de ralliement qui plaît fort à tous ceux qui ont un besoin journalier d'écrire un grand nombre de mots.

J'oserai cependant dire (dussent tous leurs anathèmes fondre sur ma tête !) que si d'abord on ne se fut point borné à ces noms de Tragédie & de Comédie, qui ont souvent induit en erreur les poètes, en les forçant, pour ainsi dire, de donner chacun de leur côté dans les extrêmes & à n'employer que des couleurs tranchantes, tandis que c'étoit des couleurs fondues & mêlées que devoit résulter la vérité des personnages : j'oserai, dis-je, avancer que l'art auroit sans doute aujourd'hui ce degré de perfection que l'on cherche & que l'on desire. Ce n'est pas le génie qui a manqué à nos poètes, c'est l'art d'avoir su le tourner vers un but frappant & d'une utilité généralement reconnue. Mais sans nous arrêter ici à des mots, déterminons si nous ne venons pas de nous enrichir d'un genre plus vrai, plus instructif, que la tragédie & la comédie même. Car si le nouveau genre dramatique, tant décrié par des gens qui ne jugent que par habitude, réunissoit tout l'intérêt de la tragédie par ses scènes pathétiques, & tout le charme naïf de la comédie par la peinture des mœurs ; s'il n'avoit pas, comme la tragédie, l'inconvénient de déifier les forfaits, &, comme la comédie, celui d'immoler un ridicule avec atrocité ; si du mélange

de ces deux genres mal-adroitement séparés résulteroit un nouveau genre , plus sain , plus touchant , plus utile , où tout naquit des situations , peut-être que le Drame feroit incomparablement préférable & par son but & par ses effets.

Avant que de nous expliquer plus en détail , & pour faire disparoître de cette opinion l'air paradoxal qu'elle semble avoir au premier coup d'œil , je vais examiner ce qu'a été la tragédie chez les anciens , ce quelle est chez les modernes , & les effets qu'elle a produits ; j'envisagerai de même la comédie ; je parlerai ensuite du Drame , de ce qu'il est , & surtout de ce qu'il pourroit être. C'est-là le point de vue principal , sous lequel il faudra appercevoir toutes les idées répandues dans cet ouvrage. Il y manquera peut-être un peu d'ordre , parce que je me laisserai emporter par plusieurs idées accessoiress ; l'écart ne sera qu'apparent , & le rapport réel. Si je me permets quelques excursions , je ferai en sorte qu'elles tiennent par quelque endroit à l'Art Dramatique ; mais qu'est-ce qui n'est pas relatif à ce grand art , qui semble être la collection ou la fin de tous les autres arts ?

C H A P I T R E II.*De la Tragédie Ancienne & Moderne.*

LES Grecs mettoient sur la scène les évènements encore récents, & dont leurs pères avoient été témoins. Tous les sujets de leur théâtre sont renfermés dans deux ou trois familles. Jamais un héros étranger ne vint usurper les larmes qu'ils réservoient aux malheurs de leurs propres concitoyens. On sent combien l'intérêt en devoit être plus vif; & au naturel qui regne dans leurs ouvrages, beaucoup plus que dans ceux des modernes; il est aisé de s'appercevoir combien la tragédie s'est écartée de la simplicité de son origine.

Ce peuple ingénieux, & qui méritoit une meilleure destinée, étoit dominé par un véritable patriotisme. Il ne vouloit voir des héros que dans sa propre histoire, & une grande action ne commençoit à lui paroître admirable que lorsqu'elle y étoit naturalisée. La liberté faisoit de chaque ville un empire, & y nourrissoit cette inépuisable curiosité qu'elle enfante; elle rendoit ce peuple vigilant & causeur (a). Les poètes attentifs créèrent alors

(a) J'aime beaucoup le peuple qui parcourt les places publiques, se demandant les uns aux autres qu'y-a-t-il de

ces allusions politiques qui faisoient une si vive impression. Une tragédie n'étoit pas une diversion ou le simple amusement du loisir, c'étoit une affaire d'Etat, & le parterre d'Athènes perçoit avec transport le voile transparent de l'allégorie : point de matelot athénien qui ne sentit les beautés de Sophocle & d'Euripide. Aussi que de traits perdus pour nous, faute de connoître ces tourbillons orageux parmi lesquels s'agitoit ce peuple que le nom de roi faisoit frémir ! Auroit-on écouté le poète qui n'eût pas caressé cet esprit républicain ? Aussi tous peignirent les malheurs des fiers Atrides, des Troyennes, des épouses, des meres de ces guerriers qui avoient moissonné la fleur de leurs héros. Lacédémone, rivale perpétuelle d'A-

nouveau ? que fait Philippe ? Ou bien celui qui lit des gazettes à six colonnes, qui s'informe de tout ce qui se fait en Europe, qui spécule, qui examine, qui déraisonne même quelquefois : à la longue il doit appercevoir ses véritables intérêts, & une lumière pure doit jaillir de ce choc d'idées & d'opinions :

De ces cailloux frottés, il sort des étincelles.

(VOLT.)

J'aime mieux ce peuple que celui qui joue stupidement aux cartes les trois quarts de la journée, qui ignore ce qui se passe à Versailles, qui ne s'en inquiète pas, qui s'échauffe sérieusement pour une actrice ou pour une ariette, qui n'ose ouvrir la bouche de peur d'un espion & de la Bastille, & qui reçoit les maux politiques comme il reçoit les maux physiques, les croyant formés dans les airs, ainsi que la grêle, la foudre & les tempêtes.

thenes, fut aussi l'objet perpétuel de la plus fine raillerie; Thebes naissante reçut les traits de cette malignité dont tant de siècles n'ont point émoussé la pointe : enfin les poètes mêlerent toujours quelques intérêts politiques qui servoient à soutenir l'attention du peuple (a).

En croyant imiter ces Grecs, nous avons fervilement transporté sur notre théâtre & leurs songes & leurs oracles & leurs sermens & leur fatalisme, & nous avons omis ce qu'il y avoit de meilleur à saisir (b). Mais plusieurs de nos

(a) Eschille & Sophocle furent hommes d'Etat & guerriers; ils écrivirent pour la patrie après avoir combattu pour elle. Comme la plume s'affermir dans la main qui a porté l'épée! Eschille, dans sa tragédie intitulée *les Perses*, a peint avec les couleurs les plus vives la gloire des Grecs & la consternation des Perses après la fameuse journée de Salamines. On ne sortoit de sa pièce des *sept Cœurs devant Thebes*, qu'avec la fureur de la guerre dans le sein. On disoit pour cela qu'elle lui avoit été dictée par le dieu Mars.

(b) La tragédie greque contenoit des imprécations contre Minos qui avoit imposé aux Athéniens un tribut affreux. Le poète apprenoit au peuple à détester le nom de ce monarque, à abhorrer en même tems le gouvernement absolu; & l'ambitieux perdoit alors toute espérance d'asservir un pareil peuple. Les assassins des tyrans furent placés en quelque sorte au nombre des dieux: Thésée fut presque adoré; les statues d'Harmodius & d'Aristogiton reçurent les hommages de tous les citoyens. La tragédie,

poètes n'ont pas même été à portée de deviner ce qu'ils avoient sous les yeux.

C'étoit folie à ceux qui ont voulu traiter les mêmes sujets. La partie la plus subtile de ces chef-d'œuvres s'est évaporée dans l'étendue de tant de siècles. Idomenée, Agamemnon, (a) Philoctète, Ajax, Hecube, Alcide, sont des noms fort harmonieux ; mais ces histoires surannées n'ayant aucun rapport avec nos mœurs, avec notre gouvernement, nous avons gâté ces sujets antiques en y mêlant des convenances modernes ; nous avons formé des débris de leur théâtre un genre factice, faux, bizarre, que le petit nombre a admiré & auquel la

enfin, étoit un spectacle national donné par ordre du magistrat & aux frais de la patrie. Il ne paroît pas que la comédie ait joui du même avantage : c'étoient de simples particuliers qui l'entreprenoient à leurs dépens.

(a) Un paysan d'Alsace, homme de très bon sens, se trouvoit à Paris pour la première fois de sa vie. On se fit un plaisir de le mener en loge voir la représentation d'une tragédie. Il écouta d'abord fort attentivement, & comme on l'interrogeoit sur ce qu'il éprouvoit, il répondit : „ je vois des gens qui parlent & qui gesticulent „ beaucoup ; il m'est avis qu'ils s'entretiennent de leurs „ affaires , & comme ce ne sont pas les miennes je pense „ que je n'ai pas besoin d'y prêter une plus longue at- „ tention”. Ayant dit cela il se mit à regarder les hommes & les femmes qui composoient l'assemblée , & plus n'écouta.

multitude n'a jamais sçu rien comprendre (a). Quand je dis la multitude, j'entends la foule de ces hommes sensibles qui peuvent ignorer l'histoire greque & mythologique, comme le plus sçavant homme de Paris ignore l'histoire du Japon, & qui n'en sont pas moins propres à sentir & à connoître les vraies beautés du génie, quand il daignera adopter le langage, le costume & l'air national.

Les Romains n'eurent des tragédies que quand leur gloire étoit passée: des monstres regnoient à Rome, & des tragédies patriotiques y eussent peut-être été le signal de la liberté; car il ne faudroit qu'une tragédie bien faite, bien prononcée, pour changer la mauvaise constitution d'un Royaume. Il est vrai qu'il ne

(a) Pour faire sentir aux princes divisés de la Grece que tout intérêt particulier devoit céder à l'intérêt commun, Euripide, sans doute, composa son Iphigenie en Aulide, où un roi, le chef de tant de rois, abjurant le nom de pere sacrifie sa propre fille, afin d'obtenir des Dieux les vents favorables à la conquête que méditoient ces guerriers rassemblés. Le poëte n'a point craint d'exposer le sacrifice le plus étonnant. Agamemnon combat Achille, l'armée, les cris d'une mere; il combat son propre cœur, il immole tout, il conduit sa fille à l'autel. Quel exemple! sous quel jour plus frappant pouvoit-on exposer la constance que doit inspirer l'amour de la patrie? Vous ne voyez presque rien de tout cela dans Racine; c'est l'orgueil du rang qui conduit son Agamemnon, & non cet intérêt général devant qui tout cede.

suffiroit pas alors d'un poëte, & qu'il lui faudroit des spectateurs. Un peuple qui goûtoit le spectacle des gladiateurs, n'étoit pas né pour sentir & cultiver cet art comme les Grecs. Le peuple Romain (a) eut dans tous les tems quelque chose de féroce; il eut plutôt des héros que de grands hommes. Le boursoufflé Seneque (improprement appelé le tragique) eut le style du mauvais goût & de la servitude. — Le froid Terence, qui le précéda, avec de l'esprit, des graces, du naturel, n'imprima point au théâtre latin un caractère propre à le distinguer: c'étoient des sujets grecs, dénaturés, affoiblis, qui ne servirent qu'à exciter les regrets de ceux qui connoissoient la muse de Ménandre (b).

Corneille fut en France le restaurateur de la tragédie. Ce poëte, nourri de l'étude de l'histoire, en saisit le génie & le goût; mais c'étoit à Rome, encore république, ou à Londres, devenue libre, que devoit naître ce grand homme, afin que ses pieces frappassent le but

(a) Lorsque je vois les Romains condamner dans leur férocité un malheureux qui se débat ou cède dans l'amphithéâtre, je reconnois le peuple qui étranglera froidement un roi captif au pied du capitol.

(b) Je ne parlerai point ici de Plaute, presque inintelligible, & qui pour le fond me paroît, à quelques traits près, un misérable farceur. *La Carina*, par exemple, est

qu'elles semblent indiquer (a). La nature s'est trompée en le faisant naître en France, mais déjà trop tard : il écrivoit *Cinna*, & c'étoit sous le ministère du cardinal de Richelieu ; il faisoit retentir dans ses vers le nom sacré de liberté, & ces mêmes vers alloient frapper l'oreille de l'assassin de Marillac & de Montmorency (b). Je suis fondé à croire que la force de son génie le transportoit dans les beaux jours de la République, qu'il voyoit Rome présente, & Paris dans le passé. Il composa au milieu de quelques orages, mais il ne paroît pas avoir eu la moindre influence sur les affaires

la farce la plus obscène qu'on puisse imaginer ; c'est une intrigue sale, & je rougirois d'en relever les misérables pointes. De-là à l'*Andrienne* il y a un saut étonnant. C'est cependant cette comédie de Plaute que le peuple romain redemandoit avec le plus de fureur. Tout dans Terence est grec, a dit quelqu'un, hormis le langage.

(a) Imaginez Corneille, faisant à Rome & pour des Romains, les Horaces, Pompée, Sertorius, &c. ou à Londres, Marie Stuart, Anne de Boulen, Cromwel, &c.

(b) Corneille écrivant après les guerres civiles & pendant celles de la Fronde, ne flatta point le Richelieu, il est vrai, mais il ménagea avec assez d'adresse le ministre donneur de pensions ; & l'on chercheroit en vain dans ses ouvrages la moindre allusion aux affaires du tems. *Cinna* même, dans la suite, n'a pu faire pardonner au chevalier de Rohan, quoique Louis XIV, qui aimoit beaucoup à être comparé au Soleil, aimât presque autant à être comparé à Auguste.

politiques. Il semble qu'on n'ait vu en lui que le poëte, le grand peintre, & non l'homme d'Etat. Corneille a peut-être formé Montesquieu, mais ce qu'emprunta de lui ce dernier génie, ou avoit échappé à tout le reste, ou avoit été bien mal entendu.

Je dis donc que si Corneille fut né à Londres depuis Cromwel, son génie auroit eu une explosion bien différente. Des hommes qui ne s'entretiennent que de patrie, qui par le système du gouvernement ont part à la législation, qui jouissent de tous les avantages que le sol & le climat peuvent leur procurer, (a) qui ont en propriété leur personne, leur honneur & leurs biens; des hommes toujours disposés à répandre leur sang pour les plus légères atteintes portées à leur liberté, tels sont les auditeurs dignes de Corneille, faits pour applaudir & pour graver ses maximes dans leur cœur (b). Le sublime n'est que l'image de la

(a) Maîtres sots, qui allez disant qu'on est-aussi libre en France qu'en Angleterre; têtes stupides, si vous pouvez lire, lisez l'ouvrage intitulé *Constitution de l'Angleterre*, avec cette belle épigraphe: *ponderibus librata suis* & si vous êtes dignes ensuite qu'on vous écoute, alors vous pouvez parler.

(b) Les hommes d'Etat du siècle dernier (en cela parfaitement semblables au nôtre) ont toujours stipulé pour le monarque, & point pour la nation. Il ne falloit donc pas un parterre de *conseillers d'Etat* pour juger Orton, comme le disoit un homme médiocre, qui n'a proféré dans ces paroles qu'un non-sens.

grandeur d'ame, dit Longin; mais ces vertus ne sont pas les nôtres. Aussi Corneille, peu lu aujourd'hui, rarement représenté, presque ouvertement dédaigné par plusieurs gens de lettres; est ignoré de la plus grande partie de la nation. Son heureux rival, qui n'eut pas même une portion de son génie politique, ou qui ne le développa qu'une fois dans *Britannicus*, à l'aide de Tacite, obtient aujourd'hui la préférence devant une nation efféminée; & la tragédie qui sembloit devoir influencer sur quelques parties du gouvernement, n'est pour nous qu'un tableau tracé de fantaisie, comme les batailles d'Alexandre ou celles de Constantin.

Gouvernés par des monarques, n'ayant aucune participation aux affaires publiques, devant immoler nos projets patriotiques, & même nos pensées, que nous sommes loin de la tragédie nationale! A peine la concevons nous (a). Le poëte politique nous est aussi

(a) L'enthousiasme des Grecs pour le plus beau des arts se manifesta toujours par des soins délicats & multipliés. Les honneurs & les distinctions appartenoient de droit aux poëtes triomphans : on donnoit à chacun le droit de bourgeoisie; on leur élevoit des statues. Antigone valut à Sophocle la préfecture de Samos. L'Etat se chargeoit du soin de faire copier les plus belles tragédies, & on les faisoit apprendre par cœur aux enfans. La gloire des poëtes n'étoit pas à la merci d'un comédien: quoique d'ailleurs considéré, il n'étoit pas admis à décider du

étranger que l'orateur. Les vers de Corneille récités sur notre théâtre sont à mon oreille une musique ~~bruyante~~ & militaire, qui retentit au milieu d'une paisible infirmerie.

Les successeurs de Corneille, sans avoir le même ton, la même profondeur, ont choisi de semblables sujets ; mais ils n'ont pas conservé à l'art la même énergie : ils se sont rapprochés du goût du siècle, en établissant l'amour pour moteur principal de leurs pièces : ils avoient à parler à un peuple de femmes.

choix des pièces qui devoient attirer la nation. Cinq juges distingués par leurs lumières & par leur intégrité reconnue, après avoir prêté le serment de fermer l'oreille à la cabale, aux factions, & aux sollicitations de l'amitié, plus dangereuses encore, prononcèrent sur ce grand intérêt & déroboient le grand homme au péril de tomber, par amour même de la renommée, dans les souplesses des-honorantes de l'intrigue. On donnoit à ce jugement l'appareil le plus magnifique. Il étoit précédé de sacrifices, d'offrandes, de libations. L'autorité des juges s'étendoit jusqu'à faire battre de verges l'auteur inepte qui se seroit présenté sans avoir aucune des qualités qu'exige cet art profond. La tribu du poëte vainqueur héritoit pour ainsi dire de sa gloire & partageoit l'honneur de la victoire. Trente ou quarante mille hommes assis étoient ses auditeurs. Quels motifs d'émulation ! & que nous sommes éloignés, froids, petits, rogues & ironiques personnages que nous sommes, de sentir & de récompenser ce bel art comme il mériterait de l'être. Nous avons encore aux jambes, je crois, de la glace du Nord.

On s'imagina toujours faussement qu'on ne pouvoit faire une tragédie que d'après les Grecs, les Perses, ou les Romains; qu'il falloit absolument des rois pour nous intéresser, qu'une tête sans couronne présenteroit une nudité affreuse, que le diadème étoit l'appanage de la tragédie, comme la grosse perruque étoit celui de la comédie: on défigura l'histoire, déjà si incertaine, on viola le costume, on dénatura le langage caractéristique, & tout cela passa. La tragédie devint un pur roman. On vit éclore de beaux vers, mais on ne rencontra pas la vérité, qu'on ne cherchoit point; on entendit de beaux dialogues modelés à la françoise: l'*amoureux* & l'*amoureuse* soupirerent mélodieusement sous la flûte de Racine; on vit des tableaux sans objets, ils récréoient l'imagination, & c'est tout ce qu'on exigeoit. On n'avoit aucune idée du droit politique, & l'on ne voyoit que rois, qu'ambassadeurs, traitant à Paris & devant le peuple d'intérêts chimériques: point de piéces sans conspiration (a), sans ty-

(a) Le bon, le généreux, le magnanime Henri IV, adoré de la nation, n'a jamais pu monter sur la scène françoise; il a toujours été repoussé par la main du gouvernement. En dernier lieu, on se proposoit de donner une piéce intitulée *Albert Premier*, où l'Empereur, au premier acte, rendoit la justice indistinctement à ses sujets & s'occupoit sérieusement de la chose publique. Cela a paru de fort mauvais exemple, & l'on a défendu la piéce. Il y

ran, sans poignard. La langue (il est vrai,) s'est perfectionnée, mais la raison publique ne le fut pas. La tragédie devint une sorte de farce sérieuse, écrite avec pompe, qui visoit à satisfaire l'oreille, mais qui ne disoit rien à la nation & ne pouvoit lui rien dire (a).

Quand une nature aussi bizarre, aussi factice, fut en possession du théâtre, elle s'arrogea le droit de s'annoncer pour la vérité même. Personne ne réclama. Tous les héros marcherent à grands pas, leverent leurs têtes ornées d'un panache flottant, furent roides & tendus; ils parlerent, ou plutôt ils mugirent par la farbacane du poëte : ils furent outrés dans leur fierté comme dans leur idiome. Mais ce n'étoit pas là ce qui devoit encore le plus révolter : bientôt le poëte ne conçut rien de plus agréable que la grandeur illimitée ou l'autorité d'un monarque ; il prêcha publiquement que pour faire un bon citoyen il falloit être un bon es-

avoit dans les *Druides*, joués en 1772, des allusions sages & vraies, la morale en étoit pure & instructive : défense de représenter désormais les *Druides*. Mais au premier événement l'on donna gratis au peuple le *Siege de Calais* de Monsieur du Belloy.

(a) On vous étale tous les apprêts d'une sanglante conspiration devant une troupe de paisibles citadins, qui s'étouffent mutuellement, & qui, étrangers l'un à l'autre, ne se connoissent point & ne cherchent point à se connoître.

clave; il offrit au trône un culte idolâtre, il abaissa tous les personnages devant le sceptre, il leur prêta les idées mesquines de son ame, il insulta aux hommes assemblés par des maximes superstitieuses & puériles, il étendit enfin par ses basses adulations le ferment de la corruption politique.

L'organisation des pieces fut tout aussi fausse. Que de faits sans vraisemblance & (ce qui est non plus incroyable mais plus choquant) sans conformité avec le caractère du personnage! On s'affervit scrupuleusement à l'unité de tems & de lieu, qui à la rigueur pouvoient obtenir quelques exceptions; (a) & l'on nous présenta des irrégularités bizarres, des monstres d'imagination, qui n'avoient jamais pu exister, même à l'aide des faits controuvés. C'est en vain que nous voudrions nous plonger dans la fiction du poëte; nous sommes éveillés malgré nous, le mensonge s'aggrandit & frappe nos yeux trop vivement: le spectateur qui devoit être entraîné par une peinture séduisante, se sent de moment en moment tristement détrompé (b).

(a) Les Espagnols étendent leurs pieces à trois journées, & par ce moyen ils y gagnent du mouvement & de la vérité. On peut embrasser ce tems sans efforts, & rien n'y répugne. Nous nous sommes donnés toutes les entraves possibles, & nous nous en glorifions. Le caractère d'une nation s'imprime surtout à son théâtre.

(b) Les leçons de nos tragédies modernes sont bien vagues, elles n'ont rien d'applicable à nos loix. Quand

Tantôt nous avons mis sur la scène le dogme de la fatalité, ce dogme dangereux qui nous est étranger; (a) tantôt la grandeur romaine, qui n'est pour nous qu'un songe; tantôt le despotisme oriental, dont nous n'avons pas encore une idée bien nette & bien précise. Nos tragiques ne font point un pas sans les anciens, & des fables antiques viennent sans cesse se produire, parce que les poètes modernes ne savent pas ce qui se passe autour d'eux. Ils ont plutôt fait, je l'avoue, de consulter des livres que d'étudier des hommes, de traduire Euripide que de peindre un caractère.

Tan-

on attrappe par-ci par-là un vers qui prête à l'illusion, le parterre le saisit à peu près comme un homme affamé qui trouve une fraise dans un bois.

(a) La scène grecque, admirable du côté de la politique, pèche en certains points du côté de la morale. Cette fatalité qui sous un joug d'airain courboit tous les mortels, ce désespoir qui tenoit lieu de courage, ces plaintes injurieuses contre la Divinité, ces vengeances atroces justifiées, ces Dieux divisés & tyrans tour-à-tour, cet Oedipe innocent & vertueux livré aux horreurs de l'inceste & aux remords du parricide, cet Ajax qui brave la foudre, cette Vénus qui allume une flamme impure dans le sein de Phedre; tout offre un point de vue triste, qui auroit dû nous faire abandonner la plupart de ces sujets. On ne conçoit guère quelle étoit l'idée des anciens d'imaginer dans les actions humaines des crimes indépendans de la volonté.

Tantôt ce sont des plans obscurs ou inexplicables , comme Heraclius , Semiramis , & Mahomet. Dans ces enveloppes on cherche en vain quelque chose de conforme à nos besoins ; rien ne sçauroit se réduire en pratique , rien ne sçauroit nous servir à connoître le génie des hommes avec lesquels nous habitons.

On dira que la tragédie a une majesté grave , imposante , (a) & que les passions des rois sont tout autrement importantes par leurs prodigieux effets.

Il est vrai que les passions des princes sont proportionnées à leur pouvoir ; ils sont plus enclins que les autres hommes à la colere , & la vengeance dans tous les tems leur a été fort précieuse. Ils ont des vices qui leur sont particuliers & qui n'appartiennent qu'à eux. Je sais qu'il n'est pas de leur grandeur de réformer leurs penchans , & qu'ils doivent y obéir : du moins c'est ce qu'on leur prêche. Je sçais qu'on doit admirer la fougue de leur caractère , comme on admire une tempête ou un vaste

(a) J'imagine que ces cours superbes en Turquie , en Perse , au Mogol , avec leur arrogance , leur étiquette , leur sérail , sont bien plus près de la farce que de la tragédie. En effet quelle comédie plus réjouissante à exposer que l'intérieur du palais d'un despote. Comme on le joue ! comme on le méprise ! comme l'esclavage accompagne son pouvoir ! comme il n'est souverain qu'à condition qu'il obéisse aux caprices de son valet ou de la plus basse créature !

embrasement. Voilà pourquoi ils font de merveilleux personnages tragiques. Il faut avouer que, quant à l'effet théâtral, leur ame royale, en proie à de grands mouvemens, imprime une forte de renommée à leurs caprices. Comme ils influent au loin, on porte les yeux vers le séjour d'où partent les orages. De-là cette terreur qu'excite la tragédie, sa gravité, sa majesté. Le despote est comme la mort, dès qu'il paroît les plus fermes courages tremblent ou pâlissent (a). Je ne disconviens donc pas que la tragédie ainsi traitée n'ait un éclat imposant. Mais je cherche son utilité. Est-ce de calmer la colere des rois ? Cette colere est exaltée avec noblesse & presque justifiée : voyez comme Agamemnon conduit sa fille à l'autel, parce qu'Achille l'a bravé. Est-ce d'éclairer les rois ? Le tableau est sûrement trop loin d'eux, & ce n'est point celui-là qui leur convient. Ils s'attribuent tous les portraits que l'on fait de la clémence, & renvoient au Sultan de Constantinople tous les vers où il est question de tyrannie. Le monarque qui voit

(a) La crainte est le poison destructeur de l'homme. L'homme est un animal tremblant. Mais n'augmentez pas encore cette foiblesse en lui montrant toujours le tonnerre allumé dans la main des rois. Ne faudroit-il pas plutôt lui donner un nerf dans l'esprit, qui l'accoutumeroit à envisager ces dieux prétendus de la terre sans baisser la paupiere.

un empereur ottoman tomber du trône , est assis tranquillement & sourit de la pièce & du poëte , si toutefois il a daigné se rendre attentif. Pour éclairer les rois il ne faut pas leur montrer leurs semblables , mais leurs inférieurs ; je veux parler ici de leurs intendants , qui les dirigent presque à leur insçu , & qui s'imaginent au bout de quelque tems que le revenu de l'empire leur appartient. Mais on n'a jamais songé à montrer cela dans aucune tragédie. Je ne sçais même si en leur mettant le tableau sous les yeux , ils y comprendroient quelque chose , (a) tant ils sont loin du point de vue où la perspective se déploie dans son entier. On les peint , dira-t-on , soumis à des révolutions extraordinaires & détrônés dans le tems qu'ils s'y attendent le moins. Mais encore un coup , ils sçavent bien qu'on ne tombe point du trône quand la conspiration est dirigée par un poëte , & que la couronne de Perse n'a pas plus de rapport avec la leur qu'un château de cartes n'en a avec le palais qu'ils habitent (b).

(a) Les princes ont une singulière idée d'eux-mêmes. Le duc de Bourgogne demandoit à l'abbé de Choisy , comment il s'y prendroit pour dire que Charles VI. étoit fou ? L'abbé de Choisy répondit : Monseigneur , *je dirai qu'il étoit fou.*

(b) Quelle idée ne se forme-t-on pas à Paris du Sultan , de l'ancien héritier de l'Empire des Califes ! Pénétrons avec l'imagination dans ce sérail où il se cache , nous

Tout cela n'est que ridicule : mais ce que je trouve de pernicieux dans la tragédie , c'est cette grandeur imaginaire qu'on a soin de rehausser encore , c'est cette existence surnaturelle qu'on enfle , en passant même les bornes qu'elle s'est données ; (a) ce sont ces vers or-

verrons un pauvre homme , tremblant à toute heure d'être étranglé , qui ignore sa fatale puissance & qui en est excessivement jaloux , qui captive un troupeau de femmes & qui ne regne pas même sur elles. A Paris on fera une tragédie sur ce Sultan , & même un opéra comique ; on lui prêterait des idées diamétralement opposées à celles qu'il n'a jamais eues ; il sera amoureux & galant , comme Orosmane ou Soliman. On peindra un autre monarque sous ce nom de Sultan , & l'on manquera la ressemblance de tous deux. Mais les jeunes gens & les jolies femmes n'en croiront pas moins avoir aperçu l'intérieur du sérail , & rêveront toute la nuit à l'amant de *Zaïre*.

(a) On parle toujours dans la tragédie de la puissance des rois , & jamais de leur foiblesse ; ce seroit cependant une belle chose à leur révéler que cette vérité qu'ils ignorent ; il seroit utile de leur montrer que ce sont tous ces bras liés aux leurs qui font leurs forces , & de leur répéter avec Corneille ces deux vers pleins de sens , quoi-
qu'ils fassent un peu sourire :

Quelque haute valeur que soit ici la vôtre ,

Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre.

Dépouillez les rois de ce qu'il leur est étranger , des victoires remportées par leurs généraux , des opérations brillantes de leurs ministres , des découvertes & des in-

gueilleux qui, défiant les rois, insultent à la misère de la multitude; ce sont ces crimes qui n'ont pas même été commis, & que l'on invente à loisir pour flétrir mon imagination & me faire détester la condition humaine.

Ce que je rejette encore, ce sont ces maximes favorites nouvellement introduites sur la scène; on y dit que le sceptre absout toujours la main la plus coupable, qu'un crime en morale ne l'est plus en politique, que les droits d'une couronne ne peuvent se peser au poids de l'équité, que la bonne foi & la droiture renversent les empires, que l'autorité ne peut avoir son entier effet que par la pleine liberté du crime. Un confident dit à son maître: „ si vous voulez être juste, cessez de „ regner. Dès que vous balancerez à tout „ violer, vous aurez tout à craindre. Le „ pouvoir & la vertu sont incompatibles. Le „ trône & la justice se repoussent mutuelle- „ ment”. Ces maximes revêtues d'un coloris flatteur se gravent aisément dans le cœur des princes: (a) & que doivent-ils penser lors-

ventions des artistes célèbres, dont ils ignorent quelquefois jusques au nom; l'homme petit, foible, mesquin, restera seul & fera pitié: c'est le cadavre du Mausolée.

(a) César avoit souvent à la bouche cette maxime d'Euripide: *si jamais il convient de violer la justice, que ce soit pour une couronne; dans tout le reste observez-la religieusement.*

qu'ils entendent le peuple y applaudir, parce que la beauté du vers fait passer l'horrible maxime ?

Dicéarque, général macédonien, dit Polybe, avoit élevé des autels à l'impiété & à l'injustice ; il pensoit voiler l'énormité du forfait sous l'apparence de l'extrême audace. Plusieurs de nos poètes ont imité sur la scène le crime de Dicéarque (a).

Je ne parle pas seulement ici des forfaits d'Atrée, de Médée, de Cléopâtre, de Mahomet, qui sont inventés. On nous offre Brutus offrant ses enfans au supplice, Horace meurtrier de sa sœur, Electre parricide, Timoléon assassin de son frère ; mais comme on ne me fait pas entrer dans les détails qui ont nécessité dans le tems ces actions & qui les ont rendues illustres, je trouve toujours à la représentation que l'homme est antérieur au citoyen, la nature à la patrie, & ces personnages fameux ne sont plus à mes yeux que des monstres renommés. A quoi sert l'exemple, s'il ne peut fléchir mon ame, ou plutôt s'il la révolte ?

On dit qu'il s'agit de grandeur & de majesté, & que j'écouterai malgré moi un monarque

(a) Souvenons-nous toujours de ce pirate plein de feu, qui dit fièrement à Alexandre : *parce que je n'ai qu'une ou deux frégates je suis un misérable brigand ; je serois un conquérant fameux si je commandois, comme toi, une flotte nombreuse & puissante.*

quand il fera son entrée accompagné de tous ses gardes , qu'il m'intéressera certainement à proportion de sa puissance & de son élévation. Oui , s'il est un Titus , un Marc-Aurele , si je reconnois en lui mon pere , mon protecteur ; mais si c'est un tyran ou un monarque vulgaire , plus sa chute sera horrible , plus mon cœur sera satisfait. Voilà un grand exemple , ajoutera-t-on. Oui , mais il y a un petit défaut , tout est imaginaire , il n'y a point là de vérité historique , & l'on me transporte encore la scène sur les bords du Nil. S'il nous faut absolument des rois sur le théâtre , je ferois d'avis qu'on y mît Charles Premier.

C H A P I T R E III.

Développement du Chapitre précédent.

QUELLE sera donc la tragédie véritable ? Ce sera celle qui sera entendue & saisie par tous les ordres de citoyens , qui aura un rapport intime avec les affaires politiques , qui tenant lieu de la tribune aux harangues éclairera le peuple sur ses vrais intérêts , les lui offrira sous des traits frappans , (a) exaltera

(a) On a représenté à Londres , en 1709 , un bailet où figuroient le Pouvoir Monarchique , & l'Etat Républicain.

dans son cœur un patriotisme éclairé, lui fait chérir la patrie dont il sentira tous les avantages. Voilà la vraie tragédie, qui n'a gueres été connue que chez les Grecs, & qui ne fera entendre ses fiers accens que dans un pays où ceux de la liberté ne seront pas étouffés. (a)

Le monarque, un gros sceptre de bois à la main, après un entrechat ridiculement grave & un peu lourd, donnoit un grand coup de pied dans le cul à son premier ministre, qui le rendoit à un second, & celui-ci à un troisième, & le dernier trappoit à l'imitation du monarque une espece de personnage muet & immobile, qui souffroit tout en silence, sans se yenger sur personne. Il n'est pas besoin de dire que ce muet personnage représentoit le peuple. Le gouvernement républicain étoit figuré par une contredanse en rond, vive & légère, où chacun se tenant par la main & changeant tour-à-tour de place, ripostoit à son camarade, ainsi que chacun des danseurs obéissoit gaïement à sa libre fantaisie.

(a) Dès que la Hollande eut brisé ses fers, elle eut un poëte mâle & vigoureux, nommé Vondel. Guidé par son seul génie & n'imitant personne, il tira des Annales de sa nation des sujets intéressans, comme la prise d'Amsterdam, où tous les personnages s'énoncent en républicains. Il traita ensuite, sous le titre de Palamede, l'histoire du vertueux *Barneveldt*, dont la tête octogénaire étoit tombée sous le fer d'un bourreau. On prétend qu'à la gloire d'avoir montré ce courage d'ame, il unit celle d'avoir été puni par le *** , qui avoua s'être reconnu. Nouveau triomphe pour le poëte ! C'est ainsi que si jamais les Suisses établissent chez eux un théâtre, ils devront commencer par un *Guillaume Tell*.

Dans tout autre elle ne fera qu'un tableau sans objet, ou même quelquefois une espece d'adulation masquée sous de grands noms ; elle ne pourra ni m'intéresser ni m'éclairer , parce qu'elle ne répondra point aux vices secrets que j'ai en moi-même.

Quelle étude plus digne du poëte que de bien sentir ce qu'il faut exposer à son siècle au moment où il écrit ; & d'approprier tellement son drame aux circonstances, que les abus soient à la fois dévoilés, attaqués & corrigés, s'il est possible ; de savoir enfin si bien manier l'opinion publique, de l'armer à propos contre telle loi odieuse , en la faisant servir à relever telle autre, utile & qui tomboit de vétusté. Voilà un emploi digne d'un écrivain, & que ne soupçonnent pas même ces auteurs qui mettent dans leurs pieces des maximes qui ne conviennent ni au tems ni aux lieux où elles sont énoncées.

Il en est du théâtre parmi nous comme de l'art oratoire ; il n'a gueres été connu , parce qu'il n'a point eu pour objet de grands intérêts publics. S'ils ont été traités quelquefois, c'étoit avec un apprêt timide qui ressembloit toujours au chant de l'oiseau encagé. Le goût du vrai & du beau ne se perd jamais, lorsqu'il est permis de faire & de penser de grandes choses.

Les gens de lettres ont leurs préjugés comme les autres hommes, & même y tiennent plus fortement , parce qu'ils emploient tout le feu

de leur esprit à caresser leurs idées favorites.

Ils ont mis la tragédie en grande recommandation , parce qu'ils faisoient eux-mêmes des tragédies & qu'ils ne sçavoient pas faire mieux. Le peuple , qui reçoit la nourriture morale , comme l'aliment physique , sous la forme & sous la mesure qu'on prescrit , a pris ce qu'on lui donnoit (a). Quelques spectateurs cependant ont baillé en face de cette majestueuse Melpomene , mais sans oser avouer leur ennui , car la mode étoit d'admirer : certains blasphémateurs ont déclaré nettement que la Déesse étoit trop empesée & trop chargée d'atours pour parler vivement à leur cœur.

Mais les rois , me dira-t-on , ne vous intéresseront-ils pas plus que de simples particuliers ? Cela me paroît encore faux. Ils m'intéresseront comme hommes , mais non comme rois. En mettant bas sceptre & couronne , ils ne m'en deviendront que plus chers.

(a) L'histoire d'où émane la pompeuse tragédie est pour la multitude un effet sans cause ; elle ne voit pas les rapports. Et qu'est-ce qu'un ouvrage moral dont le but ne sçauroit être saisi & qui ne peut persuader ? Eh ! parlez à la multitude de ses mœurs , de sa fortune , de sa position actuelle ; elle vous entendra. Les calamités d'une vie privée les frapperont plus que ces grands événemens qui lui semblent incroyables & qui lui sont certainement étrangers : vous lui verrez faire une comparaison secrète au récit des malheurs qu'elle peut éviter & qu'elle redoute.

Sans doute un prince jeune, aimable & malheureux, peut me faire verser des larmes; mais ce ne fera point en qualité de prince: laissez-lui sa morgue, ses dignités, ses ordres absolus, ses gardes, son visir, je ne pleurerai plus.

La tragédie, dira-t-on, expose le tableau des cours diverses: toute l'antiquité renaît, & vous revoyez ceux qui ne sont plus. Si le tableau étoit fidèle, il seroit certainement précieux; mais les tragédies de ce genre sont en très-petit nombre. On a composé presque toutes les tragédies françoises dans le même esprit qu'on les a jouées; Pirrhus, peint comme un soupirant, portoit un chapeau à plumet, qu'il ôtoit avec grace; Monime avoit des gands & un panier; le farouche Hipolyte étoit poudré à blanc. Il n'y a pas plus de quinze ans qu'on s'est souvenu du costume jusqu'alors + ouvertement violé, & c'est la force de génie plutôt qu'une volonté constante & décidée qui a créé ces traits de caractère qu'on admire dans les personnages de nos grands maîtres. Corneille lui-même a payé le tribut au faux goût de sa nation par ses intrigues amoureuses qui déparent ses plus belles pièces: Racine surtout mettoit tout son art à franciser ses héros, ainsi que Mademoiselle de Scuderi faisoit de son côté dans les romans. La couleur de ce grand poëte est très monotone, & ses personnages ont presque tous la même physionomie.

Quoi! toujours au théâtre d'autres objets que nos semblables? Eh! si l'on veut peindre des rois, représentez donc leur ambition comme la source des malheurs du peuple; représentez ce monarque que vous parez de couleurs les plus belles, comme un tyran qui demande des esclaves, qui cache les chaînes qu'il s'apprête à dérouler, qui fera succéder les cris d'une foule opprimée aux accens de la victoire, qui n'aime que foi, & dont l'orgueil écraseroit chaque homme en particulier comme il le fait en grand (a). Représentez la tyrannie sous la figure admirable qu'employoit Solon, comme une tour élevée & sans échelle, où l'on étoit perpétuellement assiégé, & de laquelle on ne pouvoit plus descendre sans se précipiter en bas. Cette image épouvanteroit tout amateur du pouvoir arbitraire. Foudroyez cette colere des rois, par laquelle ils se croient égaux aux dieux. Quand la tragédie sera ainsi représentée, les hommes sentiront qu'ils sont le jouet des ambitieux & qu'ils payent leurs attentats (b).

(a) Le poëte tragique devoit avoir toujours en tête, lorsqu'il compose, ces paroles de David : *Et nunc deges intelligite crudimini qui judicatis terrant.*

(b) Ce qui est dangereux dans la tragédie, c'est qu'à l'aspect de ces fameux criminels, qui donnent à leurs forfaits une espèce de grandeur, le méchant subalterne qui est spectateur, peut se persuader qu'en comparaison de

Je persiste donc à dire que ce ne fera que dans les Etats vraiment libres que la tragédie élèvera sa tête auguste & fière, & qu'elle déploiera toute sa pompe & son utilité. Le poète fera un nouveau Demosthene, & l'on ne verra plus le peuple distrait. Réunissant le titre de législateur à celui de poète (titres qui jadis n'étoient pas séparés) il enivrera tous les cœurs d'une haine vertueuse, il leur apprendra à connoître tous les chemins qui conduisent au despotisme, il instruira jusqu'aux enfans sur ce grand intérêt; alors je reconnoîtrai en lui le poète qui aura créé une tragédie nationale, & ce terme ne fera pas dérisoire.

Nos tragédies sont presque toutes fondées, non sur l'histoire, mais sur un point obscur. Une ligne dans une histoire suffit pour échaffau-

ces héros du crime il n'est point coupable, ou du moins qu'il s'en faut beaucoup qu'il le soit autant que le personnage qu'on lui présente. Là-dessus sa conscience se repose, & tandis que le poète employe tout son art à descendre dans les détours obscurs d'un cœur infernal, celui-ci se justifie à ses propres yeux, trouve ses ruses, ses artifices bien au dessous de ceux de son modele; il s'aveugle jusqu'à se croire innocent par l'extrême disproportion qu'il croit appercevoir. Il lui faudroit peut-être, pour le corriger, un modele qui ne soit pas plus criminel qu'il se persuade être lui-même. Qui se croit un Neron, un Narcisse, une Cléopatre, une Atreé, un Mahomet? Qui ne s'absout en songeant à ces criminels?

der une action, que l'on nourrit, comme l'on peut, pendant cinq actes. Un songe, une reconnaissance, un billet, un soulèvement, un coup de théâtre, ont bâti grand nombre de pieces. Si l'on ne peut traduire avec un certain succès ces anciens écrits qui traitent des mœurs anciennes, que fera-ce quand un moderne introduira des personnages qui vivoient dans des tems reculés? Ne masquera-t-il pas la nature, & l'imitation personnelle ne sera-t-elle pas nécessairement manquée? Si le personnage venoit à ressusciter, se reconnoîtroit-il (a)? Pas plus que Saint Pierre s'il entroît au Vatican.

L'histoire (comme l'a dit Fontenelle, & comme chaque jour sert à le confirmer) est une fable convenue. Il ne convient qu'au philosophe d'étudier l'histoire, c'est une source d'erreurs pour tout autre homme. Le théologien, le jurisconsulte, le militaire, l'homme d'Etat, n'y puisent que des maximes pernicieuses, que des exemples funestes, attentatoires à la liberté de l'homme. C'est un code nouveau de vio-

(a) Le géometre qui après la lecture d'une tragédie a demandé *qu'est-ce que cela prouve?* a dit un mot extrême, mais (comme le disent fort bien les *Ephémérides du citoyen*) il y a un sens profond caché sous ces paroles: il sentoit confusément qu'il n'y avoit pas un but bien déterminé dans cette énorme dépense d'esprit & de talens; il s'est expliqué ridiculement, il a senti en philosophe.

lence & de perfidie réduit en pratique & fidèlement consulté par les méchans. Le secret de la foiblesse de l'espece humaine, ce secret dangereux y est pleinement dévoilé, & les tyrans y apprennent à devenir plus scélérats, par la facilité qu'ils ont eue presque tous à commettre le crime & à ériger leurs caprices en loix. C'est en lisant Quinte Curce que Charles XII a appris à ravager la Pologne. La lecture de Tacite a formé Machiavel, & ceux qui, soit en l'admirant, soit en faisant semblant de le combattre, ont suivi ses principes à la lettre. L'histoire est l'égoût des forfaits du genre humain, elle exhale une odeur cadavéreuse; & la masse des calamités passées paroissant affoiblir les calamités présentes, semble nécessiter, par une liaison que l'on suppose physique, jusqu'aux calamités futures. C'est dans l'histoire que l'ambitieux va chercher l'apologie de ses injustices, de ses vexations, de ses manœuvres, de son insensibilité: à force d'y nombrer des chaînes on s' imagine que nos mains sont faites pour les porter. Enfin, dans ce miroir détestable & que je voudrois pouvoir anéantir, (a) l'esclave découragé,

(a) Si l'on pouvoit anéantir l'histoire, c'est-à-dire l'exemple de tant de crimes politiques impunément commis & justifiés, qui doute que les tyrans de la terre ne perdissent leurs droits affreux, & que le genre humain ne voyant plus que le présent & non le passé, ne rentrât

revenant sur les siècles écoulés, y trouve des motifs de consolation, dernier degré de bassesse & d'avilissement, & preuve certaine de la dissolution entière des vertus d'un Etat. Je ne fais à qui l'histoire peut être utile ; elle ne le feroit qu'au peuple, s'il pouvoit la lire Mais je m'égare : rentrons dans mon sujet.

J'ai voulu dire que presque tous les personnages de nos tragédies ont reçu du poëte, ou leur existence, ou leur caractère ; que l'histoire s'est toujours dénaturée, & qu'il n'y a point eu de gouvernement sur la terre, auquel on puisse assigner rigoureusement la plus exacte de nos tragédies.

De quelle utilité seront-elles donc pour nous dans la vie civile ? Sommes-nous rois, princes, ministres d'Etat, officiers d'armée ? Je vois un héros, grossi par l'art, barbouillé par le mensonge, (a) qui ressemble à ces mannequins dont tous les mouvemens attestent par leur roideur les ressorts inanimés qui les mettent en action. Nos tragiques ont peint hardiment des personnages dont ils n'avoient qu'une

raisonnablement dans ses antiques privilèges ? J'ai vu persécuter des hommes de bien, au nom de Clovis & de Philippe de Valois.

(a) Le tragique souvent a quelque chose de plus comique, dans un sens, que le comique même. Il n'est personne qui n'ait ri involontairement dans nos meilleures tragédies.

qu'une idée confuse , abandonnant encore la foible lueur que leur offroit l'histoire.

Si l'on me montrait du moins Cicinnatus tiré de la charrue , Curius Dentatus faisant cuire ses légumes (a) & rejetant les offres des ambassadeurs Sabins, Abdolonime élevé à une royauté légitime, (b) Regulus près du tonneau garni de cloux, Caton, jeune encore , au récit des cruautés de Sylla demandant un poignard. Mais , non : ce sont des conspirations qui ressemblent à des complots d'écoliers, ce sont des princesses amoureuses & non mariées ,

(a) J'aime ce roi qu'on vient prendre dans les sillons de son champ pour commander à des hommes. Il y avoit à parier qu'il seroit toujours pasteur. La volupté qui environne les souverains dès leur enfance & dont ils abusent, émouffe & altere leurs organes. Les plaisirs excessifs causent des dérangemens qui dénaturent l'ame , & de-là naissent ces crimes qui épouvantent.

(b) Les figues de Platon, les choux de Caton, les laitues & les cardons de l'empereur Pertinax , les fèves de Curius Dentatus, qui n'en étoit pas moins triomphateur, les assiettes de terre d'Agathocle , la frugalité d'Antigone, la sobriété d'Aristipe , tels étoient les remparts qui protégoient les mâles vertus de ces grands hommes ; au lieu que les festins de Neron, les tables d'Héliogabale, les oiseaux & les poissons du gros Vitellius, les pains & tourtes d'or de Caligula, les gâteaux d'Apicius, si friands au goût de Tibère , étoient les messagers voluptueux qui précédoient le crime, le vol, le meurtre, les empoisonnemens & les assassinats.

des ombres, des sacrifices, des coups de tonnerre, des apparitions subites, de plats tyrans poignardés lorsqu'ils ne se tiennent pas sur leur garde; (a) enfin, devant un homme sensé les

(a) Encore, si le poète au lieu de poignarder son tyran d'une manière subtile & subite, me montrait une seule fois le monstre expirant dans la rage & payant l'énormité de ses crimes par les tranfes de la crainte & du desespoir; si je voyois la mort vengeresse s'imprimer par degrés sur son visage, ses traits s'allonger, le tremblement de la peur agiter ses membres & surtout cette main cruelle qui égorgeoit l'innocent; si tout caractérisoit les approches de ce moment qui console la terre & justifie le ciel: alors je jouirois du supplice du méchant; & ce mot que j'ai écrit je ne l'effacerai pas. Oui, il faut que l'homme juste ait le courage de ne pas frémir lorsque l'univers est vengé. Ce ne seroit plus être sensible alors que d'être foible & clément. Cet imbécille de Pechantré, en faisant la mort de Neron, n'a pas seulement senti la catastrophe. Je voudrois voir l'empereur seul, livré aux tableaux effrayans que ses crimes lui retraceroient, ne sachant ni vivre ni mourir. Sa douleur seroit celle d'un impie, son repentir celui d'un lâche, son effroi celui d'une femmelette: il prendroit le fer d'une main tremblante, & l'effrayant vingt fois il n'oseroit s'en frapper; il pleureroit, il porteroit de tous côtés des regards supplians, il imploreroit le bras du plus vil esclave: le sang de l'infame couleroit enfin. Je voudrois le voir alors luttant contre la mort, tombant sur la terre, la grattant de ses mains, poussant des cris aigus en approchant du terme qui ramène tout à l'égalité. Je voudrois voir les mouvemens convulsifs des muscles de son visage, jadis insensibles aux tourmens de ses semblables, ses bras se roidir, sa poitrine s'enfler, tous ses nerfs se

trois quarts de nos tragédies ressemblent aux contes de la barbe bleue, & plusieurs d'entre elles ne sont pas aussi intéressantes.

Qui peut lire les tragédies de Thomas Corneille, de Du Ryer, & de vingt autres qui ont fait du théâtre le palais de Morphée ? On croit voir sur l'arène des enfans nuds, qui, sans muscles & sans force, veulent imiter les athlètes ; la froide manière de leur style répond au mauvais choix de leurs pièces.

Qu'arrive-t-il aussi d'avoir dédaigné la vérité morale & la vérité historique ? D'une source gâtée voit-on jaillir une onde pure ? Les sentimens en sont faux, outrés & gigantesques ; les mots, *nature*, *humanité*, *dieux*, *foudres*, *terreur*, *vengeance*, *tyrans*, *borreurs*, *cœurs*, reviennent à chaque vers étourdir l'oreille & attrister l'ame. C'est ainsi que dans certaines évolutions militaires le soldat qui semble marcher, reste toujours en place & fatigue l'œil qu'il trompe.

Mais on n'outrage pas impunément la nature, dit Shaftesbury, elle dure plus que le fantôme que l'on s'efforce envain de lui substituer. Voilà pourquoi tant d'auteurs, faute

tendre sous l'effort de la destruction prochaine & terrible ; elle diroit à son ame épouvantée : viens, monstre, viens tomber dans l'abîme ténébreux où la mort va regner sur toi, où la justice que tu as méconnue va te saisir & te rendre tous les supplices que tu as infligés à tes pareils.

d'avoir touché cette corde secrète du cœur humain, si difficile à saisir, le flétrissent & le laissent froid. L'un entasse toutes les vertus sur la tête de son héros, générosité, magnanimité, dévouement absolu ; l'autre noircit son tyran de tous les crimes imaginables : tout est forcé, extrême, tout devient chimérique ; car si le sublime du génie est de trouver ce qui semble que chacun auroit dit, & dans le cours des événemens de reconnoître ce que chacun auroit fait, il est sûr que bien des poètes ont oublié que les caractères des hommes sont mixtes, & que des couleurs trop tranchantes sont dures & fausses.

On a eu d'ailleurs très grand tort d'exposer sur la scène certains forfaits horribles & dégoûtans, qui, commis à de longs intervalles & deshonorans la nature humaine, devoient rester ensevelis dans les ténèbres. Thieste portant à ses lèvres la coupe écumante & tiède du sang de son fils, Fayel voulant faire manger à sa femme le cœur de son rival, Médée déchirant le sein de ses deux fils, jeunes & innocens ; tous ces crimes devroient être soigneusement couverts d'un voile : ce sont les plaies honteuses de l'humanité ; il est dangereux de révéler à l'homme jusqu'à quel point son semblable a fait monter le crime.

Le nombre sert d'exemple & d'excuse, peut-être ;
Moins on voit de méchans & moins on ose l'être.

(DU BELLOY.)

Solon ne fit pas de loix contre les parricides. Ce trait est d'un législateur. Parmi nous-mêmes on brûle quelquefois l'arrêt avec le criminel : & sur la scène on nous expose de révoltantes horreurs, aussi étrangères quelquefois à l'histoire qu'à la nature, & ces abominables imaginations des poètes sont montrées sans ménagement aux regards chastes & timides d'une jeunesse qui n'en auroit jamais soupçonné ni la réalité ni la peinture (a).

(a) Pourquoi dans la première jeunesse préfère-t-on la tragédie à la comédie ? C'est que dans cet âge, où les passions sont bonnes, actives, courageuses, on chérit tout ce qui respire la grandeur, la force, la générosité ; on admire sans peine les sacrifices absolus : il n'est rien alors d'outré dans ce qui paroît grand. Mais lorsque le temps & l'expérience ont émouffé, par degrés, cette sensibilité naïve & précieuse, que le cœur a reçu plusieurs blessures, alors moins ami des hommes, moins admirateur de leurs vertus, la défiance naît. On veut s'instruire de leurs défauts. On goûte insensiblement le plaisir de la malignité. On n'est pas fâché de voir abaisser ses égaux. C'est une petite vengeance que l'on prend, en passant, de l'espèce & de l'individu. On se soulage de ce poids d'estime qui ne coûtoit rien à l'imprudence de l'heureuse jeunesse.

C H A P I T R E IV.

De la Comédie.

LE vrai plaisir de la Comédie est sans contredit fondé sur notre orgueil : il le déploie, il lui donne un jeu plus vif, il l'anime, il l'enflamme. Chacun de nous a un plaisir secret à voir tourner en dérision des hommes que nous sommes ravis de voir abaisser. On nous délivre ainsi de quelques ridicules. Mais la Comédie favorisant en même temps la malice naturelle de l'homme, peut développer en lui ce penchant moqueur dont il a le germe, germe qu'il faudroit plutôt étouffer avec soin (a).

Comme le propre de la Comédie est de saisir les ridicules, c'est sur cette disposition qu'est fondé le but de l'art, qui consiste à exciter le rire. Cette convulsion machinale a été regardée comme le signal de la joie, & le

(a) Prenez bien garde à la première représentation théâtrale où vous conduirez un jeune homme. Les premiers mouvemens qu'il verra sur la scène, revêtus de votre approbation & des applaudissemens publics, pourroient décider le code de ses mœurs. Il sera peut-être renversé, parce que le poëte aura été un dangereux maître de morale.

cœur n'en est pas demeuré moins vuide après, qu'il l'étoit auparavant. Tel a vu son semblable humilié, & s'est trouvé satisfait de l'avantage que son amour-propre remportoit sur lui. Il se juge alors dispensé d'une certaine estime, qui coûte toujours beaucoup. Si la Comédie n'avoit en vue que des vices réels; on ne riroit pas, on seroit profondément indigné. Peindre les mœurs, dit Rousseau, n'est pas les corriger.

Il faudroit, je crois, s'attacher plutôt à combattre les vices, bien plus dangereux que les ridicules, & peut-être même plus susceptibles de correction. En effet un ridicule ancien est presque toujours remplacé par un ridicule nouveau, & souvent on ne guérit de l'un que pour en contracter un autre, plus funeste. Un auteur dramatique ne seroit-il pas plus sage, & ne rempliroit-il pas mieux le but qu'il se proposeroit, en tournant tous ses traits contre le vice, en le poursuivant dans l'ombre, en le démasquant d'une main hardie ? L'homme vertueux (on ne le sçait que trop) est quelquefois couvert de ridicules, tandis que l'homme vicieux, plus habile, s'en exempte en voilant toutes ses actions. Ne seroit-ce point, pour ainsi dire, profaner les leçons de l'auguste morale, que de les détourner de leur véritable objet, en les appliquant sérieusement à des défauts conventionels, à des contraventions futiles, qui dans le monde font des loix suprê-

mes. Ces leçons n'auront donc plus la même force contre l'homme pervers, qui sous le bouclier de ces formes minutieuses, dont il est scrupuleusement observateur, a l'art de paroître innocent, tandis qu'il trame dans l'ombre les perfidies les plus subtiles. Que diroit-on d'un médecin, qui, au chevet du lit d'un malade dévoré d'une fièvre dangereuse, au lieu de lui prescrire des remèdes, peut-être violens, mais salutaires, s'amuseroit à lui dicter une recette pour la fraîcheur de son teint? Tant qu'il restera un vice sur la terre, comment osera-t-on songer à purger les ridicules? Il ne seroit peut-être pas déraisonnable de penser que leur absence totale supposeroit parmi nous le plus haut degré de corruption : le progrès n'est déjà que trop visible & réel.

Et qu'importe après tout ce mépris, ce dédain de coutumes bizarres & fugitives! Quand un homme n'appartiendroit pas aux mœurs de sa nation (a), dès qu'il appartient à la vertu, qu'a-t-on à lui demander de plus? Le reste est frivole, parce que demain toutes ces apparences vont s'évanouir, & que les qualités de l'honnête homme seront les seules qui fixeront

(a) On railloit Themistocle de ce qu'il ne savoit pas accorder un luth : il est vrai, dit-il, que je ne sais que les moyens de mettre en harmonie les esprits divisés d'une ville & de la rendre, quelque petite qu'elle soit, considérable & célèbre.

les regards de la postérité & ceux de la justice.

Il seroit donc à souhaiter que tout écrivain fût attentif à ce qui mérite réellement d'être combattu , comme nuisible à la société. La satire, moins détaillée, moins puérile, auroit une toute autre énergie. Les héros n'ont été célébrés qu'en détruisant les monstres. On attaqueroit le vice & non la foiblesse. Il n'y auroit d'autre ridicule que la méchanceté. Le caractère de l'homme ne se trouveroit pas comme opprimé sous un monceau de petites loix (a) également fausses & tyranniques. Enfin on seroit sot sans rougir, & la morale seroit simplifiée.

On me dira: il est des conventions qui font le charme de la société, & l'on attaque

(a) Notre politesse, par exemple, n'appartient pas tout-à-fait à notre douceur; elle découle de notre foiblesse, elle est toute en complimens, en révérences, en formes illusoires; mais elle cache l'adulation, l'ironie malicieuse. La pensée ne perce plus. C'est un mode du corps qui se ploye à un mensonge perpétuel & de convention. On paye de la même monnaie le frippon, l'homme de bien, l'homme que l'on hait, celui que l'on méprise, celui que l'on redoute. Le repos de la société en est plus respecté, je l'avoue; mais le méchant se sauve au milieu de ces faussetés, & peut-être parvient-il à marcher sur la même ligne que les gens de bien, sachant parfaitement que l'on n'osera jamais lui dire en face ce qu'il est, ce qu'il fait être, & qu'il vivra enfin avec impunité dans cette même maison où il est connu & méprisé.

les infracteurs qui fans cette espece de frein deviendroient plus insupportables encore. Cela est bien dit ; mais tel homme choque la mode, (a) & n'en est que plus raisonnable au fond : le voilà néanmoins en butte aux traits du ridicule. Tel autre fronde l'opinion reçue, & n'en est que plus vertueux ; & malgré la raison & la probité on le tympanise. Si la Comédie n'attaque que des choses indifférentes , à quoi est-elle bonne ? Si elle préside à décider de l'habit, du langage, du maintien, il faudra bientôt une Comédie pour chaque ville, pour chaque société, pour chaque maison. Si la Comédie fait de la mode la raison par excellence, rien de plus sot & de plus dangereux ; car il n'y a point d'ineptie & de vice que la mode ne consacre & n'autorise ; elle étend ses droits malheureux jusqu'à dénaturer les actions les plus estimables & les plus légitimes, elle ne favorise que la malignité & frappe du même coup sur les talens & les vertus.

Que le ridicule soit le despote de ces êtres faux & dégénérés qui se sont arrogé le titre exclusif de gens du monde : le maître est assu-

(a) La mode, enfant de la fantaisie, reçoit toutes les faces qu'il plaît à la bizarrerie de lui donner. A la bonne heure, Messieurs les fous, satisfaites vos caprices ; mais vous voulez les faire passer pour des formes invariables & sacrées, & c'est-là ce qui doit exciter puissamment le dédain du sage.

rément digne des sujets ; jouets perpétuels de toutes les illusions , ils ressemblent à ces pauvres Indiens , qui se créent chaque jour des dieux fantastiques & qui invoquent tout ce qu'ils rencontrent.

Je sçais que ce mot en a quelquefois imposé à des gens d'esprit , mais quand ceux-ci se feront persuadés que les fots & les oisifs ont inventé cette manière d'exister pour eux-mêmes , ils verront le piège & le dédaigneront.

D'ailleurs , si l'auteur dramatique consultoit les arrêts que dicte le ridicule , il étoufferoit toute idée mâle & salutaire , il sentiroit son génie se rétrécir , il tourneroit dans un cercle borné , il verroit les couleurs de sa palette parler dès l'année suivante : ces petits nuages n'ont que des nuances passagères , accidentelles ; ce ne sont pas là les couleurs durables de la nature , & le peintre des mœurs ne doit saisir que celle-ci.

Je sçais que sans le vouloir je fais ici le procès à Molière ; il n'a rendu le vice odieux que dans le Tartuffe ; il n'a guères eu en vue que le ridicule : aussi plusieurs de ses pièces , un siècle après sa mort , ont perdu de leur force & de leur éclat. On chercheroit vainement parmi nous le plus grand nombre de ses personnages. Quelque respect que j'aie pour ce grand homme , j'en ai encore davantage pour la vertu ; il ne l'a pas toujours assez respectée ,

il a souvent confondu le ridicule & le vice : on peut lui reprocher de les avoir immolés du même glaive, & de n'avoir pas fait plus de façon pour l'un que pour l'autre. Cependant quelle distance infinie ! & quel choix de dessein auroit-il dû employer pour différencier leurs couleurs !

Lorsque la Comédie nommoit les personnages & faisoit monter le vicieux sur l'échaffaud de la honte publique, sans doute elle avoit une énergie qu'elle n'a pas recouvrée depuis. Il est dommage que cette salutaire institution ait dégénéré en licence. Si ce genre étoit renouvelé & que le pinceau fût remis entre les mains d'un homme intègre & vertueux, ce ne feroit plus une satire, ce feroit un châtiment légitime, & il faudroit honorer le courage du poète (a).

(a) Hypocrite coupable ! Sans doute quand la satire sort de la bouche du mensonge, elle ne vit qu'un instant ; mais quand c'est la vérité qui part sur l'aile du génie, quel est l'homme que ses traits n'atteignent & ne pénètrent ? La blessure alors est profonde, & ne peut être fermée par la main du tems (*Curcill Trad. de le Tourneur.*)

Et dans un autre endroit :

Dieux ! que je me sens d'orgueil, quand je vois un esclave titré blessé au vif du trait qu'a lancé le génie, s'efforcer de dissimuler sa douleur & de cacher son ressentiment ! Que je suis satisfait, quand je le vois composer son visage & affecter un calme apparent, tandis que le désespoir

Mais, dès que l'autorité ou une politique timide font taire la voix de cette censure utile qui attaque le vice & le rend reconnoissable, dès ce moment la nation perd les précieux avantages qu'elle auroit pu retirer de cette noble hardiesse. Ce peuple a des hochets brillans (a), avec lesquels il s'amuse ; il n'a pas le miroir qui réfléchit les traits difformes du méchant. Des peintres élégans, maniérés, livrés au jargon du bel esprit & à ses vaines faillies, remplacent ces esprits fiers & libres, qui auroient démasqué l'imposture insolente & audacieuse.

Le propre de la Comédie seroit de porter le flambeau de la vérité dans le repaire obscur où les méchans travaillent leurs iniquités, de percer dans le sein des grandeurs le vil automate qui s'érige en tyran, de le traîner trem-

l'agite sur son siege, que la colere frémit sur ses levres & que son sang élançé porte la rougeur sur ses joues enflammées ! Comme je ris lorsque je l'entends alors parler de conscience, dire que son témoignage suffit à l'homme de bien, & ajouter avec un sang-froid philosophique : tout homme est en butte aux traits de la satire, il n'est rien de sacré pour elle ; mais l'honnête homme se tait, & la satire périt bientôt d'elle-même.

(a) Notre Comédie est devenue si discrète, si discrète, qu'il n'y a plus que l'auteur qui parle, & comme Monsieur l'auteur est fort poli, il a tellement poli son expression, que son ouvrage n'offre qu'une empreinte légère, délicate, & si fine, qu'elle s'efface presque entre les doigts.

blant à la clarté importune au crime. Alors celui qui ne craint point d'être coupable pourroit craindre la honte : le théâtre feroit une cour souveraine, où l'ennemi de la patrie feroit cité, (a) & livré à l'infamie : le bruit des applaudissemens feroit à son oreille le tonnerre de la postérité ; palissant, & frappé d'effroi, il maudiroit le jour, & cherchant un antre ténébreux il délivreroit la société de sa présence.

Je vais à ce sujet rapporter une histoire que raconte le pere Labat dans sa description de la Sicile ; elle est très singulière, donne à penser, & mérite d'être citée.

„ Un savetier de Messine, pauvre & ver-
 „ tueux, étoit né avec un amour extraordi-
 „ naire pour l'ordre & la justice. Avec ces dis-
 „ positions intérieures, il avoit beaucoup à
 „ souffrir dans le pays où il étoit né. Les loix
 „ y sommeilloient. Il gémissoit chaque jour de
 „ voir plusieurs crimes impunis, & de nou-
 „ veaux desordres être la suite de cette impunité.
 „ Tantôt le coupable se déroboit à la rigueur
 „ des loix, par son crédit, ou par son argent ;
 „ tantôt par le subterfuge & la lenteur des for-
 „ mes. Il voyoit des assassins, & connus pu-

(a) Mr. Foote, l'Aristophane anglois, plus hardi & moins licencieux, crée aujourd'hui à Londres de ces allusions piquantes, qu'il assaisonne de beaucoup de gaieté & qui flattent l'esprit général de la nation. Nous n'avons aucun écrivain en ce genre.

„ bliquement pour tels , marcher tête levée &
 „ braver le regard des gens de bien. Il voyoit
 „ des filles innocentes , ravies par force ou par
 „ intrigue à leurs parens , deshonorées par
 „ l'opulence , & abandonnées ensuite par ava-
 „ rice à l'indigence la plus extrême. Il étoit
 „ témoin des monopoles , des vols publics ,
 „ qui enlevoient à l'homme laborieux sa subsi-
 „ stance & celle de ses enfans. Il voyoit des
 „ concussions de toute espece , qui faisoient
 „ couler des larmes ameres des yeux de ses
 „ concitoyens ; & ces attentats , qui lui avoient
 „ mille fois percé le cœur , le faisoient rêver
 „ incessamment aux moyens d'y remédier. Quel
 „ parti croyez-vous qu'il prit ? Il se mit sans
 „ façon à la place de la justice , qui étoit im-
 „ puissante , & résolut de lui donner une force
 „ qu'elle n'avoit pas ; c'étoit de punir les cou-
 „ pables & d'en délivrer la société , mais sans
 „ l'appareil ordinaire & public qui accom-
 „ pagne le châtiment des forfaits. D'après ce
 „ dessein , son œil vigilant épia scrupuleuse-
 „ ment tous les délits , remontant d'abord aux
 „ preuves , écoutant ensuite les rapports , &
 „ faisant un procès criminel à huis clos , exact
 „ & suivi. Lorsqu'il étoit bien & ducement
 „ convaincu du crime , alors il joignoit l'office
 „ d'exécuteur à celui de rapporteur & de juge ;
 „ il avoit acheté à cet effet une de ces arque-
 „ buses courtes , qu'on peut porter & cacher
 „ sous le manteau : & quand ces malfaiteurs

„ s'avisoient de s'aller promener dans des lieux
 „ écartés , ou que livrés à leur débauche ils
 „ prolongoient leurs courses nocturnes , alors
 „ notre ami de l'ordre leur déchargeoit
 „ équitablement cinq ou six balles dans le
 „ corps. Il passoit son chemin après cette bel-
 „ le expédition, sans jamais toucher au cada-
 „ vre, & s'en retournoit chez lui avec la sa-
 „ tisfaction d'un homme qui auroit tué un
 „ loup ou un chien enragé.

„ On comptoit déjà plus de cinquante exécutions, lorsque le viceroy , après toutes les
 „ recherches imaginables, (car ce n'étoit pas
 „ gens de bas aloi qu'on avoit ramassés morts,)
 „ desespérant de rien découvrir , proposa
 „ deux mille écus à ceux qui pourroient don-
 „ ner des lumieres touchant l'auteur de ces
 „ assassinats : il fit serment en face de l'autel
 „ de pardonner à l'auteur même s'il venoit
 „ révéler ses crimes. Le favetier de Messine,
 „ craignant que l'on n'arrêtât quelqu'un à sa
 „ place, alla demander une audience secrète,
 „ & lorsqu'il fut seul avec le viceroy , il lui
 „ dit fièrement : c'est moi qui ai mis à mort
 „ ces cinquante coquins que vous avez négligé
 „ de punir. Voici les procès verbaux qui con-
 „ statent leurs crimes. Vous lirez dans ces
 „ procédures le journal de mes recherches, &
 „ la marche judiciaire que j'ai suivie : rien
 „ n'y manque, & vous approuverez, je crois,
 „ chacune de mes sentences. Vous êtes cou-

„ pa-

„ pable, sans doute, de tous les maux que
 „ tous ces misérables ont commis par votre
 „ indolence, par votre mollesse & votre in-
 „ action; vous méritez certainement le même
 „ châtiment : j'ai été tenté plus d'une fois
 „ d'être juste à votre égard, mais j'ai respecté
 „ en vous la personne du roi que vous repré-
 „ sentez. Vous êtes maître présentement de
 „ ma vie, & vous pouvez en disposer”....

Cet homme, avec tout son zèle pour la justice, n'étoit qu'un assassin. Mais le poëte dramatique qui lira ceci, doit réfléchir profondément sur le caractère du savetier; il doit sentir que n'armant, lui, que les traits invisibles de sa plume, il peut en quelque sorte imiter le juge & l'exécuteur de Messine, aller comme lui à la recherche des méchants, les suivre, les guetter de l'œil, & les percer avec l'arme morale qu'il tient en main; il doit leur livrer une guerre éternelle; & plus heureux, il n'aura jamais de remords à connoître, en exerçant cette vindicte publique (a).

(a) Il est à remarquer que sous le despotisme des empereurs romains, c'est-à-dire sous le plus terrible que les hommes aient enduré patiemment, ce despotisme ne s'étendoit pas jusques à empêcher les *exodes*, qui étoient des pièces satyriques, où les vices des particuliers & des hommes publics étoient frondés sans ménagement. C'étoit l'ancien usage de la comédie satyrique des Grecs. Les débauches & les forfaits des empereurs étoient représentés

C H A P I T R E V.

Développement du Chapitre précédent.

TELLE seroit la Comédie chez un peuple qui sauroit respecter & défendre l'interprète de la vérité. Ailleurs les particuliers disent : *amusez-nous, nous voulons rire ; il faut absolument que vous soyez plaisant. Peut-on faire une Comédie autrement ? Allons, Monsieur l'auteur, soyez enjoué : nous voulons rire ; entendez-vous, imitez Moliere.* Volontiers, Messieurs, j'aime à rire autant que vous : mais le rire du sage se voit & ne s'entend pas, dit Salomon. Il n'y a que les caractères extravagans qui fassent rire. Il est un sourire fin, lequel n'est pas bruyant,

à la faveur du masque, & eux, qui partout ailleurs faisoient trembler les citoyens, ils n'osoient punir le poète ou l'acteur véridique. Tibere, Neron & Galba furent livrés publiquement à la vengeance des spectateurs, & dissimulerent leur ressentiment, soit que ce fût-là le dernier reste de liberté où le peuple tenoit encore avec fureur, soit qu'en politiques barbares & raffinés ils voulurent bien lui permettre ces ris passagers, à condition qu'ils feroient couler à leur tour ses larmes & son sang. Il y a eu depuis des tyrans plus intraitables, qui n'ont pas voulu tolérer les plaintes & les murmures de ceux qu'ils écrasoient ; en quoi ils se sont montrés plus stupides encore que cruels.

& qui vaut bien les ris que vous me demandez. Il naît, celui-là, quand un trait est habilement saisi, quand l'auteur est naïf, vrai, & qu'il répète l'accent de la nature ; il se manifeste même dans la tragédie, & quelquefois il tient lieu d'applaudissement. Comme les larmes ne font pas toujours une preuve de malheur, le rire n'est pas toujours un signal de joie. Dans les grandes douleurs on ne pleure pas : l'œil est sec, le regard immobile. Un rire immodéré n'annonce que l'extravagance de l'ame, poussée hors des limites de la raison. Une larme qui coule & qui vient du cœur, cause plus de volupté que ces pleurs que l'on répand en abondance. Le rire machinal ne parle point à l'ame, comme ce sourire doux qui applaudit à ce qui est respectable, noble & touchant. Ainsi toute émotion est composée, il est donc absurde de la vouloir absolue & extrême. (a) Les sensations mixtes sont les plus

(a) Souvent dans Moliere l'acteur rit tout seul. Si j'applaudis fréquemment à une imitation fine, tout à côté je découvre une imitation forcée. Ces particuliers qui veulent rire, vous demandent d'un air triste & d'un ton sépuicral des comédies comme celles de Moliere ; mais Moliere lui-même reviendrait qu'il ne les feroit pas rire. On le joue, ce Moliere, tous les vendredis, secondé des meilleurs acteurs, & personne n'y va. Moliere revenant au monde, en 1773, n'auroit plus certainement la même gaieté ; il ne pourroit rire au milieu d'une nation qui n'a

agréables de toutes , elles apportent à l'ame une sensation nouvelle & plus délicate. Il faut donc abandonner à la farce ces ris tumultueux qui appartiennent à la populace , & qui devroient faire dire à un auteur sensé , comme à Périclès , *mes amis , n'ai-je point lâché une sottise ?* (a).

On parle encore des pieces de *caractère* , & lorsqu'on a prononcé ce mot , on semble avoir tout dit. S'il m'est permis de m'expliquer sur ce que me paroît la Comédie en France , je la vois moins maltraitée que la Tragédie , mais bien éloignée encore de cette simplicité précieuse qui la rendroit plus vraie & plus recommandable. Je vois que dans ces pieces que l'on

plus sujet de rire. Les deux muscles de la bouche , nommés zigomatiques , encore souples de son tems , sont aujourd'hui paralysés chez tous les François ; ils sont devenus sérieux , & l'on fait pourquoi Moliere revenant aujourd'hui feroit à coup sûr un meilleur Misanthrope.

(a) Il n'y a qu'un farceur qui ne voie pas que *le rire* & *le pleurer* , ces deux émotions de l'ame , ont dans le fond la même origine , qu'elles se touchent , qu'elles se fondent ensemble , qu'elles ne sont ni un signe absolu de joie , ni un signe absolu de tristesse ; que vingt personnes seront diversement affectées de la même chose , & qu'il est un rire amer & douloureux , comme il est des larmes délicieuses. Qu'on cesse donc de dire : *je veux faire rire dans cette piece , je veux faire pleurer dans cette autre* ; qu'on soit peintre exact , animé , fidele , & qu'on laisse au spectateur le soin de créer sa sensation.

nomme de *caractère*, on force toujours le personnage dominant pour faire sortir ce caractère principal ; je vois qu'on lui subordonne tous les autres, qu'on les rappétisse pour l'aggrandir, qu'on lui sacrifie tout ce qui l'environne. Le caractère doit naître du sujet, ce me semble, mais ne doit pas être son pivot. Je ne goûte point cette manière, elle est fautive & aride. J'apperçois trop le dessein de peindre tel original : l'affiche me l'annonce ; on me le montre, au lieu de me laisser deviner ; mon plaisir est à moitié détruit, & quelquefois anéanti par le tableau que mon imagination a créé avant que de voir la pièce. Le poète fait de son personnage ce qu'un écuyer fait d'un cheval au manège ; il le tourne, il l'exerce, il le fatigue en tous sens : je vois ses bonds, ses sauts, ses caracoles ; mais je n'apperçois pas sa marche paisible & naturelle. Le poète abuse le spectateur, comme fait l'écuyer.

Il ne s'agit point dans la Comédie de faire des portraits, mais des tableaux. Ce n'est pas tant l'individu qu'il faut s'attacher à peindre, que l'espèce. Il faut dessiner plusieurs figures, les grouper, les mettre en mouvement, leur donner à toutes également la parole & la vie. Une figure trop détachée paroîtra bientôt isolée : ce n'est point une statue sur un piedestal que je demande, c'est un tableau à divers personnages. Je veux voir de grandes masses, des goûts opposés, des travers mêlés, & sur-

tout le résultat de nos mœurs actuelles. Que le poëte m'ouvre la scene du monde , & non le sanctuaire d'un seul homme. Quiconque aura réfléchi sur le ton , sur l'esprit , les procédés , les caracteres des hommes différens qu'il aura vus , ne les peindra pas d'une maniere détachée , mais en action : c'est l'action simultanée & réciproque de tous les personnages , qui vivifie seule le drame & donne un poids à la moralité. Dans toutes les pieces , dites de caractère , le principal personnage a toujours une stature colossale , & domine tellement que les autres ne lui servent plus que d'ombre.

La plupart des pieces de Destouches sont manquées , parce que dans plusieurs il a tout immolé à un principal personnage : sans le rôle de *Lisimon* le caractère du Glorieux deviendrait insupportable. Sa piece la moins imparfaite est le *Philosophe Marié* , où le premier rôle est dans une juste proportion avec les autres. Mais comme il tombe , comme il devient froid , avec sa manie de hausser un personnage aux dépens de ceux qui l'environnent ! voyez le *Dissipateur* , l'*Ambitieux* , l'*Homme Singulier* , &c.

Tout poëte comique , qui établira sur un effort unique & forcé la mesure d'un caractère , le manquera à coup sûr. On dira que le poëte n'a que vingt-quatre heures : d'accord. Mais si un trait caractéristique éblouit au premier coup-d'œil , la réflexion nous démontre

bientôt que l'on ne bâtit point un caractère sur un trait forcé. Il faut donc proportionner les causes aux effets , & les balancer tellement que rien ne sorte de la vraisemblance. Or il n'y a que les petits traits renouvelés, les détails ménagés & conduits avec art , qui dévoilent un personnage (a).

J'insisterai toujours à représenter que les caractères des hommes sont mixtes, qu'un ridicule ne va jamais seul, qu'un vice ordinairement est étayé par d'autres vices, que vouloir détacher un défaut de ceux qui l'environnent & l'avoisinent, c'est peindre sans observer la dégradation des ombres & des couleurs. Le personnage n'a plus de contre-poids, il paroît se mouvoir seul, il agit sans raison bien déterminante, il se voit comme entraîné par un pouvoir irrésistible : c'est la main du poëte qui, semblable à celle de la fatalité, lui imprime tous ses mouvemens.

En effet ce sont des traits échappés à mille individus, qu'on entasse à la fois sur la tête d'un seul; ce sont des piéces de rapport qui forment son caractère, & l'unité morale ne se fait plus sentir. Le caractère du personnage ne se développe pas avec l'action; l'action est forcée rapidement par le caractère, & c'est le

(a) Alexandre se découvre mieux dans la tente de Darius, que dans les champs de Guagmela. Voyez Quint. Curt. de reb. gest. Alexand. lib. III. c. 32.

contraire qui arrive dans le monde. La vérité d'expérience, enfin, n'est point observée, les proportions sont outre nature. Le peuple rit comme il rit de toute charge, mais il ne rencontre jamais dans la société le modèle qu'on lui a offert au théâtre. Les traits du poète lancés d'un arc trop tendu & mal dirigé passent au dessus de la tête de ceux qu'il vouloit frapper : un œil attentif auroit mieux décrit le vol de la fleche ; il eut atteint le but ; mais le but est un point unique : il est plus commode de tirer en l'air, sans avoir un objet fixe.

Par exemple, le Misanthrope (a) est peu soutenu, d'après le ton original qui dans la première scène lui a été donné ; il ne paroîtra que bizarre si on le compare au Timon, un des caractères les plus énergiques que nous trouvions chez les anciens. L'Avare passe les

(a) J'ose dire que ce n'est point le Misanthrope que Molière a peint, c'est un homme qui a de l'humeur, & qui doué d'une véracité, moitié farouche moitié mitigée, ne fait guère que reprendre. Ce caractère n'est point en action, il est tout en discours ; il se passionne pour des misères, il dit haïr les hommes & il ne fait pas trop pourquoi. Toute son éloquence tombe sur des riens, & il se montre plus chagrin que vraiment irrité. Tour-à-tour faible & outré, son caractère n'a point cette plénitude de sentimens qui devoient lui appartenir ; il mollit comme un autre. Enfin il renonce à la société, parce qu'une coquette l'a joué : petit motif, indigne d'une retraite qui pou-

bornes (a). Le Distrain seroit un fou. Le Bourgeois Gentilhomme est un imbécille. Les traits des Femmes Sçavantes sont extraordinairement chargés & à un point méconnoissable. Le Dissipateur est plus qu'extravagant, & la vraisemblance est blessée à chaque instant. Le Glorieux, représentant d'une manière tendue & uniforme, levant la tête à chaque seconde & disant, *il me parle, je crois*, a une vanité plus puérile que vraie ; son caractère n'est ni fin, ni fini. D'un côté, de fots Bourgeois, de l'autre, des frippons exercés & souples, des spadassins insolens & des lâches, des coquettes & des prudes, voilà tout le contraste des Regnards, des Dancourts. Et toutefois, autant le caractère de la Tragédie doit être ferme & invariable, autant la Comédie exige-t-elle des nuances mobiles & changeantes.

La Comédie paroïssoit du moins devoir tenir toute entière au soi & ne point tirer ses pro-

voit être motivée d'une manière énergique. Cette pièce, malgré sa haute réputation, me paroît très inférieure à beaucoup d'autres du même auteur.

(a) Cette pièce peut être rangée parmi les charges de Molière ; elle a une certaine vérité, mais rude, mais extrême, mais grossière. La léfnerie est bien peinte, mais la crainte, la timidité, la ruse, l'esprit même qui appartiennent à l'Avare n'y sont pas exprimés. Enfin la moitié des ingrédients de ce caractère sont passés sous silence. On pourroit faire un nouvel Avare, qui seroit l'Avare de notre siècle, l'*Avare fastueux*.

ductions d'une terre étrangere. Mais on a fait encore des Comédies avec les anciens: on a composé avec eux pour nous faire rire, faute de pouvoir nous peindre. On a fouillé dans Plaute pour le théâtre de Paris. On a copié les Daves de Terence. On nous a amené les personnages de ces poètes. On les a habillés à la françoise. Racine, en société, a ranimé les plattes boufonneries d'Aristophane, dans cette indécente parade des Plaideurs (a), qui livre des magistrats à un ridicule forcé & imaginaire. Moliere, comme le démontre Ricoboni, a composé son Avare de cinq Comédies latines & italiennes; il a puisé dans le théâtre espagnol nombre de situations, & presque toute l'intrigue de ses pieces est d'emprunt. Mais

(a) Les Plaideurs de Racine sont une misérable farce, où il n'y a ni génie, ni goût, ni vérité. Elle est très dangereuse, parce qu'elle invite à ridiculiser des magistrats qui, comme juges, doivent toujours imprimer le respect. On n'auroit jamais dû souffrir que la plus importante fonction dont puisse s'honorer l'homme, qui est de prononcer au nom sacré de la justice, soit livrée à un pareil travestissement, quels que fussent ses abus. C'est ici que l'on voit que Racine n'avoit pas un grain de philosophie. Il pouvoit se moquer des plaideurs, sans insulter à celui qui tient le tribunal; il représente alors la loi: on ne doit pas voir sa robe humiliée, avilie. C'est faire d'un autel le théâtre d'une orgie. Les mémoires du tems disent que Louis XIV, qui rioit peu, rit beaucoup à la représentation de cette farce. A moi, elle me fait peine & pitié.

ce grand peintre écrivoit dans un temps où nos mœurs, participant beaucoup aux mœurs espagnoles, nous faisoient goûter leur manière d'intriguer. Depuis nous avons vu des auteurs vouloir mettre les jalousies, les manteaux & la rondache sur notre théâtre, crier que c'étoit-là le vrai genre, & qu'ils étoient les successeurs légitimes de Molière.

Il ne faut troubler personne *dans ses rêves dorés*; mais si Molière revenoit au monde, il ne représenteroit pas des personnages antiques & surannés, il reformeroit la plus grande partie de son théâtre. S'il a fait les Femmes Sçavantes, il feroit aujourd'hui l'Homme de goût, l'Aristarque moderne; il n'offriroit pas des Tuteurs trompés, des Valets en familiarité avec leur maître, des Soubrettes confidentes des mystères les plus cachés, des Intriguans sans habits, des Maris maîtres chez eux, des Vieillards qu'on vole & qu'on bâtonne impunément, de jeunes filles enprisonnées, des ex-croqueries imprudentes : &c. en voyant de nouvelles mœurs il tailleroit de nouveaux pinceaux.

L'auteur, dans la Comédie, ne doit entrer pour rien; s'il me fait entrevoir sa physionomie, celle de ses personnages disparoît soudain. Je ne veux point le voir, ni ne veux point l'entendre; (a) je ne veux point surtout qu'il s'at-

(a) Dans nos Comédies modernes les personnages font affaut d'esprit. Il est vrai que jamais siècle n'en a tant

tache à me faire rire. Cette intention dévoilée m'ôte souvent l'envie que j'en aurois ; je veux créer ma sensation, & non la recevoir. En vain protestera-t-il que son but est de me faire rire des travers d'autrui, je jugerai bientôt qu'il veut m'inspirer ses propres idées. Surtout s'il peint le vice, qu'il ne plaïsante point. Le rire alors deviendrait sacrilège. Le vice doit toujours inspirer de l'aversion. On dit du Joueur, de l'Avare, du Méchant (a), de l'Impertinent, tant pis. Je desirerois que Molière eût traité tous les sujets comme le Tartuffe ; c'est son chef-d'œuvre, chef-d'œuvre unique, & dans lequel il est au-dessus de lui-même.

Et comment sentir de la haine pour ce qui a fait naître le sourire sur nos lèvres ? Si l'ava-

prodigué. Mais celui de l'auteur n'a pas le naturel & le piquant de celui qui regne dans nos conversations ; l'auteur a réellement trop d'esprit.

(a) Ce rôle dans la pièce de ce nom est trop brillanté. On l'écoute avec un plaisir dangereux. Le jeune homme peut s'apercevoir qu'il n'y a point de risques à courir en adoptant ce caractère affreux, & que l'orgueil du moins peut être satisfait en s'immolant des victimes qui sont humiliées & qui se taisent. C'étoit le Méchant qu'il falloit couvrir d'humiliations, au lieu de le laisser sortir triomphant. Ce rôle enfin plaît trop à l'esprit. Si les auteurs sont une petite poignée d'hommes qui pensent pour tous les autres, ils doivent bien prendre garde à l'impression qui résulte de leurs pièces & ne point sacrifier l'essentiel au brillant.

rice , la fourberie , l'insolence , la duplicité , la trahison , sont des vices détestables , les fourberies de Scapin , George Dandin , l'Ecole des Femmes , le Légataire universel , &c. sont des pieces dangereuses ; car si l'on ne forme pas les mœurs , on les corrompt.

C H A P I T R E VI.

Des vices essentiels de la Comédie Moderne.

JE sçais qu'il est tel peuple où la crainte d'appartenir à rire devient une digne puissance , mais elle ne doit pas rassurer le poëte , il ne doit point se rendre complice de la folie ou de la perversité générale. O ! la belle école que la Comédie , s'écrie Ciceron ; si on ôte tout ce qu'elle offre de vicieux (a) , elle sera réduite à rien : *ô preclaram emendatricem vitæ poeticam , quæ si flagitia non probaremus , nulla esset omnino. Tusc. Lib. 4.*

(a) Plutarque raconte que lorsque Thespis commença à faire connoître la Comédie , Solon y assista , & que l'ayant appelé il lui dit : n'avez-vous pas honte d'exposer de tels mensonges devant une nombreuse assemblée ? Bon , reprit Thespis , tout ceci n'est qu'un jeu. Qu'un jeu ! reprit vivement Solon en frappant la terre du pied & de son bâton ; ce jeu insensé va se glisser dans nos traités & dans les affaires publiques.

Aujourd'hui c'est l'enfantillage (a) de nos femmes à la mode, que l'on produit sur la scène; quand on a faisi leur ton, on s'imagine être peintre dans la force du terme, & le poète paroît glorieux d'avoir fait parler ces êtres futiles, qu'il faudroit ne point appercevoir pour les mieux corriger: on leur érige un trône où elles font les souveraines, on consacre ce ridicule fanatisme de la nation, & on la fevre par-là de toute idée élevée, forte, courageuse; & voilà pourquoi elle perd de jour en jour ce coup d'œil de la raison, qui consiste à ranger chaque être à sa véritable place.

L'ironie devient la figure favorite du poète, parce qu'elle est celle du beau monde; & ce beau monde est composé de trois à quatre cents fats, qui ne sçavent comment exister. Nos comiques (si toutefois on peut leur donner ce nom) courent après ces objets rares, dans lesquels ils imaginent entrevoir quelques attributs singuliers. Ils ne les dessinent point pour les faire rougir d'eux-mêmes, mais pour perfectionner leur ton licencieux & frivole, & pour le distribuer en détail au reste de la nation. De-là ces idées fines, sautillantes, énigmatiques, ces éclairs qui brillent & qui s'éteignent,

(a) Les enfans, quand ils s'amusent, font les peres & meres. Les hommes, au contraire, en riant à des pieces puérides, font les enfans & le redeviennent.

ces tours vifs, ingénieux & recherchés, ces vices peignés, fleuris, brillantés (a) de toutes les couleurs. Le ridicule n'est point combattu, il est consacré. Quiconque ne parle pas l'idiôme corrupteur, est un Hottentot. Tantôt c'est la noble imprudence de nos femmes qu'on nous donne pour modele, tantôt l'impérieuse fortifie de nos marquis; & qui doute que nos petites bourgeoises & nos petits Messieurs n'aillent saisir ce ton-là, comme le ton illustre & nécessaire?

Il est certain que nos gens de qualité sont très mal peints, & que nos auteurs modernes joignent le ridicule de leur propre esprit à quelques traits foiblement rapprochés : le ton est absolument manqué. (b) Mais les trois quarts

(a) J'appellerois volontiers tous ces peintres qui courent après les miniatures, des *auteurs femmes*; ils ne font cas que de ce qui est brillant, ils ne parlent que de jeter des étincelles, & à force de prétendre écrire avec esprit, ils tracent des mots, qui élégamment arrangés ne signifient rien. La parure est pour ces auteurs ce qu'eile est pour plusieurs femmes, elle remplace les traits, & voile la sécheresse des appas.

(b) Je sçais que chez les grands les vices sont bien plus difficiles à appercevoir, qu'ils sont vernissés, que le coloris est quelquefois si poli, si flatteur, qu'on croit d'abord se tromper, & qu'il faut reporter fréquemment la vue pour discerner la tache originelle, tant elle est adroitement déguisée. Leurs ridicules prennent aussi un air de dignité & de noblesse qui en impose. Je fais qu'on peut les pein-

des spectateurs n'en croient pas moins le portrait fort ressemblant & se modelent en conséquence.

Il y a sans doute de l'esprit , du talent & de l'adresse à s'approcher de ce ton , mais le fruit de l'arbre ne vaut pas la culture qu'il doit coûter , & pour tout dire ce fruit est malfain. Si au lieu de peindre légèrement & de mémoire ce qui se passe dans une centaine de maisons , vous voulez peindre les coutumes d'une ville & les passions de ceux qui l'habitent , voyez la masse des hommes : peignez les choses familières & ordinaires ; c'est sur elles que roule tout le cours de la vie humaine. C'est sur la multitude qu'est empreinte la physionomie de la nation ; saisissez les grands traits , vous aurez de larges coups de pinceau à donner , vous rencontrerez des caractères expressifs & variés ; vous vous servirez malgré vous de

dre , mais je doute que le théâtre puisse ainsi les corriger : en les peignant , on flatte leur vanité , on encense leurs grands airs. Il faudroit , au contraire , les mettre nus sur la scène , & les battre de verges jusqu'à ce que le véritable cri de leur âme orgueilleuse échappe avec l'aveu de la vérité ; c'est une espèce de question morale qu'il faudroit leur donner. Mais on sent qu'une Comédie de cette nature nous est aussi étrangère que la Tragédie politique , & par les mêmes raisons. Voilà cependant la Comédie qui produiroit de réels avantages.

de teintes vigoureuses ; jamais vous n'éprouverez cette stérilité qui gagne le bel esprit, comme la perte d'appétit gagne nos jolies femmes. Qu'on vous appelle peintres *à la grosse brosse*, qu'importe ; on a fait le même reproche à Molière, on l'a blâmé par ce qu'il a aujourd'hui de plus précieux. Pour suivez vos tableaux, & laissez vos rivaux fatiguer leur vue à faire des miniatures de poche ; accumulez enfin les couleurs, & ne manquez pas la nature pour respecter notre fausse délicatesse : quand l'ouvrage sera fini, exposez le tableau, il faudra l'admirer ou fermer les yeux.

La Comédie doit-elle étaler nécessairement le ridicule des grands, leur langage, leurs manières, leur jargon, leur morale ? Nous faut-il sur la scène des Sibarites, des railleurs élégans, des originaux vicieux, des persifleurs, des hommes de cour ? Oui, je le dirai hautement, il en faut si l'on veut étendre une corruption générale, il nous faut alors des marquis, des comtes, de petits ducs, avec leur langage fade, leur sourire dédaigneux, le ton apprêté de leur mollesse... Eh ! que fais-tu, ô poète ? es-tu encore à savoir que les vices des hommes polis sont épidémiques (a) ? Pourquoi

(a) Qu'est-ce que l'homme du monde, si ce n'est celui qui bien pourvu d'impudence, de vanité & de flegme, jouit de tout son esprit, déconcerte ceux qui en ont, passe pour en posséder le véritable usage, parce que ses entrailles

tourner les regards sur ces rares personnages ? Ne vois-tu pas qu'ils se glorifient d'être mis au théâtre, parce que tu leur donnes de l'esprit, de la naissance, le ton important & protecteur, parce que tu les fais aller à la cour ? Ne vois-tu pas qu'ils s'enorgueillissent de tes touches étudiées & qu'ils s'appêtent à créer de nouveaux ridicules pour exercer tes futilités pinceaux ? Ne vois-tu pas le petit commis, plus insolent qu'eux, prendre leur maintien, leur jargon, comme des airs à la mode ? Ne vois-tu pas une jeunesse dans l'âge d'imitation s'imbiber de leurs caprices extravagants ? Ne vois-tu pas une foule de petits êtres insupportables désoler la société ? .. Eh ! poète imprudent ! détourne les yeux, oublie cette misérable espèce, laisse-la se morfondre à l'œil de bœuf (a) ; c'est toi qui

étant impuissantes à s'émouvoir, il ne se trouble jamais, & qu'il favorise la réflexion de ses méchancetés. Or de tels hommes ne peuvent se guérir ; il faut mettre leurs portraits à la cave, & non sur la scène.

(a) Il faut apprendre à quelques étrangers, que c'est une anti-chambre de Versailles, où les hommes ont le mieux perfectionné l'art de trahir & de ramper. Singulier pays, où l'on regarde fixement, avec crainte & tremblement, une porte qui va s'ouvrir ou se fermer ; où le regard d'un homme fait d'un côté un heureux & de l'autre un désespéré, où lui parler est une faveur insigne, éclatante, où porter la serviette est le comble des honneurs, où manger avec lui est un privilège qu'on ne sauroit accompagner

fixes son existence fugitive : sans toi la ville ne s'apercevrait pas de ce troupeau , qui deux fois la semaine vole à Versailles & en revient , qui se croit seul exister dans l'univers , qui regarde le reste de la terre comme un amas d'insectes , qui ne donne d'importance qu'à leurs intrigues , à leurs débats , à leurs caprices , qui pense enfin qu'on le regarde , qu'on l'admire uniquement , & même qu'on le respecte. Est-ce-là l'homme , mon cher confrère ? Sont-ce-là tes compatriotes ? Va , quand on voit de près les grands , à peine voit-on en eux des hommes ; crois-moi ils ne valent pas le coup de pinceau. Ne cours plus après ces fantômes changeans , détourne tes regards qu'ils voudroient attirer : que t'importe l'orchestre & les petites loges ? C'est le parterre qui te jugera , qui conservera , ou rejettera ton ouvrage , qui le fera vivre cent années , on l'immolera au moment de sa naissance. Après une journée de travail fuis ces soupers brillans où l'on ne trouve que l'esprit du jour , (a) ou plutôt l'esprit du lieu ; va sou-

d'une épithète assez relevée. Singulier pays , où tous les hommes , quoique masqués , se connoissent à coup sûr , parce qu'animés des mêmes intérêts & prononçant sur autrui d'après eux-mêmes , ils se voient & se jugent tous tels qu'ils sont en effet.

(a) On peut dire de certains livres & de certaines Comédies , l'esprit de cette année ne sera point de l'esprit l'année prochaine.

per amicalement chez l'honnête bourgeois dont la fille innocente & modeste sourira de joie à ton arrivée. Là tu verras des mœurs franches, douces, ouvertes, variées; là tu verras le tableau de la vie civile, tel que Richardson & Fielding l'ont observé; là tu verras peut-être ces *chenilles* du matin, escrocs polis, arriver pour tromper le bon homme ou pour séduire sa fille ... voici le moment, prends la palette, & fais justice.

Toute Comédie qui ne corrige pas le vice, est une méchante Comédie, sans qu'on puisse l'appeler mauvaise. Toutes les pièces de Regnard sont dans ce genre, & plusieurs de Molière ont ce triste inconvénient. Ce n'est pas que ces écrivains ne soient des écrivains supérieurs, mais c'est ici qu'il faut adopter la maxime de Montaigne : *Il ne faut pas s'enquérir quel est le plus habile, mais quel est le mieux habile.* Il est sûr que les jeunes gens imitent tous le ton & l'attitude du fat ou du petit-maître de la Comédie; ils les copient devant nos cheminées (a), affectant leurs gestes & leur air de tête : Grandval, Belcour, Molé ont tour-à-tour fait des disciples qu'il est impossible de méconnoître.

(a) Le théâtre actuel fait bien des turlupins. De jeunes gens, qui croient être gais ou plaisans, répètent ce qu'il y a vraiment de plus mauvais.

Bannissons donc ces *jolis colifichets*, où les travers du beau monde sont admis, fêtés, caressés, où ses extravagances sont érigées en loix, où les passions délicates qui nous restent encore ne sont vues qu'avec dérision, où le nouveau persiflage paroît la langue divine, où l'inconséquence, la folle vivacité, la prétention à tout, la bouderie de commande, le ton fou & léger, paroissent des caractères délicieux, piquans & dignes de considération (a). Toutes ces petites pièces portent au cerveau des mouvemens déréglés & servent à faire pulluler cette espèce de fats, qui tous se copient l'un l'autre & jouent à qui sera le plus insupportable (b).

(a) Quelquefois l'auteur oppose un homme raisonnable & décent au fat insolent, mais cet honnête homme a si peu d'esprit, il est si froid, si empressé, que l'on voit que l'auteur a voulu mettre la morale en récit, & la folie en action.

(b) Si vous voulez être fatigué, lisez un ouvrage où l'esprit domine partout : ces éclairs, après vous avoir ébloui, vous deviendront insupportables. Voulez-vous être intéressé & poursuivre longtems votre lecture, ouvrez un ouvrage où regne le charme naïf du sens.

C H A P I T R E VII.

De Moliere.

C'E n'est point sur la valeur plus ou moins grande du génie, que je juge & que j'apprécie les auteurs dramatiques; c'est sur l'effet théâtral, sur le but qu'ils ont eu, sur la morale qui résulte de leurs pieces: *Nourissons des Muses*, disoit Platon, *soumettez vos pieces à des juges choisis, qui les compareront avec nos maximes & nos mœurs, & nos pieces y gagneront.* Or en admirant Moliere profondément, je n'hésiterai point à le blâmer. Dans le siècle dernier, (comme on l'a remarqué d'après l'expérience) en voulant corriger la cour, il a gâté la ville: *Moliere*, dit la *Mimographe*, *étoit un fort bon-nête homme, mais il étoit comédien & chef de troupe. A ces titres il songeoit à la recette, & la recette imposoit silence à l'amour de la véritable gloire. Il falloit faire rire le parterre. Quel dommage qu'un aussi beau génie ait été réduit à un pareil avilissement!* C'est lui (& que ne puis-je le dissimuler?) c'est lui qui, en ridiculisant quelquefois la vertu (a), a peut-être répandu dans la

(a) Dans son *Amphitruon* on apperçoit Alcmené entre les bras d'un Dieu, qui trompe un époux mortel. Ce crime y est paré de toutes les graces de l'imagination la

nation ce ton frivole & dérisoire , qui sert à la faire haïr & distinguer chez les autres peuples ; c'est lui qui a enseigné à la jeunesse à se moquer de ses parens , à braver leurs représentations , à dédaigner les vieillards , à turlupiner leurs infirmités ; c'est lui qui a osé mettre l'adultère sur la scène & rendre tout le parterre complice de la perfide ; c'est lui qui en peignant des intriguans subtils , a contribué à en former d'après ses ingénieuses leçons ; c'est lui qui a porté en plein théâtre des vices qui nient sur la scène , tandis qu'auparavant ils n'osoient sortir de l'ombre où ils se cachaient (a).

Oui , Moliere a rendu la fripponnerie agréable & réjouissante ; & comme ses frippons sont des drôles pleins d'esprit , on est presque disposé à les absoudre , en France , où l'esprit est

plus enjouée. Eût-il alors beaucoup de femmes qui puissent devant leur conscience ne pas trouver l'expédient admirable , divin & fort ingénieux pour concilier le penchant & le devoir , en sauvant jusqu'aux apparences.

(a) Un bon mot est bien funeste quand il colore un vice , témoin celui de Themistocle , qui pour dépriser la sainteté d'Aristide disoit que toucher de l'or & conserver les mains pures étoit la vertu d'un coffre-fort. Nos contrôleurs de finances ont tous connu ce mot , quoi qu'ils se soient bien gardés de le citer. Il en est de même de plusieurs passages de Moliere , recueillis avec soin dans le monde , pour autoriser une certaine licence de mœurs.

le mérite principal , & où le sot honnête homme n'est qu'un sot.

Oui, l'adultère est réduit en art dans George Dandin. Il est étonnant que Mr. Marmontel prenne cette pièce sous sa protection , tandis qu'il abandonne l'Amphitrion. Je ne connois pas de pièce plus dangereuse. Un honnête homme, sensible au deshonneur de sa maison, devient l'objet de la risée publique (a) , parce qu'étant fort riche il avoit épousé une demoiselle qui n'avoit rien : ce qui se voit tous les jours , & ce qui est bon , politiquement, pour détruire l'horrible inégalité des fortunes. On prouve (act. 2. scène 4.) par un argument en forme & poussé loin, qu'une femme dont le devoir ne s'accorde pas avec son inclination, ne doit aucune fidélité à son mari. Le dénouement est le triomphe de l'impudence , puisque l'on y voit à la lettre la vertu avilie aux genoux du vice insultant ; & l'on rit !

Oui, Molière a tourné l'honnêteté pure & simple en ridicule dans le personnage de Mad^e. Jourdain ; il a voulu humilier la bourgeoisie, l'ordre sans contredit le plus respectable de

(a) L'oreille est fréquemment blessée chez Molière ; l'indécence s'y montre à front découvert. Quand on allarme la pudeur dans une maison, c'est une insulte grave ; mais quand on offense la pudeur publique devant une nombreuse assemblée, c'est une licence qui paroît licite.

l'Etat, ou pour mieux dire l'ordre qui fait l'Etat. Il a prêté à cette femme les expressions les plus triviales, & ce ridicule jargon ne sert qu'à déparer son bon sens, que l'auteur n'a pas voulu apparemment qu'on apperçoive, puisqu'il l'a environné du style d'une harangere. Or une bonne bourgeoise de Paris n'a jamais eu en bouche les fades quolibets de la halle. Moliere a voulu faire rire, & il a fait une charge à ce caractère, qui seroit plus comique, j'ose le dire, s'il étoit plus dans la décence & dans la vérité.

Oui, Moliere a été impie, pour faire rire le parterre. Cette malédiction méprisée par un fils dans l'Avare, est un trait épouvantable. C'est avec plaisir que je l'ai presque toujours vu révolter l'assemblée, quoique l'Avare soit dans le dernier avilissement. C'étoit le cri de la nature outragée. Il falloit bien rendre l'homme méprisable; d'accord; mais non avilir le caractère de pere, qui est foulé aux pieds dans cette piece.

C'est lui, enfin, qui a renouvelé la licencieuse coutume (a) de mettre sur la scene des

(a) Il n'est point permis de se jouer de l'honneur de ses semblables. Il est des succès coupables, & l'esprit a quelque chose d'inférieur quand il fait, en riant, des blessures profondes. Nous faut-il des victimes dans nos amusemens? Il n'est licite d'armer le fillet de la satire que contre ceux que ne peuvent atteindre les loix, c'est-à-dire, contre ces hommes publics, qui ayant tout, honneurs,

citoyens estimables, vertueux, ses compatriotes & ses rivaux. Il n'appartient au poëte de sévir que contre ces hommes qui ont commis de ces délits qu'on ne punit pas, & qu'il importe à la patrie de flétrir, lorsqu'elle ne peut s'en venger autrement. Que Moliere n'a-t-il pu deviner cette maxime du sage la Motte, ce vrai philosophe : *les hommes ne se corrigeroient pas, s'ils savoient que se corriger fût obéir (a).*

richesses, autorité, pouvoir, seroient trop dangereux s'ils ne redoutoient du moins le miroir de la vérité. Mais sévir contre un particulier, qui n'influe en rien sur les affaires publiques, c'est venger son amour-propre, ne voir que soi, & détourner de son emploi une arme divine. Voltaire abusant de sa supériorité a très mal fait d'immoler sur la scène l'auteur de l'Année Littéraire. Quelque tort qu'ait eu ce dernier (qui s'est rendu bêttement l'agresseur), l'écrivain illustre devoit songer que cet homme a des enfans, & qu'ils seront peut-être obligés un jour de changer de nom, afin de ne point partager l'espece de tache qu'il a imprimée au métier de leur pere : quand je dis le métier, je veux dire à la façon dont ce journaliste a fait le sien ; car on peut être malin, mordant, satyrique même, sans être calomniateur & fanatiquement hypocrite.

(a) On a imprimé que Moliere, en se vengeant de l'abbé Corin, qu'il appelle d'abord Tricotin, puis Trissotin, en ordonnant à l'acteur de prendre l'habit, le son de voix, le geste de l'original, frappa sa victime d'un coup si terrible, que l'infortuné, accablé de se voir en proie à la risée publique, tomba dans une mélancolie affreuse qui le conduisit au tombeau. Si cela est, la mémoire de Moliere

Je n'examinerai pas ici le but moral de ses piéces, il n'y a que le Tartuffe (a) qui soutiendrait l'examen réfléchi. On m'abandonnera, je crois, l'Ecole des femmes, & celles qui lui ressembtent: il falloit notre siècle pour bien sentir toute la finesse du rôle d'Agnès. Sa Comédie la plus morale, selon moi, est son Malade imaginaire; c'est aussi sa dernière: elle est propre à nous éclairer à la fois sur les médecins, les médicamens & les femmes.

La peinture du ridicule, & même de certains vices, quand les couleurs sont prodiguées sans philosophie, a donc ses inconvéniens. Il en est de cette peinture comme de la vente de l'arsénic, celui qui le pèse doit apporter une

doit en être tachée. Périront les pinceaux d'un génie aussi dangereux! périssent l'art lui-même, s'il peut devenir aussi funeste! Si Molière vouloit frapper ces rudes coups, n'avoit-il pas dans le siècle de Louis XIV des monstres à immoler? Mais ces monstres étoient des gens en place, qui n'opprimoient que l'Etat, & l'abbé Cotin étoit un homme de lettres, son adversaire. Molière, indifférent sur les auteurs des calamités publiques, lança ses traits contre celui qui avoit porté quelque atteinte à sa vanité. Je ne reconnois plus ici le grand homme, & surtout le philosophe.

(a) Si la piéce du Tartuffe est décente, la manière dont les Comédiens la jouent, ne l'est pas. Ils ajoutent aux traits hardis du poëte, ils le rendent même grossier; ce qui prouve que ces malheureux comédiens n'ont ni noblesse ni élévation dans l'ame, quoi qu'ils affectent dans les piéces nouvelles une sévérité scrupuleuse.

circonspection extrême, de peur que son œil ne le trompe, & qu'il ne livre imprudemment du poison en place d'un remède salutaire.

Pour nous, poètes modernes, instruits par l'exemple, en nous pénétrant des vraies beautés de ce grand peintre, voyons ce qu'il n'a pu voir, & mettons à profit ses fautes; elles appartiennent à son siècle: c'étoit celui des poètes, & non des philosophes; on n'avoit pas encore apperçu le grand intérêt de l'utilité publique, on ne sentoît pas alors toute l'influence des lettres & en quoi elles peuvent aider, soutenir ou corriger la politique; ce mot alors n'avoit presque pas de sens, ou n'en recevoit qu'un très louche & très faux.

N'imitons donc Moliere que dans la partie du style (a); ne l'imitons que dans la vérité & la force de son pinceau; ayons en vue un but plus noble qu'il sembloit ignorer; songeons

(a) Il n'est pas toujours réservé dans ses expressions; mais il est un prodige de bienséance auprès de ceux qui l'ont précédé & même suivi. Qu'est-ce que la muse de Regnard, de Montfleury, de Dancourt, &c? Moliere étoit grand peintre, & philosophe dans plusieurs détails. Pourquoi toutes ses pièces ne ressemblent-elles pas à son *Tartuffe*, ouvrage étonnant, parfait, & supérieur à tout? Ses successeurs, tantôt froids, comme Destouches, tantôt maniérés, comme Marivaux, ont mis leur esprit sur la scène, mais non les hommes; Destouches est cependant un moraliste, mais il est si glacé que ce n'est qu'avec es-

son langage.

combien une impression funeste, donnée au théâtre, peut causer de ravage. C'est parce que le poète tient tous les cœurs dans sa main, qu'il doit veiller plus attentivement sur les idées qu'il veut leur faire adopter ; c'est un législateur qui doit sentir toute la dignité de son emploi. Quand il s'agira de ces caractères, qui sont le fléau de la société, qu'il ne fasse pas comme ses prédécesseurs, qu'il les exprime, au contraire, avec ces pinceaux noirs qui doivent caractériser le crime & faire reculer à son aspect. Que jamais l'homme coupable ne fasse rire, de peur que le spectateur, par l'art du poète, ne devienne secrètement son apologiste ou son complice (a).

Si notre siècle, comme on l'a dit, est plus faux, est plus méchant que le siècle de Molière ; si presque tous les individus ont de l'orgueil & de la dureté, c'est une nouvelle raison de laisser-là les ridicules & de courir sus aux vices.

(a) L'Ecole des femmes, George Dandin, l'Ecole des maris, le Légataire, les Menechmes, &c. invitent à l'audace, à l'effronterie. Y a-t-il un père de famille qui voudrât ouvrir sa maison aux principaux personnages de ces pièces ? Il faut répondre nettement ou se taire. Ce sont donc des pièces où il y a du génie, mais qui ne peuvent servir de modèle pour les mœurs, puisqu'en bonne police ceux qui suivroient ces exemples courroient risque d'être punis justement.

C H A P I T R E V I I I

Du Drame (a).

JE vais prouver que le nouveau genre, appelé Drame, qui résulte de la Tragédie & de la Comédie, ayant le pathétique de l'une, & les peintures naïves de l'autre, est infiniment plus utile, plus vrai, plus intéressant, comme étant plus à portée de la foule des citoyens.

On appelle par dérision ce genre utile, le *genre larmoyant* : (b) mais peu importe le nom ; pourvu qu'il ne soit ni faux, ni outré, ni factice, il l'emportera nécessairement sur tout autre.

(a) Ce mot est tiré du mot grec *Δραμα*, qui signifie littéralement action ; & c'est le titre le plus honorable que l'on puisse donner à une pièce de théâtre, car sans action point d'intérêt ni de vie.

(b) Il faut rire de ces prétendues règles que tracent les critiques, & encore plus de ces lourdes plaisanteries, (telles que celle du roué vertueux) par lesquelles de pauvres faiseurs de *Calembour* prétendent écraser ce genre mitoyen entre la Tragédie & la Comédie ; genre vrai, utile, nécessaire, & qui aura un jour autant de partisans qu'il a de détracteurs aujourd'hui.

Je suis homme, puis-je crier au poëte dramatique! montrez-moi ce que je suis, développez à mes yeux mes propres facultés; c'est à vous de m'intéresser, de m'instruire, de me remuer fortement. Jusqu'ici l'avez-vous fait? Où sont les fruits de vos travaux? Pourquoi avez-vous travaillé? Vos succès ont-ils été confirmés par les acclamations du peuple? Il ignore peut-être, & vos travaux & votre existence. Quelle est donc l'influence de votre art sur votre siècle & sur vos compatriotes?

On a voulu proscrire parmi nous le mot *Drame*, qui est le mot collectif, le mot originel, le mot propre. Mais j'oserai dire que la distinction de tragédie & de comédie a sûrement été très funeste à l'art. Le poëte, qui a fait une tragédie, s'est cru dans l'obligation d'être toujours tendu, sérieux, imposant; il a dédaigné ces détails qui pouvoient être nobles, quoique communs, ces graces simples, ce naturel qui vivifie un ouvrage & lui donne les couleurs vraies. L'idée que la tragédie devoit nécessairement faire pleurer, a amené sur la scène des trepas imprévus, qui font ressembler la plume de l'auteur à la faux sanglante de la mort; & d'après une fausse idée, voulant toujours arracher des larmes, il en a tari la source. Celui qui a fait une comédie, s'est attaché de son côté à faire rire & n'a eu presque que ce but unique; pour cet effet il a

chargé ses portraits, il s'est cru obligé de contraster fortement avec l'auteur tragique, il a presque dédaigné l'art du premier & tout ce qui étoit du ressort du pathétique ; il n'a pû faire un pas qui ne tendît à sa fausse idée, oubliant que vouloir toujours faire rire est une ambition plus ridicule que celle de nous faire toujours pleurer.

On peut définir la poésie dramatique l'imitation des choses, & surtout celle des hommes. Si la définition est juste, les poëtes, au lieu de fondre les nuances, les ont rendues opposées & choquantes. Mais n'anticipons point ici sur les objets, & procédons avec méthode.

Dans l'enfance de notre théâtre, il y avoit la *Tragi-comédie* ; c'étoit un mauvais genre, non en lui-même, mais par la manière dont il fut traité, parce que le mélange étoit extrême, absurde, que les passages étoient rapides & révoltans, que les personnages contraisoient avec rudesse, que le bas, & non le familier, venoit étouffer le sérieux, parce qu'il n'y avoit point enfin cette unité, qui n'est point une règle d'Aristote, mais celle du bon sens. Ce genre, qui par sa nature étoit bon, & détestable par son exécution, fut étouffé par un amas de productions, qui, à coup sûr, le décréditerent. Il fut plus aisé à Corneille de se jeter tout d'un côté, que de mélanger & de marier ses couleurs, comme ont fait, dans
leur

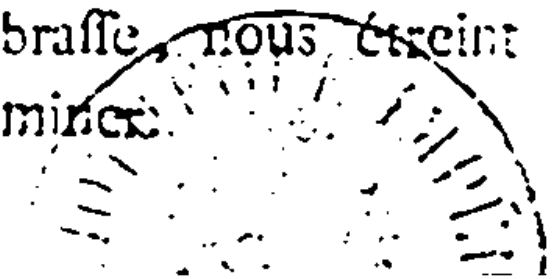
leur patrie, Calderon, Shakespear (a), Lopes de Vega, Goldoni. Son génie mou & férieux, qui se fortifioit dans le cabinet & visitoit peu le monde, étoit plus propre à faisir dans Tite-Live, dans Tacite, dans Lucain, les grands traits qui caractérisent les Romains (b), qu'à étudier les mœurs de ses contemporains ; il connoissoit bien moins ceux-ci que ces hom-

(a) Nos tragédies ressembloient assez à nos jardins ; ils sont beaux, mais symmétriques, peu variés, magnifiquement tristes. Les Anglois vous dessinent un jardin où la manière de la nature est plus imitée & où la promenade est plus touchante ; on y retrouve tous ses caprices, ses sites, son desordre : on ne peut sortir de ces lieux.

(b) Quelquefois cependant il oublie ses modèles. Les Horaces s'expliquent devant Tulle en sujets soumis & tremblans ; le vieil Horace, si bien peint dans les premiers actes, va jusques à dire, dès qu'il l'apperçoit entrer avec ses gardes :

Ah ! Sire, un tel honneur a trop d'excès pour moi ;
Ce n'est point en ces lieux que je dois voir mon roi,
Permettez qu'à genoux

Valere ensuite fait un vrai plaidoyer d'avocat, tel que Corneille en avoit pu faire un à la table de marbre. La force de l'habitude a ployé comme un autre ce génie mâle & fier. L'habitude (a dit un philosophe qui a renchéri peut-être sur le mot de Pascal) a une force qui nous embrasse, nous étroit & nous ôte jusqu'à la pensée d'examiner.



mes anciens dont nous avons fait des héros (*a*). La première de ses pièces, qui méritoit d'être comptée, fut le Cid; il l'intitula tragi-comédie, & c'est un véritable Drame (*b*). J'ai regret que Corneille n'ait point choisi d'autres sujets semblables, aussi relatifs à nos mœurs, aussi moraux, aussi touchans, tandis que le succès de cette pièce vraiment admirable, de-

(*a*) Ceci n'est pas un trait de satire; il y a eu des hommes vertueux, mais la vertu, ainsi que le génie, s'agrandit à mesure qu'elle s'éloigne de nous.

(*b*) Le Cid est admirable en ce qu'il offre un fils n'écoulant plus son amour dès qu'il s'agit de l'honneur d'un père. Corneille n'agit point la question du duel que rien ne peut autoriser, mais il peint en grand maître ce fils courant à la vengeance; & la tendresse filiale nous fait oublier en ce moment qu'il va tomber dans le faux honneur de sa nation. Mais ensuite, lorsque Chimène ose recevoir un seul moment son amant dans sa maison, l'entendre, le voir à ses genoux, fixer l'épée fumante qui vient de percer son père, on ne conçoit pas comment une scène aussi révoltante, aussi contraire même au but de la pièce, a pu être écoutée par un peuple qui connoît les loix de la décence. Ils ne devoient plus se voir : Chimène devoit poursuivre la mort de son amant; & séparés l'un de l'autre, ils n'en auroient été que plus intéressans. D'ailleurs je ne suis pas le seul qui ait remarqué à la représentation que Chimène est chaude amante & fille tiède : cela peut être dans la vérité, mais cette vérité n'est pas belle. Malgré tous ces défauts, la pièce est un chef-d'œuvre.

voit l'avertir que c'étoit-là surtout ce qu'il falloit à sa nation.

Corneille, imitant le ton de Mairet, de Rotrou, quoiqu'en les surpassant de beaucoup, s'enfonça de plus en plus dans son cabinet, & n'évoqua plus que les mânes des personnages avec lesquels il s'étoit familiarisé; il commenta les rêveries de son Aristote, & composa, par bonheur pour lui & pour nous, avec son propre génie. D'ailleurs le peuple n'existoit pas encore pour les écrivains, ils ne se trouvoient pas dans un point de vue aussi heureux qu'ils le sont aujourd'hui. Soutenu de l'étude de l'histoire & de la gravité de son caractère, Corneille fit ces chef-d'œuvres, au-dessus de son siècle, & peut-être au-dessus du nôtre; car pour les avoir tant admiré nous n'avons gueres sçu en profiter: toutes ces pièces, qui respirent la liberté, la force & la grandeur d'ame, n'ont été pour nous que des représentations théâtrales (a).

Corneille imprima donc à la Tragédie sa marche habituelle, & la fixa, pour ainsi dire; car depuis elle n'a osé s'écarter de son modèle. Moliere fit la même révolution dans la Comé-

(a) Nos poètes, en répétant les noms de liberté, de courage, de patriotisme, ressemblent à ces écrivains du Nord qui s'échauffant l'imagination dans la lecture des Pastorales Grecques, Latines, Italiennes, nous donnent la description d'un printemps dont ils ne jouissent pas.

die, & quoique philosophe, n'apperçut point tous les rapports de son art. Bientôt ces grands hommes devinrent législateurs (car toutes les poétiques ne se forment que d'après les premiers essais de l'art), & l'on vit le troupeau des imitateurs enfiler scrupuleusement la même ligne qu'ils avoient tracée.

Depuis le goût naturel qui perce malgré les entraves qu'imaginent les esprits médiocres, enfanta une nouvelle combinaison, plus simple & plus heureuse. Elle fut faisie & adoptée. Elle existoit déjà anciennement. Lisez Térence : l'Andrienne & l'Hécyre sont de véritables Drame, & si Térence n'eut pas été froid, nous ne serions pas réduits à discuter un genre qui auroit nécessairement anéanti les deux autres (a).

Dans le siècle précédent, même malgré le mur de séparation élevé par un goût tristement exclusif, plusieurs scènes du Menteur (b), d'Élope à la cour, du Festin de Pierre, pou-

(a) La Poétique de M. Diderot (la meilleure des Poétiques) établit invinciblement la distinction de plusieurs genres, & il faut être aveugle pour ne point se rendre à ces démonstrations palpables.

(b) Voyez dans cette pièce la scène sublime où Geronte (Sc. 3. Acte V.) fait parler l'éloquence simple & foudroyante de la vertu. Non, il n'y en a pas une seule de cette beauté énergique dans tout Molière. Comme le Menteur est avili !

L'ART DRAMATIQUE. 101

voient être regardées comme l'aurore d'un jour plus brillant , & Corneille lui-même a semblé annoncer le succès du nouveau genre dans la préface de Don Sanche d'Arragon (a).

On auroit dû souhaiter qu'on aggrandît encore la carrière de nos plaisirs, qu'on eût trouvé de nouveaux moyens de peindre & d'intéresser, que l'auteur se répandant dans toutes les conditions eût embrassé plus d'objets (b). Mais des esprits jaloux, chagrins & non moins faux, se sont élevés contre ce genre, sans apporter aucune raison solide, sinon qu'il étoit nouveau: en quoi même ils se tromperent. Si Corneille & Racine eussent manié ce genre, ces mêmes critiques en feroient aujourd'hui une loi inviolable & sacrée.

Telle est la logique de ces hommes, qui ne pensent que par habitude, qui dès que leurs cheveux grisonnent, ferment le magasin de leurs idées, & qui, soit ignorance, soit paresse, soit autre cause plus basse encore, ne s'appli-

(a) Si Corneille eut été moins timide, il auroit fait paroître le pécheur lui-même. Quel moment! quel effet! dit Mr. Marmontel.

(b) Il n'y a rien de plus inconstant que la nature, que l'on dit être immuable: on la cherche, elle se montre, fuit, change de forme. C'est le peintre qui, en saisissant un trait sur le visage, le voit s'altérer en un clin d'œil. Il faut donc suivre ces nuances mobiles, ou ne pas prendre le pinceau.

quent, au lieu d'aider l'art, qu'à retarder sa perfection.

Tout ce qui est du ressort de la raison & de la vérité, feroit-il étranger à l'art dramatique? Les tragédies grecques appartenoient aux Grecs; & nous, nous n'oserions avoir notre théâtre, peindre nos semblables, nous attendrir, & nous intéresser avec eux (a)? Nous faudra-t-il toujours des hommes vêtus de pourpre, environnés de gardes, & coëffés d'un diadème? Des malheurs, qui nous touchent de près, qui nous regardent, qui nous environnent, n'auroient-ils aucun droit à nos larmes? Enfin, pourquoi n'aurions-nous pas le courage de dénoncer à la nation les vertus d'un homme obscur? fût-il né dans le rang le plus bas, croyez (dès qu'il aura pour interprète un homme de génie) qu'il deviendra plus

(a) Le Drame attendrissant doit se glorifier d'avoir eu Rousseau le poëte pour antagoniste. Cet écrivain, chez qui le sentiment est presque toujours étranger & qui n'eut guere d'autre mérite que d'avoir su choisir & arranger des mots harmonieux, devoit proscrire un genre qui tient à la vérité & à la morale. L'auteur de la Mandragore & d'autres turpitudes, n'ayant fait pendant toute sa vie que des odes, tantôt belles, tantôt vuides de sens, & des cantates admirables, d'ailleurs possédoit peu d'invention & d'étendue dans l'esprit, & n'avoit l'ame ni assez sensible ni assez belle pour goûter ces beaux développemens qui plaisent tant aux cœurs honnêtes.

grand à nos yeux que ces rois dont le langage altier fatigue depuis longtems nos oreilles. Les nouvelles regles doivent, fans doute, convenir aux mœurs de la nation, dont on fera paroître les personnages. *Le style naturel*, dit Pascal, *nous enchante avec raison, car on s'attendoit de trouver un auteur, & l'on trouve un homme.*

S'il ne restoit dans la postérité que les tragédies de Corneille, de Racine, de Voltaire, les comédies même de Moliere; connoîtroit-on à fond les mœurs, le caractère, le génie de notre nation & de notre siecle, les détails de notre vie privée? Sauroit-on quelles vertus y ont été les plus estimées, quels étoient les vices ennoblis? Auroit-on une idée juste de la forme de notre législation, de la trempe de notre esprit, du tour de notre imagination, de la maniere enfin dont nous envisagions le trône & la cour, & les révolutions vives & passageres qui en émanoient? Découvriroit-on le tableau de nos mœurs actuelles, l'intérieur de nos maisons, cet intérieur, qui est à un empire ce que les entrailles font au corps humain? Voilà ce que je demande, & sur quoi il faut répondre positivement (a).

(a) Nos critiques répondent à nos objections folides, avec des préjugés, des injures & des citations vagues.

C H A P I T R E IX.*Distinction du Drame d'avec la Comédie.*

IL est donc tems de peindre les détails, & sur-tout les devoirs de la vie civile, de défricher ce champ neuf & fécond, tandis que les autres terrains ont été labourés, épuisés par des mains laborieuses. De nouvelles productions vont germer sur ce sol récemment découvert. Pour le présent détournons nos regards de ces opérations politiques qui ne font qu'attrister le sage : ne parlons plus à des oreilles endurcies, abandonnons ceux qui ne nous entendent plus, & voyons nos voisins ; vivons avec nos compatriotes, formons une république où le flambeau de la morale éclairera les vertus qu'il nous est encore permis de pratiquer. Lorsque tout semble solliciter à l'égoïsme, enhardir la cupidité, chérifions les seuls moyens qui peuvent nous persuader que nos compatriotes ne nous sont pas étrangers (a), que nous pouvons être unis en dépit des mœurs publiques, qui semblent autoriser la scission

(a) Le jeune homme qui à la représentation de l'Enfant Prodigue tira précipitamment sa bourse quand il l'entendit déplorer sa misère, fit & l'éloge de son cœur & celui du genre.

générale. Ces pièces, qui traiteront de la science des mœurs, en nous faisant connoître les auteurs, auront un mérite plus réel encore, elles nous apprendront à nous connoître nous-mêmes.

Le Drame peut donc être tout-à-la-fois un tableau intéressant, parce que toutes les conditions humaines viendront y figurer; un tableau moral, parce que la probité morale peut & doit y dicter ses loix; un tableau du ridicule & d'autant plus avantageusement peint, que le vice seul en portera les traits; un tableau riant, lorsque la vertu après quelques traverses jouira d'un triomphe complet; enfin un tableau du siècle, parce que les caractères, les vertus, les vices seront essentiellement ceux du jour & du pays (a).

On dira: „mais, c'est-là la Comédie?” Je répondrai: non, ce n'est point elle. La Comédie n'a point connu ces scènes touchantes, pathétiques, nobles, ce ton des honnêtes gens, ces beaux développemens, ces leçons de morale animées, ces caractères qui contrastent sans opposition, qui sans s'éclipser l'un l'autre sont mariés & fondus ensemble. Ah! si La Chaussée, si pur, si élégant, si noble, avoit

(a) Tombez, tombez, murailles, qui séparez les genres! Que le poëte porte une vue libre dans une vaste campagne & ne sente plus son génie resserré dans ces cloisons où l'art est circonscrit & atténué.

eu plus de force, d'intérêt & de chaleur, le Drame existeroit aujourd'hui dans toute sa beauté, & toute dissertation deviendrait inutile.

Dans la Comédie le caractère principal décide l'action. Ici c'est tout le contraire, l'action jaillit du jeu des caractères. Un personnage n'est plus le despote, à qui l'on subordonne ou l'on sacrifie tous les autres; il n'est point une espèce de pivot, autour duquel tournent les événemens & les discours de la pièce. Enfin le Drame n'est point une action forcée, rapide, extrême: c'est un beau moment de la vie humaine, qui révèle l'intérieur d'une famille, où sans négliger les grands traits on recueille précieusement les détails. Ce n'est point un personnage factice, à qui on attribue rigoureusement tous les défauts ou les vertus de l'espèce; c'est un personnage plus vrai, plus raisonnable, moins gigantesque, & qui, sans être annoncé, fait plus d'effet que s'il l'étoit. Ourdir, enchaîner les faits conformément à la vérité, suivre dans le choix des événemens le cours ordinaire des choses, éviter tout ce qui sent le roman, modérer la marche de la pièce, de sorte que l'extrait paroisse un récit où regne la plus exacte vraisemblance, créer l'intérêt, & le soutenir sans échaffaudage, ne point permettre à l'œil de cesser d'être humide sans froisser le cœur d'une manière trop violente, faire naître enfin à divers intervalles le sourire de l'ame, & rendre la joie aussi délicate que la compassion, c'est-là

ce que se propose le Drame, & ce que n'a point tenté la Comédie.

Dans celle-ci, je le répète, un caractère absolu domine presque toujours. En voulant le rendre énergique, on le produit forcé, & alors il grimace : même défaut que dans la tragédie. La perfection d'une pièce seroit qu'on ne pût deviner quel est le caractère principal, & qu'ils fussent tellement liés entr'eux, qu'on ne pût en séparer un seul sans détruire l'ensemble. On n'a point fait assez d'attention aux caractères mixtes, parmi lesquels flotte toute la race humaine. Les hommes, soit bons, soit méchants, ne sont pas entièrement livrés à la bonté ou à la malice ; ils ont des momens de repos, comme des momens d'action, & les nuances des vertus & des vices sont variées à l'infini. Quel nouveau développement pour ceux qui connoissent le mélange des couleurs, qui savent ce qui allie dans le même personnage la bassesse d'ame & la grandeur, la férocité, & la compassion ! Qui sait par quels ressorts secrets le vieillard agit en jeune homme, le jeune homme en vieillard ? Ici le lâche s'arme de force, le superbe devient bas courtisan, l'homme juste cède à l'or, & le tyran fait par ambition un acte de justice.

L'homme ne repose point dans le même état ; toutes les passions soulèvent à la fois l'océan de son ame : & que de combinaisons neuves résultent de ce choc intestin ! La tempête qui

bat cette mer orageuse, & le calme qui succède, ne sont séparés que par un léger intervalle.

C'est ainsi qu'on doit voir le cœur humain; la face de la nature n'est pas plus variable. Les anciens ont représenté Hercule qui file, Thésée qui viole sa foi, Achille qui pleure, Philoctète qui cède à la douleur, Hecube qui maudit les Dieux. Que direz-vous, poètes roides, poètes ampoulés, qui strapassez vos caractères, & les montez à l'extrême; ne ressemblez-vous pas à ces peintres ineptes & modernes, qui nous offrent en plein salon des tableaux où tout est rouge, bleu, blanc ou verd? La nature n'a point ces couleurs tranchantes, tout y est mêlé & fondu par des passages doux & insensibles. Poètes! vous me montrez la palette de votre art, & je ne suis plus ému.

Et si nous descendons aux conditions, (a) que de choses curieuses à apprendre! Combien la

(a) On n'a mis sur la scène jusqu'à présent que les hommes que l'on voit sur celle du monde; il reste à y mettre ceux qui vivent dans l'obscurité. Les premiers n'ont guères que des vices & des ridicules, & c'est pour cela qu'on les a choisis: les seconds ont des vertus; c'est pour cela peut-être que certains gens ne voudroient pas qu'ils sortissent des ténèbres.

Il est à remarquer que les Allemands, en se formant un théâtre, ont tombé par l'impulsion de la nature dans ce genre utile & pittoresque que nous appelons *Drame*.

navette , le marteau , la balance , l'équerre , le quart de cercle , le ciseau , mettent de diversité dans cet intérêt , qui au premier coup d'œil semble uniforme. Quoi ! on lira avec ravissement la description technique des métiers , & l'homme qui spécule , qui conduit , qui invente ces machines ingénieuses , ne feroit pas intéressant ? Cette diversité prodigieuse d'industrie , de vues , de raisonnement , me paroîtra cent fois plus piquante que les fadaïses de ces marquis que l'on nous donne comme les seuls hommes qui aient une existence , & qui malgré leur bavardage n'ont pas la centième partie de l'esprit que possède cet honnête artisan.

Qu'on ne dise donc plus la carrière est fermée. On n'y a fait encore que les premiers pas : on s'est fréquemment égaré dans le choix des sujets , on n'a point saisi les plus beaux , les plus convenables , les plus utiles. Le poëte , semblable à cet astrologue dont la vue étoit perpétuellement attachée aux étoiles du firmament , n'a point vu ce qui est à ses pieds ; il est tems de lui crier avec un fabuliste moderne :

S'ils le perfectionnent , comme il y a grande apparence , ils ne tarderont pas à l'emporter sur nous. Mais il faudroit qu'ils fussent rigides sur les règles théâtrales , non comme règles , mais comme source d'un plus grand intérêt. Le fond de leur théâtre est admirable , la forme en est vicieuse ; mais le théâtre françois a plus encore à faire , il a à réformer presque tout le fond.

*que faites-vous dans l'empirée ? les malheureux
sont sur la terre (a) !*

C H A P I T R E X.

*De nouveaux sujets dramatiques que l'on pour-
roit traiter.*

SI l'écrivain fait voir & méditer, ce genre nouveau lui offrira des richesses sans nombre. Quelle foule de caractères à peindre ! par exemple, est-il un poëte qui ait entrepris un voyage à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, à Nantes, à la Rochelle, &c. pour y saisir les traits distinctifs des habitans de ces différentes provinces, pour corriger leurs ridicules, & les éclairer l'un par l'autre sur les bonnes qualités qu'ils possèdent respectivement ? Cette idée, je pense, n'est venue à aucun auteur dramatique. On n'a fait parler que quelques malheureux Gascons, qu'on a voulu immoler à l'humour joyeuse du parterre : on n'a produit que l'accent, au lieu de l'homme. Le Bordélois,

(a) Les poëtes, qui se rapprocheront de la vie privée, seront les plus intéressans & les plus chéris ; comme les meilleurs rois sont ceux qui veillent particulièrement au bonheur & à la liberté de la dernière classe de leurs sujets.

le Marseillois, le Nantois, le Lyonnais, formeroient cependant des cadres neufs & procureroient à ceux qui ne voyagent pas le plaisir de voir & de connoître leurs compatriotes. Peut-être deviendroient-ils sensibles à une espèce de jugement que porteroit d'eux la capitale, & se corrigeroient-ils devant ce tribunal qu'ils respectent dans toutes les autres décisions.

Il en pourroit être de même de l'Anglois, de l'Espagnol, de l'Allemand.(a), du Napolitain, du Vénitien, du Russe, qu'on pourroit mettre sur la scène avec leurs mœurs, non pour oser peut-être insolemment les juger d'après les nôtres, mais plutôt pour apprendre qu'il nous manque encore bien des vertus civiles, à nous, qui nous croyons si policés & qui pensons pouvoir donner la loi en ce genre au reste de l'Europe.

Que de préjugés détruits, renversés, par le peintre philosophe, qui traceroit ces importants tableaux ! Les couleurs sont toutes prêtes, il ne manque plus qu'un pinceau sçavant. Comme il peut exposer au grand jour de solides vérités enfouies, dédaignées ou méconnues,

(a) Il y a deux ans qu'à Paris sur la scène françoise dans une petite pièce dont j'ai oublié le nom, on faisoit danser un baron allemand, qu'on avoit rembourré de laine, afin de le rendre bien massif. Voilà une plaisanterie bien ingénieuse pour se donner les airs d'insulter à une nation raisonnable.

il ôteroit à l'homme cet orgueil national, non moins ridicule que dangereux, & il serviroit peut-être à lier des nations qui se détestent sur de simples apparences & sans avoir appris à se connoître. Mais que nous sommes loin de ce genre ! A peine dans nos tragédies s'est-on imposé le soin de saisir le caractère des nations. Corneille & Voltaire sont les seuls peintres qui ne sont pas tout-à-fait infidèles, quoiqu'un petit bout d'oreille leur échappe assez fréquemment : les autres, pour plus grande commodité, ou pour être tout de suite à l'unisson du parterre, ont francisé leurs héros, ou en ont fait sur le champ des pirates algériens. Tels des peintres du quinzième siècle ont environné Jésus & sa mère de moines de toutes couleurs, & de soldats portant longues arquebuses.

A-t-on sensément peint parmi nous (même depuis les Ephémérides du citoyen) le cultivateur honnête, ayant pour domicile les champs que fécondent ses mains, élevant ses enfans au travail & dans cette pureté de mœurs que nous ne soupçonnons pas ; faisant le bien comme le vertueux Jean Kirll (a), ignorant à
qui

(a) Citoyen dont parle Pope, qui avec cinq cent guinées de rente a défriché des terres, pratiqué des chemins, nourri tous les pauvres de son canton, élevé une maison de charité, doté des filles, soulagé & guéri des malades,

qui passe l'argent des impôts qu'il paye plus gaiement qu'un philosophe, & ne sachant pas au juste le nom des rois qui vivent & qui meurent loin de lui. A trente lieues de la capitale, il en entend parler comme d'un monde imaginaire ; il ne sçait pas qu'elle renferme deux cents mille fainéans, que ses pareils nourrissent en soutenant le poids du jour & les intempéries des saisons : il n'a jamais songé à maudire la vie, il n'a point blasphémé, tandis que des Sybarites indolens vomissent des imprécations aussi extravagantes qu'impies lorsque la rosée du ciel vient déranger le projet de leurs futils amusemens.

A-t-on peint l'homme voluptueux & frivole, qui consume le tems en niaiseries, & qui a l'audace de mépriser ce qui sort du cercle étroit & obscur de ses puérilités ?

A-t-on peint le prodigue, qui paye chèrement des frivolités, qui se ruine sans plaisir, & qui parmi tant de dissipations n'a pas imaginé un acte de bienfaisance ?

apaisé tous les démêlés & rendu tous les tribunaux inutiles. Ce n'est point là un héros imaginaire. Voyez les *Lettres de Pope*.

On a vu de même à Londres trois mille pauvres, tous fondans en larmes, suivre le convoi d'un Lord qui avoit été bienfaisant. Quel cortège ! quel triomphe ! & qui ne donneroit sa vie pour ce jour de mort ?

A-t-on peint l'homme qui fait des dettes sciemment, qui frustre les créanciers par des détours à lui seul connus, qui voit l'ouvrier sans pain réclamer son salaire, & qui sourit de l'avoir trompé? Paris abonde en monstres de cette espèce.

On a pu peindre ces différens caractères, je le fais, mais le mal est qu'on n'a pas assez pesé sur ce que ces vices ont de scélératesse (a).

Et l'intriguant, qui tient bureau public de toutes les fonctions de l'Etat, depuis la plus importante jusqu'à la moins considérable, chez lequel on n'a rien sans argent, chez lequel on a tout avec de l'argent, & qui achète à son tour jusqu'à la réputation d'homme d'esprit & d'écrivain; n'a-t-il pas échappé aux pinceaux de ceux qui évoquent le plus souvent dans leurs fottes préfaces les mânes de Molière?

A-t-on peint l'athée, qui blasphème par air, qui n'a pas même la conviction de sa folie, qui croit qu'être esprit fort est le synonyme de philosophe, & qui cherche à faire des prosélytes, comme pour s'assurer lui-même dans la

(a) Et si l'on vouloit des ridicules, on pourroit représenter l'homme qui conte longuement, le faiseur de belles phrases qui s'écoute parler, le pédant de société qui veut toujours avoir raison, le menteur innocent qui aime à dire des choses merveilleuses & extraordinaires. Un autre ridicule, assez amusant, est de viser à la réputation d'homme d'esprit, & de n'en avoir marqué qu'une fois.

voie où il ne marche qu'en tremblant. On pourroit prouver à celui qui a élevé jusqu'à ce point son misérable orgueil, qu'il est un barbare, puisqu'il veut ôter à l'homme toute espérance de l'avenir, toute idée qu'il respire sous l'œil d'un maître qui entend & qui compte ses soupirs. On pourroit le mettre vis-à-vis d'un indigent, qui dans un coin de la terre vit seul & n'existe pas pour une société qui le craint & le rejette ; cependant l'espoir le conduit en paix sous les yeux de l'Etre Suprême : abandonné , il perd la vue de ce réduit ténébreux où triomphent les horreurs de la misère ; il bénit chaque souffrance , parce qu'elle l'approche du terme qu'il attend & vers lequel son ame s'élance. Viendrait l'athée qui voudrait lui ôter cet espoir, il lui diroit que ses maux sont sans remèdes, qu'il n'a rien à attendre d'un Dieu qui n'est pas. Sent-on quelle horreur inspireroit cet homme dénaturé, & sous quel jour véritable paroîtroit son odieux système ? Eh bien ! cet indigent est l'image du genre humain ; qui osera lui dire vous n'avez pas d'espérance (a) ?

(a) Voici ma manière de raisonner. Tout ce qui porte un caractère de grandeur , de force , d'harmonie , je suis décidé à le croire. Je crois en Dieu , à sa sagesse , à sa bonté , au système qui dit que tout est pour le mieux ; parce qu'outre que la raison ne répugne point à ce système , il n'y en a point de plus vaste , de plus satisfaisant &

S'il appartient au poëte de flétrir quiconque s'avilit par une lâcheté dégradante, qui l'empêcheroit de faire justice de l'homme en place, qui vend son crédit à un brigand public & qui partageant avec lui le fruit de ses malversations, le sauve de la rigueur des loix, qui réclament inutilement la justice violée.

Pourquoi craindroit-il de faire rougir l'héritier d'un nom illustre, qui parce qu'il est pauvre, engage son fils à la fille d'un exacteur & d'un concussionnaire odieux & infame aux yeux de la nation ?

qui donne de plus belles idées. Tout ce qui honore, élève, aggrandit la nature humaine, je le crois ; tout ce qui l'avilit, l'abaisse, me trouve incrédule. Et que d'avantages attachés à la croyance de l'immortalité de l'ame ? Je conserverai mes pensées, mes affections, qui me sont si chères, mes facultés acquises ; je ne les verrai pas s'éteindre dans la nuit du tombeau. Cette vie n'est qu'une portion de l'existence qui doit se développer en moi. Je verrai la mort sans terreur. Je serai consolé de la nécessité de ce moment ; j'apercevrai au-delà. Comme ces idées peuvent produire des actions héroïques ! comme elles peuvent dans une grande ame fructifier pour le bien de l'univers ! Froid matérialisme, avec ton analyse & ta triste discussion, ton système desséchant, tu enlèves à l'univers sa beauté & sa parure, tu en fais une prison sombre & ténébreuse ; où ne regnent plus que la destruction & la douleur. Appellons donc, avec Cicéron, ceux qui combattent un système magnifique, & vrai par là-même, *minuti philosophi*.

Pourquoi ne tonneroit-il pas contre l'homme foible & lâche, qui vaincu par les artifices d'une femme, ou bravant la décence publique, donne son nom & sa main à une prostituée, & souille ainsi la vertu irréprochable de ses ancêtres? Ses filles n'oseront un jour nommer leur mere & l'imiteront toutefois.

Maniant le pinceau avec un certain art & s'enflâmant avec majesté pour le grand intérêt des mœurs, fondement primitif des loix & des empires, pourquoi ne démasqueroit-il pas ces femmes qui sous le manteau d'une pudeur simulée font le métier de courtisannes, sans en porter le nom, & sont plus méprisables qu'elles; qui livrées aux plus avides intérêts calculent le revenu de leurs charmes, préparent fourdement la ruine des familles les plus opulentes; d'autant plus dangereuses qu'elles portent sur le front, dans leurs manieres & dans leur langage, l'extérieur de la vertu qu'elles outragent avec industrie.

Pour qui enfin réservera-t-il ses foudres, si ce n'étoit pour les diriger sur ce magistrat impur, qui ne sentant pas sa propre dignité lorsqu'il prononce au nom de la loi, trafique d'un procès pour les caresses d'une femme, & détruit ainsi ce qu'il y a de plus sacré, de plus auguste sur la terre, la demande & la confiance de celui qui implore la justice?

Que dis-je? son sang ne bouillonnera-t-il pas de fureur & d'indignation, ne montera-t-il

pas malgré lui allumer son cerveau , lorsqu'il songera à ces monstres qui ruinent les moissons avant qu'elles soient forties de la terre, qui par de coupables & sûres manœuvres font naître la famine tandis qu'ils tiennent enfermés les grains nourriciers, qui se réjouissent des soupirs du peuple, qui entendent avec volupté les cris que lui arrache le besoin, fondant leur opulence excessive sur la nécessité extrême qui lui exprimera la vie ou la dernière goutte de son sang?

Je fais que c'est au bourreau à frapper ces hommes sacrilèges : mais enfin puisque les loix se sont endormies sur ces crimes épouvantables (que des supplices ne pourroient assez expier,) c'est au poëte à jeter son cri de douleur, & à réveiller ceux qui se taisent lorsque de tels forfaits deshonnorent une nation & flétrissent le nom d'homme.

Je m'égare, je me trouble, la plume fuit de mes mains. Des monstres encore plus noirs passent devant mon imagination. O citoyens! le croirez-vous? Il est des hommes qui environnés d'êtres souffrans, dans ces maisons publiques qu'a élevées la charité, sont durs & froids à leurs plaintes; des hommes qui prennent le nom d'*Administrateurs* que pour couper en deux le linceul qui couvre à peine ce moribond, pour lui ravir la goutte de bouillon qu'attendent ses levres épuisées, que pour marchander les secours qui peuvent lui

racheter la vie , qui s'enrichissent en traçant des listes mortuaires , en comptant des cercueils , & qui roulent un équipage fastueux , composé le plus souvent des morceaux de pain retranchés à quatre ou cinq mille infortunés qui ont toujours faim. La douleur m'opprime , & je sens que je n'aurai par la force d'achever ... Non , qu'on arrache du sein de ses voluptés infames ce monstre ; qu'on dresse un échaffaud , & que , livré à l'exécration publique , il monte sur le seul théâtre qui lui convient.

Passons à de plus doux portraits , pour effacer de mon ame l'empreinte noire que laisse seulement la trace de ces pénibles tableaux.

Qu'on tâche de prouver à l'éloquent Rousseau , qu'un homme qui sur la scène dominerait les passions , intéresserait , & que le portrait du Stoïcien que tous les revers viendroient battre & ne pourroient ébranler , seroit un personnage digne de l'attention publique , surtout si on l'offroit au lit de mort , quittant la vie avec cette sage indifférence qui convient à l'homme qui s'est élevé au dessus de notre foible nature.

Ce Licurgue , par exemple , qui dans une sédition , après avoir reçu un coup violent dans l'œil , se tourne vers le peuple , montre du doigt le sang qui coule de sa blessure , & fait passer dans le cœur de tous la honte & la douleur , fut un héros qui savoit commander à

son ame & parler à la multitude (a). Entre les mains d'un homme habile , il deviendrait un personnage vraiment théâtral.

(a) Veut-on un exemple de générosité sans faste & sans orgueil , mais qui n'est point fait pour le théâtre , il nous sera donné par une femme , & le fait est vrai ; il est arrivé à Strasbourg , il y a quelques années. Mlle. *** avoit de la beauté , de la fortune , un amant & des amis ; elle faisoit le charme des sociétés qu'elle embellissoit de sa présence. Tout le monde l'aimoit. Elle se trouva un jour indisposée , & l'indisposition étoit si légère que le médecin n'ordonna qu'une simple saignée. L'on sourit de joie autour d'elle de voir l'ordonnance se borner à ce remède. On fait venir un chirurgien. Il vient. Ah ! que n'est-il pas venu ? Il se saisit d'un bras dont la blancheur éblouit , il le presse doucement , il fait la ligature : plusieurs veines azurées se présentent. Déjà il a incliné le tranchant de la lancette , il mesure son coup ; il hésite toutefois à piquer , & se reprend à plusieurs fois. Enfin le sang coule. Mais quel accident terrible ! Le malheureux a piqué l'artère. Il jette-là sa lancette , & s'abandonne au plus violent désespoir. Mlle. *** le rassure d'un ton doux , elle l'encourage , elle l'invite à bander la blessure avec fermeté. Elle souffre la plus cruelle opération avec confiance. Elle recommande tranquillement à tous ceux qui l'environnent de ne point s'affliger. Mais l'opération faite dans le trouble ne put remédier à ce funeste accident. Bientôt il ne reste plus à l'art d'autre ressource que d'abattre ce beau bras , partie si précieuse d'un ensemble aussi parfait. Elle consent à cette perte qui peut lui racheter la vie. Hélas ! des souffrances multipliées ne l'achèteront même pas. Elle se sent mourir. Elle voit à ses côtés celui qui

Destouches a esquisfé une piece , dont le sujet me rit beaucoup ; c'est le *vieillard aimable*. Quoi de plus moral que d'apprendre aux hommes qu'il est pour eux des plaisirs dans tous les âges de la vie , s'ils s'appliquent à les faire naître ; de leur enseigner que la vieillesse , qui paroît épouvantable , peut être ornée de fleurs , si elle se rend l'amie de la jeunesse , au lieu de se montrer l'inflexible censeur de ses passetems. Il seroit beau de prouver à ces vieillards chagrins que la subordination de la nature ne fera pas rompue , quand ils se présenteront avec cette joie douce qui convient à l'homme qui a connu & goûté la vie ; & que ce n'est pas la blancheur honorable de leur tête qui fait fuir les jeunes gens , mais la mauvaise humeur qui les dévore & qu'ils répandent imprudemment autour d'eux. Une piece ainsi traitée seroit riante & philosophique ; elle offriroit le plus satisfaisant des spectacles , un vieillard content

cause sa mort , & qui frémit dans un morne silence de l'état où il l'a plongée Elle l'appelle , & lui dit d'une voix tranquille ... *Je meurs ... ce n'est point de votre faute , vous donneriez vos jours , je le sçais , pour sauver les miens. Mais Dieu a tout permis. J'adore sa volonté , & j'attends avec patience l'instant qu'il a marqué ... Je vous lègue par mon testament cent mille livres , parce qu'après cet accident vous risquez de perdre votre état & votre fortune ; je ne veux pas que vous & votre famille connoissiez l'indigence.* Elle parle ainsi & rend l'ame avec grandeur.

de sa vie passée, parce qu'il est sans remords, environné de jeunes gens qu'il surpasse en gaîté, mêlant quelquefois à ses instructions le sel réjouissant de l'épigramme, déployant ses connoissances acquises pour tempérer l'ardeur d'une jeunesse indiscrette, parlant du passé sans fronder le présent, appercevant la mort sans la craindre, & souriant, comme dit La Fontaine, *au soir d'un beau jour* (a). Ce feroit Socrate environné de ses disciples, & qui n'attristeroit point nos regards en buvant la ciguë. On pourroit peindre ce vieillard narrant avec feu, succombant tout-à-coup (quoique sans danger) aux accès d'une joie précipitée, prêt à expirer de rire, allarmant un instant pour ses jours chéris, & revenant le front brillant d'aïse & de joie. Cette maniere vaudroit mieux, je pense, que celle d'insulter comme on fait au citoyen qui se trouve au bout de sa carrière, de vouloir le forcer à épouser les nouvelles folies auxquelles il repugne, & de tourner en dérision ses infirmités. Comment a-t-on osé sur la scene faire cette injure à ce qu'il y a de plus vénérable sur la terre, à un ancien membre de l'Etat, échappé à la faux qui a tout moissonné autour de lui, & qui peut lever la tête sans honte & sans reproche?

(a) Quelqu'un a dit d'une belle & honorable vieillesse que c'étoit l'enfance de l'immortalité. Ce mot est sublime.

C'est Moliere qui le premier a répandu ces dangereuses impressions ; & qu'on ne cherche pas à le justifier en ce point : le bien qu'il a fait balance peut-être le mal, mais le mal s'est glissé sur les traces du bien. Séparons cet alliage impur, répétons avec M. Diderot : *l'honnête ! l'honnête ! voilà ce qui plaira dans tous les tems & dans tous les lieux ; voilà ce qui sera entendu, loué & approuvé de tous les hommes.*

Un fils que l'on verroit soigner la vieillesse de son pere, se prêter à ses goûts, lui tenir lieu de l'univers qu'il a perdu, aider à l'affoiblissement de ses organes, lui faire du terme inévitable du tombeau une pente douce & insensible, offriroit le tableau de la piété filiale dans ses devoirs les plus importants ; il feroit couler nos larmes, & chacun de nous diroit : *puissé-je mériter & obtenir du ciel un pareil ami, quand le monde ne sera plus pour moi qu'une solitude immense !*

Il faudroit mettre sur la scene un homme généreux (a). Ce feroit un beau mode-

(a) Tandis que la police entretient un si grand nombre d'espions, pour saisir les secrets inutiles des particuliers, & pour en composer une gazette scandaleuse qui flatte la malice oisive d'une curiosité perfide, un particulier a aussi des espions à sa solde. Mais savez-vous où il les poste, vous ne le devineriez pas ? Aux portes des curés de Paris : là ils épient le pauvre honteux, qui en sort, venant d'implorer une légère aumône. Ils le suivent, appren-

le & qui dilateroit l'ame de celui qui crayonneroit ses traits. Quelle volupté il trouveroit dans son travail ! Peindre la grandeur d'ame qui sauroit mettre de l'art dans ses bienfaits, qui déroberoit jusqu'à la main libérale éparchant ses dons, qui mettroit une économie rayonnée dans la distribution de ses présens, qui pardonneroit à l'injure sans ostentation, qui feroit le bien, enfin, par le sentiment de la vertu. Quel rôle ! & comment a-t-il échappé, lorsqu'on s'est plu à caractériser les vices les plus odieux ?

L'amitié fraternelle ne feroit pas moins attendrissante, & l'histoire offre plusieurs traits qui honorent la nature humaine.

Tout Drame qui ne peint pas la nature, est indigne de l'attention d'un homme sensé : c'est un portrait qui ne ressemble pas. Plus le poëte fera fidele à la peinture des événemens tels qu'ils s'enchaînent, plus il pourra se flatter de mériter ses succès.

nent sa demeure cachée, font les informations nécessaires, & le lendemain l'indigent reçoit à son grand étonnement un secours proportionné à ses besoins. Ce particulier est un marquis.

C H A P I T R E XI.*Développement du précédent.*

ON a chassé de la scène les valets & les fourbrettes ; on ne voit plus leurs fourberies être le ressort de l'action. On a senti qu'il étoit ridicule de remettre les sottises de nos anciens sur notre théâtre. Nous ne croyons pas que le mensonge & la bassesse soient nécessairement attachés à la condition domestique. Le rôle d'*Antoine* dans le *Philosophe sans le savoir*, a fait plus de plaisir que tous les Daves qu'on a voulu ressusciter ; & combien cet attendrissement honnête qui pénètre l'ame, est préférable à ces faillies bouffonnes qui la souvelent avec danger ?

Au commencement du siècle passé, les François, s'ingés des Espagnols, intriguoient beaucoup leurs pièces, & croyoient avoir touché la perfection de l'art (a). Les romans se moduloient sur les pièces de théâtre, & les pie-

(a) Mademoiselle de Scuderi donnoit à la cour de Tomiris toute la pompe de celle de Louis XIV. La nation dévorait ses livres & trouvoit ces allégories extrêmement ingénieuses. Le luxe qui déjà attaquoit tous les esprits, ne leur permettoit plus de goûter des mœurs simples & le ton de la vérité.

ces de théâtre, à leur tour, se modéloient sur les nouveaux romans (a). Lorsque Moliere

(a) Plusieurs pieces anciennes, dont le plan est très bon, mériteroient d'être corrigées dans ce qu'elles ont de défectueux, du moins par rapport aux mœurs & par rapport à la langue. Tout change dans un court espace de tems. Pourquoi n'oseroit-on pas toucher aux pieces de Moliere? Il y auroit un fanatisme ridicule à appeller sacrilege ces salutaires mutilations. Quand on ôteroit dans le Misanthrope certains traits qui le déparent, la piece ne feroit qu'y gagner. Tout disparoit devant le grand intérêt, l'intérêt public. Il est plus facile de perfectionner que de créer. Un homme qui se livreroit à ce genre de travail mériteroit beaucoup de la patrie. Par ce moyen les chef-d'œuvres seroient éternels; ce que le tems leur emporte de fraîcheur & de vie seroit renouvelé. L'ouvrage ne périroit pas faute de quelques retranchemens ou de quelques additions nécessaires, qui les rendroient plus convenables au tems où il doit être représenté. Si l'auteur revenoit au monde, ne se corrigeroit-il pas? Pourquoi craindre de faire ce qu'il feroit lui-même. On craint, dira-t-on, de toucher à l'ouvrage d'autrui. Crainte puérile! quand l'auteur est décédé. Son Drame appartient alors au public. Ses manes sont respectables, mais la perfection du théâtre & des mœurs est plus respectable encore. La gloire seroit mince, ajoutera-t-on. Il s'agit bien d'élever ces vains applaudissemens qui flattent la vanité d'auteur, il s'agit de pouvoir se rendre utile & d'en emporter le doux sentiment dans son cœur: récompense précieuse à ceux qui savent la sentir! Je sais que quelques auteurs estimables se sont livrés à ce genre de travail, mais trop attentifs aux clameurs de la foule, ils se sont trop

vint, il bannit les doubles intrigues, ces rodomontades, ces rencontres, ces duels, ce style langoureux, qui formoit le code des amans. Il montra que la Comédie pouvoit s'attacher à peindre les mœurs, & ce fut un nouveau trait de lumière. Si le ciel nous le rendoit, qui doute que son génie philosophique placé dans un point de vue plus favorable ne sentît d'abord ce qu'il faut à notre siècle ?

Le poëte qui aura médité sur la génération présente, n'enseignera point cette décence de parade, cette bonhomie superficielle, cette vertu mensongere, qui consiste à n'être ni persécuteur, ni furieux, ni insolent; quoique ce soit avoir déjà beaucoup gagné. Il emploiera toutes les ressources de son art à décrire avec transport ce qui est bon, juste & honnête; il tâchera d'inspirer, non pas cette vertu factice adoptée par le grand monde, mais cette vraie vertu, fille du ciel, qui ennoblit l'homme à ses yeux, en lui défendant toute lâcheté.

La loi nous protège contre les violences ouvertes: mais ce qu'il y a de plus à craindre, ce sont ces attaques secrètes de la calomnie qu'on ne peut prévoir, & que la ruse & la fourberie mettent en usage dans les ténèbres. Poëtes! imprimez la honte au mensonge, au

tôt découragés. Il faut savoir braver les cris ineptes des journalistes. C'est une victoire aisée à remporter quand on se met à apprécier au vrai & le motif & le but de ce vain débordement de paroles.

vil & fordide intérêt , à l'ingratitude , à l'insolence , à la dureté , à cet esprit futile qui rit de la vertu , au faux protecteur qui exige qu'on se courbe devant lui , à ce tyran de la pensée qui croit que le contredire est l'outrager , à cet autre plus coupable , qui jette sur ses semblables un regard dédaigneux. Livrez la guerre à tous ces crimes , que nos loix imparfaites ont oublié de punir.

Qu'on peigne le vil complaisant , qui vend chaque bassesse à peu près ce qu'elle vaut , qui se rend nécessaire malgré le mépris qu'on lui prodigue , qui connoît l'opinion qu'on a de sa personne & qui la brave ; également souple & dangereux , donnant à choisir , ou de ses bas services qu'on lui paye , ou de ses vengeances obscures qu'il fait redouter.

— Qu'on peigne le corrupteur : les modeles ne manqueront pas , & c'est dans la région la plus élevée que le poëte doit l'attendre & le punir.

Et quelle main forte & courageuse immolera l'égoïsme (a) , & découvrant toute la difformité

(a) Il a inspiré dans toutes les conditions un faux point d'honneur qui surmonte l'amour du bien public. Un passe-droit , par exemple , fait poser les armes à un officier. Chacun ne voit que son intérêt personnel , & met à l'écart celui de la patrie. Et le plus grand malheur , c'est que cela ne peut gueres être autrement dans un Etat , où tout n'existe que pour quelques-uns & où l'autorité en ne vo-

mité de ce monstre qui voudroit tout dévorer, le fera expirer sur la scène à la vue du spectateur ? Quel triomphe, s'il frémit du serpent solitaire qu'il porte dans son sein, s'il abhorre lui-même son vice favori ! Ou, si les écailles du monstre sont trop difficiles à pénétrer, si l'acier qui doit l'entamer n'a point encore reçu une trempe assez parfaite, quel service ne nous rendroit pas du moins le poëte qui peindroit l'égoïste ridicule & cet amour-propre qui ne laisse rien traîner, & qui se baisse, comme dit Montaigne, pour ramasser *l'estime guénilleuse de l'extrême infériorité*. On le verroit s'élever au-

yant que ses droits capricieux a haché le corps politique ; dans un Etat où la création seule de tant de rentes viagères a dissous les liens sacrés de la parenté. Qu'y a-t-il ensuite de plus indifférent que la prospérité du gouvernement ? Chaque citoyen n'est plus conduit, même par l'honneur, à lui faire des sacrifices. Il faut que les citoyens se divisent nécessairement, & s'ils veulent avoir une existence, qu'ils se jettent dans les bras de l'intérêt personnel & soient les premiers à démembrer cette patrie qu'ils auroient servie. Alors on voit naître ce honteux adage : *après moi le déluge* ; il devient proverbe, il persuade ; tous les nœuds sont relâchés. La source de tant de maux réside dans la mauvaise administration qui a redouté l'union mutuelle des citoyens. Elle en est punie à son tour ; foible & décomposée, elle n'a qu'une bouffissure apparente & elle touche à sa ruine.

dessus de ses pareils (*a*), croire avoir en partage une ame supérieure & avoir reçu de la nature des dons privilégiés; il feroit sonner haut ses moindres avantages, & conteroit orgueilleusement jusqu'à ses succès de college (*b*): ne voyant que soi & se formant une idée respectueuse de sa personne, il jugeroit que les éloges lui sont dûs dès qu'il paroît; qu'il est essentiellement estimable & admirable: bref, il n'ouvreroit la bouche que pour dire une imper-

(*a*) Un homme disoit à un autre: „vous êtes un sot; avec tout votre esprit vous ne réussirez point. Depuis que je vous connois, je ne vous ai point entendu une seule fois parler de vos talens. On cessera bientôt d'y croire. Voyez tel de vos confreres, il se loue intrépidement lui-même dans les feuilles périodiques, ou dans le Mercure. — Mais, répondit l'homme modeste, c'est une vanité misérable que de parler de soi; & je pense qu'on n'en impose à personne. — Vous vous trompez, répartit l'autre; on commence par se moquer de celui qui préconise son mérite, on finit par oublier que les louanges que l'on a entendues sont sorties de sa propre bouche, on les attribue à une autre, & on loue enfin avec la multitude celui qu'on tournoit hier en ridicule. Un éloge répété est l'eau qui tombe goutte à goutte, & qui perce (comme le dit Quinault) le plus dur rocher.

(*b*) Dès qu'on loue trop un enfant en présence d'un Turc, celui-ci le frappe, & ne lui cause cette douleur légère que pour empêcher l'effet de l'éloge, ordinairement funeste à cet âge, & qui, tel qu'un enchantement, pourroit aveugler le pauvre petit infortuné pour le reste de sa vie.

tinence, & lasseroit enfin ceux-mêmes qui se divertissent à ses dépens (a).

On pourroit ensuite tracer le caractère d'un envieux; on peindroit ce malheureux qui se chagrine du bien qui arrive à autrui, tourmenté d'un supplice perpétuel, & payant par des tortures secrètes chaque jouissance de son voisin, ennemi de tout mérite, de tout talent, les rabaisant imprudemment, connu, dédaigné, & parvenant à faire croire le contraire de tout ce qu'il affirme.

Il est vrai qu'il ne faut point tourner un méchant en dérision dès qu'on peut l'écraser par le mépris. C'est-là l'emploi de l'homme de bien. Mais le Drame intéressant & châtré ne bannit point la gaîté; seulement il l'épure, la rend plus vive, plus douce, plus durable; il ne tend point à exciter cette convulsion machinale du corps qui se manifeste par de longs éclats, mais il s'applique à créer ce sourire fin, délicat, paisible, qui est aussi éloigné de la joie tumultueuse que la volupté l'est de la débauche.

(a) Comme l'égoïste offense tout le monde, tout le monde s'occupe à rechercher quel peut être le principe d'une si folle vanité. On le met tout entier dans la balance: exactement pesé, on voit que ses talens sont fort ordinaires. Le contraste de ses prétentions & de ses chûtes frappe alors, & la personne devient l'objet de la risée publique.

Cependant , s'il se présente une scène pathétique, le poëte doit la saisir de préférence. Rien n'entre plus avant dans le cœur de l'homme que la pitié. Est-il un mouvement plus délicieux que de sentir son ame s'écouler, se fondre sous les impressions de cette passion généreuse? Où est le malheureux qui n'a pas senti cette douce & intime chaleur, qui dilate la partie de nous-même la plus auguste & la plus sensible? Si vous avez à me faire entendre les soupirs de l'infortuné, amenez-le sous mes yeux, que je voie les lambeaux qui le couvrent, que j'entende ses gémissemens: cet œil sombre, cette pâleur qui couvre ce corps tremblant, ces cheveux qui cachent ce front baissé, me dérobent le visage d'un frère je les écarte, je tombe dans ses bras, je pleure, & je sens avec volupté que je suis homme!

Quoi! me dira-t-on, montrer les lambeaux de la misère! & qui soutiendra ce spectacle (a)? Qui? tout homme qui ne fera pas in-

(a) Les femmes, objectera-t-on, n'iront point à ces pièces, il y auroit de quoi s'y trouver mal; & que deviendront alors les premières loges? Tout auteur qui en faisant une pièce de théâtre, songe aux comédiens, à la salle, au censeur, fera à coup sûr un mauvais ouvrage. Il faut qu'il oublie dans le cabinet certains auditeurs qu'il doit avoir; il faut qu'il compose sous l'œil sévère de la justice: j'ai presque dit de la vengeance publique; il faut qu'il se juge l'orateur du grand nombre, & qu'il n'apper-

digne de ce nom. Quel est l'orgueilleux, l'ennemi du genre humain, l'insolent, qui osera dire que toute image de misère, d'indigence, enfin que toute idée de besoin est une image basse ? Qui osera dire que des malheurs arrivés à des payfans, à des hommes du peuple, sont des accidens moins considérables que s'ils fussent arrivés à d'autres hommes ? On prononcera ces blasphêmes dans ces cercles où la dure opulence & le mépris de toutes vertus caractérisent les personnages, mais le plus insolent ne l'osera pas devant le public assemblé.

çoive jamais ce que le petit nombre toujours plus accrédité & plus puissant pourra dire ou faire ; il doit écrire comme s'il étoit dans un château aérien, inaccessible à la colere des offensés.

On consulte trop les femmes ; elles ont le goût assez fin, mais trop peu étendu. Depuis qu'elles conduisent les arts, les arts dégénèrent. Elles aiment le poli, l'élégant, le facile. Mais ce qui est énergique ne va point à leur ame. Elles ont affadi, énervé la peinture, en idolâtrant les enluminures de *Boucher* ; elles voudroient faire subir le même sort à la poésie : elles chérissent les faiseurs de petits vers, qui ont des idées fémillantes, vagabondes, fugitives, semblables en tout à leurs caprices ; mais elles ont une peur effroyable qu'un poëte moraliste ne vienne à leur parler de leur devoir, leur recommander la modestie, la pudeur, leur apprendre qu'il n'y a point de mérite à ne rougir de rien, & qu'on peut être aimable sans être livré au vice.

Manquer de pain , d'argent (a), être logé dans un grenier ouvert à tous les vents ; quel destin glorieux & noble quand c'est celui de la vertu ! Héros fameux dans les combats , & qui avez usurpé ce nom , cédez tous à celui qui lutte contre l'infortune , qui dompte par un travail courageux les besoins renaissans que lui imposa la nature. Humiliez-vous , mortels enorgueillis de vains titres , humiliez-vous devant celui qui dans l'obscurité se suffit à lui-même , & qui loin de la bassesse & de l'adulation ignore même s'il est des grands , froids & dénaturés. Le plus grand des mortels est celui qui subjugué sa destinée , qui ne mendie pas baslement sa subsistance , qui n'a jamais ouvert une main avilie pour fléchir l'indifférence altière d'un homme opulent. Je braverai la délicatesse françoise , qui me paroît fautive en ce point. Je ne sacrifierai point à un goût factice l'abondance & la variété des sujets , la force & la vérité des peintures. Je n'irai point

(a) Nous méprisons sans mesure celui que la nature a fait notre égal. Quelques sacs remplis d'un métal blanc ou jaune ont établi des distances effrayantes , qui semblent plus séparer l'homme de l'homme que celui-ci à certain égard ne l'est des animaux. Voilà sans contredit le plus horrible vice qui attaque notre génération. Aux yeux de celui qui fait réfléchir il n'y a peut-être qu'un grand malheur sur la terre , c'est l'épouvantable disproportion des fortunes.

fermer les sources les plus abondantes du pathétique, pour flatter ou tromper une génération présente. Je songerai que l'homme de tous les siècles est-là qui m'écoute. Je me dirai que le poëte est l'interprète des malheureux, l'orateur public des opprimés ; que son emploi est de porter leurs gémissemens aux oreilles superbes qui, tout endurcies qu'elles sont, entendront le tonnerre de la vérité, en seront étourdies ou touchées ; car le méchant lui-même est obligé de combattre pour vaincre la nature & la pitié. Et qui sçait si dans les arts il n'est point un moment de terreur & de vérité, qui amolliroit ce cœur de pierre & le rendroit à sa sensibilité primitive ? Voilà le grand œuvre du poëte, j'en conviens. A l'exemple des chymistes ne nous décourageons pas, & cherchons une transmutation plus importante & plus belle (a).

Je mépriserais donc ces froids critiques, qui favent tout hors l'art de sentir vivement ; & que n'ai-je assez de talent pour porter sous les

(a) C'est un bel art, que celui de développer les affections sociales, qui distinguent l'homme des autres êtres. Doué d'une ame sensible, fait-on jusqu'à quel point on pourroit le conduire par l'attrait inné du sentiment ? Les législateurs ont souvent traité l'homme comme un animal féroce, sur qui on devoit appuyer le joug des loix. Ces infortunés politiques ont ignoré qu'on le mene par des moyens souples & doux. C'est le poëte, a dit quelqu'un,

yeux du riche le tableau d'un hôpital , où souvent celui-ci a abandonné son bienfaiteur , ou son pere ? Je ferois frémir le cœur que la compassion la plus vulgaire n'a jamais pu ébranler. En offrant l'histoire de tant de dureté, le bonheur des méchans, ou, pour mieux dire, leur calme affreux seroit du moins interrompu pendant quelques heures. Un hôpital ! dira-t-on ?.. Oui, & si l'on me fâche je transporterai la scene à Bicêtre. Je révélerai ce qu'on ignore, ou ce qu'on oublie. Je peindrai un homme qui quelquefois n'a été qu'imprudent, se débattant toute la vie dans les bras de la rage & du désespoir. Je ferai voir comme on traite l'espece humaine ; & c'est en ouvrant les *cabarets* ou cet enfer qu'on nomme la *salle de force*, que je m'enorgueillirai peut-être des couleurs d'un pinceau que j'ai consacré à honorer ou à venger l'humanité. Elle me prêterait alors cette énergie qu'elle accorde quelquefois à ses adorateurs. Vous ferez épouvantés, juges orgueilleux, ou vous ne me lirez pas (a).

qui donne la vie morale aux connoissances mortes du raisonnement.

(a) On a tant donné aux arts de luxe , & je comprends assurément sous ce titre, ces petits vers, ces madrigaux, ces niaiseries poétiques, qui conviennent si peu à l'état actuel de la nation : on a tant perfectionné ce genre futile, que si l'on eut tourné vers des idées utiles la moitié

Nature ! humanité ! droits sacrés , immuables ! droits perpétuellement violés ! puisse tout écrivain rendre hommage à vos augustes simulacres , détester , mépriser & flétrir les monstres qui voudroient effacer de la langue jusqu'à vos noms respectables.

Que la vérité a d'autorité & d'empire ! comme le tableau devient majestueux & intéressant , lorsqu'on ne peut nier la ressemblance ! L'objet réel feroit une moindre impression , parce qu'il enleveroit à l'ame , par une sensation plus forte , la volupté de se replier sur elle-même.

Mais voir les conditions humaines les plus basses , les plus rampantes ! ajoutera-t-on encore , les mettre sur la scène ! un tisserand ! un ouvrier ! un journalier ! Et pourquoi pas ? (a) :

de l'esprit qu'on a vainement employé pour des bagatelles , nous serions le peuple le plus sensé de l'univers , le plus éclairé sur nos vrais intérêts.

(a) Un des grands défauts de nos gouvernemens modernes (& surtout en France) est d'avoir marqué une distance humiliante entre les hommes. C'est presque une ignominie aujourd'hui que de travailler pour se nourrir , se vêtir & entretenir une famille. C'est être un homme honorable que d'être paresseux & inutile. Mais aux yeux de la raison celui qui paye pour un service rendu , ne doit-il pas être jugé inférieur à celui qui n'a reçu que le signe en livrant la valeur réelle ? En parcourant les rues de Paris , je repete tout bas les vers pensés de la belle & philosophique *Épître au Peuple* de M. Thomas : qu'elle est vraie ! Dans des tems que l'on appelle barbares , & plus judicieux que les nôtres , nul métier n'étoit ignoble. Si cer-

Homme dédaigneux, approche, que je te juge à ton tour. Qui es-tu ? qui te donne le droit d'être hautain ? Je vois ton habit, tes laquais, tes chevaux, ton équipage (a) ; mais toi, que fais-tu ? ... Tu souris, je t'entends ; tu es homme de cour, tu consumes tes jours dans une inaction frivole, dans des intrigues puériles, dans des fatigues ambitieuses & risibles. Tu ruines tes créanciers pour paroître un homme *comme il faut*. Ah ! que tu serois content, si tu obtenois le poste que tu brigues. Là tu pourrois à ton aise dévorer la substance de ce peuple que tu regardes comme la volaille de ta basse-cour. Il ne te faut plus qu'un parchemin, pour faire gémir une province entière & lui ôter ses mœurs. Vil esclave, qui rampes

te profession est bonne, nécessaire, utile ; réponds, homme imbécille, pourquoi l'avilis-tu ?

(a) Quelle sottise dans Desfouches, de vouloir insinuer qu'il y a dans le sang d'un gentilhomme des qualités inhérentes qui n'appartiennent pas à un sang roturier, & d'avoir composé d'après ce stupide système ou plutôt d'après cette basse adulation sa plate comédie de *la force du sang*. C'est bien là un ouvrage anti-philosophique. Aussi est-il tombé, parce qu'il n'est rien de beau & de durable que ce qui est vrai & raisonnable. Desfouches est un auteur bien froid, presque sans physionomie, & dans trente pièces il n'y en a pas une seule de génie. Cependant nous lui devons le Philosophe marié & le Glorieux, où se trouvent des situations & de très belles scènes. Mais La Chaussée me paroît bien au dessus de lui.

par cupidité ! tu perfectionnes l'art d'opprimer , & tu bois l'opprobre pour imprimer la servitude à quelques-uns de tes semblables. Voilà à la lettre comme tu fers l'Etat , voilà comme tu remplis la dignité d'homme ; verge avilie du despotisme , un tisserand , son bonnet sur la tête , me paroît plus estimable & plus utile que toi. Si je te mets sur la scène , ce fera pour la honte. Mais ces ouvriers , ces artisans peuvent y paroître avec noblesse ; ce sont des hommes , que je reconnois tels à leurs mœurs , à leurs travaux. Et toi , né pour l'opprobre du genre humain , plutôt à Dieu que tu fusses mort à l'instant de ta naissance !

Je ne veux point que ces ouvriers soient élégans & parés , ainsi qu'on les représente dans nos fades opéra-comiques. Si je mets des paysans sur la scène , on ne les verra point ornés de fleurs & de rubans , prenant le ton pastoral & chantant comme *Clerval*. Il me semble voir nos femmes de condition qui s'habillent en villageoises ; elles prennent bien la grosse cotte rouge , le bavolet , mais elles n'ont ni hanches , ni gorge , ni bras , ni teint frais , ni couleurs vermeilles : ce sont toujours des femmes de la ville. A chacun son habit , sur le théâtre comme dans le monde.

C H A P I T R E XII.

Des Défauts à éviter dans le Drame.

JE bannis, comme de raison, ces excursions extravagantes, ces plans romanesques, ce mélange confus des teintes, cette multitude d'incidens & cette nature plate ou grossière qui n'offre aucun intérêt. Je veux & j'exige que le tableau ait les charmes d'un coloris naturel; que le prestige d'une action simple y reigne, & non cet amas absurde d'intérêts compliqués qui détruisent l'attention & sechent le cœur (a).

Loin aussi ce composé bizarre qui admettroit des plaisanteries voisines du pathétique, & qui

(a) Il ne suffit pas d'imiter la nature, il faut choisir les objets, les traits d'imitation; elle ne doit pas être une copie froide & servile, mais une peinture sage & éclairée, qui déguise la difformité & ne laisse entrevoir que ce qui peut servir à l'ensemble & à l'effet du tableau. Le Drame (on ne sauroit trop le répéter) est la représentation, le tableau de la vie bourgeoise en toutes ses situations, soit gaieté, soit douleur, soit sentiment, soit morale. Mais est-ce un Drame qu'un roman en dialogue? est-ce travailler pour un but moral que de nous donner le tableau d'une complication d'aventures extraordinaires? où est le but? à quoi cela peut-il servir?

ne feroit naître les larmes que pour les effuyer. Que la raison & le sentiment dominant, & ne soient jamais éclipsés. Le Drame ne doit pas être un cours de morale ; mais je ne hais point qu'elle y soit répandue : dût-on en blâmer un peu la profusion. La perfection toutefois fera de ne dire que ce qu'il faut.

Il faut faire parler la nature, & non la faire crier. Ces momens convulsifs, réservés à l'acteur & faits pour lui, n'entrent point dans l'imitation simple & facile des mœurs de la nature : on voit l'effort du poëte, & le charme de l'effet est rompu.

Il faut éviter de même cette imitation absolue, qui enleveroit à l'art ses ressources & sa couleur magique ; ne point faire comme en Italie, où quarante personnes sont à la fois sur la scène, le tout pour mieux représenter une assemblée. Là, dit-on, on voit un homme descendre de son carrosse avec tous les gens, donner ses ordres, se mettre à table, manger, boire, prendre son café. Ce tableau est vrai, mais inepte à saisir. On a fort bien remarqué que la sagacité de l'esprit aime à se mêler à la sensibilité du cœur, & que vouloir tout peindre c'est ôter au premier un des plus vifs plaisirs qui servent à confirmer les voluptés de l'ame. D'ailleurs les moyens d'illusion étant variés à l'infini, n'est-ce pas en détruire la source que d'offrir l'objet, au lieu de le laisser entrevoir à l'imagination ? Celle-ci aime à créer

ses jouissances; & plus elle ajoute au tableau par sa propre activité, plus elle le rend neuf, riche, intéressant. Il est donc des choses qu'il faut éloigner de la scène, parce qu'elles ne disent rien à l'intelligence, & qu'elles ne constituent qu'une vérité plate & servilement rendue: on préférera toujours de la voir jaillir sous le pinceau magique de l'art, quelque commune qu'elle soit. Alors elle paroîtra embellie, parce que le poëte aura révélé à l'ame un langage ingénieux & nouveau pour elle, qui aura flatté ses facultés secrètes, en leur offrant une manière inusitée de voir & de sentir. Si l'illusion étoit entière, parfaite & d'une durée continue, elle cesseroit d'être agréable; & comme l'a fort bien découvert La Motte, c'est la réflexion en se repliant sur elle-même, c'est la secrète comparaison de l'art rivalisant la nature, qui fait le charme du théâtre; la réflexion détruit ce qu'il y a de trop fort, elle ajoute aux traits trop légers ou délicats. Aussi l'art crée-t-il une multitude de tableaux, qui, quoique vrais & bien ordonnés, n'ont jamais existé & n'existeront jamais dans toute leur exactitude: mais l'imitation dérivant à la fois de l'esprit & du cœur, agrandit la sphere de nos plaisirs. Ils en deviennent plus variés, plus féconds & plus vifs.

Il faut observer en même temps que les scènes aient une certaine étendue; car comment traiter telle situation véhémence, si elle n'est

pas conduite & développée dans tous ses points ? Je ne puis souffrir ces petites scènes écourtées qui regnent dans nos comédies modernes, & qui ressemblent à celles de l'opéra comique (a) : ce ne sont que des esquisses. Il n'est point d'éloquence sans plénitude. J'aime mieux cette surabondance qui annonce la vie du Drame, que cette manière sèche & avare. Voyez deux hommes agités de passions différentes ; voyez comme ils se choquent, comme ils se pressent, avec quelle volubilité s'échappe le torrent de leurs paroles ? Reconnoissez-vous-là cette précision recherchée, ces phrases compassées, que l'on nous donne aujourd'hui pour l'effet du goût le plus sûr ? Un style abondant convient au Drame ; l'esprit moderne le tue : le sentiment le vivifie, & le sentiment est comme un fleuve qui n'est point gêné par des digues. La précision rigoureuse n'est convenable que dans ces momens terribles, dans ces momens de feu, où un seul mot, un seul accent, un seul cri, réveille l'intérieur de l'ame. Elle ne repose point alors ; elle s'agite fourdement & se consume elle-même.

(a) L'opéra comique dont nos François sont idolâtres, a fait tort au théâtre national. Ces petites scènes tronquées, à peine indiquées, ont fait trouver longues toutes celles qui visioient à l'éloquence. Le François craie depuis, comme le très imbécille & très sublime Sultan des Mille Et une Nuits : *trop long, trop long, trop long.*

Voyez toutes les belles scènes de Cinna, de Sertorius, de Mahomet, de Zaïre, d'Oedipe, de Brutus, de Rome Sauvée ; elles ont une certaine étendue où joue l'éloquence. Si quelquefois elle venoit à passer les bornes, ô l'heureux défaut que celui qu'on peut effacer d'un coup de crayon, & que peu d'auteurs pechent ainsi !

On a dit des harangues de Démosthène que plus elles étoient longues, & plus elles étoient belles. J'en dirois autant de certaines scènes.

Ne murmure-t-on pas lorsqu'on voit deux personnages intéressans, dont on attendoit un débat vif, prolongé, soutenu ; se retirer après s'être lancés quelques phrases, & au lieu d'un combat n'avoir offert qu'une simple escarmouche ?

Comme l'enclume repousse le marteau, ainsi le dialogue doit opérer une réaction continue & fréquente : on ne peut pousser trop loin la chaleur, la rapidité, la force du raisonnement & même ses détours. Corneille est le grand maître en cette partie. Si l'auteur observe les gradations nécessaires, une belle scène aura comme une pièce entière son exposition, son nœud & son dénouement. Et comment se résoudre à esquisser, lorsqu'on a les couleurs les plus vives à transmettre & à fixer sur la toile ?

- Gardez-vous d'offrir une action qui ne soit pas vraisemblable. C'est-là la plus difficile & la plus importante règle de toute Poétique.

Mal-

Malgré le génie du poëte l'illusion disparoîtroit. Les beaux vers, les admirables vers de Semiramis, sa pompe, sa noblesse, tout l'art enfin de cette piece ne me fait pas ajouter foi à ce tissu de circonstances extraordinaires; je sens, malgré moi, qu'elles sont de pure invention. La vérité elle-même n'a pas toujours les caracteres de la vraisemblance. Si donc vous inventez la fable, qu'elle soit soumise à toutes les loix, non-seulement du possible, mais des lieux, des tems, des mœurs, des personnes; & n'en croyez point l'ardente imagination de certains hommes passionnés qui voient tout probable, ou la dialecte subtile de quelques philosophes qui veulent voir la liaison des moindres événemens; mais consultez plutôt la logique de la classe mitoyenne, qui ordinairement pèse le motif, encore plus que le fait. Ce seront les motifs qui m'indiqueront clairement, pourquoi telle action qui me paroît singuliere, a été faite plutôt de cette maniere que d'une autre.

Si vous bravez l'unité de tems, que l'on a fixée à vingt-quatre heures, vous ne ferez pas une grande faute. Corneille prétendoit, avec raison, qu'elle pouvoit s'étendre jusqu'à trente. Vous pourrez aller encore au-delà, si votre Drame l'exige. Une regle stricte seroit une ineptie, parce qu'elle fermeroit la porte à des beautés d'un nouvel ordre. Avec de l'adresse & de l'intérêt soixante heures peuvent s'écou-

ler comme vingt-quatre. Le spectateur a-t-il la montre en main, lorsqu'il est ému ou fortement intéressé ?

L'unité de lieu, plus gênante encore & plus incommode, est bien moins respectable. Elargissez votre scène, pourvu toutefois que le point de vue ne fuie pas à une distance trop éloignée, & que le changement de lieu ne se fasse que dans les entr'actes ; jamais ailleurs.

Si l'unité de lieu permet l'enceinte d'une grande ville, pourquoi défendrait-elle un espace de trois ou quatre lieues, distance que l'on franchit tous les jours avec tant d'aisance ?

A quoi ont servi ces règles sévères que de crédules auteurs ont suivies littéralement ? A faire du théâtre, comme on l'a dit, une espèce de parloir, d'étouffer l'action, à la concentrer dans un point unique & forcé, dans douze pieds carrés. Voyez les belles scènes de Shakespear. César traverse la place publique : il est entouré des sénateurs ; Cassius, Brutus, & Casca méditent à part leur juste vengeance. Le peuple se précipite en foule. On entend la voix de l'astrologue qui sort des rangs pressés & qui crie : *César, prends garde aux Ides de Mars !* Comme la vérité historique est saisie, comme je reconnois au ton populaire de César cet ambitieux qui, malgré son grand cœur & son ingénieuse clémence, mérita le poignard dont le perça Brutus.

Les anciens avoient le même avantage sur les modernes ; chez eux le lieu de la scène est mouvant, il en résulte une vérité qui frappe. Pourquoi craindrions-nous de l'adopter, nous qui avons tant besoin de vérité, nous toujours livrés à l'imitation.

Mais il est une unité qu'il faut respecter avec scrupule, & dont il ne faut jamais s'écarter ; c'est l'unité d'intérêt ; pour celle-là l'examen ne fait que fortifier les raisons qui déterminent à en faire une règle inflexible en tous sens. C'est elle qui attache le spectateur, qui fixe son ame toute entière, & qui ne lui permettant aucune distraction réunit en un seul point le faisceau de ses idées. Ainsi les rayons du soleil rassemblés acquierent une force qui dissout les métaux & la pierre. Tout concourt alors à favoriser l'illusion, à la rendre pleine & durable. Voilà pourquoi cette règle si simple & si féconde sera adoptée de toutes les nations, qui voudront avoir un théâtre régulier. Enfin, c'est la seule règle essentielle que je connoisse, & qui ne dépend point du caprice des hommes. Tout Drame où l'intérêt principal sera partagé, sera un ouvrage imparfait. Celui où tout tendra à un seul & même effet, où l'action sera une, nous remuera, nous agitera jusqu'au fond de l'ame, nous arrachera des larmes malgré nous. Lisez le Philoctète de Sophocle, & vous aurez le plus bel exemple que l'on puisse citer.

C H A P I T R E XIII.

Du caractère qu'il faut imprimer au Drame.

ELEVEZ d'ineptes clameurs sur la prétendue décadence du goût, vous qui ne faites résider ce mot que dans l'appercevance de quelques fautes minutieuses, vous qui n'envisagez jamais l'ensemble, vous dont la moindre nouveauté effarouche la vue, vous qui ne pouvez soutenir toute élévation, je ne ferai jamais sensible qu'à la perte du temps que j'ai employé à vous lire.

La vérité est l'aliment de la saine éloquence. Si nous voulons faire descendre des maximes justes & précises dans la tête du peuple, offrons-lui des Drames qui lui conviennent. Mais on ne sçait rien faire comme il faut, on accumule les moyens pour ne produire aucun effet. Dans nos colleges on donne à lire à des enfans ce qu'ils n'entendent pas; on leur met entre les mains Horace & Tacite, & des hommes faits ont besoin de tout leur génie pour saisir & suivre les idées de ces écrivains profonds. Il en est de même au théâtre. On offre à la multitude des piéces politiques ou compliquées, des intérêts étrangers, une élocution conventionnelle, une nature toute factice; tandis qu'elle ne demande qu'à verser des larmes sur les

malheurs qui la touchent, & qu'elle sent le plaisir attaché à ces larmes. Quelle mal-adresse d'oublier que l'homme est une cire docile à la main qui la pâtrit !

On a étudié les anciens, & l'on a bien fait ; mais ce n'est pas chez eux qu'on trouvera une connoissance détaillée des hommes actuels. De nouvelles générations ont apporté de grands changemens dans cet être moral (a), dans ce prothée, qui en échappant revêt toutes les formes. Un tact sûr n'est le résultat que d'une longue étude ; & la conversation d'un paysan n'échauffe plus aujourd'hui qu'une scène d'Euripide.

Il reste à imprimer au Drame un caractère d'utilité présente, la connoissance de l'homme & des choses avantageuses à la société. Voilà l'étude par excellence, & celle qui appartient à l'auteur dramatique (b).

(a) L'imprimerie, la poudre à canon, la découverte du nouveau monde, les postes, les lettres de change & la prétendue balance de l'Europe, ont renversé tout le système ancien ; c'est une politique absolument nouvelle, & les mœurs civiles suivent invinciblement les agitations politiques.

(b) L'homme modifié par les gouvernemens, par les loix, par les coutumes, devient différent de lui-même. Ainsi les règles antiques du goût doivent changer & s'identifier aux nouvelles coutumes & aux nouvelles idées. Les pédans seuls, les Longue-pierre, les Cléments, les gens de

Je veux absolument reconnoître dans quelle année il aura composé son ouvrage; & comme la terre a deux mouvemens, l'un qui lui est commun avec le systême planétaire, l'autre qui lui est particulier, je veux que l'auteur envisageant la série des siècles ne perde pas de vue les intérêts du moment où il écrit; je veux appercevoir le reflet des affaires qui agitent la nation; je veux entendre un homme au fait de ce qui se passe autour de lui, & qui ne soit pas neuf à ces opérations vastes & curieuses qui mettent l'Europe en action: mouvemens compliqués & qu'il n'est plus permis d'ignorer (a).

Des millions d'hommes privés du nécessaire, pour nourrir le luxe scandaleux d'un petit nombre de citoyens oisifs, ne feroient pas du moins

college crieront *vivent les Grecs! vivent les Grecs!* L'homme de sens dira: „voyez vos compatriotes, ou n'écrivez „pas. Ce n'est point l'homme en général qu'il faut peindre, c'est l'homme dans tel tems & dans tel pays.” Qui ne commencera pas par connoître les hommes avec lesquels il vit, ne fera aucun progrès dans l'art du théâtre: je lui suppose du génie, il ne réussira pas encore. C'est une main brillante qui se promène sur un clavecin, mais qui ne connoît pas les notes & le secret des accords.

(a) Je sçais un gré infini aux trois cents gazettes qui circulent dans notre Europe sous différens titres; il n'y a rien qui donne plus à réfléchir, & je déclare que je les lis autant qu'il m'en tombe sous la main. Honneur donc & salut à tous les gazetiers de ce monde.

vengés par la plume du poëte ? il ne s'élèveroit pas contre cette injustice ? il ne diroit pas hautement qu'elle n'a pas d'autre moyen pour se réconcilier avec la morale que de rendre à l'indigence ce qu'elle lui a enlevé ? il étoufferoit le cri profond de son ame , & profaneroit ainsi les plus nobles ressources de l'art qui peut devenir le plus utile aux hommes ?

Non , c'est à lui d'immortaliser l'innocent opprimé par le pouvoir le plus formidable , luttant seul avec constance , & sortant victorieux quoique déchu de ses dignités , refusant tous les avantages qu'on lui propose pour paroître seulement pardonner à son oppresseur. C'est au poëte de peindre ce caractère admirable , étonnant & presque unique. On rendra hommage dans tous les tems à sa grandeur d'ame : c'est la fermeté de la vertu ; elle connoît la dignité d'homme , elle n'en fait pas un trafic honteux.

Toutes les inégalités produites dans le gouvernement politique doivent disparoître devant son œil élevé ; car s'il travailloit à resserrer ces liens malheureux , il seroit barbare & deviendroit le fauteur de la tyrannie. Il doit tendre , au contraire , à rétablir l'égalité naturelle , parce que telle est la loi primitive fondée sur la constitution de la nature humaine. Il sentira , sans doute , la nécessité des conditions différentes ; mais il sentira encore mieux la nécessité que tous les individus redeviennent égaux

devant les loix. Ses tableaux feront donc toujours conformes à ce grand principe, d'où il résulte que les hommes ne peuvent être dépendans que pour leur plus grand bonheur (a).

Et n'est-ce pas au-poète, en qui la persuasion est active, c'est-à-dire, fait se communiquer, & dont le cœur sensible a des idées inaccessibles au commun des hommes ; n'est-ce pas à lui, dis-je, qu'il appartient d'être législateur, en montrant la mesure & l'étendue de nos

(a) Dans de très gros livres composés par des jurisconsultes qu'on appelloit alors de très habiles gens, on a mis en question si l'Europe appartenoit à une douzaine d'hommes, ou si cette terre étoit vraiment la nourrice commune de tous ceux qu'elle porte sur son sein ? On a gravement balancé la question de savoir si un homme appartenoit à un empire ou cet empire à un seul homme ? On a examiné s'il régnoit de droit divin ou par le consentement des peuples ? Enfin, après qu'on a eu perfectionné l'astronomie, (fort curieuse & fort indifférente à notre bonheur,) après qu'on eut bien pesé les astres & démontré les loix éternelles de la gravitation, on est parvenu (par où on auroit dû commencer) à reconnoître les loix qui unissent un homme à son semblable. Il y a dix mille volumes sur la jurisprudence, où l'on ne s'est pas seulement avisé d'établir le droit naturel. On a même appelé citoyens utiles à la patrie les plus grands ennemis de cette même patrie. Sans quelques philosophes, gens qui aiment à remonter aux principes, les pauvres humains n'auroient pas la propriété de leur personne, établie même en idée.

obligations mutuelles ? Les premiers législateurs ont été des hommes grossiers, qui n'ont paru attentifs qu'à empêcher les grands crimes, les délits, les violences publiques. Mais celui-ci, doué d'une sensibilité exquise & permanente, étend le code moral & le subdivise dans tous les points du sentiment intérieur ; il ne juge plus l'homme d'après les loix gravées sur la pierre ou sur le parchemin, mais sur celles qui pour être invisibles & cachées n'en sont pas moins universellement reçues, parce qu'elles composent, pour ainsi dire, la structure délicate de notre conscience. De-là jaillit cette philosophie morale, qui est toute autre que la raison du monde ; elle condamne ce qu'il tolère, elle punit lorsque celui-ci récompense, elle flétrit comme vice ce qu'il érigeoit en vertu.

Et quand les tribunaux ont prononcé leurs arrêts contre le pere injuste, l'enfant dénaturé, le dépositaire infidèle, le fourbe, l'hypocrite, le voleur titré, le violateur de ses sermens, le scélérat en faveur ; &c. si le poëte venoit à son tour produire sur la scène ces monstres de la société, & confirmer par les applaudissemens du peuple le triomphe des loix, que ce second arrêt émané du génie auroit de force, d'éclat & de puissance ! comme la nouveauté des faits encore récents prêteroit un solide appui à ses talens ! comme les esprits à peine sortis de cette balance où les retenoit l'élo-

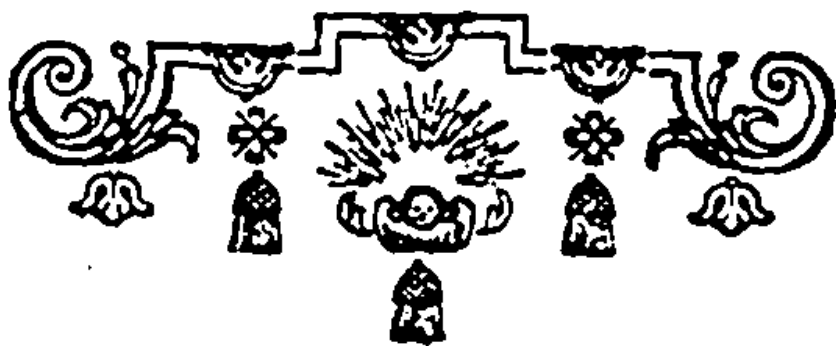
quence égale des défenseurs des deux adversaires, se porteroient rapidement du côté de la vérité ! C'est ainsi qu'une poutre énorme, lentement balancée, après avoir perdu son équilibre tombe d'un côté & s'y fixe pour jamais. Et quel fruit avantageux résulteroit de ce second appareil ! Le coupable frémiroit de porter à la face des tribunaux des crimes qui ne demeureroient pas ensevelis & confondus dans la poussière du greffe, mais qui fortiroient de l'ombre pour être immortalisés sur le théâtre (a) ;

(a) J'ai lu une fois dans ma vie *les Causes célèbres de Gâ-yot de Pitaval*. On sait que l'ouvrage est écrit d'un style diffus, pesant, qu'il est mal fait, mal digéré & d'une prolixité insupportable, & cependant je n'ai jamais rien lu qui m'ait aussi pleinement attraché. Le sceau de la vérité empreint au milieu de ces événemens singuliers, extraordinaires & récents, jettoit dans mon âme un intérêt que les plus brillantes fictions des plus grands poètes & des meilleurs romanciers n'ont jamais su produire, quoique j'aime passionnément les poètes & surtout les romanciers. Je me disois à chaque instant : „ quoi, cela est arrivé ! je „ ne puis douter de la réalité des faits. Voici tous les „ témoignages sous ma main. Je suis tous les détails : ils „ sont plus incroyables que ceux d'un roman, & ceci n'est „ pas un roman ! Voilà comme jouent les passions humai- „ nes ! D'un côté, leurs ruses, leurs détours, leur finesse ; „ de l'autre, leur emportement, leurs écarts, leur fureur. „ Le théâtre où elles ont représentées, est celui où je me „ trouve, où je pourrai représenter à mon tour. Que „ fais-je ? les mêmes acteurs m'environnent, peut-être les

il se diroit: „ la nation entiere verra mon op-
 „ probre , le tems ne pourra l'effacer , &
 „ un cri universel s'élèvera contre ma mé-
 „ moire.”

Il est donc singulier qu'on aille rechercher dans l'antiquité la plus reculée & dans les tenebres de l'histoire des faits qu'on dénature , tandis qu'on a sous les yeux des faits récents & non moins instructifs , qui échaufferoient encore l'imagination du poëte & celle de la multitude : mais le poëte se trouve nécessairement plus à son aise , en dessinant des personnages dont on ne connoît plus la physionomie.

„ mêmes acteurs ! ... Ah ! ce sont ceux-là qu'il m'importe
 „ de connoître , préférablement à ceux des siècles d'Ho-
 „ mere , de Virgile , du Tasse”. *Nibil sub soie novum* ,
 a dit Salomon ; mais les événemens de toute nature ,
 arrivés depuis lui , prouvent qu'il est des choses incon-
 nues sous le soleil.



C H A P I T R E XIV.

Développement du précédent, vu du côté politique.

QUI empêcheroit de faire servir le théâtre aux honneurs publics (a) ? Lorsqu'un héros auroit sauvé ou vengé la patrie, au lieu de faire jaillir ces feux d'artifice (jeux d'enfans dissipateurs), si l'on portoit sur la scene la tente du général, qu'on le vît dressant ses plans, méditant l'attaque, combinant ses moyens, animant ses officiers; qu'on suivît le feu de sa valeur, les pas gradués de son intelligence; qu'on le vît revenir vainqueur; que le tableau fût exact, détaillé; qu'on transportât sa famille dans la tente, que le peuple joignît ses acclamations... cela vaudroit bien, je pense, la couronne de lauriers que la main d'une actrice offrit dans ce siècle à Villars & à Maurice.

(a) Les poètes comiques d'Athènes ne se bornoient pas à satyriser, ils louoient publiquement les grands hommes, ils offrirent leur tribut d'éloges au juste Aristide; & lorsque Eschylle, dans une de ses comédies, le peignit d'un seul trait, dans un vers grec qui disoit *Il est moins jaloux de paraître équitable que de l'être*, tout le monde fixa les yeux sur l'homme juste.

L'intérêt politique ne sera pas mis à l'écart. Ces exemples frappans, qui retracent la destinée des empires & qui servent de leçons aux rois & aux hommes, ne sont pas étrangers au Drame; ils peuvent s'y montrer (a) dépouillés

(a) Qui ne conçoit la possibilité d'un drame politique, où figureroient les ambassadeurs & envoyés des principales puissances de l'Europe, où l'on pourroit ouvrir les cabinets des ministres, exposer ce qui se passe dans le conseil des rois, discuter les intérêts nationaux, les balancer avec leurs prétentions respectives, dévoiler ces premiers ressorts qui font les grands événemens & qui avec la malle d'un courier vont changer la face des empires. La majesté, la grandeur, la variété du tableau, où se verroit la morale des cours, le caractère des grands, leurs intrigues, les principes des dépositaires de la fortune générale, imprimeroient sans doute un intérêt de réflexion qui plairoit à des hommes. Quelle source de plaisir & d'instruction que d'embrasser d'un coup d'œil la situation curieuse de l'Europe, situation chancelante! & les divers balancemens de ces vastes corps qui se craignent, se menacent, s'observent, se heurtent, & malgré leurs débats ne se soutiennent tous que l'un par l'autre. Quoi de plus attachant que le langage des têtes couronnées, qui toutes avec le levier de leurs armées cherchent le point d'appui d'Archimede! La fortune qui, comme en se jouant, en frappant ou exilant une seule tête, viendrait à déranger d'un coup de main l'assiette de plusieurs trônes & renverser l'édifice des plus magnifiques projets, ne contribueroit pas peu à rendre le spectacle piquant. Un homme instruit & doué d'un style pittoresque (comme l'auteur, par exemple, de *l'Histoire du Commerce des deux Indes*) réuniroit, ainsi que dans un mi-

de cet appareil menteur qui plaît aux grands enfans. Comme l'inspection d'une dent suffisoit au célèbre Duverney pour juger à quel animal elle avoit appartenue, il ne faudra de même au philosophe qu'une cabane, une chaumière, un toit de roseaux, pour révéler la grandeur ou la foiblesse d'un royaume. Que dis-je ? n'est-ce pas sous le chaume que se ré-

roir, la scène immense où se meuvent à la fois & dans le même tems tant de différens personnages. En ne choisissant que ceux dont la main bat à coup sûr le premier rouage de ces machines énormes & compliquées, on connoîtroit les véritables symphonies de ce concert discordant, que nous écoutons tous sans y rien comprendre ; on distingueroit & leur jeu marqué & le caprice de leur jeu. L'effet rapproché de la cause offriroit des contrastes qui réjouiroient, je pense, les philosophes. Qu'on ne dise point que les femmes seroient exclues de ces pièces historico-politiques ; elles y joueroient assurément leurs rôles comme ailleurs, & tempéreroient par le spectacle des folies humaines le sérieux de ces graves représentations. Celles-ci serviroient merveilleusement de leçons aux jeunes princes, parce qu'ils verroient sans étude & dans l'espace de quelques heures ce qu'ils ne voient ordinairement jamais, à cause de l'étendue & de la disproportion des objets rapprochés sous un même point de vue ; ils apprendroient où ils en sont, ils verroient leur place, le sommet pointu de la pyramide & sa large base : & ceux qui, comme moi, ont le bonheur de n'être pas princes, choisiroient alors comme bon leur sembleroit, de la fonction d'Héraclite, ou de celle de Démocrite.

velent ces vérités saintes & sublimes qui fuient les palais des monarques ? La maladie de l'arbre est dans les racines obscures , & non dans cette tête qui paroît pompeuse. C'est chez le paysan , chez le cultivateur , chez l'indigent , que ces vérités immuables se font entendre avec l'énergie & la simplicité de la nature. Là , si le poëte est habile , il pourra traiter de l'intérêt national avec plus de force , de succès , que s'il représentoit l'intérieur des palais. L'écorce de la plante n'est pas la plante même , & les fondemens d'un vaste édifice attestent sa chute ou sa durée. Il n'est point d'intérêt politique qui ne puisse être saisi , discuté avec la plus grande sagacité : il n'est point d'homme , quelque obscur qu'il soit , qu'on puisse regarder comme étranger à la cause publique ; tout citoyen est animé du même esprit , a les mêmes projets & les mêmes pensées.

On pourroit dans ces vues faire le *Commerçant* , qui réclamerait devant un ministre la liberté du commerce , (a) & qui prouveroit que

(a) Puisque toutes les nations aujourd'hui ne peuvent plus vivre indépendamment l'une de l'autre & que le luxe utile peut seul combattre le luxe de fantaisie , il faut écrire à l'instant sur toutes les banderolles flottantes de nos navires : *va , où tu voudras*. Les impôts appauvrissent le souverain : quand les souverains comprendront-ils cette vérité ? Que j'aime le commerce dans un port de mer ! comme ce peuple actif , ces flots de travailleurs , ce mouve-

toute entrave le gêne & bientôt l'anéantit. On pourroit déployer dans une belle scène politique, les raisons qui proscrivent ces droits usuraires, que le maltôtier exige au détriment de l'Etat, lorsqu'il feroit si facile d'exterminer le maltôtier avec ses exécutions (a) & ses misérables exacteurs. Une telle scène, revêtue d'un coloris touchant, intéresseroit sans doute la majeure partie des citoyens, tous victimes de cet abus qui obstrue les sources de l'abondance.

Le rappel de nos Freres exilés par Louis XIV pour des opinions dogmatiques, & qui demanderoient à rentrer dans leur patrie, offriroit aujourd'hui le sujet d'un Drame neuf & vraiment philosophique. On s'attendriroit à ce tableau, en voyant ces illustres infortunés soupirer après le champ de leurs peres, qu'un
ze-

ment perpétuel, ces canaux, ces chemins, ces voitures, cette circulation vaste & facile annoncent la santé d'un Etat qui se porte bien ! C'est le mouvement rapide du cœur qui lance le sang dans toute la machine & jusques dans les fibres les plus déliées. Obstruez ces canaux avec vos commis, vos péages, vos visites ; vous retirerez moins en voulant devenir plus riche.

(a) Il y a en France plus de 100,000 employés des Fermes ; c'est une armée dévorante, qui subsiste de brigandages particuliers, & qui est perpétuellement autorisée à faire la guerre à la partie indigente de la nation. Une armée ennemie feroit plus douce & plus traitable.

zele aveugle (a) leur a ravi, & venant offrir de nouveau à leur roi leur trésor, leur sang, & leurs bras.

Et si ces exécuteurs féroces, qui condamnent aux galeres, & quelquefois à la potence, un berger, parce que son troupeau aura suivi par instinct une source salée, étoient représentés sous les traits qui les caractérisent, on apprendroit enfin à la nation ce que font ces traitans, qui parlent aujourd'hui de beaux arts & de vers, (comme le bourreau parle quelquefois de compassion & de pitié) si polis dans leurs salons dorés, si barbares devant leur tapis verd, si âpres à retenir la moindre parcelle de leur odieuse usurpation.

On pourroit ranger aussi dans l'égoïsme le plus révoltant la demande de ces privileges exclusifs avec lesquels on rompt la tête des ministres. Comment un homme qui a quelque pudeur, ose-t-il aux yeux de la nation exposer un monopole nouveau & vouloir le légitimer à jamais aux dépens de ses concitoyens? Comment ose-t-il arrêter l'industrie & l'activité de ceux qui viendront après lui? Qu'il soit récompensé de ses découvertes, il le faut; cela est trop juste;

(a) Le fabuliste Esope, qui avoit le style de l'esclave, disoit à Solon, qui avoit parlé librement à Crésus: *On ne doit point approcher des princes, ou on doit chercher à leur plaire. Tu te trompes*, répondit Solon: *il faut n'en point approcher, ou leur dire la vérité.*

mais qu'il exige un impôt perpétuel & qu'il l'obtienne , voilà ce que l'on ne peut voir que sous le regne de la cupidité !

On a proposé avant moi de faire rentrer dans l'obscurité certains fanatiques qui voudroient jouer un rôle , de les immoler au ridicule en plein théâtre , ou plutôt à la foire : c'est un expédient facile & sûr pour corriger les fots à tête exaltée.

Enfin , pour démontrer qu'on peut traiter de nouveau jusqu'aux sujets de Moliere , sans l'imiter (a), on fait que Moliere s'eût beaucoup moqué des médecins , & qu'il a eu raison , parce qu'ils sont presque tous en France des charlatans aussi ignorans que hardis , livrés à leurs systèmes homicides , & dévorés à la fois du démon d'orgueil & du démon d'avarice , refusant leurs secours aux pauvres , & ne conve-

(a) On pourroit faire le Misanthrope , qui par air méprise les hommes , ou celui qui ne voit dans les hommes que des vices & qui seroit fâché de leur trouver des vertus. Mais il ne faudroit jamais mettre sur la scene un homme faisant profession publique de haïr les hommes , quelques injustices qu'il en auroit reçues. Ce seroit à la fois un monstre d'orgueil , & un détestable raisonneur , en ce qu'il rejetteroit sur l'espece le crime de l'individu , & qu'il se croiroit en droit de se venger sur tous. D'ailleurs , il n'y a plus de vertus , ni de retour à espérer pour celui qui dans le fond du cœur a méprisé le genre humain. En adoptant ce sentiment cruel , il n'a pu sans doute que se connoître & se rendre justice à lui-même.

nant jamais que leur méthode est cruelle, même après qu'ils en ont reconnu l'absurdité. Molière ne s'est cependant moqué que du pédantisme qu'ils affectoient; il tourneroit aujourd'hui en ridicule leurs phrases gentilles, leur bel esprit, leur afféterie, leur jargon flûté. Mais il appartiendrait à un philosophe de respecter en même temps le petit nombre de ceux qui honorent leur profession, sans contredire la plus respectable de toutes, lorsqu'elle est dignement exercée. Quoi de plus intéressant à mettre sur la scène qu'un naturaliste occupé du bien-être de ses semblables, veillant à leur conservation, mettant sa gloire à renouer le fil de leurs jours, rendant un fils à son père, une épouse à son époux, un héros à l'Etat, un grand homme à l'univers!

Et s'il nous falloit absolument une fiction, que le poëte trace le tableau d'un monarque philosophe; qu'on voie dans cette fable sublime, le repos & le bonheur de l'Etat, à côté de sa splendeur & de son abondance.

Il y a un grand homme, un vrai législateur, qui marchant sur les pas de Platon & de Locke, & les surpassant peut-être, a fondé la paisible société des Quakers. Penn est son nom: ses loix ont eu plus de vigueur & de force que celles que les conquérans ont imprimées par la terreur des armes. Un peuple vertueux les suit, les adore, & trouve en elles la source de tous les biens. A peine le nom de cet homme rare est-il

forti de l'obscurité, tandis que la renommée nous répète incessamment les noms de tant d'hommes sanguinaires. On a tenté même de le blesser des fleches du ridicule. J'ai vu d'autres personnes penser que *Philadelphie* étoit le nom d'une ville imaginaire & faite pour un roman. Ne pourroit-on pas montrer sur la scene l'ame simple & grande de ce philosophe unique, dont je ne commencerai pas ici l'éloge, parce que je ne le finirois point de sitôt (a) ?

(a) Penn étoit animé par le sentiment du plaisir de fonder une secte où puisse enfin s'établir la félicité publique; sentiment généreux, actif, inconnu à tant d'autres, & qui paroît même une folie au plus grand nombre. C'étoit un cœur véritablement attendri sur le malheur des hommes, & qui mettoit sa gloire à diminuer leurs calamités. C'est le premier homme (& ceci doit être remarqué) qui ait fait servir la religion à proscrire le grand crime des rois, la guerre. L'expression de ses loix est claire, positive, absolue, comme la voix auguste de la nature. Sans ce législateur trop peu connu, trop peu célébré, en voyant chez toutes les nations les plus éclairées la raison obscurcie & la férocité dominante, on auroit pu attribuer à l'homme une perversité naturelle; mais j'ose le dire, il a restitué à l'humanité toute sa gloire en formant cette vertueuse république, qui, cachée dans un coin de la terre, est à la fois le modele & la condamnation du reste du monde.

C H A P I T R E XV.

Réponse à quelques objections.

Ce genre, ai-je entendu dire, est fort aisé ; il sera le refuge des plus médiocres littérateurs. Qui ne fera pas un Drame ? un Drame en prose ! — Qui ? celui-là-même qui aura fait une bonne tragédie ; car il ne suffit pas d'avoir appris par cœur, Corneille, Racine, Voltaire, Crebillon, de s'être fait un esprit imitateur, de voler leurs hémistiches, de rimer richement : il faut avoir étudié le monde, les hommes, les caractères ; il ne faut point être neuf aux usages & aux détours de la vie civile ; il faut avoir réfléchi longtems, profondément, & bien connoître les convenances. Il n'est pas possible d'ignorer ces détails pratiques, ces entr'actes de la vie humaine, qui, en liant les grandes scènes, forment le véritable tableau du monde social. Il faut la main sûre d'un philosophe pour mêler le simple & le familier avec le sublime, pour avoisiner le plaisant au pathétique, sans confondre leurs nuances & sans les rendre opposées & choquantes (a). Tous ces faiseurs d'insipides tragédies

(a) L'Odyssée n'a-t-elle pas un mélange du pathétique & du familier, & ne respire-t-on pas dans ce poëme une na-

ne soupçonnent pas même combien les conditions jettent de diversité dans les idées des hommes. Au lieu de caractères vrais & naturels, l'auteur nous offre le sien ; & nous bâillons.

On contestera l'utilité du genre. Mais comparons les deux Joueurs du théâtre françois. Celui de Regnard m'offre un homme que je ne plains point , vil dans ses mœurs , lâche dans sa conduite. Qu'il est bien différent dans Beverley ! cet infortuné a une femme aimable , tendre , vertueuse , un enfant en bas âge. Je vois les pièges qu'on lui dresse. Sa misérable passion l'y conduit malgré lui. Quand il se trouve dans l'abîme , quand le désespoir le force à s'empoisonner , alors je me recueille , je frémis sur moi-même , je sens que dans la même situation je pourrois me rendre coupable du même crime. Que l'effet est différent ! Quel est le plus propre de ces deux spectacles à guérir un joueur ?

Quand Molière ouvrit une nouvelle route , il éprouva les oppositions que l'habitude produit sur les hommes. Le Parterre ne sçavoit quel accueil faire à ce genre , auquel il n'étoit pas accoutumé. Les comédiens qui ne jugent que par comparaison , appelloient les pièces de Molière des pièces bizarres (a) , comme on appelle aujourd'

ture plus douce & plus naïve que celle qui anime la superbe Iliade ?

(a) Ces gens qui citent le plus souvent les noms de Corneille , de Racine , de Boileau , de Molière , de La

hui nos Drame. Si ce grand homme n'avoit pas eu le courage de se roidir contre les difficultés, de voir la chute du Misanthrope d'un œil tranquille, de ramener le public par la farce du Médecin malgré lui, de savoir penser qu'une nouveauté sentée a un effet invincible, & que les applaudissemens répareroient l'injustice qu'il avoit essuyée; notre théâtre, peut-être encore

Fontaine, & avec des points d'exclamation, les auroient harcelés à coup sûr s'ils avoient vécu de leurs tems; & la preuve en est qu'ils attaquent avec indécence les grands hommes, leurs contemporains. Ils ne louent les premiers que parce qu'ils sont morts, & que c'est un moyen de plus de nuire aux vivans. Il est sûr qu'un auteur qui se porte bien n'obtiendra jamais, quelque génie qu'il ait, les hommages qu'on lui rendra lorsqu'il ne sera plus. Foibles juges que nous sommes, jaloux même à notre insçu, notre respect dépend beaucoup plus de notre imagination que de notre raisonnement. On n'a point vu Corneille, Moliere & Racine; on se les figure comme des demi-dieux: on outre l'éloge, comme on a outré pendant leur vie la censure. Les hommes de génie vivans ne paroissent guere que des hommes. En effet, on les a vu, on a mangé avec eux, on est entré en familiarité avec leur personne, on a surpris leurs foiblesses. Tout cela tourne au détriment de leurs ouvrages. Un écrivain qui se rendroit invincible obtiendrait, à mérite égal, plus de suffrages. O gens du beau monde, phrasiers élégans, & vous, bien moins légers, tristes & peîans journalistes, cerveaux durs, modifiés pour l'erreur, jugez-vous d'après ces faits, si vous savez vous juger.

dans l'enfance, n'en attireroit pas moins l'admiration de nos critiques.

Et qu'importe au poète que ses personnages soient d'un rang élevé, ou d'un état vulgaire ; ils existent, ils lui appartiennent. La nature sera-t-elle subordonnée au pinceau du poète, ou le poète à la nature ? Je veux l'embellir, la corriger, dira un critique. La corriger, mon ami ? corrige-toi toi-même de la folie de penser pouvoir faire mieux qu'elle.

Les adversaires du nouveau genre ne citent que des noms d'auteurs dont ils font à leur gré des législateurs, quoique ceux-ci n'y aient jamais pensé. Ils croient nous épouvanter avec ces grands noms, comme ces théologiens qui, au lieu de raisonner, citent les peres de l'église. Nous, nous leur citons des hommes à peindre. Qu'ont-ils à répondre ?

N'est-on pas étonné d'entendre dire à M. de Voltaire que tous les caractères sont épuisés ? Le pense-t-il lui-même ? ou voudroit-il plutôt nous le faire accroire ? ou bien auroit-il dessein de fermer la carrière après lui ? Il donne pour raison qu'il n'y a dans le monde que sept à huit caractères vraiment comiques. Mais il s'agit bien ici de comique. Le beau est répandu sur la face de la nature, il n'a point d'autres bornes que celles de cette mère féconde des êtres ; & l'on penseroit que quelques poètes auroient tari ces sources éternelles, d'où jaillissent presque à l'infini tous les traits qui renouvellent

& diversifient ce merveilleux spectacle ! Le vaste livre du monde n'est-il plus ouvert, ou plutôt à force de raisonner & de discuter ne savons-nous plus sentir & voir ?

Quand M. de Voltaire a fait l'Enfant prodigue, Nanine, l'Ecoffoise, la mort de Socrate, il n'a point manqué dans ses préfaces de préconiser ce nouveau genre ; mais dès qu'il fait une tragédie, il change d'avis, il foudroie, il détruit les principes qu'il a avancés la veille : il est aisé de s'en convaincre en comparant ses diverses préfaces (a) ; c'est une petite contradiction dans laquelle il est tombé sans s'en apercevoir, & qui ne tire pas à conséquence.

Enfin, ce genre tant persécuté n'a point reçu tout son développement ; il est encore au berceau, & nous le voyons combattu, à la fois, par l'envie, la sottise & l'ignorance. Et quel homme a le droit de limiter l'art ! ne tient-il pas à la perfectibilité, qui fait le caractère distinctif de l'homme ? Le préjugé, (comme l'a dit quelqu'un) est la première idole de la paresse. La paresse a prononcé contre ce genre utile ; il ne faut pas le juger sur les essais qui

(a) La concordance des idées de M. de Voltaire en fait de littérature, seroit difficile à établir ; il a presque toujours écrit pour le moment & selon le besoin : tantôt *Athalie*, par exemple, est le chef-d'œuvre de l'esprit humain, tantôt c'est une pièce froide, sans intérêt & sans vraisemblance, &c.

ont été publiés. Quand on auroit fait deux cents mauvais Drames, cela ne prouveroit rien, sinon que ce genre est plus difficile qu'un autre. Il y a deux mille pieces de théâtre qu'on ne représente plus, qu'on ne lit plus, dont les noms mêmes sont oubliés; & je connois déjà plusieurs Drames qui réussissent beaucoup à la représentation, & qui se soutiennent à la lecture. Je puis prédire, enfin, que ce genre bien traité est fait pour exciter l'idolâtrie de la nation, & qu'elle abandonnera bientôt le superbe Agamemnon & le bouillant Achille pour le simple & honnête Bourgeois, qui fera parler éloquemment la raison, la vérité & le sentiment.

Un écolier fort du college, & à force d'entendre parler de tragédies, dans tous les cercles, il se dit : „ si je puis aussi faire une tragédie, je serai un homme considéré”. Il a les oreilles remplies de ces grands noms, que chaque bouche répète : ils échauffent son cerveau; sa mémoire est peuplée des hemistiches de nos tragiques. La Déesse Réminiscence lui a passé la main sur le front. Le mécanisme des vers ne lui est pas étranger : Richeliet repose dans son arriere-cabinet. Il ne s'abaisse pas à faire un Drame, il n'en a pas même l'idée : il faut plus que des yeux pour lire dans le livre du monde. Il fouille le recueil volumineux (a)

(a) C'est un recueil en douze tomes qui contiennent à peu près cent vingt pieces de théâtre ; ce sont les cata-

des anciennes pièces de théâtre , indécis d'abord sur le choix , mais bien résolu à recréer quelques-unes de ces pièces antiques. Le sujet est enfin trouvé : il va à la chasse des personnages ; il prend d'un côté un monarque Egyptien , de l'autre un ministre Ottoman , coud une princesse de Perse , & attèle , à ce ridicule assemblage , un ambassadeur Parthe (a) : il oblige , bon gré malgré , ces divers personnages à respirer dans la ville dont le nom lui paroît le plus harmonieux. C'est ainsi que de deux ou trois vieilles tragédies il en compose une nouvelle. Quand il a accouplé deux rimes , il dit : *voilà deux vers* ; il en fait quinze cents de cette force. Le soir , dans les promenades , au café , dans les cercles , il dit à l'oreille de ceux qui veulent l'entendre , & de cet air mystérieux si

combes des héros tragiques. C'est-là que nos auteurs vont pécher un bras , une jambe , un tronc , pour en composer un individu quelconque , qu'ils habillent ensuite de leur mieux , & à la *moderne* ; mais il arrive souvent que le squelette paré a deux membres qui ne peuvent s'emboîter l'un dans l'autre , & que tel bras ne lui appartient pas plus que telle jambe n'appartient à tel saint enchaîné & fêté.

(a) Outre que l'imitation servile est deshonorante , elle étouffe les dispositions naturelles ; & quelquefois tel homme né avec un talent qu'il a méconnu , à force de se modeler sur autrui , est parvenu , après beaucoup de réflexions & de travaux , à se rendre un homme médiocre. Pourquoi ne pas prendre tout de suite la nature pour modèle ?

naturel à l'amour-propre : „ J'ai une tragédie
 „ dans mon porte-feuille , tragédie qui a été
 „ admirée de ce petit nombre qui a du goût ,
 „ & dont la voix formera incontestablement
 „ la voix de la postérité (a)”. Aussitôt quatre
 ou cinq bourgeois, ou non-bourgeois, se
 pâment du plaisir d'écouter la première lecture,
 & de donner des conseils au jeune auteur. On
 prend jour : il lit ; on ne respire plus ; c'est
 un astre qui se leve ; on l'apperçoit déjà dans
 son midi & couronné de splendeur. Si par ha-
 zard quelqu'un , moins enthousiaste , ou plus
 vrai , ose produire quelques remarques , notre
 poète défend chaque hémistiche avec la même
 chaleur qu'une lionne (b) défend ses petits.
 L'observateur se tait. On intéresse les comé-
 diens , on flatte leur vanité , on fait semblant
 de les estimer , & pour dernier trait de politi-
 que on leur abandonne les honoraires. La pie-
 ce est reçue , & les confidens mêmes la trouvent

(a) Marcatius a comparé les petits auteurs aux poules,
 qui réveillent tout un village pour avertir qu'elles ont
 fait un œuf.

(b) Le Pere Garasse dit assez plaisamment : quand un
 mauvais auteur a beaucoup plus travaillé pour faire un
 détestable ouvrage , qu'un bon auteur pour en composer
 un excellent , alors Dieu ayant pitié du premier lui don-
 ne une satisfaction personnelle , qu'il ne faut pas lui en-
 vier ; ce Dieu plein de bonté ayant fait le même présent
 aux grenouilles des marais , qui s'admirent dans leur
 chant.

excellente. Elle est affichée : tout Paris y court ; la toile se leve ; l'acteur favori du public , & favorisant à son tour l'humble auteur , se démène en furibond. Le parterre est tranquille , attentif & froid ; après trois quarts d'heure de patience & d'ennui , il commence à devenir tumultueux. On bâille , on rit ; les épigrammes circulent : les sergens aux gardes , malgré leur habit bleu , perdent toute autorité pour contenir les plaifans , & chacun finit par s'écrier tout haut : „ mais , comment „ une pareille rapsodie a-t-elle pu entrer dans „ l'auguste mémoire de ces Messieurs” ? La toile tombe , & les protectrices du jeune homme sont tout étonnées de la cruauté du public (a).

(a) On pourroit faire une nouvelle *Métromanie*. L'auteur a peint un poëte , auquel on s'intéresse & qui annonce des talens : d'ailleurs il a de l'honnêteté , des vertus , de la dignité dans le caractère. Mais ne pourroit-on pas peindre cette incurable folie , qui écarte des emplois civils une foule de jeunes gens , qui usent leur jeunesse à rimer d'une manière détestable , qui se rendent incapables de toute autre occupation , & qui désespérés ensuite d'être tombés dans la carrière , se mettent à injurier ceux qui les ont devancés. Point de créatures plus méchantes & plus dangereuses que les mauvais écrivains & les femmes laides. L'envie distille son poison sur toutes leurs idées. Ces infortunés auteurs deviennent satyriques , sans être nés méchans , sans avoir même le talent de la satire. Ils font des *Dunciades* & autres plats écrits , & ne peuvent

Si ce jeune homme, au lieu de faire parler les rois qu'il ne connoît pas, & trâmer une conspiration à laquelle la candeur de son ame le rend fort inhabile, eût saisi quelque aventure touchante, se fût étudié à connoître les caracteres qui l'environnent, eût entendu le cri du véritable malheureux qui retentit jour & nuit à son oreille, eût suivi un fait récent & connu, en eût approfondi les détails & démêlé les rapports, peut-être n'auroit-il pas mieux réussi; mais du moins on auroit reconnu une intention, des vues honnêtes, un peu de logique & du sentiment : on n'auroit pas vu un cerveau blessé, qui fait une tragédie qu'il feroit impossible d'asseoir sur aucun point du globe, qui fonde un trône imaginaire, pour y placer un fol tyran, qu'il poignarde avec une gaucherie insigne, & qui, pour comble de démence, estime avoir fait un chef-d'œuvre (a). Ce n'est

se faire lire, tout mordans qu'ils sont; ennuyeux avec médisance, ce qui est bien la preuve d'un talent réprouvé. Ils se rendent odieux à tous les honnêtes gens, & se croient redoutables parce qu'ils ont sçu blesser. Que de peres de famille applaudiroient à une piece de cette nature, si elle servoit à éclairer les malheureuses victimes, qui courent follement au mépris, en croyant arriver au temple de la gloire !

(2) Beaucoup de poëtes pensent qu'il ne faut que des vers dans une tragédie; ils ne parlent que de la poësie, de style, comme de ce qu'il y a de plus recommandable; ils

pas toujours la chute d'une piece qui fait tort à un auteur , c'est le ridicule d'un ouvrage insensé , (a) qui se produit encore à l'impression avec une effronterie scandaleuse.

C H A P I T R E XVI.

Des Etudes du Poëte.

Mais comment le poëte aura-t-il en lui-même la sagesse universelle du sçavoir ? comment se métamorphosera-t-il en ses personnages ? comment épousera-t-il leurs idées & leurs sentimens ? En fermant ses livres, en fréquentant les hommes , en allant visiter l'homme de cour, le financier, l'avocat, la marquise , en entrant dans la boutique du marchand, dans l'atelier de l'artiste , en voyant

oublient le plan, l'économie, les caractères, les mœurs, la vraisemblance : aussi font-ils par-ci par-là quelques bons vers, & des pieces détestables.

(a) Depuis 1756, que j'ai commencé à suivre le théâtre de la capitale , jusqu'en cette présente année 1772, j'ai vu tomber , pour ma part, environ quarante-trois pieces. J'en ai la liste en poche , mais je ne la donnerai pas, ne voulant offenser personne. D'ailleurs je pourrois ressembler à ce potier d'Athènes, qui à chaque convoi funèbre mettoit un clou dans un vase de bois , & qui finit lui-même par tomber dans son sabbot.

le peuple , (a) en ne dédaignant pas les personnages qui dans les conditions les plus basses , ou pour mieux dire , les plus utiles , peuvent fournir des coups de pinceau à la vérité & à l'intérêt du tableau.

Plus les choses sont à portée de nous , moins nous y faisons d'attention : elles nous devien-
 \ droient plus familières , si nous arrêtions les yeux sur ce qui nous environne. Mais nous existons toujours où nous ne sommes pas ; le propre de l'imagination est de déserter les lieux d'où elle s'élance , & d'aggrandir ce qui est loin d'elle. L'homme dédaigne les objets voisins , parce qu'il croit les connoître ; alors il n'ajoute foi qu'à ses yeux , & ne va gueres plus loin. Nous touchons ce qui est loin de nous , par un raisonnement d'autant plus fin que nous ne pouvons le toucher que par l'organe de la réflexion. Les secrets de la politique la plus obscure (b)
 font

(a) Après s'être enfoncé dans la métaphysique , avoir voyagé dans l'antiquité , avoir fouillé l'histoire , après bien des détours & des écarts , quand on a l'esprit sain , il en faut revenir à la connoissance de l'homme considéré dans ses relations sociales : alors on tient un objet sûr , vaste , utile , & qui satisfait l'esprit. Mes chers confreres , nous sommes arrivés à cet heureux point de vue , n'en sortons pas , je vous prie , & nos ouvrages y gagneront.

(b) La premiere question des Athéniens étoit , *quelle*
nouvelle ? C'est celle aujourd'hui des gens de lettres. J'avoue

font découverts & dévoilés par des gens qui n'ont jamais vu ni Versailles, ni la Cour. Les Mémoires historiques qu'on y écrit, sont fautifs, & ne contiennent que des faits isolés, sans principes & sans liaison. Enfin nous sommes tous, plus ou moins, comme ces pédans, qui sçavent l'histoire ancienne, possèdent le droit d'Allemagne, & qui ignorent l'histoire de leur pays & la coutume de leur province.

Rien de plus rare qu'un observateur attentif, qui réplie sa vue sur ses proches & sur ses voisins. On a vu des hommes vivre ensemble plusieurs années, sans se connoître, & ne point faire attention à des traits caractéristiques qui frappaient tout œil étranger. On ne consulte que l'écorce, & l'intérieur échappe. On examine moins, à mesure qu'on croit avoir moins besoin d'observer, & quelquefois le premier coup d'œil jetté sur un homme l'a mieux pénétré qu'un an d'expérience. On s'accoutume à tout, aux défauts les plus frappans, & le caractère de votre ami n'est plus le sien, c'est votre propre ouvrage. Tout le monde ne porte pas, comme Molière, des tablettes en poche, & ne marque pas les paroles naïves qui échappent à l'homme dans ces momens, où, las de se contraindre, il oublie de se déguiser.

que je la fais, & que je l'entends volontiers. Quoi de plus intéressant que ce qui se passe au moment où j'écris !

Tout le monde n'apprécie pas ce que vaut un geste , un regard , un silence , comme l'immortel Richardson , qui (dit l'histoire de sa vie ,) vécut douze années dans la société sans presque ouvrir la bouche , tant il étoit occupé à saisir ce qui se passoit autour de lui. Une seule famille qu'il observa dans les nuances les plus détaillées des caractères qui la composent , suffit à lui révéler le secret de toutes les autres ; & si l'ame de l'homme , comme on l'a dit , est l'abrégé de l'univers , ce fut lui qui trouva que cette vérité n'est pas tout-à-fait illusoire (a).

Que sert le plus à découvrir le caractère de l'homme ? Ce sont les petites actions , ces traits imperceptibles que l'écrivain médiocre n'appercevoit pas , & que le génie ramasse scrupuleusement. Un auteur qui n'a qu'un esprit fin , l'a souvent faux ; il imagine , au lieu de

(a) Le Marquis de Dangeau appercevoit dans les jeux de hazard , un système , des rapports , une suite , là où les autres ne voyoient rien que les caprices du sort. De même dans une foule d'actions , qui semblent indifférentes , l'observateur démêle des traits qui sont liés intimement , quoiqu'ils paroissent isolés. Un chaînon apperçu détermine la marche du caractère. L'œil d'un Richardson sçavoit du cahos des événemens tirer purs & sans mélanges ceux qui devoient former sous son pinceau l'exacte & parfaite ressemblance ; il devinoit , dans un homme , les motifs de ses actions , peut-être inconnus à lui-même.

voir; il suppose, au lieu de remarquer; il ne fait qu'appercevoir, sans mûrir la sensation qu'il reçoit, & il se trompe. La pénétration voit en grand, & les détails alors naissent d'eux-mêmes: la finesse croit voir les détails, & les masses lui échappent.

Sans vouloir me donner ici les airs de me comparer à Moliere ou à Richardson, j'avouerai que j'aime Paris (a) uniquement, parce que c'est-là que jouent toutes les passions, & que leurs rapports multipliés enfantent plus de scenes originales. Chaque homme que je rencontre dans les rues me parle, sans me dire mot; je lis sur toutes ces physionomies quel intérêt secret les agite. Il n'est pas difficile de deviner l'état d'après l'extérieur, quoique le costume soit à peu près le même. Est-il un tableau plus mouvant & plus propre à satisfaire l'avidité curiosité du philosophe? Tous ces êtres ambulans, à force d'être noyés dans la multitude, se déguisent moins là que partout

(a) Singulière ville! où tandis que l'un écrit le *Système de la Nature*, ou le *Bon Sens*, l'autre fait imprimer un mandement qui vous permet gravement de manger des œufs: sottises extrêmes des deux parts. Ville unique! où un simple mur mitoyen voit d'un côté un chœur pieux de dévotes & austères carmélites, & de l'autre les scenes plaisantes & libertines d'un joyeux sérail; où dans la même maison, l'un rêve à placer un million, & l'autre à emprunter un écu.

ailleurs. Les mœurs particulières y sont assurément très républicaines, & semblent vouloir compenser ce qu'elles ont perdu d'un autre côté. On ne sçauroit accuser la monotonie du spectacle. A chaque pas, c'est une combinaison nouvelle; & se promener dans Paris, c'est apprendre & jouir (a). Je jette un coup d'œil sur cet homme qui, nonchalamment couché au fond de son équipage, ne s'embarrasse pas des cris affreux que jette la populace à l'approche de ses rapides & dangereux coursiers; le regard de cet homme qui passe, me révèle son ame (b), il diroit à haute voix : *je vous mé-*

(a) Le poète n'a pas besoin de maison de campagne, située au fonds des bois, ou sur le bord de la mer; à toute heure il est en son pouvoir de rentrer au dedans de soi, comme dans un cabinet impénétrable; nulle part il ne trouvera de retraite plus tranquille, ni plus libre. Seul, au milieu de la foule, il pourra recueillir en silence les idées & les sentimens que lui auront amenés le spectacle des événemens, & les scènes journalières des actions humaines.

(b) O visage de l'homme! Ô miroir, plus vrai, plus expressif, que son geste, son discours, & même son accent! tu peux te déguiser quelquefois; mais tu ne peux éteindre ce rapide éclair qui part du cœur. Il a un cours involontaire, il brille dans les yeux du fourbe même: il le sent, & tire le rideau; il voudroit commander à son ame; mais elle s'est échappée, elle a percé ses enveloppes, elle s'est laissée voir à nud, malgré tout effort contraire. Le poète doit croire à la physionomie; tout con-

prise, vous tous, malheureux faquins, qui vous traînez à pied, que son langage ne seroit pas plus intelligible. S'il connoît aussi ma langue, il doit entendre, lorsqu'il me regarde, ce que je lui répons, sans fiel.

Enfin je ne connois pas de livre plus nouveau, plus moral, plus instructif, plus intéressant, plus curieux à faire, en tout sens, qu'un livre sur Paris. Ce seroit à un Lieutenant de Police (a) à en fournir les matériaux, & à un homme de génie à faire le reste. Combien de mondes dans le monde ! a dit une femme d'esprit.

Mais pour connoître les autres, un poëte doit bien se connoître soi-même. Or rien n'est plus éloigné de nous que nous-mêmes. Quand on a la connoissance de soi, il n'est pas difficile d'avoir la connoissance d'autrui. On envisage la nature & l'homme, en sondant son ame. Envain l'amour-propre soulevant son

sidéré, elle est moins fautive que toute autre apparence. On forme son langage, ses manieres, son ton, son attitude, son style; mais la physionomie moulée, pour ainsi dire, par le caractère intérieur, est indestructible, comme lui.

(a) Que de faits résident dans le cerveau d'un pareil homme ! que d'instructions son ame reçoit à chaque instant ! Dépositaire des secrets les plus cachés, c'est lui qui connoît peut-être les premiers & invisibles ressorts, c'est lui que devroient consulter le philosophe & le législateur.

miroir complaisant voudroit nous insinuer que nous n'avons pas les défauts de nos semblables ; si l'examen se fait rigoureusement , il nous éclairera autant que nous voudrions l'être. Dès que nous avons détourné nos regards de dessus nous, (a dit un moraliste,) nous nous sommes aperçus ; il n'y a plus de sophismes , de distinctions , de simulacres trompeurs entre notre conscience & nous : notre intérieur est aperçu par nous , comme il l'est par Dieu même ; nous pouvons rejeter sur la violence des passions nos injustices , mais nous ne pouvons nous en dérober la connoissance (a).

Et pourquoi l'homme qui paroît le plus grossier , a-t-il cette connoissance , peut-être plus pure , plus exquise , plus prompte , que le plus beau génie qui caresse volontiers ses propres défauts ? C'est que chaque homme a le germe de toutes les passions , & que celui qui parle le moins sent peut-être le plus vivement ;

(a) L'art du dialogue , si peu perfectionné dans nos meilleurs poètes , consiste , si je ne me trompe , à se bien connoître , à sentir ces deux êtres qui résident au dedans de nous , ce *doublé moi* de Pascal , l'un , qui est l'institut de la nature , & qui nous domine ; l'autre , l'instinct de la volonté , qui s'efforce à maîtriser son adversaire : tour à tour vainqueurs , tour à tour vaincus , ils sont toujours dans une lutte éternelle. Quand le poète aura suivi l'art du soliloque , qu'il se sera vu sans détour , qu'il aura sondé son ame , l'art du dialogue , si rare aujourd'hui , lui deviendra familier.

c'est que nos facultés sont sans nombre , mais le plus souvent endormies. Sçachons les éveiller. Que le poëte soit de bonne foi avant tout , & se dise : „ j'ai été sujet à telle erreur ; la vanité , l'entêtement m'ont conduit à tel danger : un intérêt trop vif m'a fait commettre cette injustice. J'ai applaudi , malgré mon inimitié secrète , à tel talent que j'ai voulu rabaisser publiquement." Qu'il soit de bonne foi , dis-je , & il y gagnera doublement ; il perfectionnera à la fois son ame & son talent (a) : en garde contre les prestiges de l'orgueil , & sçachant combien l'homme est foible , inconstant , variable , il connoîtra mieux sa force : ayant apperçu l'image de son être , il aura saisi le prototype de ses semblables , il aura la clef de tous les cœurs (b).

(a) Le plus grand secret pour le bonheur , a dit quelqu'un , c'est d'être bien avec soi. On en pourroit dire autant du génie. Comment planer & porter sur les objets un coup d'œil supérieur , si l'on n'a point appris à son ame à s'élever , & à se mettre au-dessus de ces petites & misérables passions qui la rabaisent vers la terre.

(b) Le charme le plus flatteur que l'on puisse goûter dans un ouvrage , est d'y sentir le caractère d'un homme de bien , qui a écrit d'après son cœur & devant sa conscience : il en résulte je ne sçais quelle vérité , qui entraîne & qui fait chérir l'auteur , quand même il se tromperoit , ou qu'il auroit négligé certains agrémens fort précieux à la frivolité de son siècle.

L'homme, quand il le veut, est un animal qui se connoît bien. Que de fois nous rougissons dans la solitude, lorsque notre mémoire nous rappelle les momens où la honte & les reproches ont été les châtimens de nos déréglemens ou de notre imprudence : on ne peut se dissimuler les affronts qu'on a reçus, & l'on s'avoue à soi-même qu'ils étoient justes & mérités. Qui ne connoît pas ses foiblesses, les petitesse de son caractère, les foibles ressorts qui le mettent en action ! qui n'a pas le secret de sa vanité, & ne tremble qu'un œil scrutateur ne vienne à saisir le trait subtil & caché qui le caractérise ! Voilà pourquoi la raillerie & la satire qui tombent sur un autre, nous font sourire, parce que nous paroissions exempts de coups dont un autre est frappé ; semblables presque tous à ces vieillards, qui ne peuvent sentir un déplaisir extrême en apprenant la mort de leurs amis, parce qu'il leur semble que le trépas ayant pris une victime, a publié avec eux une trêve nouvelle (a).

Il ne tient donc qu'au poëte de bien connoître les autres, en ne craignant point de s'appercevoir & prenant le courage de se son-

(a) Le poëte comique nous charme peut-être, parce que ne dévoilant, avec tout son génie, que la moitié d'un caractère, nous nous réjouissons de voir l'autre moitié, dans l'ombre, demeurer inaccessible à la subtilité de ses pinceaux. De-là naît le plaisir de la ressemblance saisie, & de la ressemblance méconnue.

der fans foiblesse & fans amour-propre ; & cela est possible , comme on se fait à soi-même une opération lente & douloureuse , qu'on ne pourroit supporter de la main d'autrui.

C H A P I T R E XVII.

Développement du Chapitre précédent , vu du côté des Voyages.

APRES que l'Ecrivain aura descendu en lui-même , lorsqu'il aura formé l'instrument dont il doit se servir envers les autres , lorsqu'il aura établi un juste rapport entre le monde & lui , qu'il se fera bien interrogé , il apprendra plus facilement ce qu'il doit aimer ou haïr alors : qu'il paroisse avide de recevoir des sensations neuves & multipliées , qu'il voyage , c'est-à-dire qu'il apprenne à perdre les préjugés qui lui étoient les plus chers , ceux de son pays , ceux de ses livres , qu'il apprenne à estimer ce qui est loin de lui , qu'il contemple les gouvernemens , les mœurs , les folies raisonnées de chaque peuple , qu'il perde l'habitude de sourire avec dérision ou dédain ; car l'écorce n'est point l'arbre : qu'il arrête une vue attentive sur les tableaux curieux que varie & distribue la face inégale de l'univers. *Qui mores hominum multorum vidit & urbes.*

Les images que l'on reçoit en rafant le fol de chaque climat, soit sur le sommet d'une haute montagne, soit dans une plaine sans bornes, soit sur le bord de la mer, ont un caractère d'élevation, de force & de grandeur, qui fait tout de suite reconnoître que ces idées-là n'ont pas été puisées dans les feuillets d'un volume, mais qu'elles se sont enflammées à la source auguste de toutes les images fortes & majestueuses.

Qu'il entre dans les chaumières, où il verra des enfans à moitié nuds, fucer des pommes sauvages, au lieu du pain qui leur manque : qu'il entre sous les tentes, où il verra les pères de ces petits malheureux vendre leur sang par famine, & prodiguer leur vie pour des intérêts qu'ils ne connoissent pas : qu'il entre dans les hôpitaux, où toutes les souffrances sont réunies. Il connoîtra autrement que par récit le tableau immortel des misères humaines. La pitié pénétrera tout son être, & ces semences actives d'idées mâles & généreuses germeront un jour pour attendrir ceux qui peuvent remédier à tant de maux ; (a) car ceux-ci,

(a) La peine la plus cruelle pour un écrivain n'est pas sans doute la persécution que lui attirent son courage & son amour pour la vérité ; c'est d'appercevoir à chaque pas la possibilité du bien, & son inexécution volontaire. Alors est-il en lui de se taire & de se modérer ? Je plains ceux qui se font un devoir du silence. *Difficile est satyram non scribere*, a dit Juvenal. Ce que la justice n'a pu sur

quoiqu'on en dise , ne viennent point certainement de la nature.

Si la fortune ravit au poète le pouvoir de s'enrichir de ces précieuses connoissances , qu'on ne recueille , hélas ! qu'à prix d'argent , qu'il ne manque pas , du moins , dans la ville où il habite , une fête publique , une assemblée , une revue , une pompe solennelle ; qu'il entre dans les temples , aux promenades , dans les lieux de divertissemens ; qu'il aille partout où est la foule , qu'il apprenne à lire sur tous ces fronts animés & ouverts : c'est-là que réside le germe enveloppé de ses ouvrages futurs.

Les idées que nous acquérons par nos propres organes , descendent bien autrement dans le fonds de notre ame , & s'y gravent avec bien plus de profondeur que celles que nous recevons par réflexion. Les premières , toujours originales , seront frappées au coin d'une expression qui révélera l'énergie de la sensation (a) ;

vos têtes , dit Montaigne , c'est raison qu'elle l'ait sur votre réputation. *Bonis nocet , qui malis parcit.*

(a) Ah ! quand un auteur est bon , quel charme se répand dans ses ouvrages ! comme son ame attendrit son expression ! comme elle devient douce , énergique & facile ! Lisez Montaigne , La Fontaine , Fenelon , Rousseau : vous les adorez , ces écrivains , parce que vous sentez qu'ils ont véritablement aimé les hommes. Homme bon ! ah ! titre divin ! que vous surpassez celui d'homme de génie. On a imité quelquefois le génie avec de l'esprit ; mais on n'imitera jamais le sentiment intime de la bonté : cette qualité rare & précieuse est inhérente à l'ame.

les autres ne feront que copies , & l'on reconnoîtra à leur foible & languissante empreinte, l'effet de la mémoire , du raisonnement , ou , ce qui est plus froid encore , de l'effort d'esprit.

Il est un homme , (& , malgré une répugnance secrète , je ne puis ici me dispenser de rapporter ce fait ,) il est un homme observateur qui , sans être né dur & inhumain , suit depuis trente années les exécutions qui se font à la Greve. Dès qu'il entend crier une sentence , il sort de chez lui & va se placer au pied de l'échafaud. Ce n'est point un méchant , ou une ame qui ait besoin d'être remuée fortement ; c'est un homme qui , vivement frappé du passage de la vie à la mort , va recueillant tous les faits qui peuvent l'éclairer sur ce moment extrême & décisif. Il observe l'homme à l'instant où ordinairement il ne ment plus , où seul , aux prises avec la mort , il montre son courage ou sa foiblesse , son désespoir ou son repentir. Le soir il écrit tout ce qu'il a vu , l'âge du patient , sa figure , son crime , le genre du supplice , la constance qu'il a fait paroître , ou l'abattement où il est tombé , les paroles qu'il a proférées , le degré de pitié des spectateurs , les discours du peuple qui l'environnoit , le zèle de celui qui l'exhortoit , la conduite des bourreaux , enfin tout ce qu'il a pu recueillir pendant cette formidable exécution. Quelle source de pathétique & d'intérêt ! que de choses neuves & non encore ap-

perçues ! que d'expériences faites sur le cœur humain ! quel flambeau à porter sur nos loix pénales, & sur notre jurisprudence criminelle ! J'ai lu, il y a quelques années, plusieurs pages de ces Mémoires, remplis de faits inconnus, quoiqu'ils aient été publiés ; j'y ai lu de ces réponses étonnantes, inattendues, qu'on ne prévoit pas, qu'on n'imagine pas, qu'on ne trouve point ailleurs ; j'ose dire, que si ces Mémoires sont un jour publiés, la manière, le style & l'ame de l'écrivain, feront une ample justification de sa conduite (a).

Je suis très loin de vouloir insinuer ici que le poëte doive se charger d'un pareil emploi : au contraire, qu'il s'éloigne, qu'il fuie, qu'il

(a) Lorsqu'après une journée sanglante le champ de bataille est jonché de morts, ne voit-on pas accourir, avec la foule, le philosophe lui-même, qui a le plus gémé dans son cabinet sur les ambitieuses fureurs des rois ? Que vient-il chercher dans cette triste plaine ? Il vient pour sentir l'impression que l'horreur & la pitié fondues & mêlées vont faire éprouver à son ame : sensation neuve pour elle. Il marche dans le sang & sur des cadavres, lui que le nom de guerre a tant de fois indigné : il voudrait reculer, il avance. Ce n'est point une curiosité cruelle qui l'invite ; c'est un sentiment mixte, qui pénètre son cœur, & qui lui commande. Il frémit & il s'attendrit ; il pleure & il contemple : ses yeux errent longtems sur ce théâtre du massacre : il n'analyse point alors ce qu'il sent ; il est ému comme le plus grossier mortel, qui, comme lui, est devenu sensible & attaché à ce rare spectacle.

ne risque point de flétrir sa précieuse sensibilité par de pareils spectacles. Mais du moins qu'il s'enquiere de ce qu'il ne lui est pas permis de voir : qu'il ne croie pas connoître les hommes, en foupant avec des femmes qui ont du jargon, & des petits seigneurs qui n'en ont point ; qu'il n' imagine pas que l'histoire du jour peut suffire à son érudition, qu'il n'appelle point le monde un petit cercle obscur & maniéré, qu'il ne retrécisse pas son point de vue pour favoriser son ignorance, sa paresse, ou même sa vanité. C'est au grand air qu'il doit commencer & suivre ses observations. Le poëte ne sauroit être trop attentif à rendre le tableau de la vie humaine, car le moindre détail bien placé devient précieux. La perfection du talent est de peindre en grand, & non de s'amuser à polir les mots, à tourner une idée en épigramme, à enluminer une pensée. Voyez comme Richardson entre profondément dans les secrets d'une famille, comme il saisit ses desseins, ses vues, son caractère, comme-il frappe ses personnages, comme il me les montre sous toutes les faces possibles ; il suit leurs gestes, leur attitude, leurs moindres mouvemens, il peint leurs regards, il rend jusqu'au son de leur voix : je les entends, je connois leurs physionomies, je me promene, pour ainsi dire, avec eux, & l'histoire ne m'a jamais montré l'homme tel que ce grand poëte a sçu le peindre.

C H A P I T R E XVIII.*Danger de certaines Sociétés pour le Poète.*

C'EST donc un malheur pour les gens de lettres de se répandre trop fréquemment dans ces maisons où l'on dîne, pour parler ensuite à vuide & s'ennuyer réciproquement. Ce tas de valets qui vous assiege, enfonce le caractère en lui-même, & l'empêche de se produire au dehors. On se réfugie dans un labyrinthe de mots qui ne signifient que ce que l'on veut dire. Insensiblement des femmes à vapeurs, de tristes élégans qui ne doutent de rien, vous glissent leur esprit altier & superficiel: vous adoptez ces maximes favorites, qui flattent l'idée orgueilleuse de votre prétendue supériorité; vous vous faites un code exclusif de mœurs & de goût; vous jugez d'après ce code, & vous croyez vos arrêts sans appel. La pente de votre caractère s'altère à votre insçu; vous n'êtes plus vous-même, & tel qui étoit né pour être un écrivain de bon sens & plein de bonhommie, s'est tant esquivé pour plaire à un monde futile, qu'il s'est composé un esprit d'une folie empruntée, & qu'en voulant rire il ne fait que grimacer (a).

(a) Il étoit à la foire un pauvre diable, qui, tout nud & le ventre creux, étoit obligé de rire au balcon de la

Pourquoi l'ouvrage de celui-ci est-il sage , correct , mais froid , inanimé ? pourquoi n'a-t-il point d'épanchemens ? pourquoi sa manière est-elle tiède ou gênée ? C'est que l'auteur fréquente des maisons où l'on met toujours l'esprit à la place du sentiment , où l'on soumet tout à la discussion la plus déliée , où l'on raisonne incessamment & à perte de vue. Son ame se retrécit , se dénature par le choc de toutes ces opinions diverses : le feu sacré s'éteint ; l'esprit remplace tout : on pense , on compose avec lui ; on perd ces grands traits qui distinguent le génie. Ces traits vigoureux paroîtroient grossiers ; on ne veut rien qui tranche trop fortement : les expressions que l'on emploie dans le livre que l'on fait , se modelent sur celles dont on se sert dans la conversation ; elles deviennent timides , ménagées , polies , énigmatiques. On fait un métier de l'art d'écrire , & l'on produit chaque matin sa besogne , sans éprouver ni flamme ni transport.

Tout ce qu'on ne fait pas avec une volupté secrète , avec une inspiration forte , active , permanente , on le fait mal. Les poètes nous
ont

parade , pour faire rire la populace. Il fit de si grands efforts pour vaincre son penchant , que sa bouche en contracta un rire convulsif & continu , qui faisoit horreur à voir.

ont représenté la fontaine des Muses jaillissante en un clin d'œil, sous le pied du cheval ailé de la fable : cet emblème est juste, & c'est ainsi que la pensée doit jaillir du cerveau de l'écrivain. Que vos idées abondantes roulent comme un torrent, ou abandonnez le sujet qui ne vous inspire pas ; foyez puissamment dominé, ou jetez la plume : la mesure de votre plaisir sera celle de vos succès : point de travail laborieux : jouissez en écrivant, & ne profanez pas un art sacré en le transformant en un métier pénible. L'amour & la poésie exigent les mêmes transports. Ces momens doivent être de feu, ou ils deshonnorent l'ame insipide qui les appelle pour les éteindre. Créez, ou dormez. Je veux sentir la facilité du jet, le moëlleux, l'aisance, la liberté du pinceau. Tout auteur qui alligne des phrases, comme un autre fait de la mosaïque, quelque bien rassemblées que soient ses idées, je leur trouverai un caractère de roideur & d'inflexibilité, semblable aux caractères d'une planche d'imprimerie : je souffre en le lisant, on ne peut rien déranger.

Que l'imagination s'enrichisse en planant : laissez lui déployer toutes ses ailes ; qu'elles ne s'appesantissent jamais. Plus son vol sera libre, plus sa moisson sera ample & fortunée. Il est partout des rapports à saisir ; mais s'ils ne sont pas conçus rapidement, vivement, ils échappent ou demeurent stériles. Jamais la

froide raison n'a découvert le cri du sentiment ; jamais la lente analyse n'a formé un plan vigoureux ; jamais la lime n'a fait que des choses inanimées. Le génie est audacieux , fécond & dégagé de toute entrave : il ne repose point sur le même objet ; il tire des lignes immenses , qui se croisent & se correspondent : il va saluer le Hottentot dans sa hutte barbare , & plane du même vol sous les plafonds dorés de Versailles : voilà les extrêmes , ils se touchent.

C H A P I T R E XIX.

Difficultés à vaincre.

A VEC ce coup d'œil , quelle tâche s'impose le poëte dramatique ! Peintre universel , il doit être encore peintre exact , & finir chaque ouvrage comme si c'étoit le seul qu'il eût à terminer. C'est peu de choisir des mœurs vraies , de dessiner correctement ses tableaux , de les animer , de les colorier , de les achever dans les détails qui seuls donnent la vie , de saisir le point de vue juste , afin que ses personnages ne soient ni trop petits ni gigantesques , de veiller à ce qu'un seul trait mal adroitement échappé ne rompe l'accord général ; il n'a fait encore que la moitié de sa tâche : il faut qu'il porte au cœur humain des traits pé-

nétrans & qui ne l'amolliſſent point ; il faut qu'il peigne la vertu , ſans prendre le ton farouche du moraliste (a) , ou même , ce qui eſt plus difficile à éviter , l'enthouſiaſme de l'homme de bien ; il faut qu'il combatte les vices les plus chers à la ſociété , & qu'il les immole

(a) Depuis le temps que je prononce dans cet ouvrage le nom de Morale, on ſera fondé à me demander de quelle eſpece eſt celle que je recommande ? Je veux parler de celle qui n'eſt ni dure, ni ſombre, ni farouche ; qui ne heurte pas de front les penchans innocens du cœur de l'homme, qui ne lui commande pas avec hauteur des ſacrifices inutiles & douloureux , qui n'eſt point ſuſcitée en diſcours, & ne s'élève pas d'une manière à ſe rendre inaccessible aux forces humaines & à jeter dans le découragement ceux qui s'épuiseroient vers elle en vains efforts. Il n'eſt pas bon de vouloir trop appuyer ſur le frein des paſſions , & d'obliger l'homme à être en guerre avec lui-même. Comment aimera-t-il ſes ſemblables , ſi ſon ame n'eſt pas en repos , ſi elle ne ſe replie pas avec volupté ſur elle-même, ſi elle ſe voit toujours coupable ? Ma Morale eſt celle qui parle au cœur de l'homme, qui établit dans ſon eſprit, nettement & ſans ſophiſmes, les idées de la vertu & du vice , qui ſans déſier les paſſions leur donne cette liberté qui émane du reſſort primitif de la nature. Ma Morale, avouée par la raiſon , rejette tout ce qu'elle n'adopte pas , bannit les préjugés fâcheux , embrasſe des maximes ſimples & lumineuſes , & préfère cette douceur facile & liante à cette aſtérité repouſſante, qui traite la foibleſſe comme le crime & ſaute de poids & de meſure invite à la révolte en paſſant les bornes.

dans le sein même de ceux qui les protègent : il faut qu'il cache la foudre qui doit punir le coupable , qu'il fasse partir l'éclair vengeur au moment précis , & que ce châtiment soit avoué , senti , sans être révoltant. Il faut que la pièce laisse une impression profonde , & que l'ignorant puisse en rendre compte , comme le savant , parce que rien ne dispense le poète de descendre au fond de toutes les âmes (a).

Cette puissance surnaturelle , qui agit sur tant d'âmes diverses , est bien rare , mais elle appartient au grand poète : Orphée touchant sa lyre & adoucissant les tigres & les lions , n'est que l'emblème de l'homme vertueux & éloquent qui apaise les passions ennemies de l'ordre.

Je ne me flatte point de pouvoir entrer ici dans tous les détails nécessaires : je ne fais qu'esquisser mon sujet. Je remarquerai seulement que dans le cours des événemens rien n'est interrompu , que tout est lié , tout se tient , que chaque action est nécessairement subordonnée à une autre. Plus le plan approchera , je ne dis pas de la vérité , mais de la vraisemblance , plus il sera parfait. Sa perfection dépend de sa simplicité , & surtout d'une clarté

(a) Le mot d'Harpagon , *sans dot !* est le trait d'esprit ; *rends-le moi sans te fouiller* , vaut mieux encore : mais le trait de génie , le coup de burin profond , est le mot que l'Avare dit à son valet , en le chassant par les épaules , *je le mets sur ta conscience , au moins !*

extrême. Qu'il ressemble, s'il est possible, à un événement dont on feroit le récit.

Mais quel est le ciment qui unira ces actions contraires, opposées, & qui semblent indépendantes? C'est l'espérance : c'est son souffle qui promene les hommes ; vent consolateur, mais le plus souvent fougueux. Tantôt il les heurte contre des écueils, tantôt il les fait surgir au port. Aucun n'abandonne cette espérance. Dans les calamités les plus affreuses, elle est le soutien de nos jours incertains ; & dans l'excès du malheur on espère encore, & plus vivement peut-être. Tout ce qui fera luire un rayon de ce sentiment indestructible, fera (a) avidement reçu : tel aura été trompé cent fois, & le fera encore. C'est le piège grossier, semblable à celui de la louange, mais où tout le monde est pris. Le cardinal Mazarin connoissoit trop bien les hommes, lorsqu'il

(a) L'espérance n'abandonne pas le pâle moribond : il agonise, il sent encore la vie, il ne s'en détache point par la pensée : la mort a frappé avant que son cœur ait cru pouvoir cesser de vivre. Pénétrez dans les cachots, vous verrez l'espérance habiter près du malheureux qui le lendemain va recevoir sa sentence ; chaque fois que les verrouils commencent à bruire & que la porte de fer tourne sur ses gonds, il croit voir sa délivrance entrer avec le geolier. Des années entières d'esclavage n'ont pu user ce sentiment consolateur, parce qu'il n'est autre chose que la vie même.

disoit qu'il obtenoit *plus d'eux par l'appas de l'espoir, que par la récompense même.*

Poètes ! si vous sçavez le diriger avec art, voila le fil simple & fécond qui va lier & entrelacer naturellement tous les faits de votre drame. Vous pourrez varier ce moyen presque à l'infini : il conciliera des événemens tout-à-fait contraires au premier ordre que vous aurez établi. Ces contradictions, ces diversités de vues, ces retours, ce flux, ce reflux orageux, autant d'effets de cette espérance qui nous joue & qui ne s'éteint jamais. Sans cette espérance qui revêt toutes les formes, les humains, semblables aux animaux furieux, s'armeroient contre une tyrannie qu'ils verroient éternelle : ils baissent le front sous le joug, ils supportent les plus grands maux, ils sont patients, dociles & soumis, parce qu'ils regardent toujours au fond de l'antique boîte de Pandore.

Mais c'est le peuple, comme la classe la plus infortunée, qui s'abandonne le plus à ce sentiment, parce qu'il lui aide seul à supporter ses malheurs : c'est donc sur lui qu'il faut principalement faire jouer ce puissant ressort, qui dans le Drame, comme dans la vie humaine, opérera de grands prodiges. Qu'on interroge chaque homme en particulier, qu'on examine par quels principes il se dévoue aux fatigues du travail, on verra toujours le fanal de l'espérance le guidant à travers les écueils. L'hom-

me de génie, par sa propre sensibilité, se rapproche du peuple plus qu'il ne le pense ; il ne paroît pas moins le jouet de cette puissance magique qui asservit l'univers. Je vais par conséquent examiner jusqu'à quel point le poëte dramatique doit être jaloux de captiver le jugement du peuple.

C H A P I T R E XX.

*Si le Poëte Dramatique doit travailler pour
le Peuple.*

J'ENTENDS d'ici l'orgueil présomptueux qui s'écrie avec dédain & d'un ton moqueur, *le jugement du peuple !* que fait-il en matière de goût ? Voici ce que je réponds.

Si Fenelon fut le premier auteur qui à la cour ait parlé du peuple, je ne fais quel Poëte Dramatique peut se vanter d'avoir eu spécialement en vue son instruction (a). Je crois ce-

(a) Les sciences ne doivent avoir le pas qu'après les arts. Les sciences travaillent le physique de l'homme ; mais les arts parlent à son ame, y versent la sensibilité, mere des vertus, & le plaisir si nécessaire à sa nature. Les arts sont plus utiles, & la reconnoissance qu'on leur attribue est aussi bien plus vive. Homere, Sophocle, Virgile, Moliere, La Fontaine, Corneille, Racine, Voltai-

pendant qu'il est impossible d'atteindre à la gloire sans son approbation. „ Quoi ! dira-t-on , cette multitude , cette hydre à cent têtes , ce composé bizarre , aussi précipité dans l'éloge que dans la satire , qui s'émeut & qui s'apaise , qui gronde & qui caresse , qui s'enflamme & s'attédie dans le même instant , travailler pour briguer son suffrage ! C'est aux gens de lettres qu'il appartient d'assigner les rangs ; eux seuls doivent décider & fixer le jugement de la génération présente & des futures. Le peuple a beau applaudir , le vent emporte ses applaudissemens. C'est le petit nombre qui , ayant parcouru la loupe en main , tous les recoins d'un ouvrage , le déclare à perpétuité bon ou mauvais. ” Je ne craindrai point de le dire , il n'y a que l'ignorance insouciante qui puisse s'exprimer ainsi. Platon dit *que tout homme répond bien quand il est bien interrogé*. Ce mot renferme une idée profonde. Un Drame , quelque parfait qu'on le suppose , ne sauroit trop être à la portée du peuple ; il ne pourroit même paroître parfait qu'en parlant éloquemment à la multitude. Le peuple réceie des semences toutes prêtes à être mises en action , dès que la flamme du génie viendra les développer. Le peuple peut fort bien n'être pas initié dans les profondeurs

re , Rousseau , Richardson , sont plus connus & plus admirés , à juste titre , que celui qui a pesé les astres , & que celui qui a découvert la circulation du sang.

de la métaphysique, dans le cahos & l'immensité de l'histoire, dans les prodiges nouveaux de la physique & de l'astronomie ; mais il sent vivement, il apperçoit toute image, il découvre certains rapports, il n'est pas étranger à un sentiment vif & même délicat. Le poëte n'a pas besoin de s'élever jusqu'aux nues pour parvenir à le toucher ; qu'il avance une vérité intéressante, une maxime juste, qu'il offre un tableau naïf & touchant, il verra tous les cœurs s'émouvoir, il les soulèvera avec le fil puissant qu'il tient en main ; (a) les connoissances s'é-

(a) On pleuroit aux *Mystères de la Passion* : les échafauds ployoient sous le nombre des spectateurs. Si l'exécution étoit grossière, le sujet étoit très bien choisi. Les premiers auteurs du théâtre avoient certainement un but plus marqué que les nôtres. Ces mystères de la passion, qui étoient des espèces d'opéra à machines, si l'on en croit nos historiens, ont une origine plus reculée. Même avant les croisades, durant la semaine sainte, pendant le service divin, on représentoit la passion du Sauveur, au lieu de la chanter. Un personnage couronné d'épines, un roseau à la main, le corps ensanglanté, répétoit les propres paroles de Jésus. On le traînoit devant le grand prêtre Caïphe, devant Pilate, devant Herode. On copioit fidèlement tous les outrages que l'homme-Dieu avoit essuyés, le baiser du traître Judas, l'attentat de Malchus, le reniement de St. Pierre, le soufflet donné à sa face sacrée, & le vase de vinaigre. Un chœur de Juifs crioit : *crucifiez-le ! crucifiez-le !* On voyoit avancer les bourreaux armés de cloux ; ils étendoient Jésus sur la croix, au milieu des saintes femmes qui fon-

chapperont du sein des ténèbres où elles étoient renfermées, les idées du peuple se dévoileront rapidement, & deviendront peut-être l'objet des méditations du philosophe.

Eh! n'avons-nous pas des exemples nombreux de ce que j'avance? Que de fois le parterre a eu plus d'esprit que l'auteur! que d'allusions fines il a créées! allusions que celui-ci n'avoit pas sçu prévoir! Quelle finesse de tact! quel véhément enthousiasme (a)! Le

doient en larmes. Barrabas, & le bon & le mauvais larron étoient-là. Les bourreaux faisoient retentir à l'oreille des fidoies les coups de marteaux qui avoient percé les mains du Sauveur du monde. Alors ce n'étoit de tous côtés que sanglots, gémissemens, cris pitoyables. Au sortir de-là on cherchoit les Juifs pour les mettre en pieces. Les rois qui assisterent à ces représentations, tels que Philippe-Auguste, Louis VIII, Philippe le Hardi, Philippe le Bel, Philippe de Valois, furent ceux qui sèvirent le plus violemment contre les enfans d'Israël. Il paroît même que les esprits échauffés par le pathétique de ces spectacles furent plus disposés à adopter la folie des croisades; ce fut une épidémie générale, occasionnée peut-être par ces pieuses tragédies, si éloquantes pour la multitude, si propres à l'enflammer, parce qu'elles l'entretenoient d'objets dont son imagination étoit déjà remplie.

(a) Ces jours mêmes, où l'on donne entrée à la plus vile populace, laquelle est fort au dessous de ce que j'appelle le peuple, n'ai-je pas vu plusieurs fois cette dernière classe d'hommes, qu'on croiroit livrés à une insensibilité stupide, saisir les plus beaux endroits d'une piece avec la

comédien n'est-il presque pas toujours trompé dans l'effet? Le trait qu'il dédaignoit, qu'il vouloit supprimer, est celui-là-même qui part & enflamme la multitude: elle lui apprend ce qu'il doit dorénavant sentir & rendre. Il semble que toutes les connoissances soient rassemblées dans cette foule; & elles y sont en effet. Chaque spectateur juge en homme public, & non en simple particulier: il oublie & ses intérêts & ses préjugés; il est juste contre lui-même; & c'est une vérité de fait, qu'à la longue le peuple est le juge le plus integre. Il y a donc dans chaque homme, je ne sçais quel discernement, qui brille pour lui taire connoître ce qui est bon & qui le lui rend sensible. Leur raison a beau être enveloppée d'erreurs, il s'en échappe un rayon, qui semble pour un instant les dissiper toutes. Ces esprits ordinairement si divisés semblent, en se réunissant, acquérir un degré de force & de justesse, qui étonne l'homme attentif & confond sa raison.

Les poètes qui furent jaloux de la perfection de leur art, sçurent préparer au peuple une nourriture qui lui fût propre. Chez les an-

même chaleur & la même intelligence que l'assemblée la plus brillante. Personne ne lui indiquoit ces morceaux & ne lui donnoit le signal pour applaudir. Ecrivains! si cela ne vous donne pas lieu à méditer, renoncez à votre art.

ciens la morale du peuple étoit celle du philosophe; elle n'étoit pas étrangère à l'homme vulgaire, parce que le poète la lui rendoit palpable. Il faisoit marcher les Furies armées de flambeaux: il montrait le coupable tournant sous le fouet de l'implacable Némésis: il évoquoit les Ombres plaintives du Tenare, qui regrettoient d'avoir consumé sur la terre une vie inutile ou criminelle.

Quoi de plus admirable, de plus terrible, de plus beau, dans Eschyle, que les Furies poursuivant Oreste parricide! Il s'endort: elles s'attroupent autour de lui, elles fatiguent son sommeil: il sort de ce pénible repos; il les apperçoit secouant leurs torches: il fuit, elles le suivent à la trace du sang dont il dégoûte encore: il embrasse l'autel de Diane: les Furies repoussées par l'aspect de la divinité détachent leurs serpens, & les jettent dans le sein du meurtrier de sa mère.

Faisons comme les anciens, & croyons que la morale s'apprend par l'instinct même du bien & du mal que l'homme éprouve (a).

(a) Juger des choses par les moyens que l'on emploie, les Egyptiens devoient former un peuple enrichi de mille connoissances, qui tenoient aux images, c'est-à-dire, à la physique. Leur écriture hiéroglyphique étoit bien propre à graver dans l'esprit une suite de tableaux, qui devoient fixer dans la mémoire des idées que ne peuvent représenter qu'imparfaitement nos signes de convention.

N'est-il pas déplorable de voir des hommes grossiers instruits de mille jeux difficiles , & peu instruits des devoirs les plus importants ? C'est la faute des instituteurs , qui même par état devoient aimer & respecter cette portion infortunée. C'est au poète à parler à la multitude , puisque tout autre homme en place la dédaigne & la méprise.

Le sublime de la politique feroit de rendre le plaisir avantageux , & de procurer , à peu de frais , à la classe médiocrement riche des spectacles innocens & récréatifs , qui poliroient ses mœurs , diminueroient ses peines , empêcheroient les sentimens de vertu de s'éteindre dans son cœur , & rendroient peut-être de jour en jour la société plus douce , plus tranquille & plus heureuse. Mais que nous sommes loin de ces projets ! On ne les adopte pas même en idée. *Il y a , dit Marc Aurele , une étroite union & parenté entre tous les êtres raisonnables. Il entre dans la nature de l'homme sensible d'avoir soin de tous les hommes.*

Ce point de vue fait naître un nouveau principe de goût , plus sûr & peut-être plus vrai. Si l'on vouloit ici combattre cette maxime , je prévienidrois toutes les objections , en avançant avec *Gravina* , que quand même la voix du peuple

Leurs législateurs ont connu mieux que les nôtres le mécanisme de l'homme. (Voyez l'ouvrage de M. Goguet, de l'origine des sciences , d'où cette note est tirée.)

ne feroit pas la juste mesure des choses, son dégoût, du moins, seroit un caractère de leur faiblesse (a).

Voilà ce qui assure à Shakespear une couronne immortelle. Il paroît ridicule en France, lorsqu'il est défiguré par l'envie, la sottise, ou la mauvaise foi: mais il est cher à ses concitoyens, parce qu'il a su trouver le secret de parler à tous les individus qui composent cette nation respectable. Cette familiarité qu'on lui reproche, est un naturel précieux. Tous ses héros sont hommes, & cet alliage du simple & de l'héroïsme ajoute à l'intérêt. Shakespear est pour les Anglois un poëte bien plus national que Corneille ne l'est pour nous. Ce n'est point à Paris qu'il faut le juger, à Paris où l'on fait tout pour les riches, où l'on n'a même des idées que pour eux: c'est à Londres, où chaque homme a son existence propre & personnelle. *J'ai vu, (dit M. Grosley) des gens du peuple pleurer à la vue de Shakes-*

(a) Est-il nécessaire d'être peintre pour savoir discerner une taille élégante, ou peu correcte? Il ne faut que des yeux pour juger une figure estropiée, abjecte ou mesquine, d'avec une noble, imposante, majestueuse. Le peuple peut donc prononcer sur l'imitation des choses, quand il a une idée des personnages, & prononcer tout aussi bien que l'homme du monde: peut-être même que celui-ci, avec sa métaphysique, ses idées composées, ses systèmes particuliers, est moins propre à saisir les beautés qui sont naturelles & énergiques.

pear , dont la statue très belle & parlante leur rappelloit les scènes de ce Poète , qui leur avoient déchiré l'ame (a).

(a) On se tue en France à répéter que les Anglois ont des ames mélancoliques & tristes. On peut être porté à la méditation & à l'examen de ses intérêts politiques, sans être triste & mélancolique : au contraire, cette tristesse apparente annonce une profonde sensibilité. Les ames frivoles ne savent ni raisonner, ni jouir. L'Anglois jouit en silence, & n'évapore point ses sensations : elles lui sont donc chères. Ce qu'il y a de certain, c'est que le François aujourd'hui, avec sa prétendue gaieté, rit moins au spectacle & ailleurs que l'Anglois. C'est qu'il n'a point de drames aussi originaux, aussi plaisans, aussi variés, aussi réjouissans, aussi bouffons : c'est que son théâtre est infiniment moins intéressant à tous égards, quoique sans comparaison bien plus correct. L'éloquence de la scène angloise est celle du peuple, & voilà pourquoi elle a de la véhémence, de la franchise & un singulier intérêt. C'est chez elle que l'on rencontre cette vérité naïve qui produit une ressemblance parfaite : c'est le trait du cœur humain arraché sans art & sans effort, & mis au jour sans étude & sans choix. L'ame & la vie sont imprimées aux personnages, & les couleurs, librement, grossièrement prononcées, si l'on veut, perdent ce qu'elles ont d'outré à l'optique du théâtre. Je sçais que la décence est souvent mise en oubli, mais ce défaut que les Anglois commencent à sentir, est prodigieusement racheté par le précieux de l'imitation, & l'énergie des peintures. Voilà de quoi étonner nos petits rimailleurs françois, qui croient posséder le goût par excellence en rejetant le goût populaire ; qui ne parlent que de grace, d'élégance, de régularité, par-

Celui qui par son génie s'élève au-dessus des autres hommes, est aussi rare que l'imbécille absolu qui ne peut communiquer avec eux. L'homme le plus grossier dans un genre, est souvent le plus habile dans un autre. Un homme, quel que soit son génie, ne se rapproche-t-il pas vingt fois par jour d'un autre homme? Otez les instans où le souffle inspirateur chauffe l'organe pensant, l'homme célèbre rentre dans la classe de la multitude; & souvent il lui manque cette présence d'esprit dont est doué son voisin, qui quelquefois sourit à ses côtés de sa distraction & de ses méprises. Par quel orgueil insensé les gens de lettres se croiroient-ils donc pétris d'un autre limon? S'ils ont acquis plus de connoissances par de longues études, s'ils ont

ce qu'ils n'ont ni hardiesse, ni vigueur; qui vont criant que *la philosophie a coupé la gorge à la poésie* : lamentation usée, (que faisoit déjà Boileau en parlant de la philosophie de Descartes) lamentation fautive, car c'est cette même philosophie qu'ils méconnoissent & qu'ils outragent, qui leur dit à haute voix que la poésie ne consiste pas dans des mots mécaniquement agencés, & dans des figures mille fois rebattues; mais qu'elle est faite pour émouvoir, pour remuer fortement, pour regner avec empire sur la multitude, en empruntant son langage, sa fougue, ses passions impétueuses & vraies, & s'il faut le dire, jusqu'aux manières incultes & sauvages qui la caractérisent. Voilà Shakespear, voilà le Poète.

ont perfectionné l'art de sentir par l'habitude de lire, se croient-ils en droit de s'ériger juges absolus, & de n'approuver que ce qui leur convient, eux qui ne forment pas la cent millionième partie du genre humain? ont-ils toutes les manières de voir, de sentir, d'apprécier, qui appartiennent à cette multitude dont le tact est neuf, il (a) est vrai, mais n'est point émouffé? Les passions des hommes ressemblent à ces terres voisines des terres australes & nouvellement découvertes, où l'on a fait quelques pas, mais qui sont encore inconnues & qui restent à parcourir presque en entier. Que de productions étonnantes & cachées! qu'il naisse l'observateur, & nous verrons éclore un nouvel univers.

Il est des hommes, dont le palais usé ne fauroit favoriser que des liqueurs distillées; ainsi plusieurs gens de lettres dédaignent la boisson générale, pour en composer une artificielle. De là ces jugemens hazardés, tranchans, décisifs, & qu'on voudroit faire passer pour des

(a) On a remarqué que les artisans, qui autrefois alloient s'enivrer & s'empoisonner au cabaret, vont aujourd'hui à la comédie. Un fat rira de cette observation; moi je suis enchanté que ces ouvriers contractent l'habitude des plaisirs honnêtes qui élèvent l'ame. Rien ne doit paroître indifférent à l'écrivain, qui doit porter son attention sur tous les états & se réjouir de tout bien commencé.

arrêts irrévocables. De-là un idiôme conventionnel, au lieu du langage qui est universellement entendu ; à peine plusieurs d'entre eux daignent-ils tourner leurs regards sur ce qui n'a pas le ton ou le vernis académique. N'a-t-on pas vu quelquefois un jargon ridicule sortir du sein d'une société particulière , & n'auroit-il pas dénaturé la langue, si la multitude n'eût pros crit ces innovations futiles ? C'est ainsi qu'un fleuve majestueux engloutit & divise dans son cours immuable les liqueurs étrangères ou impures qui viennent s'y mêler. Tant de fautes contre l'expérience, tant de démentis formels donnés aux gens de lettres par la génération suivante (a) , devroient enfin leur apprendre qu'ils sont hommes, que ce peuple est leur juge, & quelquefois leur maître.

On a vu les hommes supérieurs , tels que les Socrate, les Descartes, les Molière, les Richardson, les Steele, les Fielding, &c. ne point éviter la conversation de ceux qui sont les plus bornés ; c'est que l'expérience leur a

(a) Depuis cent ans seulement, que de réputations tombées ! que d'écrivains qui excitoient l'envie de leurs confrères sont à peine lus ! comme on a mis à leur place ces auteurs volumineux qui sembloient s'avancer vers l'immortalité à raison de leur masse ? Que sont devenues tant de disputes qui divisoient les hommes de lettres en deux bandes ? Ils ont tous été condamnés au ridicule, & c'en est peut-être un aujourd'hui que de peser sur leur démen ce.

• appris, que dans certains cas rien ne ressembloit plus au plus sçavant des hommes que le plus ignorant.

Le peuple, dira-t-on, n'entend rien à certains poèmes ? Je répondrai hardiment que ces poèmes sont défectueux. Si l'auteur avoit toujours peint au naturel, s'il n'avoit pas voulu paroître sublime & merveilleux, soit par la structure forcée de sa pièce, soit par un langage factice, soit par des maximes idéales ou déplacées ; s'il se fût contenté de produire le même effet, en rendant les choses sensibles, en formant des images de chaque objet, le peuple, au lieu de dormir, se seroit éveillé, & les applaudissemens auroient dit au poète *tu as saisi notre langage* (a) : car c'est au poète à combiner pour le peuple, & non au peuple à obéir aux caprices du poète. Le poète doit faire du peuple le même cas que le bon monarque : *le poète & le roi, dit Gravina, perdent leur couronne, quand ils le dédaignent avec orgueil ; & Pindare a fait ce vers si beau, si rempli de sens : Je n'aspire point à lancer mon javelot au-delà du but.*

Si le poète veut donner de la force & de l'élévation à ses pensées, qu'il embrasse dans son imagination un peuple immense qui l'envi-

(a) Les Scythes avoient coutume de dire à celui qui avoit fait quelque belle action : *tu es un homme.*

ronne & qui l'écoute : l'intérêt public pénétrera son ame, il sentira ce qu'il doit aux hommes assemblés, & les pensées qu'il convient de leur offrir. Il y a toujours dans le jugement du public de quoi s'étonner d'abord, & de quoi cesser de l'être ensuite ; car il est des connoissances traditionnelles qui appartiennent au peuple, & faites pour étonner l'homme de génie.

Et pourquoi fermez-vous votre théâtre au peuple, nation orgueilleuse ou avare (a) ? Si vous jugez le spectacle utile, de quel droit en privez-vous la partie la plus nombreuse de la nation (b) ? Pourquoi la renvoyez-vous sur les boulevarts entendre des piéces licentieuses, où triomphent le vice & la grossièreté ? Vous en coûteroit-il beaucoup de lui épargner un

(a) Un Archonte Grec, un Edile Romain, se glorifioient de présider à des piéces dramatiques & de satisfaire à l'empressement de tous les ordres de l'Etat. Aujourd'hui la police n'institue une garde que pour étouffer la liberté du parterre, & favoriser les platitudes d'un cerveau timbré, ou le mauvais jeu des *Comédiens ordinaires du roi*, comédiens très ordinaires.

(b) Le Gouvernement n'auroit pas à punir si fréquemment, s'il sçavoit corriger par des moyens ingénieux, souples & doux : mais il les ignore, & lorsqu'on les lui présente, il semble les rejeter avec dédain. On diroit qu'il ne veut connoître que les prisons, & l'appareil redoutable de ces loix muettes qu'il fait tonner & sur lesquelles il s'appuye.

L'ART DRAMATIQUE. 213

poison aussi dangereux ? Vous faites tout pour achever de flétrir & de corrompre les mœurs , & vous les calomniez ensuite lorsqu'elles sont devenues votre ouvrage. Ah ! pourquoi jouir de chef-d'œuvres heureux , indépendamment de vos semblables ? Ce n'étoit point là l'intention du poète ; il a écrit pour ses concitoyens , il les appelloit tous au triomphe de l'humanité ; & vous en éloignez le pauvre avec dureté ! Le pauvre a cependant plus besoin qu'un autre de pleurer & de s'attendrir (a) ; quelques diversions à ses maux ne vous seroient pas onéreuses ; il apprendroit peut-être à souffrir avec plus de patience en voyant la nation assemblée ne point fermer son oreille aux accens de l'infortuné. Que signifie donc cette salle de spectacle vuide ,

(a) Il seroit d'un bon gouvernement de veiller aux plaisirs du petit peuple : il a tant de fardeaux à supporter , qu'il faut être barbare pour lui refuser des fêtes & des amusemens ; il aime naturellement le spectacle : il est même de l'intérêt de l'Etat qu'il soit content , parce que la joie est le meilleur soutien du travail. On empoisonne son ame de ces sales turpitudes , dont le peuple sent lui-même la grossièreté ; & la police protège un pareil scandale , qui suffiroit seul à avilir une nation ! Quel sera l'auteur qui songera à ce bon peuple , qui lui donnera une nourriture saine & agréable , qui saura le réjouir sans le corrompre , qui lui fera aimer son sort sans flatter l'autorité , qui présidera à ses plaisirs honnêtes & lui apprendra à les goûter ? Cet auteur sera plus grand à mes yeux que Corneille , Racine , Crébillon & Voltaire.

cet amphithéâtre solitaire ? La voix des acteurs le plus souvent ne frappe que les murailles ; tout l'intérêt, toute la vie du drame est étouffée. Agrandissez cette salle mesquine , doublez (a) les gradins , ouvrez les portiques ;

(a) Au lieu de donner au théâtre françois une salle digne de son importance , on a bâti sous le nom impropre de *Coliſſée* une espèce de temple au luxe & à l'oisiveté. C'est-là qu'ils se promènent en triomphe , qu'ils étalent leur faste scandaleux , qu'ils invitent le reste des citoyens à suivre le déplorable exemple qu'ils donnent. Des gens riches & déçœuvrés , des intrigans , des fainéans , des frippons , viennent , l'imagination dépravée , y méditer tous ces petits crimes qu'enfantent l'agiotage , l'escroquerie & cette industrie artificieuse & commune de duper en riant les honnêtes gens & les fots. L'artisan est arraché à ses occupations sérieuses , & tombe dans une inaction qui émouffe à la fois son génie & son courage ; il ne suit plus rien , & son travail est coupé par ces distractions journalières qui tuent le talent & lui défendent tout effort. Le désœuvrement & la langueur s'emparent de tous ceux qui veulent sortir tous les jours pour n'être point confondus avec le petit peuple. Autrefois le grand peintre , le statuaire , l'architecte , l'homme de lettres , se levoient de grand matin , remplissoient leur tâche toute la journée , & ne se promenoient qu'après le soleil couché. De-là ces grandes compositions fertiles , étonnantes , qui font frémir notre paresse. Aujourd'hui il faut aller dîner en ville , & le reste du jour est entièrement perdu : c'est presque un ridicule que de se livrer à un travail exact & suivi. On fait un crime à un auteur de sa fécondité , parce qu'elle accuse trop hautement la molle inaction de quelques pares-

que la multitude entre en foule , & remplisse ces loges : le concours immense du peuple enflammera l'acteur languissant , prêterà au drame une nouvelle chaleur : animé par le grand nombre , l'acteur sera plus disposé à concevoir & à nourrir ce feu qui naît de l'émotion générale. Alors point de passions représentées qui soient indifférentes à l'assemblée : elle versera des larmes , & les larmes répandues unanimement seront plus douces : aucun ne pourra se dérober aux traits de cette sympathie si supérieure aux vues retrécies de l'amour-propre & de l'intérêt (a) personnel. Ainsi que les hommes

seux qui croient acheter la gloire à bon marché. Une manie ambulante promène ces êtres végétans , qui n'ont de feu & d'activité que pour le vice : heureux encore quand ils ne sont que livrés à une futilité puérile. Cependant l'ennui plane dans ces salons dorés , où l'archet monotone des plus mauvais violons invite le bâillement ; une stupide agitation qui s'éloigne de la gaieté , est la preuve que tous ces personnages qui se croisent , se regardent tristement & ne sentent rien. Le quart de cette énorme & inutile dépense auroit suffi à dresser un spectacle , où l'on auroit pu asseoir le peuple & dire quelque chose à son ame : mais c'est ce qu'on ne vouloit pas.

(a) Solon avoit raison de punir ceux qui ne prenoient aucun intérêt dans les guerres civiles. L'homme qui peut rester indifférent au milieu de si grands intérêts , est plus ennemi de la patrie que celui qui s'arme contre elle. De même l'homme dont l'œil demeure sec quand toute l'assemblée fond en larmes , est fort au dessus alors , ou fort au dessous de l'humanité.

s'unissent dans les factions, embrassent la même cause avec rapidité, se dévouent pour forcer les barrières qui gardent la tyrannie; ainsi les cœurs s'élanceront vers les mêmes idées, les adopteront, s'en rempliront & chériront les coups nobles & hardis qui iront frapper directement sur le timbre de l'utilité publique (a). Je ne veux point inférer que le spectacle doive servir à faire oublier aux peuples leurs calamités. Loin de moi ces barbares pensées. Le peuple qui criait: du pain & des spectacles! étoit un peuple déjà avili & qui préparait ses longues & dernières infortunes (b). Je veux que le théâtre soit pour lui un objet d'instruction, un honnête délassement, un plaisir utile, & non une distraction, ou un moyen politique pour l'étourdir & pour l'amuser, loin de toute réflexion sérieuse & patriotique (c).

(a) Il est probable que l'homme ne découvrira jamais la première cause de la nature, les principes des êtres, le sens de ce que l'on nomme *esprit*, *âme*; mais il peut faire des progrès immenses dans le champ de la morale, dans celui de la politique, dans l'art de rendre la société plus fertile en avantages réciproques. Il semble que Dieu ait interdit à l'homme certaine connoissance, pour qu'il mette mieux à profit celles qui sont à sa portée.

(b) Madame de Maintenon disoit en mil sept cent dix, au moment où le trône & l'Etat étoient ébranlés: *Tout est paisible à Paris, parce qu'on y a la comédie & du pain.*

(c) Auguste, ce tyran subtil, étoit trop adroit pour négliger les moyens les plus sûrs d'amollir les Romains.

C'est pour confirmer ces idées , que je vais traiter de celles qui doivent appartenir au poëte ; le lecteur verra dans quel esprit cette dissertation a été composée , & suppléera à ce que je ne puis exprimer.

C H A P I T R E XXI.

Des Idées du Poëte.

BARON a dit qu'un comédien , pour exceller dans son art , *devoit être bercé sur les genoux des reines* (a). Le poëte ne doit point être bercé sur les genoux des reines , parce qu'il ne s'agit point de former son extérieur , & que sa dignité ne réside point dans la représentation ; mais il doit respirer dès l'enfance dans les bras de la simplicité des mœurs & de la vertu : il doit se nourrir des pensées les plus saines , qui ont appartenu aux écrivains antiques

il encouragea ces fameux pantomimes , tels que Pilade & Bathille , qui formoient des factions théâtrales ; il devoit sourire de voir tout un peuple oublier les Brutus , les Camille , les Pompée , les Caton , & se passionner en faveur de tel ou tel Mime : mais il n'est pas le seul souverain qui ait dû sourire.

(a) Il y a eu de grands comédiens bercés de cette manière , mais ce n'est pas de ceux-ci dont il s'agit.

& modernes ; il doit les méditer dans son cœur (a) & s'identifier, pour ainsi dire, avec elles. Il doit surtout avoir une idée haute de la nature humaine, en reconnoître l'excellence, & la respecter dans le fonds de son âme. Il doit croire que l'homme est né bon. S'il pensoit le contraire, de quel droit s'imagineroit-il pouvoir le toucher, le convaincre, le porter au bien ? S'il croyoit ne parler qu'à des cœurs endurcis, il devroit briser sa plume & juger son art infructueux (b). Sa plume doit être dans sa main ce que le sceptre est dans la main d'un grand roi, ferme, noble & pleine de dignité ; elle doit se respecter elle-même, & agir comme devant une multitude d'hommes assemblés, attentifs à saisir ses moindres mouvemens. Tout ce qu'elle trace devient immortel, & ira se graver dans la postérité pour sa

(a) *Regarde bien au dedans de toi, dit Marc Aurele ; il y a une source, qui jaillira toujours, si tu creuses toujours.*

(b) Un poète, moraliste ou dramatique, doit avoir en lui-même les vertus pratiques, ou du moins le germe de ces vertus ; il ne doit pas avoir à se condamner sans cesse en approuvant les gens de bien, sans quoi je conçois que l'exercice de son art deviendrait pour lui un vrai supplice. Rien n'est beau que ce qui émane véritablement de l'âme, que ce qui est produit par une sensibilité naturelle & prompte ; & ce n'est qu'au cœur qui reçoit le sentiment avec une certaine chaleur qu'il appartient de le produire.

gloire ou son opprobre (a). Si elle s'abaisse à caresser des erreurs impies : ou des vices infames, si elle couvre de fleurs les images de la dissolution & du libertinage, c'est un sceptre tombé dans la boue ; quel que soit alors le génie de l'auteur, on ne pourra séparer de l'idée de ses talens l'idée avilissante de la corruption de son ame (b).

(a) L'auguste image de la postérité qui s'avance pour juger nos actions & nos ouvrages, est un tribunal qui doit nous intimider, si nous avons été lâches ou injustes ; mais aussi vers lequel nous devons nous élancer avec une juste confiance, & même une sorte d'orgueil, si nous avons su soutenir les droits de l'humanité, & les produire avec ce courage qui distingue l'écrivain du flatteur. Tout ce que Seneque a si bien dit sur le désintéressement, ne l'a point lavé du reproche d'avarice. Nous paroîtrons ce que nous sommes, parce que le jugement des hommes aura épuré les éloges & les satyres.

(b) La débauche est à la volupté ce que l'ivrognerie est à la délicatesse dans le choix des vins : pourquoi donc vouloir embellir des passions grossières & profiter à la corruption du cœur le pinceau réservé pour les graces ? pourquoi immortaliser des foiblesses honteuses, & changer en poison l'aliment des cœurs sensibles ? Je plains beaucoup les célèbres auteurs de tant d'ouvrages licencieux ; ils irritent l'imagination, au lieu de la caresser : ce n'est plus un feu doux qu'ils répandent dans l'ame du lecteur, c'est un incendie qu'ils allument ; & qui sait jusques où il peut étendre ses ravages ? Pour l'intérêt même de leur pinceau, ils auroient dû sentir que les couleurs du vice auront tou-

Le poëte vivement ému de toute action généreuse, doit s'enflammer pour la vérité, être enthousiaste de toute vertu ; qu'il outre plutôt la grandeur de l'homme que de le rabaisser, qu'il imite ces statuaires, qui donnent à leurs figures les proportions les plus nobles & une stature qui surpasse la taille ordinaire. Il faut que l'on admire ses héros, & que l'homme vulgaire rougisse secrètement du parallele. Voilà pourquoi Corneille a été & sera dans tous les tems le favori des grandes ames.

L'humanité sera gravée dans son cœur, car sans elle point de génie (a). La pensée qu'adoptera le genre humain, sera celle qui annoncera une bienveillance universelle. L'amphithéâtre de Rome retentit d'applaudissemens multipliés, toutes les fois qu'on y entendit ce beau vers de Terence :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto.

jours quelque chose de dur, d'outré, d'extrême, & que si l'on aime l'aimable vivacité d'un appétit naturel, on a en horreur les sales hoquets d'une pesante indigestion.

(a) Il y a des gens qui ne comprennent pas cet amour général, cette ardeur pour le bien public, cette haine forte & vertueuse contre les oppresseurs, cette flamme céleste qui s'allume de plus en plus à mesure qu'elle s'étend. Comment leur expliquer qu'on devient plus heureux en voulant seulement rendre heureux tous ceux qui nous environnent ?

Qu'il sçache (avant d'écrire un seul mot) que tout système politique doit être posé sur le droit naturel, que le droit naturel est le droit de l'homme à son plus grand bonheur possible, que si le droit naturel est lésé, aucune loi sociale n'existe plus : car jamais l'homme n'a fait convention avec un autre, qu'à raison d'une jouissance mutuelle ; toute autre convention est absurde & nulle (a).

Qu'il sache qu'en politique il n'y a rien à bâtir : il ne s'agit que de balayer les opérations vicieuses du mensonge (b). Quand la place se-

(a) Il est un progrès moral bien différent des progrès du génie littéraire. D'Homère à Montesquieu il y a une distance qui annonce une perfection sensible de l'esprit humain ; l'un savoit parler, l'autre savoit penser. Les loix de la société sont de toute autre importance que la beauté & l'harmonie des vers. Les héros de l'Iliade sont livrés à des passions basses & cruelles, comme à la vengeance extrême, à la soif du butin, à la gourmandise, à des emportemens qui dégèrent en injures grossières. Achille égorge douze Troyens sur le tombeau de Patrocle, & le poète peint tout cela sans laisser échapper un mouvement d'indignation. Il n'en seroit pas de même aujourd'hui, le poète seroit philosophe, & n'en seroit pas moins poète.

(b) Il n'y a point d'inepties dont les hommes ne soient capables ; un auteur, en 1771, pour justifier sans doute l'horrible disproportion des fortunes, source de tous nos maux, & exciter de nouveau la cupidité qui par elle-même n'est pas assez désolante, a osé ranger dans la classe des objets de luxe, le vêtement le plus simple, la cabane

ra nette, on verra les principes vrais & naturels que nous avons abandonnés.

la plus grossière, &, qui le croiroit ! le pain même. Il a confondu ces objets qui appartiennent à l'homme le moins civilisé, avec les porcelaines, les diamans, les dentelles, les montres émaillées, les glaces nouvelles, &c. & son livre, ce qui est le plus inconcevable, a l'air d'être raisonné. Les Economistes ont combattu de toute leur force ce livre extravagant, sans songer qu'eux-mêmes se sont payés de mots sans définition, & qu'ils ont reconnu pour axiomes des principes fort incertains. Le système des Economistes tend manifestement à protéger le luxe, les impôts, le desir & le moyen des conquêtes. Avec ce *revenu disponible*, qu'il veut produire en tout & partout, il facilite les impositions onéreuses. Le ministère n'a point manqué de déterminer l'impôt d'après leurs calculs, ou plutôt leur rêve. La France a essuyé une secousse terrible, qui a appauvri & dévasté plusieurs cantons. Les Economistes sont de fort honnêtes gens, mais ils ressemblent à des précepteurs qui auroient donné en garde à de jeunes écoliers la provision des fruits du collège : les écoliers auront bientôt mangé la provision de l'année ; c'est ce qui est arrivé & ce qui arrivera encore. Les Economistes ont paru vouloir autoriser les entreprises des Etats & doubler la force des gouvernemens ; ils n'ont pas réfléchi que ces vastes entreprises n'ont jamais servi une seule fois au bonheur de l'humanité. Auroient-ils donné dans l'erreur grossière & fatale qu'il est absolument nécessaire qu'il y ait de grands & forts Etats ? Ils ont ôté aux pauvres, pour donner aux riches. Que veulent-ils enfin que deviendra le *revenu disponible* ? Quand tout paysan aura la *poule au pot*, comme le vouloit Henri IV, que faut-il de plus ? C'est ici

Qu'il sçache que tous les publicistes ont dit une sottise, quand ils ont avancé que l'homme social étoit autre que l'homme de la nature. Cela est faux. Dans l'ordre social les devoirs & les droits de l'homme sont un peu plus étendus : voilà toute la différence : c'est la réciprocité des services & des bienfaits qui seule a pu donner l'être à la société, & quand l'homme a étendu ses rapports avec les autres hommes, ce n'a été qu'une extension de ses rapports avec lui-même (a).

qu'on peut dire que la législation ne doit pas être dans la tête, mais dans le cœur. Depuis dix ans on a prodigieusement erré dans plusieurs matières politiques, parce qu'on raisonne sans cesse & qu'on ne fait point sentir. Eh ! Messieurs, fermez vos livres empoisonnés, promenez-vous : voyez les trois quarts de la nation qui n'ont qu'une existence précaire ; & lorsque vous aurez appris à être hommes, vous pourrez alors vous faire écrivains.

(a) D'après cette idée, voici le projet d'une statue pour un bon roi ! Représenter la patrie sous la forme d'une belle & grande femme, au front noble & serein. Représenter le monarque, la tête nue, l'embrassant avec tendresse, fixant sur elle des yeux attendris, où l'amour & même le respect seroient exprimés. Le sculpteur donneroit à la femme un regard de mère qui s'attache sur son fils chéri. Son bras gauche passé avec noblesse, paroîtroit en même tems le soutenir & lui rendre ses caresses. Ces deux figures porteroient sur une seule & même colonne. Point d'inscription, elle seroit inutile, ou le monument seroit menteur.

Qu'il sache donc que les loix de la société ne doivent pas contredire les loix de la nature ; qu'elles en sont la perfection , que l'homme n'a perdu aucun de ses droits , parce que l'homme n'a jamais su rien faire que pour son propre avantage ; que le plan d'un gouvernement heureux réside conséquemment dans toute sa beauté dans les loix naturelles.

Qu'il sache que l'erreur n'est jamais utile , parce que le prestige se dissipe nécessairement , & que l'indigence , la foiblesse & le désespoir saisissent l'homme détrompé : il retombe alors au dessous du terme de l'avilissement humain.

Qu'il sache que la vérité dite une bonne fois laisse une impression profonde , & creuse , pour ainsi dire , un canal où la raison humaine circule avec une majesté libre , malgré toute autorité contraire ; que toute vérité est donc bonne à dire aux hommes , & qu'elle seule établira la prospérité des Etats & la paix de l'univers.

Qu'il n'admette enfin comme axiome de législation , que les principes qui par eux & par leur conséquence établissent & maintiennent le plus grand bonheur de l'homme.

Qu'il ne juge pas les loix ou les coutumes devoir être inflexibles. Les meilleures loix , après un certain tems , subissent une détérioration sensible ; ce qui prouve la nécessité d'u-

ne réformation périodique (a) ; qu'il fache qu'il en est de ces loix qu'on veut rendre éternelles tandis que tout change autour d'elles, comme du sucre, qui (de bécique qu'il étoit & ami du sang) acquiert avec les années une qualité arsénicale qui le change en poison : tant les meilleures choses, tant au physique qu'au moral, doivent être appliquées dans le tems, & non d'une manière opiniâtre & aveugle !

Le Poëte doit sçavoir aussi que les orages civils sont le garant de la santé des peuples, qu'il n'y a qu'un Empire malade ou convalescent qui présente un front paisible & léthargique ; que partout où il y aura des hommes dignes de ce nom, on entendra leurs cris, on verra leurs passions vivement caractérisées se diversifier sur chaque visage.

Il doit détester le despotisme (b) & le flétrir de toutes ses forces, étendre sa hai-

(a) Le sage Locke, digne d'être législateur, (titre sacré, au-dessus de tous les autres) l'avoit bien senti lorsqu'il avoit ordonné qu'après cent ans on soumettroit son code pour la Caroline à un nouvel examen.

(b) Quelques écrivains se sont efforcés depuis quelque tems de vouloir nous faire goûter ce système de gouvernement, qui en est un, quoiqu'on en dise, & celui-là n'est pas en théorie. Il faut être bien lâche pour l'être dans le fond de son cabinet, vis-à-vis de soi-même & la plume à la main, tandis que la plume est la seule arme qui reste

ne (a) sur ceux qui n'ont ni assez d'énergie ni assez de justice dans l'ame, pour sentir que ce système est le renversement total des droits de l'homme. Il doit sévir à la fois, contre le

au courage & à la vertu. Souvenons-nous tous que notre chef antique, le bon Homere, appelle naïvement dans son Iliade, les *rois mangeurs de mille peuples*. C'est sur ce mot qu'un commentateur d'Homere auroit dû s'exercer & faire un volume.

(a) Le chaste sein de la nature, dit le pere Brumoy, enfanta jadis l'Amour & la Haine. Leur origine étoit pure & presque céleste. Nés pour accompagner les vertus, ils en avoient les traits & la physionomie. L'Amour formé pour puiser à la source de la félicité suprême, fut malheureusement séduit par des beautés terrestres; il englua ses ailes faites pour l'élever aux cieux, & au lieu des plaisirs divins il se rabassa à une volupté commune & passagère. La Haine dégénéra, ainsi que l'Amour. Ses mœurs étoient saintes & respectables: son caractère divin fut altéré. Elle s'attachoit aux tyrans, elle sévissait contre le vice, elle attaquoit le coupable puissant, & le perçoit des traits d'une indignation profonde & vertueuse; mais bientôt elle cessa de frémir à l'aspect du crime, elle se tût devant les grands coupables, elle réserva son aversion active contre la vertu qu'elle avoit tant aimée. La Haine alors devint une Euménide; elle tourna son énergie en fureur: elle corrompit ses précieuses qualités: elle inventa les glaives recourbés, les filets, les poisons, les calomnies. De fille du ciel, & faite pour venger la justice, elle prit en main le flambeau des Furies & ne se signala que par des actes de rage.

tyran & ses esclaves , car c'est la lâcheté de ceux-ci qui élève le monstre sur leurs têtes (a).

Il doit voir tomber les barrières qui séparent les nations & les rendent ennemies. Il ne doit point appeller l'une au combat contre l'autre ; mais présider plutôt , par la simple force de l'équité naturelle , aux plus grands événemens , où la politique s'épuise en raisonnemens artificieux. Qu'il ne lui en coûte pas plus pour condamner un peuple entier , que pour con-

(a) Dans le gouvernement despotique, depuis le despotte jusqu'au dernier des esclaves , chaque individu pèse sur l'autre. C'est une oppression qui se propage : c'est une longue chaîne d'injustices sourdes , où chacun se fait despotte, flatte d'une main, & déchire de l'autre. Et c'est tout le contraire que suppose , contre l'expérience, M. Linguet, dans la *Théorie des Loix civiles* , où il feint de croire qu'un seul homme peut balancer , contenir, enchaîner vingt millions d'hommes , sans faire part de la plus grande partie de son autorité à un assez grand nombre pour écraser l'autre à coup sûr. De proche en proche, on souffre les vexations d'un tyran voisin, pour à son tour tyranniser comme lui. Il est certain que s'il n'y avoit qu'un maître, & que les autres fussent tous égaux, ce gouvernement-là ne seroit pas le plus imparfait ; mais l'égalité ne peut naître que d'un équilibre de forces & de volontés. Ce gouvernement oppresseur ressemble à une large & haute colonne , où chaque pierre a son fardeau progressivement pesant ; & la base, qui est le peuple, porte encore là le plus grand poids possible. M. Linguet a tort, ou s'est mal expliqué.

damner un individu : qu'il ne voie d'autre différence que la grandeur du forfait.

Enfin qu'il aime la gloire, & qu'il ne mente point sur cet article. La gloire ! & comment s'y refuser ? C'est le cri de l'estime publique, c'est la voix de l'univers satisfait & charmé, c'est la récompense la plus noble, c'est le bien qui ne s'achete pas, & qui est vainement envié de ceux qui ont tout hors celui-là : la gloire ! Trônes des rois , que l'on transmet comme une ferme, qu'êtes-vous auprès de cette couronne immortelle , qui attirera l'hommage de la dernière postérité (a), quand le Poëte n'aura voulu paroître devant elle qu'escorté de l'image de la vertu (b) ?

(a) Le fameux Bacon, qui écrivoit pour tous les hommes, n'alloit puiser ses idées que dans les sources communes à tous les hommes, c'est-à-dire , dans le spectacle de la nature. Il s'enflammoit alors, il élançoit son ame dans l'avenir ; il la sentoît immortelle & divine : il ne vouloit pas que le tombeau qui devoit couvrir son corps pût ensevelir son nom ; il étendoit le droit qu'il avoit aux éloges de ses contemporains, dans la postérité la plus reculée. Il se plaisoit enfin à penser, lorsqu'il traçoit quelques pensées fortes & grandes, que mille ans après sa mort , l'Indien sur les bords du Gange , & le Lapponois au milieu des glaçons, payeroient un tribut d'admiration à ses écrits & envieroient le siècle & le pays qui l'avoient vu naître. *Non potest quidquam abjectum & humile cogitare, qui scit de se semper loquendum.*

(b) Themistocle entrant aux Jeux Olympiques, on cessa de regarder les combattans, & tous les yeux se tourne-

Que son ame pleine d'élévation dédaigne la fortune, il se trouvera dans un point de vue plus favorable au génie, & sa touche en deviendra plus énergique. La pauvreté est l'élément des vertus & des talens ; si elle a des épines cruelles, elle n'abuse pas du moins l'homme, & lui révèle à chaque instant la vérité des choses ; elle lui apprend à se connoître, & à connoître ses semblables ; elle lui crie incessamment, elle lui prouve que s'il a quelque chose à attendre il ne doit l'attendre que de soi : précepte important & dont les riches n'ont pas la moindre idée. L'adversité arrête les passions dangereuses, comme la gelée arrête la corruption ; elle tourne l'ame du côté de l'intérêt général, parce que le plus grand nombre d'hommes est malheureux ; elle lui inspire par conséquent les vertus qui tiennent à ces idées patriotiques : tels sont le sentiment de la liberté, le courage, la force de l'ame, la haine des tyrans (a). L'écrivain pauvre, tou-

rent sur lui : *me voilà dignement payé de mes travaux*, s'écria-t-il avec une joie décente & modeste.

(a) Les poètes sont comme certains animaux, doués d'une force prodigieuse qu'ils ne connoissent pas ; ils ignorent leur véritable ascendant sur les esprits. Si l'écrivain a pour lui la justice, la vérité & l'intérêt de l'homme, qu'a-t-il à craindre des forces réunies des tyrans des ames ? Que ceux-ci tremblent, & que fier à son tour il apprenne à sourire de leur vaine fureur.

te chose égale, aura toujours l'avantage sur l'écrivain riche; il a moins d'ôtages de foiblesse, & c'est ce que démontre l'expérience (a).

Je n'exige point que le poëte soit exempt de passion: il faut qu'il juge les hommes en homme, & non en tyran. Une morale trop austere approche de la dureté, & s'éloigne de la vertu. Celle-ci, toujours compatissante & douce, se met à la place de chaque homme, estime les efforts & même les devoirs sur les forces.

Celui donc qui se fera fait une étude approfondie de la science du cœur humain, prononcera en sa faveur. Loin de lui cette dureté odieuse, partage de tant de moralistes, qui ont jugé l'homme au poids de leur vengeance, ou qui, n'écoutant que leur humeur, n'ont satisfait que leur méchanceté naturelle dans le portrait qu'ils ont donné de quelques individus pour le tableau de l'espece.

C'est au poëte à venger la nature humaine, avilie, dégradée par d'impitoyables raisonneurs. Loin d'insulter à la foiblesse, qu'il prenne sa

(a) Elle n'est pas même nouvelle. Charlemagne, après une longue absence du royaume, se fit amener les enfans qu'il faisoit élever dans son palais, & voulut voir leurs compositions en prose & en vers. Ceux d'une condition médiocre, & même obscure, avoient le mieux réussi, & ce qu'apportèrent les enfans des nobles & des princes, n'étoit d'aucune valeur. (Hist. de l'Univ. par Crevier.)

défense. Le coupable plaisir de rabaisser l'homme conduiroit sûrement à le rendre pervers. Qu'il laisse ces écrivains subtils appeler hypocrisie ce sentiment généreux qui nous porte vers nos semblables, l'amitié une tromperie, l'amour de l'ordre un mensonge. Ces tristes découvertes feroient vraies, qu'il faudroit les taire. Parce que la Rochefoucault (a) a vu tout corrompu à la cour, l'univers ressemblera à Versailles? C'est à force de subtilités de cette nature que tout s'éteint dans le creuset, & que les vertus de l'homme y sont réduites en fumée.

Oui, l'homme s'aime; mais en s'aimant il aime la société & ses semblables, il veut leur plaire, il veut leur être utile : la bienveillance

(a) Cet auteur a excellé dans la peinture des mœurs des courtisans, mais il n'a pas vu l'homme en général. Son livre est triste & dangereux à certains égards : à force de peindre les hommes en noir, qu'il suppose nés tous méchans ou fourbes, il répand dans l'esprit une méfiance repoussante, une misanthropie dure, qui ne sert qu'à éloigner l'homme de l'homme; ce qui n'est pas évidemment bon. De même la Bruyere, avec ses touches fortes & quelquefois extrêmes, indigne & ne fait jamais naître le sourire de la compassion, comme font Montaigne & le docteur Swift. La Bruyere a cru l'homme pervers par instinct; il n'est que foible, sujet à l'erreur, inconséquent & vain : il peut enfin guérir de ces défauts. Tout moraliste, avant d'écrire, doit répéter cette maxime : *On est moins dupe d'autrui que de sa propre imagination.*

& la générosité sont des vertus qui existent dans son cœur ; elles se manifestent souvent : l'amour, l'amitié, la compassion, la reconnaissance, ne sont pas des chimères. Ces sentimens ont des effets visibles & palpables ; ils brillent dans tous les siècles, dans tous les pays, dans tous les rangs ; ils ne sont pas douteux & faux, comme ces observations microscopiques qui remontent à des causes qui ne sçauroient être vues.

C H A P I T R E XXII.

*Développement du Chapitre précédent, ou
Apologie de l'Homme.*

L'HOMME entraîné par les impressions du sentiment, & obéissant peu à la froide lenteur du raisonnement, l'homme a les passions bonnes (a). Ce n'est pas toujours son intérêt

(a) Si je croyois l'homme né méchant, je briserois ma plume & laisserois mon encrier se dessécher : que pourrois-je dire alors aux hommes ? Tous les arts seroient infructueux, & l'on feroit de vains efforts pour leur donner une pente utile. C'est l'absurde, le détestable théologien, qui le premier a supposé l'homme essentiellement corrompu. De-là sont partis nos législateurs modernes, pour imputer à la nature humaine les vices dont ils étoient les

particulier qui le domine, il tend vers les semblables ; autant de fois, peut-être, qu'il se replie sur lui-même. Il est une sympathie à laquelle il ne peut se refuser. Il y a un unisson moral, auquel nous obéissons tous involontairement & à notre insçu ; c'est un principe de détermination plus fort que l'amour-propre. Dès que les sens & l'imagination sont affectés, nous ne sommes plus, heureusement pour nous, que des êtres passifs (a) qui sui-

auteurs. Ils ont empoisonné les sources du bonheur : ils ont fait couler le poison de la discorde & de la superstition dans les veines de plusieurs générations ; & ils accusent ensuite de corruption ceux qu'ils ont, pour ainsi dire, forcés au crime par leurs cruelles institutions.

(a) Voyez dans les combats & sur le théâtre même du carnage, ce soldat ivre de sang & de vengeance : enflammé de courroux il poursuit avec le transport de la rage celui qui l'a blessé. Il l'atteint, le saisit, le renverse ; il a levé l'épée qui doit immoler sa victime. Le malheureux, étendu sur la terre, prêt à périr, lui jette un de ces regards inexprimables, où se peignent l'effroi, l'espérance & l'ardente prière. Cette image passe dans l'âme du soldat furieux : par un sentiment rapide il s'identifie avec celui qu'il alloit égorger. La compassion se fait entendre. Non, il ne peut enfoncer le glaive dans le sein de cet homme renversé, dont l'œil est suppliant : il le relève, ému & menaçant encore. La tempête gronde dans son sein ; mais la pitié, plus forte, lui commande le pardon : il l'accorde en frémissant, mais il ne sait pas lui-même comment il a pu pardonner.

vons les impressions données. L'art du poëte est de s'attacher de préférence à cette propriété essentielle de la nature humaine, à la manier avec souplesse, à faire du spectateur une espece d'instrument qu'il fera resonner à son gré: une fois maître du cœur, l'esprit & la raison obéissent.

Et quel est l'être malheureux qui n'a jamais connu le charme de la bienfaisance, le prix de l'ordre, qui n'a jamais surpris son cœur volant vers un autre, ou qui, isolant ses plaisirs, ait voulu jouir seul (a) ?

La satire de la nature humaine est piquante, mais elle est vraie. Qui es-tu ? toi ! qui oses dire que l'homme est né méchant ! Montre, qui t'a élevé ? Ce pernicieux blasphême, où l'as-tu puisé ? émane-t-il de ton cœur ou de ton expérience ? L'expérience pourroit-elle être pour toi ? Et vois donc l'innocence de l'enfance, la confiance & la simplicité de la jeunesse, l'amour des peres & des meres pour leurs enfans : vois s'il est un seul homme inaccessible à la pitié. Réfléchis sur cette horreur naturelle que nous avons pour le sang. Compte

(a) Cœur tendre & généreux ! qui ne passes point lorsque ton semblable souffre, qui ne te contentes pas de lui payer le stérile tribut de la pitié, qui n'as point de repos que lorsque la douleur a cessé de lancer ses aiguillons ; c'est toi que j'honore, c'est toi que j'embrasse au nom de l'humanité.

les actions charitables & généreuses qui se font sur la terre. Vois l'homme fréquemment trompé sur ses véritables intérêts, mais ne faisant jamais le mal pour le mal. Ces calamités sanglantes partent toujours d'un aveuglement déplorable, plutôt que d'une volonté réfléchie. Accuse la foiblesse (a) de l'homme, ses erreurs, son imagination qui se déregle ; mais songe que la main du Créateur a pétri son cœur d'un limon doux & généreux.

Que de vertus obscures que n'a point proclamées la trompette de l'histoire, & qui contentes d'elles-mêmes n'ont voulu que le regard de l'Etre Suprême ! Ce sont les passions furieuses qui marquent comme le passage des tempêtes : les passions douces & paisibles, semblables à des eaux pures qui dorment dans un bassin, ne s'échappent gueres de dessous le chaume qui les couvre & les protège. Chaque langue porte les noms de bon, de clément, de généreux, de bienfaisant : donc ces vertus existent. L'ordre ne pourroit être établi si l'homme étoit né méchant ; & les loix n'ont de force & de pouvoir, que parce que la plus

(a) Un seul homme suffit quelquefois pour répandre le malheur sur vingt peuples, dans l'étendue de plusieurs siècles. Tous ces fameux conquérans n'ont pas aperçu la millieme partie des maux qu'ils ont fait ; ils ont été étourdis par les chants de victoire, & n'ont pas prévu les gémissemens qui en devoient naître.

grande partie des hommes aime & fuit la justice.

Allez jouir du délicieux spectacle d'un pere au milieu de ses enfans ; voyez cette concorde paisible, cette union de freres, cette pureté de mœurs, cette tendresse réciproque, cette douce autorité du chef, cet empressement de toute la famille... Ô poëte ! si tu ne respirez point là avec plus d'aisance , si tu ne te trouves point dans ton élément, si ce tableau n'attache point tes regards, ne te mêle point de tracer des leçons aux hommes.

Eh quoi ! l'œil est charmé de reposer sur des plaines florissantes, sur des côteaux couronnés de vignobles, sur de vastes pâturages où bondit le courfier indompté, où paît la brebis aux mammelles pendantes ; & le cœur ne feroit pas satisfait de recueillir l'exemple des vertus douces qui embellissent & décorent la société ?

Annulons donc la loi qui nous lie à tout ce qui respire ! endurcissions cette ame qui ne peut demeurer froide au milieu des autres êtres (a) ! Heureusement que cela n'est pas en

(a) L'homme de la nature est bienfaisant ; il est compatissant, puisqu'il est sensible ; il ne sauroit être né cruel, car il seroit l'ennemi de son propre être, il seroit opposé à lui même, & se prépareroit tous les maux qu'il seroit souffrir. Le crime, dit M. Thomas, est un faux calcul. J'avoue que plusieurs hommes, & surtout presque tous les princes, ont fort mal calculé ; mais le plus grand nombre

notre pouvoir. Ce sens qui nous sert à distinguer rapidement le vice & la vertu, ce sens intime embrasse malgré nous ce qui est utile à la société (a). Tel est le principe fécond de nos affections morales.

Qu'il soit saisi, développé dans tout drame; qu'il en soit la base & le ciment. Si les effets du malheur nous touchent vivement, nous ne pouvons être insensibles & indifférens sur les causes.

Les hommes naissent véritablement freres. Quel démon peut les séparer & armer leur intérêt réciproque en le raffinant d'une manière subtile & fausse? Ils se font un échange des biens de la terre, échange avantageux & profitable à tous. Leur bien personnel se fond nécessairement dans le bien général, & puisqu'ils ne peuvent croire se dérober aux maux d'autrui que par le plus vicieux raisonnement, il faut qu'ils reconnoissent ne pouvoir être absolument heureux indépendamment de leurs semblables. Pourquoi les riches, environnés des dons de la fortune, ne sont-ils pas en paix avec eux-mêmes? J'ai deviné leur secret, je

des hommes à suivi une arithmétique naturelle, sans quoi dès long-temps la société n'existeroit plus.

(a) Que j'aime *Sbenstone's Works*, digne Anglois, lorsqu'il a dit que l'on ne devoit ni battre un chien, ni détruire un insecte, sans une cause suffisante pour se justifier au tribunal de l'équité.

pense ; c'est que l'indigence d'autrui dont ils sont témoins , leur révèle leur injustice , & qu'ils ont beau s'étourdir , ils ne jouiront jamais avec volupté tant qu'ils n'embrasseront pas d'un œil satisfait le bonheur d'autrui.

Écoutez Hume dans ce tableau simple & convaincant : „ Je voyage , dit-il , dans un „ pays étranger , je passe dans un petit can- „ ton , j'entre dans la maison d'un honnête „ campagnard que je n'ai jamais vu & ne re- „ verrai peut-être jamais : j'apperçois une cer- „ taine aisance répandue dans la maison ; je „ m'affieds à la table rustique , où regnent la „ propreté & l'abondance , plutôt que la dé- „ licatesse : je vois le sourire du contente- „ ment épanouir le front de ses jeunes enfans. „ Mon hôte se montre prévenant , humain , „ enjoué ; il m'a fait parcourir tous les recoins „ de son héritage , & j'ai eu du plaisir à le „ suivre & à l'entendre. A table il m'apprend „ qu'un scélérat puissant , qui étoit son voisin , „ a voulu le dépouiller de son patrimoine & „ lui ravir les champs qu'il rendoit fertiles ; il „ m'expose , avec l'éloquence de l'opprimé , „ tous les chagrins qu'il a ressentis quand il fut „ troublé dans la jouissance de ses biens. Je „ m'irrite , je m'indigne. Il me répond que „ ses maux ne sont rien , que ce même hom- „ me a fait gémir une province entière , a „ fait tomber sur elle tous les coups d'un pou- „ voir aveugle & absolu ; il ajoute que ce mon-

„ stre a attenté à la vie & à la liberté de plu-
 „ sieurs infortunés, ses concitoyens, dont tout
 „ le crime étoit d'avoir déplu par une inté-
 „ grité noble & courageuse. Alors je sens
 „ une juste horreur contre ce tyran subalter-
 „ ne (a), j'exhale mon indignation en termes
 „ plus vifs; mes yeux se remplissent de lar-
 „ mes, tandis que ce bon pere de famille pleu-
 „ re aussi, en souriant, de l'image de ses maux
 „ passés. Il ajoute, qu'enhardi par l'impunité,
 „ ce méchant, qu'abusoit le succès, a porté
 „ ses attentats contre un homme assez puissant
 „ pour dédaigner une vengeance particulière
 „ & recourir à l'autorité des loix; que ce scé-
 „ lérat odieux & détesté, abandonné enfin
 „ de la cour qui le protégeoit, a porté sa tête
 „ sur un échaffaud (b). Je m'écrie que le ciel

(a) Je ne fais qui a trouvé le premier cette excellente épithete, mais la chose est si commune qu'on est incessamment obligé de répéter cette expression; elle vient toujours au bout de ma plume.

(b) Quelle vérité salutaire, que d'apprendre au méchant que s'il se fait craindre il doit craindre aussi, que la haine peut rester assoupie ou enchaînée par l'adresse ou la force, mais qu'elle s'éveillera plus terrible; que, comme un arc violemment bandé, elle lancera la fleche qui percera l'ennemi: en général, que le hazard, l'inconstance humaine, la vieillesse, le dépouilleront nécessairement de cette arme terrible dont il frappoit la multitude, qu'on la tournera contre lui-même, & qu'il mourra au milieu de l'insulte & du mépris public.

„ est équitable ; que les loix sont dignes de notre amour & de notre respect ; & contemplant cette heureuse famille échappée aux fureurs d'un brigand décoré, je les embrasse tour à tour, comme pour leur donner le suffrage de ma joie & de mon allégresse”.

Et voilà le spectateur, poète dramatique ! reconnoissez-le dans ce voyageur, qui ne fait que passer. Il n'a rien à craindre, rien à espérer ; il est étranger à ce qui l'environne : il va quitter la salle où retentit la voix plaintive du malheureux : il va rentrer sous ces brillans plafonds où l'attendent les seuls personnages qui semblent l'intéresser vivement ; & son cœur toutefois a connu l'émotion, le serrement, la douleur, & rien n'a pu arrêter cette compassion, ce trouble, prêts à fermenter aux scènes de l'injustice (a). Tant l'homme se condamne lui-

(a) L'homme ordinaire n'est blessé que de ce qui l'affecte personnellement. L'écrivain l'est de ce qui blesse la justice, la société : il prend pour lui l'injure faite à son semblable ; il s'établit le vengeur public de sa nation, il sent une violente & généreuse envie de châtier l'homme insolent qui a abusé de son pouvoir. C'est ici qu'il devient un personnage vraiment grand, vraiment illustre ; & quand il a dirigé ses foudres invisibles, chacun applaudit à son courage : la gloire l'attend, & la main des bourreaux ennoblit l'ouvrage qu'elle ose toucher. Dans son sein la vengeance devient une vertu, puisqu'il la déploie moins pour ses intérêts que pour ceux d'autrui.

lui même ! tant il est invinciblement porté à blâmer ce qu'il auroit pu faire !

Non , il n'est point d'homme absolument méchant ; tous ses sentimens seroient renversés & funestes à lui-même : il ne pourroit marcher long-tems parmi les hommes. Toutes les grandes persécutions , tous ces grands crimes qui couvrent la surface de la terre , se font , pour ainsi dire , au nom d'un fantôme , dont on a eu soin d'échauffer & de remplir son imagination. Chacun s'excuse sur la coutume , sur la nécessité ou sur la loi , & répond qu'il n'est que le ministre d'un pouvoir qui commande , & qui force en même tems à l'obéissance. Voyez les guerres , & cherchez parmi cette foule de combattans un assassin volontaire : tous marchent , parce que chacun d'eux est entraîné par l'ascendant qu'imprime la troupe. L'homme qui ose être cruel , sans en recevoir l'exemple , est heureusement fort rare. Il ne faut point compter parmi les hommes les Neron , les Tibere , les Caligula & autres tigres à face humaine , qui , retranchés sur des trônes , ont tué avec le sceptre : trop détachés de leurs semblables , trop isolés , ils étoient plus près du crime : ils sentoient mieux que le peuple qu'ils fouloient , combien l'autorité arbitraire , ce fardeau dangereux , pouvoit les écraser à chaque instant : ils ne se jugeoient plus les chefs de la nation ; plus conséquens , ils s'en estimoient les ennemis nécessaires par le rang mê-

me qu'ils occupoient; enfin, ils étoient forcés à être violens (*a*), comme ayant été trop exhaussés, & ne touchant plus à la nation que pour la craindre ou la faire trembler: ils devinrent féroces, parce qu'accumulant trop de jouissances excessives (*b*), ils avoient rompu cet heureux équilibre de l'ame, qui maintient la justice & conserve à chaque homme sa vertu (*c*).

(*a*) Les princes ont une ame irascible, parce que la déplorable éducation qu'on leur donne, en flattant leurs premiers penchans, les accoutume à être volontaires, capricieux, emportés, faciles à irriter. De-là vient sans doute l'emblème d'Achille nourri de la moëlle des lions & des tigres. Ils prennent volontiers le caractère des animaux carnassiers; ils se vengent avec inhumanité, parce qu'ils se croient d'une nature supérieure à celle de l'offenseur; ils s'estiment des Dieux, & punissent l'homme, comme l'homme punit l'insecte qui l'a piqué.

(*b*) On demande: pourquoi la philosophie proscriit-elle ces voluptés exquisés, qui plaisent tant à l'ame & qui semblent faites pour elle? La philosophie répond: c'est que ces mêmes voluptés si recherchées, ces délicatesses, ces aises de la vie amollissent l'ame, la dénaturent, & rendent le cœur dur & impitoyable. Lisez l'histoire des Empereurs de Rome; ils furent tous des monstres voluptueux. La pitié ne germe que dans le cœur de ceux qui ont souffert, & qui peuvent souffrir encore.

(*c*) Vous donnez à un homme une autorité sans bornes. Bientôt tous ses sentimens vont monter à l'unisson de son pouvoir & devenir extrêmes. Neron, ô Dieu! fut un jour

Mais, comme je l'ai dit dans un autre ouvrage, & comme je me plais à le répéter, *les tyrans de la nature humaine ne sont pas elle.* L'indignation du poète ne doit point retomber sur la masse des hommes. Ceux qui nagent dans la foule ne peuvent avoir que des idées conformes au bien-être de leurs semblables, ils ne peuvent séparer leurs intérêts d'autrui; & le principe de Montesquieu est pleinement démontré, lorsqu'il a dit que *la vertu est l'ame des Républiques.* Où il n'y a point de dominateur insolent, là se fait entendre le cri du bien public; là tous les premiers mouvemens sont bons & généreux : là seulement la patrie se présentera avec tous ses charmes; là le citoyen, sans vains raisonnemens, sentira ce qu'il faut faire pour elle.

Il est d'autres Etats, (& ils couvrent une grande partie de la terre) où la fatalité a courbé l'homme sous le joug, où mille causes imprévues ont préparé ses chaînes, où le citoyen abusé par son trop de confiance a cédé non-

paisible souverain du monde connu; ce qui n'a pas peu contribué sans doute à en faire un monstre. Comment voulez-vous qu'il tremble chaque jour pour sa puissance, & qu'il soit modéré? la tête est dans l'ivresse de la hauteur; il est éloigné de la foule, il doit la redouter : la crainte le porte à des coups de fureur ; il est faible pour ce poids immense, & de-là il devient cruel.

chalamment ses droits & a négligé de retenir les moyens de les réclamer avec succès; mais là du moins il lutte par la volonté, s'il ne le peut par la force. Ses gémissemens douloureux se font entendre: il est éloquent, quoiqu'esclave; il combat avec la parole: il tombe, il périt, la loi à la main: il élève en expirant le contrat primitif violé. Le despote en rit, mais il n'y répond qu'à grands coups de massue. C'est dans ces Etats, où la justice n'a plus qu'une voix foible & mourante, que le poëte doit l'adopter, la multiplier, l'orner de toutes les couleurs de son art, & méprisant les offres intéressées du pouvoir tyrannique envisager la reconnoissance future des siècles, qui le loueront d'avoir défendu la cause antique de l'équité, cause honorable, qu'on peut fouler aux pieds, mais qu'on ne sçauroit anéantir.

Ayant donc établi les principes moraux qui doivent constituer le poëte dramatique, je descendrai à combattre quelques préjugés qui pourroient interrompre ou retarder sa marche. Je veux lui ôter toute entrave, bien convaincu que dès que tout lien sera brisé, le vol du génie ne tardera point à se manifester.

C H A P I T R E XXIII.

Examen de plusieurs préjugés reçus & accrédités.

QUELQUES préjugés, peu à peu, ont été détruits, ils ont cédé à l'invincible raison, qui tôt ou tard devient la loi suprême & universelle. Tel étoit le préjugé qui faisoit penser que l'amour devoit être le mobile unique du théâtre. Corneille, Racine, Crebillon, n'ont-ils pas sacrifié à cette opinion ridicule? N'a-t-on pas vu les langueurs d'une passion froide & insipide se mêler aux tragiques attentats d'une ambition forcenée? N'a-t-on pas vu les évènements les plus disparates se fondre dans le même plan & presque sur une même ligne? Sans Voltaire, ne serions-nous pas encore esclaves de ce préjugé? Lui-même, dans ses premières pièces, n'a-t-il pas suivi le délire général, dans son Oedipe, dans le rôle de Varrus, dans son Brutus, où un amour énervé & languoureux se mêle aux plus héroïques vertus qui aient honoré une République naissante? Mais Zaïre, Tancrède, & Adelaïde du Guesclin (a), l'ont

(a) Je proposerai une réflexion à l'illustre auteur de cette pièce: le rôle de Vendôme est admirable, il a une éner-

bien absous depuis de ces fautes. Que de fois on a entendu des héros s'écrier , que *leur plus bel exploit seroit de vaincre la cruelle ! que leur ambition est d'expirer à ses pieds !* La Melpomene Françoisse a trop souvent ressemblé à cette Circé , qui n'introduisoit des héros dans son palais que pour leur imprimer d'un coup de baguette la métamorphose la plus humiliante.

Il reste d'autres préjugés à combattre. Telle est cette prétendue règle théâtrale , qui veut que dans chaque pièce le vice soit puni & la vertu triomphante. Cette règle est-elle aussi juste , aussi utile qu'on le croit communément ? Il est sûr que le contraire arrive dans le monde. Tous les jours l'honnête homme est malheureux , & le méchant voit les injustes pro-

gie & une vérité qui saisit. Je le plains au moment où , éperdu d'amour & de jalousie , il demande à son ami la mort de son frère : jusque-là tout est bien. Mais lorsqu'après l'emportement de cette première chaleur , ce même Vendôme , si fier & si grand , va choisir un bras vulgaire , un assassin obscur , à qui il confie le soin de sa vengeance ; cette vengeance méditée d'après une réflexion lente & cruelle , me le rend tout-à-coup odieux : je ne suis plus touché de ses cris , je ne veux plus de ses remords , de son désespoir ; je vois un prince féroce , qui a conçu le crime au fond de son cœur. Il seroit facile de supprimer cet incident inutile , & qui ne sert qu'à déparer un des plus beaux caractères de la scène françoise.

jets couronnés. S'il faut faire une impression profonde sur le cœur humain, s'il faut déchirer les entrailles par la peinture des plus grands malheurs, il faut que l'imitation soit entière & fidele. Et pourquoi arracher le trait une fois enfoncé? pourquoi essuyer ces larmes qui coulent? Non : que plutôt l'indignation vertueuse demeure dans l'ame, qu'elle vive contre la prospérité insolente; que cette blessure, que la main du poëte aura faite au spectateur, ne se ferme pas, tant qu'on verra subsister une oppression réelle. Puisque le spectacle est une illusion, que cette illusion tourmente autant qu'il est possible, qu'elle ne soit point passagère, & que tout homme soit fatigué, tant que la cause de l'infortune publique n'aura point disparu.

Le poëte auroit tort, s'il vouloit toujours faire entendre que l'innocence est reconnue & couronnée. Je ne dis pas seulement qu'il fermeroit les sources de la pitié & de la terreur, qu'il ne feroit qu'effleurer le sentiment de la compassion, au lieu de la porter à son comble, qu'il produiroit des allarmes momentanées, & suspendroit cette active sensibilité qui demande un aliment toujours nouveau : j'ajoute qu'il présenteroit le théâtre du monde tout différent de ce qu'il est, qu'il promettroit à l'homme plus que la nature ne lui a accordé, qu'il le tromperoit par un appas faux & inutile & que

la moindre expérience feroit évanouir. Il faut que l'écrivain soit inexorable, comme la tyrannie qui nous joue, qu'il nous révèle toutes les calamités qui nous attendent, qu'il roidisse notre courage contre les malheurs imminens qui nous assiegent, qu'il accoutume notre œil à fixer les scènes de la vie, à se familiariser enfin avec les touches sombres qui composent le fatal tableau de la condition humaine. Ce tableau ressemble à ceux qu'a tracés le Rembrandt; les ombres noires y dominant.

Eh! qui nous frappe le plus ici-bas, qui persécute nos regards, si ce n'est le malheur? Il embrasse l'univers. Pourquoi donc mentir, tandis que la vérité nous écrase de tout son poids? On accoutumerait ainsi la multitude à croire le contraire de ce qui est; on la bercerait d'illusions dangereuses, elle désapprendrait à détester ce qu'elle doit haïr, elle suivrait les fantômes d'une espérance mensongère qui la trahiroit. Il faut lui révéler le sort qui l'attend, afin que l'homme, placé dans un vrai point de vue, choisisse courageusement ce qu'il doit faire.

Si donc la Providence a caché, sous le voile le plus impénétrable, le but du mal moral & du mal physique, que le poète ne s'établisse pas législateur ridicule & momentanément sur un espace aussi étroit que le théâtre, tandis que tout le reste de la terre démentiroit ses oracles: qu'il craigne de tromper l'homme; il ne

croiroit plus même les vérités qui lui seroient annoncées.

Mais, dira-t-on, on sera révolté de votre dénouement ? Qu'on se révolte donc contre l'historien, contre le voyageur, contre tout ami de la vérité. *L'innocence à genoux, tendant la gorge au crime*, comme dit Voltaire, voilà ce que l'on voit sur tous les points de ce globe. Mais elle n'en est pas moins l'innocence : rien ne peut altérer son caractère indélébile & sacré, & je préférerois de la montrer ainsi aux yeux du spectateur, que de feindre le crime reculant à son aspect. Qu'on en tire une conséquence funeste, ce sera l'effet de la foiblesse ou de l'aveuglement des hommes. Ils doivent entendre ce que dit ce tableau, il parle assez éloquemment ; il recommande la force de l'ame & surtout le courage, il en fait une vertu nécessaire ; & c'est-là la vérité qu'il faut enseigner de préférence à l'homme, surtout aux plus infortunés, qui cesseroient de l'être s'ils osoient contrebalancer, de tout leur pouvoir, le magique & destructible ascendant qui les domine.

D'autres, connoissant ce qu'ils ont à craindre, apprendront à estimer la vie & à la peser ce qu'elle vaut. Ils seront moins surpris des malheurs qui les accableront, & sauront souffrir à l'exemple des autres ; ils connoîtront peut-être moins le désespoir, qui est un effet subit d'une

surprise douloureuse & d'un malheur inattendu (a).

Les philosophes, plus versés dans la profondeur des vérités intellectuelles, jugeront, par la raison & par le sentiment de l'ordre éternel des choses, que celui qui gémit injustement ne gémira pas toujours, & qu'il est un observateur suprême qui a tout ordonné.

Mais, repliquera-t-on, une tragédie de cette nature fera-t-elle une école de vérité pour des hommes bornés au moment présent, & qui ne jettent point leur vue dans l'avenir? Lorsqu'ils verront le crime triomphant, hésiteront-ils de se ranger sous les drapeaux où semble regner l'impunité? Ceci ne laisse pas que d'avoir ses difficultés. Mais, sans raisonner ici, car le raisonnement quelquefois nous égare, je répondrai avec cette intime conviction que je ne puis définir, que si le poète est véritablement embrasé de l'amour de l'ordre, cet amour perce-

(a) *Les tragédies (dit Marc Aurele) ont été premièrement introduites, pour faire souvenir les hommes des accidens qui arrivent dans la vie, pour les avertir qu'ils doivent nécessairement arriver, pour leur apprendre que les mêmes choses qui les divertissent sur la scène, ne doivent pas leur paroître insupportables sur le grand théâtre du monde; car tu vois bien, ajoute-t-il, que telle doit être la catastrophe de toutes les pièces, & que ceux qui crient tant sur le théâtre, ô Cyberon! Cyberon! ne se délivrent pas de leurs maux.*

ra, malgré son dénouement vicieux; qu'il offrira l'innocence armée de tous ses traits divins, patiente dans l'adversité, courageuse, inébranlable, ne redoutant pas le bras injuste du tyran qui la frappe & qui n'ose en même tems l'envifager; fatisfaite du triomphe que lui donne la vérité, se retranchant en elle-même comme dans un fort assuré, & y trouvant sa justification, sa gloire & sa félicité; contente enfin, de se juger honorée & chérie de tous ceux qui la connoissent, mettant sa récompense dans leur admiration & ses autels dans leurs cœurs.

Les poètes aussi ont mal-adroitement supprimé les intermédiaires : dans trois heures ils montrent les attentats du crime & sa punition. En la faisant entrevoir dans le lointain, au lieu de la précipiter d'une manière fabuleuse, ils feroient plus vrais & plus croyables. Remarquons que les anciens n'ont point connu cette loi, qui prescrit des dénouemens toujours heureux; ils ne féchoient point les larmes, & laissoient l'indignation germer & prendre racine dans le sein du spectateur: Hecube, Ajax, Hercule, meurent dans les tourmens; & ces dénouemens avoient leur but. Qu'on cesse donc d'exiger que le poète punisse toujours le crime; s'il le déteste, il peut impunément peindre son triomphe : l'infamie ne l'accompagnera pas moins, & ce sera le chef-d'œuvre

de son art de le deshonorer sous la pourpre & le diademe (a).

Pour passer à un second préjugé, je parlerai de cette loi ridicule qui assujettit les pieces de théâtre, & surtout les tragédies, à cinq actes, à peu près d'égale grandeur. De-là un homme d'esprit a dit, *qu'on coupoit une picce de théâtre comme on coupe un habit*. On ne voit pas la raison de ce partage. Cette loi n'impose-t-elle pas la nécessité d'allonger des pieces, qui plus resserrées auroient eu un plus grand effet? Aristote n'est point l'inventeur de cette loi; ce qui doit humaniser nos critiques, qui s'imaginent que ce philosophe a deviné comment il falloit construire une piece françoise. Voit-on chez Sophocle, chez Euripide, ces interruptions forcées, qui coupent l'action à tems égaux, & qui créent un vuide au moment où l'intérêt pourroit se soutenir encore? On n'entendoit pas ces mauvais violons (b) qui précèdent quelquefois la sortie des acteurs; on ne

(a) Comme Mahomet est noir dans la dernière scene! comme les cris de sa rage trompée avilissent l'homme & son cruel génie! Comme Thieste est grand auprès d'Atrée!

(b) Après qu'Orosmane a répandu le sang de Zaïre, après que Zamore a vengé un monde & son amante, après que l'ombre de Ninus est venu épouvanter sur les degrés du trône une reine parricide, on nous fait entendre une ariette, une fanfare, une contre-danse; on ne peut s'empêcher alors de rire, car le passage est extrême & subit.

connoissoit pas ces petits ressorts, ces nouvelles usées, qu'on a comparées à celles de *la petite poste*, & qui viennent après le débit de trois cents vers vous annoncer que l'acte va finir. Ne seroit-il pas plus raisonnable de placer les intermedes selon l'étendue de l'action, & d'après le besoin? Ces dispositions artificielles, ce partage géométrique, a quelque chose de monotone & de triste; c'est un pur ouvrage des modernes. Horace est le premier qui ait consacré cette regle dans son Art Poétique, & ce vers est en effet toute l'autorité sur laquelle on s'appuye; mais j'aime mieux en croire Sophocle & Euripide, qui n'ont jamais été assujettis à ces divisions puériles, qu'Horace qui, comme notre Boileau, n'a jamais su tracer le plan d'une scène.

Il n'y a donc point de hardiesse ou de témérité à faire une piece en quatre actes, en deux ou en fix; il n'y a que du bon sens (a).

(a) Quoi! parce que toutes nos pieces sont en cinq actes & en vers alexandrins, il faudra que toutes les pieces soient en cinq actes & en vers alexandrins? On dira que c'est le spectateur qui exigera que les engagements ci-devant pris soient tenus par les écrivains modernes; mais si l'on consulte le goût du public, peu lui importent les moyens dont on se servira pour le toucher, pourvu que ses larmes coulent. Quant à la portion du public qui se révolteroit, elle ne seroit composée que de ces demi beaux esprits, qui ayant des prétentions secrètes sur l'art (pré-

Tout acte inutile & languissant doit être supprimé : l'étendue de l'action doit seule déterminer la longueur des actes. Il faut avoir (dit-on) cinq pieds huit pouces pour entrer dans tel régiment, mais tel homme de cinq pieds a plus de bravoure & de courage, & le chef est souvent le plus petit individu de l'armée. Il doit être permis à l'auteur de suspendre ses repos en pleine liberté; il doit secouer tout joug onéreux, s'affranchir d'un antique esclavage & dédaigner la contrainte (a).

Mais, dira-t-on, Corneille a suivi ces règles qui vous paroissent gênantes & inutiles, & de quel droit vous refuserez-vous à tenir la route qu'il a parcourue? Mais Corneille, répondrai-je, vint dans un tems où l'on aimoit les diffi-

tentions bien indiscrettes), ont la manie éternelle de rabaisser toute chose à proportion de leur insuffisance. Or cette portion infortunée peut faire du bruit au café, au parterre; mais ce vain bourdonnement, dont on connoît la cause, tombe & meurt comme le cri des cigales.

(a) Clavaret, mauvais tragique françois, jaloux de conserver rigoureusement l'unité du lieu, & voulant prévenir toute critique à ce sujet, se trouvoit fort embarrassé dans sa tragédie du *Ravissement de Proserpine*. Savez-vous ce qu'il fit? Il imagina une ligne perpendiculaire du ciel aux enfers. L'imagination, disoit-il, peut monter facilement sur cette escale d'échelle, s'arrêter en Sicile, & descendre au séjour des morts: il s'applaudissoit fort de cette invention, & d'avoir su réduire ainsi sa pièce aux véritables règles de l'art.

cultés vaincues, dans un tems où la nation emprisonnoit son esprit dans les limites d'un sonnet ou d'un rondeau. Il vint dans un tems où le caprice multiplioit les entraves. Il eut mieux fait de supprimer le cinquieme acte des Horaces, & de braver quelquefois les regles, comme il fit dans le Cid; de mieux choisir ses derniers sujets, & de moins interpréter son Aristote qui l'a quelquefois égaré. Il fut très superstitieux envers les regles établies : il corrigea le plan, mais sans oser en créer un nouveau. Législateur timide, & le plus souvent embrouillé, sa Poétique renferme un grand nombre d'idées fausses & puériles, & l'on peut dire qu'il a mal vu l'art dans lequel il a excellé; mais heureusement l'instinct vigoureux de son génie l'a emporté sur les préjugés que lui dicterent des livres. N'a-t-il pas payé au mauvais goût & à l'enfance de l'art par les stances du Cid ? Que ne s'est-il plutôt dégagé de toutes les chaînes qui l'affervirent ; que n'a-t-il fait plus souvent de nobles hardiesses, comme le dénouement de Rodogune ; que n'a-t-il toujours marché de lui-même, au lieu d'établir ses pieces sur un commentaire obscur & bizarre ? Mais tout grand qu'il étoit, il fut esclave des idées dominantes : ce qui fait voir la force des préjugés. On le vit interrompre ses chefs-d'œuvres pour rimer l'*Imitation de J̄esus Christ*, sans s'appercevoir qu'il détruisoit par la seule structure du vers la simplicité qui fait le prin-

cipal mérite de ce livre. Cette traduction si froide, si fastidieuse, si assoupissante, émanée de la même plume qui écrivit *Cinna* & *Rodogune*, parut si bizarre, si incroyable, même alors, qu'on imagina dans la suite ce conte, *que telle étoit sans doute la pénitence que son confesseur lui avoit imposée.*

Ah! si un génie indépendant & fier, comme celui d'Eschyle, de Shakespear, avoit posé les premiers fondemens de notre théâtre; embrassant d'un coup d'œil le terrain sur lequel il devoit bâtir, n'ayant aucun préjugé à combattre, il eut tracé une circonférence immense, au lieu de ces limites étroites où l'art est anéanti; & s'il arrivoit encore cet homme de génie, qui donneroit à la scène françoise une face nouvelle, qui feroit disparoître tout ornement étranger ou bizarre, qui travailleroit sur un plan inconnu: doute-t-on qu'il n'élevât un théâtre, sinon plus travaillé, plus fini, du moins plus vrai, plus pathétique, plus utile? Mais les têtes bornées qui ne conçoivent que ce qui est, crieront toujours: *non, cela n'est pas possible*; comme saint Augustin crioit, armé d'un Concile & de l'autorité de l'Eglise: *non, il n'y a point d'Antipodes, car ils tomberoient la tête dans le ciel.*

Soulevons donc ces entraves arbitraires, sous lesquelles le préjugé garotte le génie. Sans doute il faut un ordre d'événemens, une progres-

gression juste , une gradation insensible , qui ébranle peu à peu l'esprit , donne la vraisemblance & la confirme. Voilà ce qu'il faut de nécessaire absolue ; mais le nombre des actes n'ajoute rien à cette vraisemblance précieuse. Que le sujet détermine seul leur étendue , leur repos , leur enchaînement , & songeons que cet esprit imitateur a nui à l'art & le traîne vers sa décadence.

On apperçoit dans plusieurs auteurs françois un goût inné pour la servitude ; jamais l'écrivain ne se livre à son génie particulier : au lieu de se procurer une liberté facile , on le voit fidele au joug de ses prédécesseurs. En l'adoptant , il le transmet à ceux qui doivent le suivre.

M. Marmontel a dit *que toute piece devoit flatter le préjugé national* (a). Oui , si ce préjugé

(a) Voici les termes de M. Marmontel , Apologie du théâtre , page 323 : *Il y a partout des passions nationales & constitutives de la société. Tel étoit l'amour de la domination chez les Romains , l'amour de la liberté chez les Grecs , l'amour du gain chez les Carthaginois ; telle est parmi nous la gloire , ou du moins celui de l'honneur. Il est certain que le théâtre doit ménager , flatter même ces passions , s'il veut gagner la faveur du public. Rien n'est plus naturel , ni plus juste. L'apôtre d'une morale opposée au génie , au caractère , au gouvernement d'une nation , en est communément , ou le jouet , ou le martyr... Et plus bas... Les mœurs nationales tiennent à la constitution politique , & celle-ci , fût-elle mauvaise , tout citoyen doit concourir à en*

tient à sa splendeur réelle, à sa félicité, & s'il ne blesse point la justice, qui est la première des reines & le plus auguste des souverains; mais si ce préjugé est cruel, s'il favorise l'ambition & l'orgueil d'un peuple, c'est alors que le poète, loin de se rendre complice de ses concitoyens, doit les combattre, soit à front découvert, soit aidé d'une allégorie adroi-

*étayer l'édifice, en attendant qu'il soit reconstruit. Si Tunis ne pouvoit subsister que par le pillage, la piraterie devoit être en honneur sur le théâtre de Tunis..... L'estime particulière que je fais des écrits de M. Marmontel, m'engage à lui représenter qu'il n'a pas apperçu toutes les conséquences de ces principes. C'est au poète à juger sa nation & son siècle, c'est à lui de les faire rougir, s'ils s'écartent des notions éternelles de la justice. Pourquoi donc ne voir qu'un point, isoler le gouvernement où l'on est né? Un poète qui auroit reproché aux Romains leur ambition démesurée, aux Carthaginois leur avarice odieuse, les auroit très bien servis. Pourquoi flatter des vices politiques, au lieu de les combattre? Un mensonge adulateur n'est jamais que funeste, l'Etat s'endort sur la foi de l'écrivain, & ne se réveille qu'au moment du naufrage. Si l'on me répond que les Etats n'ont point de morale, je répliquerai qu'il ne faut pas du moins les autoriser dans leurs principes vicieux, parce que c'est les traîner plus rapidement à leur ruine. Que j'aime ce mot d'Euripide! qu'il respire une noble & légitime fierté! le peuple d'Athènes condamnoit une de ses pensées morales: *c'est de moi qu'ils doivent apprendre ce qui est bien*, répondit-il, & nullement moi d'eux.*

te. Le poëte qui flatteroit sa nation au moment où elle seroit avilie, seroit un lâche corrupteur ; il ressembleroit à un médecin, qui tairoit à son malade un principe secret de destruction, & qui, craignant de l'affliger, hâteroit sa mort.

Adopter les erreurs d'une nation, c'est manquer au droit naturel (a), c'est tromper tout

(b) Quand les malheureux Péruviens, opprimés par des curés qui les chargent de coups & qui, plus inhumains encore, leur font répéter le *Catéchisme* ; à certains jours nommés sortent de leur léthargie, vont prendre les habits de leurs ancêtres, & promener solennellement dans les rues les images sacrées du soleil & de la lune, qui sont toujours leurs dieux ; quand plusieurs d'entre eux dans ces jours de fêtes représentent la mort d'Atahualpa, leur dernier Inca, arraché par les cheveux de son trône d'or, à la voix d'un Jacobin, jugé par Pizarre, & condamné à mort, après avoir vu tous les siens massacrés & sa femme assouvir la brutalité d'un esclave ; quand ces infortunés retrouvent dans les sentimens de leurs maux assez d'énergie pour former de cette catastrophe une espèce de tragédie qui porte la pitié & bientôt la fureur dans l'ame des assistans, & qu'après la piece quelque Espagnol tombe sous un poignard juste & vengeur, le poëte Péruvien a bien fait, sans doute, d'éterniser la haine que sa nation doit à cette race de tyrans qui ont entassé tous les fardeaux sur leurs têtes. Mais qu'un poëte Européen, environné des lumières d'une saine politique, sente toute l'injustice ou le vuide d'un préjugé national, & qu'il le consacre sur le théâtre, qu'il l'exalte en un fanatisme ardent, soit pour intéres-

un peuple , c'est profaner l'instrument de la félicité publique. Comme c'est au théâtre à achever ce que les loix ne peuvent faire , c'est au théâtre aussi de rectifier ce qu'elles ont de vicieux (a). C'est donc une fausse politique de vouloir échauffer un fanatisme national , qui ne sert qu'à traiter avec mépris une nation voisine ; c'est déposer des semences de haine dans celle qu'on flatte ; & dans celle qu'on méprise , c'est fomenteur un levain qui peut s'aigrir & devenir la source de mille injustices : c'est exciter le choc mutuel & redoutable de l'orgueil. La gloire & la prospérité d'une nation n'auront jamais pour base ces guerres d'injures & d'invectives.

On aura beau colorer ces outrages du vernis patriotique , ils n'en feront pas moins à la honte du poëte & de la nation qui l'applaudira. On ne verra en lui que l'adulateur prosterné devant l'idole du pouvoir , environnant le trône

ser ce peuple , soit seulement pour flatter son chef : il n'est plus à mes yeux que l'interprète vénal des entreprises de l'avarice & de l'ambition.

(a) Si l'on adoptoit un principe contraire , un poëte Algérien encourageroit ses auditeurs à la piraterie , un poëte Espagnol soutiendrait que le ravage du nouveau monde a été de droit divin , & un auteur à Goa consacrerait en beaux vers les auto-da-fé ; ce qui ne laisseroit pas que de donner au monde une grande & belle opinion de l'utilité de l'art d'écrire.

d'un encens étudié; on pourra le comparer à ce courtisan, qui avant la bataille d'Actium avoit divisé en deux bandes des corbeaux qu'il avoit instruits, les premiers à dire, *Ave, Cesar, Victor, Imperator*; & les seconds, *Ave, Victor, Imperator, Antoni*. Après la bataille il tua ceux-ci, & lâcha les autres sur le passage d'Auguste (a).

Il rendroit un plus grand service au monde, celui-là, qui attaqueroit une injustice consacrée; ce poëte hardi & généreux, qui feroit un Drame (par exemple) contre cette horrible Traite des Negres, contre cette violation publique & détestable du droit naturel, qui n'a pour but que les viles productions d'un luxe inutile. Malgré les acclamations de l'Europe,

(a) Je ne doute point qu'il ne se soit trouvé à Maroc quelque poëte lauréat, ou bien pensionné, qui n'ait dit quelquefois en vers : (dans une piece de théâtre ou dans quelque ode) „ ô sublime & magnifique Empereur ! que „ ton adresse est grande & merveilleuse ! Je t'ai vu plus „ d'une fois, d'une main rapide & légère, abattre l'inutile „ tête de l'esclave que tu honores en daignant le toucher. Il expiroit, & rendoit hommage à l'agilité de ton „ sabre ! Telle une bergere sépare la tige d'une fleur qui „ s'enorgueillit d'avoir été cueillie de sa main. Que tes „ esclaves sont heureux de ne point périr d'une manière „ vulgaire, & de servir, en tombant, à confirmer ce ta- „ lent suprême que l'univers admire, puisque ta gloire, ô „ puissant monarque, est toujours celle de ton peuple !”

malgré la protection des souverains & celle du christianisme , cette Traite doit être représentée comme une chaîne de crimes monstrueux , qui , pour être perpétuellement renouvelés , ne changent point pour cela de nom , mais amassent chaque jour les matieres embrasées du tonnerre , qui tôt ou tard éclatera sur les nations coupables (a).

(a) On a étendu l'esclavage jusques sur le néant , en établissant que l'homme qui doit naître est déjà dépouillé de ses droits à la liberté naturelle , lors même qu'il ne jouit pas encore de la vie ; & c'est l'intérêt de la religion catholique , qui a consacré cette turpitude sous le regne de Louis XIII , dit *le Juste*. Le Christianisme , qui dans les premiers tems n'a point contribué , comme on le croit fausement , à détruire l'esclavage en Europe , ne songe pas plus aujourd'hui à briser les chaînes de tant de malheureux arrachés à l'Afrique dépeuplée pour fertiliser une terre dont on a détruit avec la flamme & le fer tous les habitans , & le tout pour avoir du sucre & du café : il se tait le Christianisme , ou plutôt il semble autoriser ces abominations , sous le prétexte que le baptême assurera du moins aux Noirs dans l'autre monde une béatitude éternelle. C'est ainsi que l'avarice des Etats , ingénieuse & cruelle , insulte par des sophismes aux infortunés qu'elle a préalablement tourmentés : c'est ainsi qu'aux supplices , qu'aux coups de fouets , qu'à la chasse où on les relance comme des bêtes fauves , on ajoute la dérision des plus stupides argumens. Reculez , hommes sensibles ! reculez à l'aspect de ces tables délicates où se servent ces mets nouveaux qui flattent votre goût ; ces mets , comme l'a dit Helvetius ;

Celui-là feroit bien encore , qui , au lieu d'enfler la grandeur imaginaire de quelque héros meurtrier , pourroit détruire ce mépris irraisonnable dont les différens états s'accablent réciproquement en France , & qui est la principale source de nos maux , parce que désunissant les citoyens , ce mépris leur apprend à rire des infortunes qui tour à tour viennent les frapper. Si le poëte prouvoit au militaire que le magistrat est aussi utile que lui , aussi digne de la reconnoissance publique ; que ses travaux sont plus longs & plus fatigans , ses devoirs plus onéreux , & non moins importants. S'il engageoit le magistrat à voir dans le négociant l'homme qui fait la richesse de l'Etat. Si celui-ci apprenoit à apprécier l'homme de Lettres. S'il parvenoit enfin à anéantir ce malheureux esprit de corps , qui dégénere en un sot orgueil , & qui seroit si risible s'il n'étoit pas si funeste dans ses suites. S'il chassoit ces préjugés honteux qui nous appartiennent , & qui ne sembloient faits que pour un peuple d'insensés & de barbares. Quel service ne rendroit-il

sont pétris du sang des hommes. O Dieu ! Dieu ! l'homme devient donc un bourreau , un barbare raisonneur , pour recevoir une sensation de plus , sensation foible & passagere ! O globe ! il vaudroit mieux que tu périsses tout entier que d'être le théâtre où se propage une injustice aussi atroce.

pas à la nation, en étouffant ces querelles intestines & misérables, qui nuisent à la force générale, ou, pour mieux dire, qui la rendent absolument nulle! (a)

(a) Il est certains métiers nuisibles sur lesquels il est bon toutefois de répandre le mépris, par exemple, sur ces hommes de loix, ministres infidèles de la justice, qui sont intéressés par état à fomenter la haine & la division parmi les citoyens, qui égarant le malheureux plaideur dans le labyrinthe que produit la fatale multiplication des loix, boivent son sang avec une tranquillité outrageante; & contre ces charlatans qui ayant surpris un privilège homicide, empoisonnent le peuple avec une impudence égale à leur impéritie; & contre ces hommes non moins dangereux, qui vendent l'argent au poids de l'or, & qui mesurent leur cruauté réfléchie au degré de besoin qui vous presse. Il faut accoutumer le citoyen à préférer le quincaillier, le bonnetier, le ferrurier, le menuisier, au procureur, à l'huissier, à l'exempt, au commis ou à l'espion de police, au receveur de la capitation, à tous les publicains, quelque riches qu'ils soient; & l'instruire dans les petites choses, si l'on peut donner ce nom à tout ce qui importe à la véritable administration politique.

C H A P I T R E XXIV.

Court Examen des Poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida, de Boileau, relativement au Théâtre.

ON ne cesse de parler aux jeunes gens, dès le college, de quelques anciennes Poétiques, qui m'ont paru fort inutiles, quoiqu'admirées. On induit en erreur ces jeunes poètes; ils vont puiser dans ces sources avec confiance, & ceux qui ne se payent point de mots, n'y trouvent presque rien de satisfaisant.

Je vais examiner ces Poétiques, avec cette liberté franche, qui n'est au fond que la sincère expression des sentimens que j'ai éprouvés en les lisant avec une attention réfléchie.

La Poétique d'Aristote ne nous est parvenue que tronquée & imparfaite. Ses préceptes sont émanés d'après les scènes de Sophocle & celles d'Euripide. Il répète mot à mot les moyens dont ils se sont servis, & n'ajoute aucune idée aux leurs. Il a recommandé l'unité d'action, précepte important, mais déjà mis en exécution avant qu'il l'eût prescrit. Il a insisté sur la nécessité de l'action: nouveau précepte non moins précieux, mais en même tems nullement développé & qui méritoit bien de l'être. A la réserve de quelques lueurs qui brillent par intervalle, on est tout étonné de

ne trouver dans cette Poétique si fameuse, si vantée, qu'une nomenclature sèche, des distinctions subtiles, des choses inintelligibles, des idées communes, ou celles-là que le pur bon sens indique. Quand on parle aux poètes, il faudroit emprunter, je crois, leur langage, & ne pas se perdre dans de froids théoremes qui n'aboutissent à rien.

Aristote a fait des regles inviolables des beautés qui se trouvoient déjà répandues dans les tragiques grecs. Il a appelé défauts, des fautes palpables & grossieres. Loin de généraliser l'art, il s'est perdu dans d'inutiles particularités, toutes étayées d'exemples, n'ajoutant absolument rien à ce qui s'étoit fait, & ne prévoyant pas le chemin que l'art pouvoit faire. Pour prouver qu'il n'avoit présent à l'esprit que la marche d'Euripide, c'est qu'il prétend qu'il faut faire entrer nécessairement dans la tragédie, le *prologue*, l'*épisode*, l'*exode* & le *chœur*; & dans le chœur, l'*entrée*, le *chœur en place* & la *complainte*. Il ressembloit en ceci à l'architecte qui écrivoit: *Tout palais, à son côté latéral, aura sept croisées de face*.

Aristote dit expressément que la tragédie peut se passer de mœurs. Il exclut aussi du théâtre les caracteres purement vertueux, & ce sont ceux-là précisément qu'il faudroit mettre sur la scene. C'est lui aussi qui a consacré cette sottise, que pour former une action intéressante il falloit un personnage célèbre. Ainsi

il n'a pas eu l'idée des accidens d'une vie privée, ce qui n'est gueres digne d'un philosophe. Mais le précepteur d'Alexandre n'étoit pas dans le point de vue nécessaire pour donner des regles sur la tragédie, lui surtout qui avoit flatté son disciple: il a paru oublier à dessein le but que se propoisoit la tragédie antique; il s'est tu sur son principal effet, parce que son génie trembloit sous la main qui avoit égorgé Calisthene, Parmenion & Clitus.

Le génie sublime d'Aristote a trouvé *que dans toute combinaison possible il n'y avoit que quatre genres de tragédie.* Il y a autant de genres qu'il y a de sujets. Il y a autant de physionomies qu'il y a d'hommes. L'enfance, l'adolescence, l'âge viril, & la vieillesse ont sans doute leurs traits; mais les nuances sont à l'infini. Un seul fait dans une piece la rend étrangere à toute autre, qui d'ailleurs lui ressembleroit. Ces classes gênent autant dans la pratique du théâtre, que celles qu'on a instituées dans l'histoire naturelle: toujours des cloisons & des cases étroites, toujours l'art rétréci (a): jamais la maniere libre, aisée & mouvante de la nature!

Aristote dit aussi que dans le discours oratoire, l'art ne se montre pas; mais que sur le théâ-

(a) Aristote, avec sa Poétique, a été aussi funeste au progrès de la Littérature, que sa Dialectique a été fatale à la vraie Philosophie.

tre, celui qui parle doit parler avec tous les apprêts de l'art pour rendre son élocution extraordinaire; *car quel seroit, ajoute-t-il, le mérite de l'élocution dramatique, si le plaisir qu'elle cause venoit des pensées & non de l'élocution même?* J'avoue que ceci me paroît très singulier & ne vaut pas, selon moi, la peine d'être réfuté.

Il insiste toujours à dire que les tragédies doivent être renfermées dans un petit nombre de familles : réflexion qui borne l'art, au lieu de l'étendre ; réflexion qui découle évidemment du théâtre Grec. Aristote n'a donc rien enseigné de neuf ; il n'a écrit qu'une notice, & il fera le désespoir éternel des commentateurs, parce que tournant dans le cercle des mœurs antiques, & n'en sortant pas, (même en imagination) il est devenu inintelligible pour nous. On y entrevoit cependant des traits lumineux qui donnent à penser (a) ; mais comme ils ne sont assujettis à aucun principe, ils ne peuvent recevoir d'application & semblent découler du hasard, & l'on pourroit en effet prendre tout aussi bien l'inverse.

(a) Ce qu'il y a de bon dans Aristote, c'est lorsqu'il dit que la beauté consiste dans l'ordre & la grandeur ; c'est lorsqu'il conseille aux poètes de présenter des personnages où regne un certain mélange de vices & de vertus, comme plus vrais & plus approchans du caractère général des hommes : voilà ce qu'il y a de mieux.

Qui m'expliquera, par exemple, ce qu'Aristote veut dire, lorsqu'il avance que le *théâtre purge les passions en les excitant*. On a répété mille fois cette phrase, où regne sans doute un mot impropre. Chaque commentateur s'est tourmenté avec lourdeur à en découvrir le vrai sens. Ou cette phrase est une absurdité, ou elle s'explique ainsi : il ne faut guérir que des passions vicieuses. Or on ne peut les guérir qu'en fortifiant la pitié, la compassion ; qu'en perfectionnant ce sens moral & intérieur qui nous avertit de ce qui est noble & juste, qui allume notre indignation contre la méchanceté, qui commande à nos pleurs de couler en faveur de l'infortune (a). C'est en développant ce que nous avons de meilleur en notre être, que le théâtre, par ses peintures vives & variées, nous offre tous les trésors de la morale, & nous enrichit de toutes les sensations exquisés que produit la pitié. J'aime mieux cette explication, quoiqu'elle soit de moi, que celle de M. Batteux, qui est trop savante pour n'être pas fautive & recherchée. Au reste, si l'on veut une autre explication, j'en ai cinq à fix toutes prêtes à servir. Aristote vouloit-il dire que ces agitations douces, ces secousses

(a) Doux & généreux sentiment de pitié ! noble émotion ! heureux frémissement d'une ame sensible ! perfectionnez-vous toujours chez l'homme ; il ne sera jamais méchant tant qu'il pourra vous connoître.

gracieuses, fréquemment imprimées à l'ame & qu'à son tour elle communique aux nerfs, fervent à faire circuler dans le corps humain ces esprits, principes de la sensibilité, à les renouveler, à les entretenir, à les épurer, à faire naître cette douce volupté des larmes, volupté préférable à toute autre. Ces émotions sont peut-être plus nécessaires à certaines ames délicates, que toute autre jouissance, & sans doute que celui qui chaque jour plonge son ame dans ces poètes qui vous environnent d'une mer de sentimens délectables, chasse plus aisément ces idées fausses, froides & factices, qui sont le germe de l'ambition & des crimes honteux qu'elle enfante.

Mais c'est assez faire le commentateur. J'ai lu quelques-uns de ces Messieurs (a) qui emmaillotent si cruellement un passage, qu'il n'est plus possible de le reconnoître; ainsi l'on voit de malheureux enfans mis à la torture par des mains grossières & défigurés sous des bandelettes étrangères. Leurs bevuees multipliées feroient une excellente matiere à plaisanterie, si le tems n'étoit pas si cher: pauvres charlatans! qui ajoutent foi aux drogues qu'ils débitent &

(a) La multitude innombrable des commentateurs d'Aristote, qui déraisonnent encore de nos jours, (& en pleine Académie) me paroît le troupeau le plus invinciblement imbécile qui ait jamais foulé & profané le sol des beaux-arts.

qui s'empoisonnent eux-mêmes dans l'occasion ! témoin cet insupportable abbé d'Aubignac, digne rival de la Menardiere (a). Jamais cet ennuyeux raisonneur n'a connu la voix de l'ame, l'instinct du sentiment ; il analysoit les ouvrages du génie, comme on analyse en Sorbonne des propositions théologiques. Je suis encore furieux du tems qu'il m'a fait perdre, pour ne pas faire jaillir dans mon cerveau une seule idée lumineuse. On croit lire la coupe détaillée d'un édifice, sans qu'on puisse deviner si cet édifice sera un temple, un palais, un aqueduc, un arc de triomphe. On dit que cet auteur, après avoir employé trois années à faire le plan de son *Erixene*, fit bâillier tout le monde d'après les regles ; & voilà certes la seule conséquence que l'on puisse tirer de sa *Pratique du théâtre*.

La Poétique d'Horace me semble encore inférieure à celle d'Aristote. Ce n'est au fond qu'une épître, où l'on reconnoît le génie satyrique d'Horace, plus enclin au blâme & à l'adulation qu'habile à ouvrir des sentiers nouveaux ; où des maximes isolées partent sans liaisons & sans méthode, où dans un si court espace se trouvent encore bien des choses déplacées ; comme lorsqu'il parle de ce poëte

(a) Il a fait aussi une Poétique d'après Aristote, & ses pièces ont été sifflées.

riche, qui ayant une bonne table ne manque pas d'admirateurs, comme lorsqu'il s'étend sur ceux qui ont la fureur de réciter des vers, objets pour le moins étrangers à son sujet.

Ce courtisan si fin, cet homme d'un esprit prodigieux, n'est plus le même dans l'Art Poétique, & je ne le reconnois qu'à plusieurs traits épars, traits de foudre, mais qui s'éteignent au même instant qu'ils s'embrasent; ce qui me fait croire qu'il n'avoit pas dessein de donner un Art Poétique, & que c'est une simple épître à laquelle on a donné dans la suite ce nom fastueux & déplacé.

Quand il dit qu'il ne faut pas accoupler les serpens avec les oiseaux, ni les agneaux avec les tigres (a); qu'un sujet comique ne doit pas être rendu en vers tragiques (b); certes il parle à l'aîné des Pisons, & non aux poètes. Quand il affirme d'un air sérieux qu'il ne faut pas faire cuire des entrailles humaines sur la scène (c), comme s'il parloit à des poètes cannibales, certes il donne une monstrueuse idée du théâtre latin. Ensuite, lorsqu'il avance gravement qu'il y a une grande différence entre un valet qui parle & un héros (d), il se

(a) non ut

Serpentes avibus gementur, tigribus agni.

(b) *Versibus exponi tragicis res comica non vult.*

(c) *Aut humana palam coquat extra nefarius Atreus.*

(d) *Intererit multum davus ne loquatur an heros.*

se fatigue à tracer de ces vérités triviales, qui sont bonnes à enseigner tout au plus aujourd'hui aux jeunes gens qui commencent leur rhétorique. Ce qu'il prononce sur le théâtre rentre dans le mauvais goût des tragiques latins, qui ne nous ont pas laissé une seule pièce supportable. Si Horace eut mis dans cet ouvrage ce coup-d'œil élevé, ce ton de législateur qu'on lui attribue, il auroit senti que le chœur étoit un hors d'œuvre non vraisemblable, qu'il falloit le bannir, plutôt que de l'exhorter à prier les Dieux en faveur de l'innocent, à faire descendre le tonnerre sur le coupable. Il n'auroit pas parlé si longuement des flûtes, qui n'étoient qu'un accessoire à la tragédie: il n'auroit pas adopté la ridicule coutume d'introduire un satyre au milieu d'une tragédie, pour égayer le peuple qui revenoit ivre des sacrifices: (a) précepte grotesque.

Si Horace parle de la fiction, on croiroit d'abord qu'il va traiter ce point important digne d'exercer un poète philosophe. Horace se borne à dire que le poète ne doit pas retirer vivant de l'estomac d'une magicienne un enfant qu'elle vient de manger (b). Il ajoute tout

(a) *functusque sacris, & potus, & exlex.*

(b) *Non pransæ Lamiæ vivum puerum extrabat alvo.*

Centuriæ seniorum agitant expertia frugis.

de suite que les graves sénateurs exigent des choses plus instructives.

Une grande erreur, c'est quand il croit l'art aussi nécessaire que le génie pour faire un poëme, maxime peut-être avantageuse à sa petite maniere, lui qui n'avoit point fait de grand & solide ouvrage, mais des morceaux ingénieux, délicats & finis; mais absurde dans un poëte qui parle de la poësie, & qui devoit sentir que les grandes nuances sont jettées par un instinct créateur, don de la nature; qu'il n'y a point de Poétique pour former les Homere, les Sophocle, les Euripide: que ce sont eux qui servent à instituer les regles, après les avoir créées. Au lieu d'examiner & de suivre cette question profonde, il l'abandonne, & dit simplement *que l'union de la nature & de l'art aura un effet heureux*; ce qui est d'une sagacité rare, étonnante!

Il resteroit plusieurs observations à faire sur cette maigre épître, où une foule de commentateurs (a) ont trouvé l'art approfondi; ce que je crois sans peine, car ils se voyoient eux-mêmes de niveau avec l'art: mais il m'est impossible d'y rencontrer les vues qui n'y sont

(a) Des rhéteurs ont osé parler du génie! Cela me rappelle cet ancien pédant, qui raisonnoit, dissertoit, résu-
moit, divisoit, distinguoit, peroroit, à perte de vue.
Vient l'homme sûr de son art & de lui-même, qui ré-
pond d'un ton froid: *ce qu'il a dit, je le ferai.*

pas, quoique j'aie tâché de procéder à la manière du docte Matanafius.

Ses idées sont pressées, je l'avoue, mais avec une affectation qui pourroit faire croire qu'il vouloit se tirer d'embarras sur plusieurs articles, en se donnant le ton d'un oracle. Il est moins ferré dans des objets qui ne demandoient pas autant de développement.

Résumons: les flûtes, les chœurs, la cithare ayant disparu, ainsi que le haut cothurne & les masques, la Poétique des anciens ne peut gueres nous convenir: c'est comme si on étudioit pour l'assaut d'une ville, quelles étoient les forces du belier & de la baliste, au lieu de combiner l'art de pointer géométriquement une belle batterie de canons.

Je ferai une fois de l'avis de Jules Scaliger, (a) qui préféroit l'Art Poétique de Vida à celui d'Horace. Vida a de la méthode, de l'art, de la souplesse, une certaine fécondité; il fait aimer la poésie, il en parle avec transport: il a l'enthousiasme de son art, enthousiasme qui ne touche pas à la phrénésie, mais à un sentiment vif & profond: son ame se délecte à donner des préceptes, non d'un air mordant & dogmatique, mais avec une grace, une aisance, un ton aisé & persuasif, enfin avec une

(a) Scaliger dit de l'Art Poétique d'Horace, *que c'est un art enseigné sans art.*

gaiété aimable. C'est un maître qui caresse son disciple, qui l'encourage par des paroles pleines de douceur, qui lui parle d'un style un peu diffus, mais convenable à l'âge & à la situation de celui qui l'écoute. Il n'a point les coups de burin d'Horace, parce qu'il n'avoit pas son génie; mais il est plus clair, plus varié, plus instructif, plus touchant. Quelle belle ame se répand dans ces vers :

„ *Nostrum igitur si fortè adeat puer indole limen*
 „ *Egregiâ, ut consulta petat parere paratus,*
 „ *Quique velit sese arbitrio supponere nostro,*
 „ *Excipiam placidus. Nec me juvenile pigebit*
 „ *Ad cælum vultu simulato extollere carmen*
 „ *Laudibus, ut stimulos acres sub pectore figam.*
 „ *Post tamen ut multâ spe mentem arrexit ardens,*
 „ *Si quis fortè inter, veluti de vulnere claudus,*
 „ *Tardus eat versus, quem non videt inscius ipse,*
 „ *Delususque sonis teneras fallacibus aures;*
 „ *Haud medicas afferre manus, ægroque mederi*
 „ *Addubitem, & semper meliora ostendere pergam (a).*

L'Art Poétique de Boileau contient des vers admirables, & qui ne peuvent sortir de la mémoire : jamais le bon sens ne s'est expli-

(a) Au reste, le poëme de Vida n'est qu'un centon de vers de Virgile, style assez ordinaire aux poëtes latins qui veulent écrire absolument en langue morte des ouvrages qui meurent dans le sein même de nos pédantesques universités.

qué avec plus de précision, de force & de clarté; mais ce bon sens n'est que vulgaire. Les vues de Boileau sont justes, mais étroites (a); & rien ne me prouve mieux que Boileau n'étoit pas né poète, que son Art Poétique : écho fervile d'Horace, il a avoué lui-même qu'il n'étoit *qu'un gueux revêtu de ses dépouilles*, & tout en riant il a dit la vérité. Les préceptes qu'il donne de son chef, se ressentent des bornes de son imagination. La poésie n'y est ni sentie, ni appréciée: nul élan, nulle verve, nulle chaleur (b). Précepteur froid, il parle de

(a) Il faut remarquer qu'Aristote, Horace, Vida, & depuis tous les donneurs de préceptes, tous les commentateurs de l'art théâtral, n'ont pas su faire une scène. Boileau, on le répète, qui s'est tant moqué de Pradon, étoit absolument incapable de faire le *Regulus* de ce dernier: il s'y trouve des morceaux où brille au plus haut degré l'éloquence de l'ame. Je ris beaucoup lorsque je vois ce Boileau suer sang & eau pour faire un prologue, n'y pas réussir, & dénigrer ensuite l'auteur charmant d'*Armide* & d'*Alys*.

(b) Voici le portrait que le judicieux Muralt fait de Boileau dans ses Lettres sur les François :

„ Cet auteur n'a point de caractère dominant: il a du bon sens & de l'esprit assez pour être au-dessus des génies ordinaires, mais on ne peut pas dire de lui que ce soit un grand génie. Il lui arrive de s'élever; mais il a de la peine à se soutenir: il a le vol court, & ses poésies sentent l'effort & le travail... Il n'a pas fait aux François tout le bien qu'un poète satyrique pouvoit leur faire. Par

la rime, de l'hémistiche, de la césure; il s'étend sur le sonnet, le rondeau, la ballade; &c. mais l'art n'y est point apperçu en grand & dans son effor: c'est l'accessoire qui arrête sa vue attentive; c'est *l'art du rimeur*, enfin, comme on l'a dit si bien avant moi. En effet la manière est plus propre à étouffer l'audace du poëte, qu'à la faire naître ou à la nourrir. Pour présider aux Jeux Olympiques, ce n'étoit pas assez de commander, assis, du geste ou de la voix; il falloit savoir animer les coursiers & faire voler le char sous une roue fixe & rapide. Quand il fait le procès au Tasse, qu'il n'a point entendu, il décele le peu d'idées qu'il avoit par lui-même, lorsqu'il n'étoit pas étayé par des exemples tirés des anciens. Quand il blâme Quinault, & qu'il ne dit rien de La Fontaine, qu'il est sobre de louanges envers Corneille & Molière, il dévoile une ame envieuse & jalouse, ou, si vous l'aimez mieux, un tempérament (a) de glace. Boileau étoit un homme froid.

cette raison principalement je le crois autant au dessous de l'excellent où la voix publique le place, qu'au-dessus du médiocre qu'il attaque avec succès dans ses satyres; & je suis persuadé que le tems, qui met le vrai prix aux auteurs, ne placera pas celui-ci au premier rang où son siècle le place." La prédiction s'est vérifiée.

(a) Je ne puis me refuser ici à un aveu qui soulagera mon cœur, c'est que si j'admire quelquefois en lui l'Écrivain à qui la langue aura une obligation éternelle je

On ne fait pourquoi il veut que l'amour paroisse sur la scène une foiblesse, & non une

n'aime point l'homme. Boileau avoit bien l'ame la plus mesquine qui ait jamais appartenue à un homme célèbre. Insolent envers ses rivaux, & rampant à Versailles, ayant la malignité de l'envie & son inquiète ardeur, il faisoit le mal à loisir & sans pouvoir être du moins excusé par l'énergie de la haine: il ne la connoissoit pas plus que l'amour. Il injuria tous ses confreres, il harcela Perrault, homme d'un grand mérite, & ensuite Fontenelle, qu'il n'étoit pas en état de lire. Il mettoit néanmoins Voiture à côté de Virgile. Vain, tracassier, opiniâtre, par fois pèdant, il aiguisoit pendant des années entieres le stile dont il frappoit les adversaires, avec plus de perfidie que de vigueur. Il ne fut toute sa vie que placer & déplacer dans ses hémistiches des noms d'auteurs, qui le chagrinoient sans doute, puisqu'il y revenoit si fréquemment. Il ne se connoissoit à aucun autre art qu'à celui qu'il exerçoit avec un labeur merveilleux. Je n'ai point trouvé dans tous ses écrits une seule idée patriotique, forte, grande, ou généreuse. Il n'a point de délicatesse, point de sentiment; quelquefois du sel, mais jamais un vers naïf. Il loue avec parcimonie & comme à regret. Il ne parle des Anciens que pour abaisser les Modernes. Il faisoit le *metier de poëte*, & n'a jamais eu l'élévation de son art. Sa prétention à distribuer les places & à promulguer des édits littéraires, n'étoit fondée que sur une audace usurpée & qui de jour en jour paroîtra plus ridicule. Enfin cet auteur me paroît si petit dans ses froides vengeances, si sec dans sa morale, si jaloux envers les auteurs de son siecle, si adulateur devant l'idole à diadème, que s'il n'a pas été méchant, comme son ami Racine, le dévot, (qu'il appelloit mon

vertu. C'est sous ce dernier aspect qu'il est d'un grand exemple & qu'il élève l'ame, au lieu de l'affoiblir. Mais il étoit trop étranger au langage des passions pour discuter ce point intéressant, qui surpassoit sa portée. Il étoit loin de sentir que l'amour rend, pour ainsi dire, l'homme qui en est plein, un être sacré, & que dès qu'un tel personnage vient à paroître il nous fait croire tout ce qu'il veut. Boileau n'auroit pas compris Zaïre : il avoit condamné Rhadamiste. Beau jugement !

Accoutumé à juger les ouvrages, & non les noms, voici ce que je pense des anciens législateurs du Parnasse. Ils m'ont tous paru bien au-dessous de leurs sujets, & après y avoir réfléchi je ne suis point tenté d'effacer mon jugement. Il m'eût été facile de le motiver en détail, mais cela auroit été trop long : d'ailleurs ma décision n'est pas d'une assez grande importance pour cela.

Je trouve un plus grand nombre d'idées justes, neuves, fécondes, vraies, philosophiques, dans la Poétique de M. Diderot, & dans celle de M. Marmontel ; mais on continuera

cher Monsieur) il a été cent fois plus inquiet, plus remuant & plus insupportable. Ses prétendus imitateurs ont voulu encore renchérir sur lui, & ont bien pris soin que ce vers de leur maître leur devînt applicable :

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

toujours à louer les morts, & à dénigrer les vivans. Il faut qu'un auteur soit empreint du cachet de la mort, pour que ses productions aient droit aux éloges de certains littérateurs. Je conseille néanmoins aux jeunes gens de lire ces deux Poétiques modernes, préféablement à toute autre, en y joignant surtout l'Épître sur *la composition originale* de Young, vraie Poétique du génie, comme celle qui découvre un plus grand ordre de choses, qui nourrit le plus l'audace de l'écrivain, généralise ses idées, aggrandit son art, lui fait secouer le pli de l'habitude & mépriser les cris imbécilles des critiques inep-tes, faits pour peser des mots (a) & non pour juger d'un art qui n'est point de leur ressort.

On a vu un homme, dit-on, qui après avoir prodigué les plus belles leçons sur la tactique, ne savoit pas faire faire à droite à trente soldats. Voilà l'image de nos dissertateurs.

(a) Quand de tristes commentateurs ont partagé les passions tragiques en *terreur* & en *pitié*, ils sont contents d'eux-mêmes & s'applaudissent de cette belle découverte. Mais les combinaisons de la pitié & de la terreur sont infinies; elles se rapprochent, se subdivisent, se fondent l'une dans l'autre, & doivent recevoir autant de noms que les nuances qu'elles peuvent revêtir. Il est donc inutile de prononcer deux mots qui changent tellement d'acceptions.

 C H A P I T R E XXV.

De Racine.

ON a pour Racine une admiration excessive & qui va jusqu'à l'exclusion. Avant de m'expliquer sur ce poète, afin de n'être point lapidé par les très fanatiques admirateurs, j'avouerai que jamais Ecrivain n'a poussé plus loin la douce harmonie du vers, l'enchantement du langage, la précision heureuse, & le fini de l'élocution (a). Est-on content? Mais pourquoi ce grand poète, tout bien traduit qu'il est, n'est-il plus le même aux yeux de l'Anglois, de l'Allemand, de l'Italien, de l'Espagnol, du Russe? Pourquoi n'a-t-il pu franchir les limites de notre nation, comme Corneille, Voltaire & Moliere? C'est que ses beautés appartiennent principalement à notre idiome, qu'elles ne peuvent s'en détacher; & séduits que nous sommes par cette élégance ini-

(a) De toutes ses pieces Esther est la plus recommandable, par la beauté, la noblesse & la rondeur de l'expression; & Esther est une piece incroyable pour quiconque a un peu de logique en tête: ce sont donc de très beaux vers, mais presque rien de plus. Athalie a de la pompe, de l'intérêt, de la majesté; mais pour bien en goûter toutes les beautés, j'avoue qu'il faut être un peu Juif.

mitable, nous fermons les yeux sur les autres parties qui lui manquent, parties plus essentielles & plus importantes. Il n'est pas peintre, comme Corneille : il n'a point cette variété qui tient du prodige, la profondeur de ses idées, la grandeur de ses caractères, de son élévation, sa force, sa majesté (a). Il est trop dépendant de son art ; il s'observe trop pour me faire perdre de vue sa touche étudiée. Corneille est plus naturel au milieu de ses négligences. Racine ne connoît pas, comme lui, la vivacité du dialogue & la plénitude de deux caractères qui se pressent & se choquent : cette logique étonnante lui a été inconnue. Lorsqu'il est sublime dans *Phedre*, dans *Britannicus* (b), dans *Athalie*, c'est à l'aide d'Euripi-

(a) Corneille a plus excellé dans la partie du génie que dans celle du goût & du style, d'accord : son style est souvent dur, incorrect, entortillé, barbare, d'accord ; mais il ne me rebute pas avec tous ces défauts. Le goût n'est gueres que la production de la foiblesse. Je soulève cette écorce rude & grossière, & je trouve dans le tronc de cet arbre majestueux un suc nourrissant qui monte à ma tête & fait fermenter mes esprits. Cet homme me fait rêver profondément avec ses idées fortes. Je pose - là le livre, je le reprends, je traduis sa pensée & elle m'exerce puissamment. Corneille ! voilà un poëte qui fait penser ! Fasse qui voudra son Dieu de Racine, je ne m'y oppose point.

(b) Les quatre premiers actes de *Britannicus*, voilà ce qu'il a de plus beau, de plus vrai, même de mieux écrit.

de, de Tacite, ou de l'Ecriture Sainte. Ses tragédies font une espece de mosaïque pour quiconque a lu les anciens. Un homme qui mettoit tant d'esprit à déguiser ses heureux larcins, a rarement volé de ses propres aîles. Aussi je n'aperçois presque jamais en lui les mouvemens impétueux de la passion, son délire, ses fureurs : rarement il s'oublie, rarement il a cet abandon, l'éloquence des ames fortes, une gravité imposante & majestueuse. Une douleur discrete, des emportemens réfléchis, des gémissemens cadencés, une bienséance héroïque, voilà ce qui remplace ce trouble, ces écarts, ces transports qui nous enlèvent, lorsque nous voyons Ajax furieux, Philoctete faisant retentir une île de ses cris, Oedipe embrassant ses filles, Clitemnestre criant à son fils de l'épargner, Prométhée attaché au rocher, ainsi que les adieux d'Andromaque, le désespoir d'Hermione, les regrets de Pelée, les discours d'Hercule à son fils, &c. Il n'a pas même toujours sçu copier les anciens avec avantage; il a manqué de nous représenter dans Hippolyte un jeune homme, qui, paré de son innocence & de son courage, a été inaccessible.

Cependant la mort de Britannicus, qui pouvoit être terrible & touchante, ne fait aucun effet : l'œil demeure sec. La sortie de Junie est si froide ! Il regne dans ce cinquième acte un vuide qui seroit condamnable, avec un tel sujet, chez un poète médiocre.

ble aux atteintes de l'amour , en méconnoît & en redoute le poison (a). Ce caractère étoit neuf, il étoit tracé dans Euripide, à quelques traits près un peu trop farouches. Racine l'a dédaigné. Corneille ne l'eut pas fait.

Il mêle les mœurs antiques & modernes, & pour les manquer toutes deux, ce sont des

(a) Le caractère de Phèdre est tragique, mais il n'est pas bon *moralement*. Je ne puis m'accoutumer à une femme incestueuse, qui jette un regard sur le fils de son époux, qui lui fait une déclaration, qui le poursuit en furieuse, qui l'accuse ensuite auprès de son père de ce même forfait dont elle est coupable. Le développement de cette passion par l'art du poète sert, pour ainsi dire, à la justifier. Il a diminué l'horreur naturelle que nous devons avoir du crime. Il intéresse pour Phèdre; on la plaint: peut-être même qu'on l'excuse. Etoit-ce ainsi qu'il falloit présenter l'inceste & faire frémir ceux qui, liés par le sang, auroient quelque disposition à s'aimer? Je crois, au contraire, que ces mots de *fatalité*, de *feux profanes allumés par un Dieu*, de *penchant invincible*, pourroient faire répéter à de jeunes cœurs, qu'ils sont entraînés aussi par une flamme allumée, malgré eux, & qu'ils ne peuvent maîtriser. Cette pièce, par conséquent, est de celles qui affoiblissent pour le crime l'horreur que l'on en avoit avant de les voir & de les entendre. Le rôle de Thésée, d'ailleurs, est manqué. On m'accusera d'être plus sévère que le pieux Arnaud, qui approuvoit la pièce; je répondrai que je n'ai jamais sçu éplucher un cas de conscience, & que je ne suis point, Dieu merci, un Théologien.

François qui portent des noms grecs. Le reproche que l'on lui en a fait est juste, & subsistera d'autant plus que l'art ira en se perfectionnant. Je ne vois pas dans Iphigénie en Aulide, le peuple féroce qui sacrifie des victimes humaines : *En tendant, victime obéissante, au fer de Calchas une tête innocente*, Iphigénie ment à la nature & à son cœur. Ce n'est point ainsi que la fille de Jephté nous est représentée dans l'Ecriture : elle demande un délai, elle emmène ses sœurs attendries, elle va pleurer sur le sommet des montagnes une virginité que la cruelle mort doit moissonner. Achille n'est point l'Achille d'Homere, il s'en faut de beaucoup. Le superbe Agamemnon n'est point développé (a). Est-il fanatique ? est-il orgueilleux ? est-il ambitieux ? est-il foible ? Je ne fais. Mais le rôle de Clitemnestre, ou plutôt ses cris, sont admirables : elle n'est au fond cependant qu'une très auguste bourgeoise.

La partie quarrée d'Andromaque pourroit offrir une double action à l'œil de la critique ; mais le rôle d'Hermione doit faire pardonner bien des choses, & surtout des vers qui sentent l'idylle & l'églogue. Bajazet & Athalide

(a) Opposez à la belle scène d'Achille & d'Agamemnon, la scène où le vainqueur de Mithridate & le chef des rebelles d'Espagne disputent de talens militaires, de générosité & d'héroïsme ; cette seconde vous paroîtra toute de génie.

ont l'air de deux jeunes personnes qui se voient à la grille. Le costume du ferrail est totalement oublié. Le vizir n'a que la première scène, & s'il dit quelques vers de caractère, il n'agit point d'après son caractère. La pièce, en général, est languissante & dépourvue de coloris. Mithridate dégrade son beau caractère (a), qui se fond dans une intrigue amoureuse : ce héros perd à l'instant sa majesté & l'intérêt qu'il imposoit par sa haine contre les Romains, intérêt bien plus vif que celui que l'on prend à son amour. Berenice & le roi de Comagene (b) font un peu sourire, & je ne fais pourquoi Titus paroît encore petit en faisant un sacrifice héroïque (c). Si l'on ajoute presque tous les

(a) Si Pradon n'étoit pas fort sur la géographie, Racine a paru l'oublier dans quelques endroits de Mithridate :

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours.

Il y a un espace de 300 lieues du détroit de Caffa à l'embouchure du Danube. Au reste, on peut ignorer la carte du monde, celle de l'Europe, celle-même de son pays, & être homme de génie.

(b) Antiochus est un rôle froid, inutile & souverainement déplacé ; il parle d'amour à Berenice, tandis que Titus soupire à ses pieds. Il prend bien son tems ! Aussi un grand Seigneur a dit ingénieusement : *Il faut marier cet Antiochus avec l'Infante du Cid.*

(c) Titus, chez Racine, dit à Berenice *qu'il ne doit ses vertus qu'à l'envie de lui plaire.* Titus, parler ainsi ! faire parler ainsi Titus !

cinquieme actes, terminés sans un certain effet, & cet amour qui vient toujours mêler ses langueurs & ses plaintes aux tragiques attentats des héros, on pourra peut-être ne pas trouver mal-fondés les reproches qu'on fait à cet illustre poëte de n'avoir pas creusé son art. Il est représenté en France comme le modele le plus parfait qui existe; mais je suis de l'avis des étrangers, qui le trouvent généralement un peu foible, malgré son goût exquis & ses vers achevés (a).

Il faut étaler au théâtre la passion de l'amour dans toute sa force, ou ne la pas traiter. Je suis de cette opinion, parce qu'une passion vigoureuse élève l'ame, & qu'une passion vulgaire

re

(a) Madame Deshoulières, cette femme dont les poëmes charmantes respirent tant de douceur & de vérité, n'a point cherché à accabler Racine, comme on l'a écrit tant de fois; elle étoit justement indignée des critiques amères & indécentes que les partisans du jeune Racine se permettoient contre le vieux Corneille, elle cherchoit à soutenir ce grand homme contre les frélouquets, qui vouloient l'humilier, elle défendoit l'auteur de Cinna, en protégeant Pradon qui se trouvoit sur son chemin. Les circonstances, (qui, comme on fait, nous maîtrisent dans toutes les affaires) l'obligèrent à élever la Phedre de ce dernier; mais elle l'auroit aisément abandonné, si on eût respecté davantage le fondateur du théâtre. On a vu ce démêlé sous un faux jour, faute de saisir le véritable intérêt qui animoit alors les esprits.

re l'amollit ; mais je trouve Racine reprehensible d'avoir subordonné tout à l'amour , d'avoir fondé sur ce sentiment unique le principal intérêt de ses pieces. Rien n'énerve , rien n'affoiblit plus l'ame que ces molles impressions , surtout lorsqu'elles sont fondées sur l'exemple des héros. Corneille , en faisant de l'amour une passion secondaire , l'a mis à sa véritable place , & nous a enseigné que la patrie , le devoir , la vertu , étoient les augustes passions , dignes de l'homme & préférables à toute autre. Ses amans s'énoncent foiblement , mais ils agissent bien , & les Horaces nous apprennent le rang que les femmes devroient tenir dans la vie civile.

Je fais bien que je serai traité de *barbare* , & , qui pis est , d'*homme sans goût* (car c'est le terme prodigué) , pour avoir osé ne faire qu'une demi gènesflexion devant l'idole de la nation , & celle des femmes ; (a) mais il ne m'est pas donné de sentir autrement. (b) Cela dépend , comme

(a) Il faut respecter les grands génies ; mais , comme dit La Motte , il y a-là comme dans les meilleures choses un excès à craindre. Il ne faut pas pousser l'admiration pour eux jusqu'à n'oser porter les yeux sur leurs défauts , car ils ne sont pas grands d'une perfection absolue , mais d'une perfection relative , qui consiste dans le grand nombre de beautés & dans la rareté des défauts par rapport à d'autres Ecrivains.

(b) C'est surtout Racine , je pense , que M. de Voltaire devoit avoir en vue , quand il a dit d'après le judicieux

on dit, de notre organisation. J'ai lu Racine au moins autant que ses adorateurs les plus passionnés ; je fais l'admirer, mais je lui préfère & Corneille & Voltaire. (a) Celui-ci,

St. Evremont, que nos piéces tragiques ne font pas une impression assez forte : que ce qui doit former la pitié, fait tout au plus de la tendresse, que l'émotion tient lieu du saisissement, l'étonnement de l'horreur ; qu'il manque à nos sentimens quelque chose de profond.

(a) Voltaire, dans ses tragédies, est éloquent, rapide, animé. Il a excellé souvent dans le dialogue. Il a la couleur propre ; les passions chez lui ont du feu, du mouvement & de la variété. Il n'y a rien de plus touchant sur notre scène que Zaïre, Mérope, Adelaïde du Guesclin, Tancrède. Rien de mieux peint & de plus fort que la Mort de César, le Triumvirat, & Rome sauvée. Rien de plus important qu'Oedipe, Oreste & Semiramis. Rien de plus philosophique, qu'Alzire, Mahomet & les Scythes. Son vers, toujours frappé par un sentiment vif, n'a point de gêne ni d'apprêt. L'art est mieux déguisé chez lui que chez Racine. Il est plus nerveux, plus intéressant, plus tragique ; & il a au-dessus de ses prédécesseurs cette morale touchante, ces principes de vertu & d'humanité, qui attendrissent & parlent à toutes les âmes. Presque toutes ses piéces (les dernières surtout,) ont un but moral très marqué. On représente journellement ces belles tragédies, & elles sont les délices de la nation. Il y regne une facilité de pinceau qui charme. La beauté du coloris les distingue encore. Je serois tenté quelquefois de le déclarer vainqueur de Corneille lui-même, si celui-ci n'étoit pas plus profond, plus pensé ; ce qui n'est pas toujours théâtral, il est vrai, mais ce qui est toujours majestueux

dira-t-on, n'a cessé de préconiser l'auteur d'Andromaque. Mais Voltaire est plein d'adresse

& grand. Mais je regarde l'auteur de Mahomet comme fort supérieur à Racine, qui ne m'émeut que foiblement. Ce grand Poète étoit fait pour donner à l'art une face nouvelle : il avoit les connoissances nécessaires & le vrai talent de l'ame. Mais il a mieux aimé suivre l'ancien système, le plan accoutumé, parce qu'on s'élève plus facilement au-dessus de ses rivaux qu'au-dessus de l'usage. Il a trop étudié, trop suivi ceux qu'il n'auroit dû que lire, pour s'élancer hors des bornes prescrites. Son génie philosophique a reçu la loi qu'il auroit dû imposer. Que n'eut-il pas fait dans une carrière neuve & plus féconde ! Je regrette qu'au moment où il a conçu l'*Enfant prodigue*, il n'ait pas suivi cette route. S'effrayoit-il des cris des Journalistes ? ou n'a-t-il pas apperçu le champ vaste qui s'offroit devant lui ?

S'il m'est échappé dans cet ouvrage quelques traits qui aient pû déplaire à cet illustre Ecrivain, je déclare que mon intention n'a jamais été de rabaisser sa gloire. Je serois fâché d'avoir pû blesser cette ame si sensible, je m'en ferois un reproche ; j'ai parlé de lui comme de tous les Ecrivains dont le nom est immortel, & ne peut plus recevoir aucune atteinte. Libre citoyen de la République des Lettres, & ne devant jamais aliéner le moins du monde cette précieuse liberté qui me console de tout, je me suis permis quelques réflexions ; mais j'ai toujours eu pour ce grand homme une admiration décidée & sentie. Je le regarde comme le génie le plus universel qui ait encore paru sur la terre. Il a d'autres titres à mes yeux que celui de Poète ; le bien qu'il a fait à sa nation

& d'esprit ; il sent qu'aux yeux de la postérité il ne redonnera pas le parallele avec Racine , & qu'il pourra fléchir devant Corneille , quand le tems aura un peu enlevé de la fraîcheur du coloris moderne (a). Aussi a-t-il fait tom-

ne fera vraiment apprécié que dans cent ans. Mes louanges sont parfaitement désintéressées , & je n'ai jamais eu l'orgueil de penser , (comme quelques-uns de mes jeunes & chers confreres) que mon suffrage pût ajouter à sa renommée. Je suis profondément indigné des criailleries imbécilles de ces injustes & misérables détracteurs qui outragent sa vieillesse avec une fureur indécente & lâche. Ils ont poussé l'ineptie jusqu'à oser lui parler de goût , tandis qu'un autre , à propos d'une tragédie , lui demande compte de sa foi. Cet acharnement (s'il étoit moins stupide) seroit incroyable contre un homme qui a si bien mérité de son siècle & de sa patrie. Puisse-t-il être insensible à tant d'absurdités ténébreuses , en contemplant l'hommage pur de ceux qui , sans avoir sans cesse l'encensoir à la main , se plaisent à élever ses belles & durables productions , à respecter , à chérir leur auteur , à lui prouver surtout leur admiration en n'interrompant point le cours de ses travaux !

(a) Il y auroit un commentaire très curieux à faire sur ce poëte , non pour aller à la recherche de ses larcins , comme a fait Mr. Luneau de Boijermain ; car qu'importe où il ait puisé ; non pour peser sur des fautes grammaticales , comme a fait l'abbé d'Olivet ; car doit-on les compter ? mais pour montrer quelle prodigieuse dose d'esprit ce poëte avoit reçu de la nature , & comme il savoit l'employer à la place du génie.

ber sur l'auteur du Cid toute l'amertume d'une critique minutieuse, fine, emportée, & souvent dure, quoique quelquefois assez juste.

Il faut voir représenter Corneille pour en sentir tout l'effet. Les incorrections, les négligences disparoissent alors, & l'on apperçoit le grand peintre qui vivifie un caractère & lui imprime une marche qui ne se dément point. Il y a dans cet auteur mille traits de situation (car il n'abandonne jamais sa scène pour poétiser) qui réunissent la beauté théâtrale & la vérité historique. C'est bien dommage qu'il n'ait pas assez soigné son style; mais ses plans n'en sont pas moins admirables. Plus l'auditoire sera bien composé, plus ses tragédies enlèveront d'applaudissemens; & j'ai entendu plusieurs fois des cris d'admiration échapper à plusieurs gens de lettres, comme si ces mêmes traits leur étoient nouveaux.

On juge trop des pièces de théâtre dans la solitude du cabinet: on prend alors le microscope en main, & l'on grossit tout à son aise les taches & les fautes du Poëte. C'est un plaisir délicieux pour bien des hommes de rabaisser par un raisonnement insidieux les applaudissemens que telle pièce a reçu au théâtre; on décompose une renommée, & l'on croit pouvoir l'anéantir. Mais il faut avouer (quoiqu'on exige aujourd'hui,) que le Drame est fait pour la représentation, & non pour la lecture. Lorsqu'il a réussi devant le public assem-

blé, le poëte a rempli sa tâche. Le drame est comparable à ces grandes compositions Italiennes, qui ne peuvent avoir le fini de l'Ecole Flamande, parce qu'il faut de grands traits, plutôt qu'une maniere exacte & scrupuleuse. Une symphonie ne demande-t-elle pas un orchestre? C'est quand tous les instruments partent à la fois, qu'on est frappé de l'assemblage des sons, & qu'on entend retonner la basse fondamentale. Ainsi tel poëte peut fort bien ne pas charmer à la lecture, & aidé des acteurs produire un très grand effet sur la scene; il sera sans doute inférieur à celui qui réunira les applaudissemens du public & les suffrages du cabinet, mais il sera exempt de blâme, parce qu'il peut dire: *mon drame est fait pour la perspective du théâtre, je ne l'ai composé que sous ce point de vue*; & le critique avec sa mauvaise humeur n'aura rien à répondre de solide.

C H A P I T R E XXVI.

. *Si le Drame admet ou rejette la Prose.*

IL me reste à examiner une autre question, moins délicate que les précédentes, mais qui sans doute excitera beaucoup plus de rumeur à proportion de sa frivolité. En France on ne touche pas impunément à la musique ou

à la poésie. Comme il est facile de déraisonner sur ces matières, on en use amplement. On ne renoncera pas à ce beau droit, trop précieux à la nation, & ce chapitre de nos folies ne fera pas le moins réjouissant pour la postérité, si toutefois elle daigne un jour s'occuper de ces bagatelles, qui causent tant de bruit parmi nous, à mesure que les objets en sont plus indifférens.

Je soutiens que le Drame doit être écrit en prose, de préférence aux vers. Je ne ferai que l'écho de La Motte (a) : je n'aurai point son esprit ni son style, mais je ne m'en sens pas moins le courage d'adopter ce qui a été dit avant moi, comme étant plus conforme à la nature & à la vérité, malgré les décisions contraires de tous les littérateurs présens & futurs, quel que soit leur nombre & leur autorité.

Pourquoi voudroit-on exiger d'un poète dra-

(a) La Motte devoit se contenter de produire ses idées en philosophe, & il a eu tort de vouloir les prouver en poète. Lorsqu'il a voulu retourner les vers de Racine, il a fait une faute de goût impardonnable dans un homme qui avoit tant d'esprit. Comment n'a-t-il pas senti, que pour lutter avec son original il falloit enfanter d'autres expressions, une harmonie toute différente, & modifier même les idées du poète ? En ne s'attachant qu'au style, il a dû échouer nécessairement. Ce qui fait voir au reste la distance presque infinie qui se trouve entre le raisonnement & la pratique.

matique qu'il écrivît en vers ? Ne lui suffit-il pas d'être précis , élégant & harmonieux ? Demandez des vers à un poète épique , c'est le poète qui parle , qui embouche la trompette ; mais dans le drame c'est le personnage seul qui doit paroître , & non l'auteur.

La poésie (c'est-à-dire un langage rempli d'images & de sentimens) réside-t-elle dans le nombre des syllabes , le repos des hémistiches & la rime ? (a) Le contraire a été prouvé. Notre mètre Alexandrin est lourd , pesant , & l'éternelle monotonie qu'il enfante , se fait sentir jusques dans Racine & Voltaire. Notre poésie n'a certainement pas la grace , l'aisance , la fierté libre & mouvante de la poésie ancienne. Notre vers , rebelle à saisir , a des entraves perpétuelles. Sur le théâtre la prose paroît devoir faire plus d'impression & mieux concourir au but proposé. La prose a plus de souplesse , de simplicité , de grace , d'ingénuité ; est généralement plus lue , & peut devenir aussi

(a) On a inventé toutes sortes de rimes bizarres : on a vu regner autrefois avec splendeur la rime *annexée* , *battelée* , *brisée* , *couronnée* , *empériere* , *enchaînée* , *équivoque* , *fraternisée* , *kirielle* , *retrograde* , *senée* , &c. Tous ces poètes à rimes *riches* , *redoublées* , *suffisantes* , *croisées* , *mêlées* , *plattes* , *unissonnes* , ne purent jamais faire rimer le bon sens comme les mots. La rime étoit donc dans son origine un jeu puéril. Ce jeu est devenu sérieux , parce que des hommes de génie s'y sont astreints.

noble & aussi véhémence que les plus beaux vers. On fait qu'elle n'est pas moins difficile à composer (a).

Si donc un auteur dramatique doit plutôt s'étudier à être vrai, que de s'amuser à charmer l'oreille du retour des mêmes sons, ce n'est point la rime qu'il doit chercher, c'est l'expression précise & rigoureuse. S'il écrit avec force, avec vérité, avec chaleur, il sera poète, quoiqu'écrivant en prose; qu'il manque à l'hémistiche, mais qu'il parle au cœur.

Cette rime si vantée (qui n'est elle-même qu'un accessoire de la versification & qui n'entrera jamais dans l'essence de la poésie) est inconnue à nos voisins (b). Nous seuls en fom-

(a) Que de grands poètes ont fait de la prose médiocre, & quelquefois mauvaise, témoins Corneille, la Fontaine, Boileau, Rousseau, Crébillon, Piron, Greffier, & Racine même, si vous exceptez son discours à l'Académie. M. de Voltaire est le seul poète dont la prose égale les vers.

(b) L'Angleterre & l'Italie ont secoué ce joug inutile; & nous, dont la rime commande à la pensée & au style, dans une langue paresseuse, déjà si difficile à manier, nous chérissions des chaînes qui retardent encore notre marche. La rime & l'architecture gothique ont pour pères les mêmes Barbares, ennemis de la nature simple & utile; ils lui préférèrent des ornemens lourds & superflus, purs ouvrages d'un caprice chimérique. C'étoit ainsi que les cuisiniers du 7^{me}. siècle croyoient que pour exciter l'appétit il falloit que les mets fussent colorés: les aliments

mes les adorateurs forcenés , nous convenons que nous devons y tenir , parce que nous n'avons pas d'autre moyen de distinguer la poésie de la prose. C'est avouer ingénument que notre poésie n'a pas un caractère distinctif , & cela est très vrai : c'est-à-dire , en d'autres termes , qu'il vaudroit mieux perfectionner la prose , lui donner du nombre , de l'harmonie , de la force , créer un rythme riche & varié , plutôt que d'enchaîner en douze syllabes les mots d'une langue qui se refuse à l'inversion , à la hardiesse des tours , à la liberté audacieuse de l'écrivain.

Que de pensées vraies & justes , sacrifiées à la tyrannie de la rime , qui par son despotisme ramène constamment certains mots , qui devroient être à jamais exclus & qui reviennent sans cesse. Quel déluge de plattes tragédies , qui ont un air de prétention , parce qu'elles portent ce nom imposant & qu'elles sont en vers ! On sent , en les lisant , que la versification n'est qu'un art purement mécanique , & qu'on peut faire quatre mille hémistiches & deux mille rimes sonores , sans être éloquent , peintre ou poète , un seul instant (a).

étoient altérés , & le goût des viandes dispa-
roissoit sous la manœuvre d'un art bizarre & toutefois respecté.

(a) Il n'est pas difficile de trouver un versificateur exact , pur , élégant , châtié , harmonieux ; j'en connois cinq ou six. Mais le Poète ! le Poète ! *Qu'il aires meas*

Ecoutez un excellent acteur, il met tout son art (par l'impulsion seule de la nature) à faire disparaître le grelot de cette rime qui fatiguerait bientôt l'auditeur : il deviendrait ridicule pour peu qu'il appuyât sur ce qui a coûté tant de peine à l'écrivain ; & celui qui dédaignant d'affujettir tous ses pas à des règles capricieuses, ferait couler des larmes & remuerait tous les cœurs par la seule force du sentiment & de l'expression, ne ferait-il pas en droit de dire à ses rivaux : *Je fais autant que vous, avec moins de travail & moins d'effort. J'imité la nature, & vous parlez tous, l'art gravé sur le front (a) ?*

Il faut, dit Gravina, il faut quelquefois im-

scalpis ? quid oblectes ? aliud agitur : urendus, secundus, abstinentus sum. Ad hæc adbibitus es. Tantum negotii habes quantum in pestilentia medicus. Circa verba occupatus es.
SENEC. Epist. 75.

(a) Rousseau, dans son *Héloïse*, est poète, comme Voltaire. Buffon a autant de majesté dans la prose, que Corneille dans ses vers. Le style de la Bruyère a la précision que rencontroit quelquefois Boileau. Fénelon vaut Racine. Pascal a un nerf qu'on chercheroit envain chez plusieurs poètes : & quand on a voulu mettre en vers la fameuse traduction des *Nuits d'Young*, où regne un style plein, nombreux, & d'une énergie qui a donné presque à la langue une physionomie nouvelle, le vers avec ses entraves a été impuissant à rendre cette prose hardie. Voilà des exemples, s'il en faut.

primer finement au discours un caractère de négligence, de crainte que l'esprit ne cesse d'ajouter foi à la fiction, par la trop grande apparence du travail; ce qui est un indice que la chose a été méditée, & ce qui dénote une parure trop recherchée, qui fait tort aux manières aisées & libres qui caractérisent le naturel.

Cette contrainte gênante a dû éteindre plus d'une fois l'enthousiasme du génie; il a dû nécessairement se ralentir en courant après une beauté factice (a). De beaux vers, en produisant un autre enchantement, détruisent l'enchantement réel (b). Des héros qui accou-

(a) Despréaux a dit à la Motte, à ce que rapporte celui-ci, qu'il avoit été vingt ans à corriger une fausse rime. En vérité cela fait pitié.

(b) Lorsque Monime, apostrophant l'écharpe dont elle veut s'étrangler, dit ces beaux vers:

„ Et toi, fatal tissu, malheureux diadème,
 „ Instrument & témoin de toutes mes douleurs,
 „ Bandeau que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
 „ Au moins en terminant ma vie & mon supplice,
 „ Ne pouvois-tu me rendre un funeste service!
 „ A mes tristes regards, va, cesse de t'offrir,
 „ D'autres armes sans toi sauront me secourir.
 „ Et périsse le jour, & la main meurtrière,
 „ Qui jadis sur mon front t'attacha la première!”

Je veux être pendu moi-même si je n'admire pas alors le poète, & si je ne laisse pas là l'infortunée Princesse,

plent des rimes ! Ce langage singulier feroit la chose la plus inconcevable, si tous les autres arts ne présentoiént un goût bizarre, que l'habitude & l'imitation fortifient & rendent respectable (a).

Ce n'est donc pas *le langage des Dieux*, mais le langage des hommes qu'il faut produire sur le théâtre ; puisque ce sont des hommes qui parlent, il faut revêtir le drame de la diction qui lui convient.

Les Grecs & les Romains (dit le Pere Bru-moi, dont le tact étoit si délicat) avoient remarqué que le vers Alexandrin & le vers usité dans les odes, étoient trop pompeux pour convenir à la douleur qui gémit, & à des malheureux qui conversent. Ils avoient imaginé le vers Jambe (b), qui par sa prosodie facile & cou-

distrain que je suis, par l'admiration de ces beaux vers qui m'empêchent de m'intéresser à la douleur de Monime. Et le récit de Theramene, & plusieurs morceaux du rôle de Phedre, me font trop entendre la lyre divine, & les larmes du cœur se sechent, parce que la suprême harmonie vient me dire : *C'est Racine qui parle.*

(a) On admire un poëte qui a vaincu ces difficultés, comme dans le premier siècle de sa fondation on admira à Rome le bateleur Athanatus, qui portant une cuirasse de plomb, pesant 500 livres, & des brodequins à peu près de même poids, s'étoit étudié à marcher avec une sorte d'aisance. On pourroit laisser subsister ces amusemens dans le madrigal, l'épigramme, l'idylle & autres petits ouvrages.

(b) On est fondé à croire que les anciens parloient en

lante approchoit de la prose, & imprimoit un caractère de vérité au dialogue, qui en devenoit plus naturel & plus libre. Ils reprenoient la mesure qui caractérisoit l'élévation & la pompe dans les chœurs, parce qu'alors le poète devoit favoriser le mouvement & le chant, marier la danse & la musique, & qu'il ne s'agissoit plus de conversation entre de véritables acteurs.

Dacier lui-même (ce qui est étonnant) a observé que notre tragédie est malheureuse de n'avoir qu'une sorte de vers, qui sert en même tems à l'épopée, à l'élégie, à l'idylle, à la satire, à la comédie. On a beau en rendre le tour plus ou moins simple, & plus ou moins majestueux, outre que cette souplesse à changer de ton étoit plus facile au vers hexamètre des Latins & des Grecs, dont les cadences sont

vers sur la scène, parce que l'acteur, armé d'une espèce de porte-voix, & obligé de se faire entendre fort loin, s'étoit de la cadence du vers, qui facilitoit ce ton élevé & faisoit deviner ce qu'on auroit perdu sans son secours. Mais nous faudra-t-il ressusciter aussi les instrumens qui soutenoient la voix, & verrons-nous un acteur caché déclamer hautement, tandis que l'autre fera des gestes? Ce qui paroît inconcevable, & ce qui n'est pas moins attesté par toutes sortes de témoignages. Parmi nous on entend la voix du poète, qui se mêle à celle du comédien, & peut-être qu'un jour on ne comprendra pas davantage cette dissonance.

susceptibles d'une extrême variété; notre vers ne suffit pas à diversifier des poèmes d'un goût si dissemblable: du moins il ne nous dédommage pas de tant d'espèces de versifications que les langues anciennes ont par dessus la nôtre.

Et si cela est vrai pour des tragédies, où il s'agit de grands intérêts, où la noblesse des personnages semble excuser le faste de la diction, combien cette vérité recevra-t-elle un nouveau degré d'évidence, lorsqu'il s'agira du drame, où il faut suivre la nature pas à pas, où elle seule doit dicter l'expression, parce que les caractères qu'on y représente étant pris dans la société civile, la rime & la mesure deviennent des objets, sinon ridicules, du moins inutiles (a).

(a) Et pour la récitation naturelle, combien la prose est préférable ! Nous avons une ressource tout à la fois facile & gracieuse, c'est de lui donner plus de force & plus d'harmonie, c'est de créer une prosodie nombreuse, qui remplace le vers & débarrasse l'oreille de la chute réglée des mêmes hémistiches. Le style de nos tragédies est trop compassé, comme notre musique est trop savante. Qu'on nous rende l'expression simple, animée, ainsi que la musique de la nature, & que l'on bannisse les termes empoulés, & les modulations artificielles, je parie pour un double concours d'auditeurs.

Tant de gens font des vers durs, forcés, contraints, louches, intelligibles, que le public souhaiteroit que le plus grand nombre fît de la prose, même médiocre; elle seroit à coup sûr moins fatigante, moins désagréable.

J'ai remarqué que dans la tragédie les vers excellens & que l'on retient sont absolument profaïques, qu'ils ne faisoient un grand effet qu'autant que la pensée étoit rendue d'une maniere naturelle.

Cléopatre dit à Ptolomée, son frere, lui parlant de César qui arrive :

„ Allez lui rendre hommage, & j'attendrai le sien.”

Quoi de plus noble, de plus fier, de plus élevé & de plus simple, que l'expression? Est-ce la rime, est-ce la mesure, est-ce le repos qui rend ce vers admirable? Qu'on y prenne garde, tous les beaux vers qui frappent dans les situations intéressantes, sont profaïques comme celui-là. Les vers épiques déplaisent; ceux-ci plairont toujours :

„ On ne peut désirer ce qu'on ne connoît pas...

„ S'il étoit né chrétien, que seroit-il de plus...

„ Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur...

„ Lui seul est Dieu, Madame, & le vôtre n'est rien...

„ Je ne t'ai point aimé, cruel! qu'ai-je donc fait?..

„ Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait? A quel titre?...

On reproche souvent à des vers d'être profaïques, il faudroit leur reprocher d'être froids & inanimés. Je suis très fondé à croire que beaucoup de vers sont très mauvais, parce qu'il n'y a point du tout de prose.

D'où

D'où vient donc cette ridicule manie (a) de cadencer & de rimer des expressions qui n'ont besoin que de noblesse & de précision ? de chérir une pensée commune, dès qu'elle est habillée en vers ? (b) De l'habitude qui soumet tous les esprits, & du despotisme littéraire, qui (comme tout autre) commande jusqu'à ce qu'on ose le braver.

Débarraffés de pareilles entraves, qui de leur propre aveu leur ont toujours pesé, nos poètes auroient produit des chef-d'œuvres en plus grand nombre, & leur plume, plus libre, abandonnée au sentiment, auroit tracé peut-être des beautés qui nous sont inconnues: *mais on*

(a) La rime & la mesure conviennent parfaitement à de petits ouvrages ingénieux, où l'esprit cherche un agrément particulier, & qui par leur brièveté, conforme au jeu des idées, s'oppose à l'ennui qu'amène invinciblement la longue lecture des vers, quelque beaux qu'ils puissent être. Qui a lu l'Henriade de suite sans ressentir un affaîssement de cerveau causé par le retour périodique des mêmes sons ? Personne, que je sache. On avance fort avant dans le Télémaque, sans être tenté de fermer le livre.

(b) Notre nation, plus qu'aucune autre, abonde en bizarreries de toute espèce. Ne fut-il pas un tems au barreau (& ce tems touche au nôtre) où pour être jugé souverainement éloquent, il falloit qu'un avocat citât des vers grecs, ramassât les traits les moins connus de l'antiquité, amoncelât les allusions métaphysiques, &, comme dit l'abbé d'Olivet, qu'il eût l'art de ne dire presque rien de sa cause.

est des siècles entiers , dit Fontenelle , à revenir de ces sortes de fantaisies une fois établies parmi les hommes , même après que l'on en a reconnu le ridicule.

CHAPITRE XXVII.

Des soi-disant Critiques.

JE suis bien sûr que ces idées feront combattues aigrement par ces critiques qui se baptisent sans pudeur du nom d'*hommes de goût par excellence* , & qui n'ont qu'un genre de critique étroit & rampant , comme l'horison de leur vue ; mais je suis encore plus certain que ces mêmes idées seront bientôt adoptées par le plus grand nombre , parce que je puis dire l'avoir consulté , & que ne donnant rien aux préjugés qui m'étoient les plus chers , j'ai suivi la nature , la vérité , & qu'avant tout je me suis fait le procès à moi-même.

Ce que j'ai dit ne détruira point le talent de ceux qui écrivent supérieurement en vers , & ne corrigera pas ceux qui riment froidement , durement & opiniâtement. Chacun suivra son goût , & je suivrai le mien : permis à tout le monde de faire une tragédie en vers , ou un drame en prose. Celui qui fera verser le plus de larmes , qui , les larmes essuyées , se fera lire .

encore, obtiendra la palme, malgré toute opposition contraire.

La République des Lettres est moins libre que jamais; les Académies (a) & les Journalistes en sont les véritables fléaux. Chacun veut tyranniser son voisin, & le soumettre à son code littéraire. C'est-là le plus grand obstacle que je connoisse aux progrès de l'art.

Le génie poétique étoit plus hardi dans l'enfance des sociétés, & se déployoit avec plus de force & d'aisance. Tous ces arts raffinés, toutes ces règles minutieuses ont éteint son feu & ralenti son essor. Qu'on lui rende sa liberté primitive, il reprendra son énergie, il étonnera de nouveau la patrie, il rallumera sur son front les rayons de sa gloire éclipsee. Le génie est de tous les pays & de tous les tems.

Un goût factice & faux veut remplacer le goût simple & naturel. Chacun dit: imitez mon allure, & n'en prenez point une autre, si vous voulez avoir bonne grace dans votre démarche & dans votre maintien: on diroit de maîtres à danser, qui prescrivent des pas; mais la jeu-

(a) Les Académies Littéraires sont bonnes pour tirer une nation de l'ignorance, & la conduire à la médiocrité; mais aussi après ce tems elles étouffent le génie, parce que M. l'Académicien se croyant un personnage, veut régenter tous ceux qui en savent un peu plus que lui. Le génie a toujours précédé les écoles, ou les a dédaignées.

ne fille svelte & légère, parée de sa jeunesse, de sa vivacité & de ses graces, rit du pédagogue, &, quoique moins savante, en fait plus que lui.

Les folliculaires, (a) vermine rongeante & indestructible, surviennent & obscurcissent les choses les plus claires; quand ils ont cité quelques grands noms, ils ont tout dit, car ils

(a) Ils prennent le titre de *critiques*, comme des rimaillers prennent celui de *poètes*; mais quel mérite y a-t-il à dire qu'une tache noire est noire, à imprimer ce que tout le monde fait & répète? Que signifie un extrait? Quel poids a un jugement précipité & prononcé souvent au hasard? Dans les ouvrages de goût chacun se pique d'un tact fin, délicat. Une nuée de juges donnent leurs réflexions communes & chagrines pour des appercevances fines & nouvelles. C'est une routine où le plus misérable écrivain trouve son salut & son refuge. Lorsqu'on s'est bien jugé soi-même incapable de rien produire, on se met à juger les productions d'autrui; on commence par une lourde épigramme: on veut soutenir cette première sottise, on en fait une seconde; on accumule les bevues. Le public siffle. Le critique devient furieux & vomit les injures les plus grossières. Il ne tarde pas à en venir aux calomnies, qui lui paroissent d'excellentes armes. Comme il est deshonoré, il se condamne à vivre des mêmes ordures. C'est ainsi qu'une première injustice l'a conduit à en commettre plusieurs. Enfin il finit par dire, avec une bêtise impie, (& croyant bien plaisanter d'ailleurs) *Dieu & moi nous sommes fort joliment arrangés dans la même brochure...* Que ce déplorable métier donne un déplorable esprit!

n'ont point d'autre point d'appui, & ne marchent qu'étayés par l'autorité d'un mort.

Celui-ci, dont la tête grisonne & qui se gendarme contre un genre nouveau, uniquement parce qu'il n'en a pas entendu parler dans sa jeunesse, & que dans une feuille écrite depuis vingt ans, & oubliée le lendemain, il a combattu d'avance ce qu'il ne soupçonnoit pas. Celui-là annonce lamentablement une prochaine décadence, (a) & prend sa mauvaise hu-

(a) Les gens qui se plaignent de la décadence des Lettres, sont de bien mauvaise foi, ou de grands ignorans. Jamais il n'y a eu au monde une époque plus brillante dans les Lettres que depuis vingt-cinq ans. N'est-ce pas depuis vingt-cinq ans seulement que nous avons eu l'*Esprit des Loix*, l'*Histoire Naturelle*, le *Dictionnaire Encyclopédique* & sa *Préface*, l'*Essai sur l'Histoire Générale*, les morceaux de prose de Voltaire les plus ingénieux, les plus enjoués, les plus piquans, le livre de l'*Esprit* d'Helvetius, l'*Héloïse* de Rousseau, son *Emile* & sa *Lettre à Christophe de Beaumont*, les *Mélanges* de M. D'Alembert, les *Ouvrages* de MM. Diderot, Marmontel, Thomas, Saint Servant, Linguet, Mably, Anquetill, l'Abbé Raynal, &c? Et combien d'ouvrages imprimés chez l'étranger, parce qu'on ne peut plus imprimer de bons livres en France; tels que les *Recherches Savantes sur les Américains*, le livre de la *Nature*, la *Félicité publique*, de la *Constitution d'Angleterre*, l'*Histoire du Commerce des deux Indes*, & plusieurs autres qui m'échappent. Je connois plus de vingt ouvrages récemment imprimés, bien faits, bien raisonnés, bien écrits, remplis de lumières & de vues saines. La poésie n'est pas même

meur & son insensibilité pour une conviction parfaite. Un troisieme est las de littérature, parce qu'il n'en a fait toute sa vie qu'un métier servile, & sa plume, lui devient aussi pesante que la rame l'est au bras d'un galérien. Tel autre que presse un dîner, expédie un extrait comme un juge affamé expédie une sentence : l'arrêt porté contre le grand homme ressemble à celui qui fit périr Socrate. Celui-ci ne veut que des esclaves, en voulant faire des imitateurs, parce qu'uniquement occupé de ce qui s'est fait jusqu'à lui, il n'a jamais porté son regard sur ce qu'il étoit possible de faire. Le

tombée, nous avons eu des poèmes que tout le monde a lu. Si le théâtre est la partie la plus foible, c'est qu'il est hérissé d'entraves gênantes. Il n'y a jamais eu dans aucun siècle d'explosion plus rapide, de veines plus riches, plus variées en tout genre. Il ne faut que lire pour s'en convaincre. Les esprits froids, bornés & chagrins se plaindront encore, mais je leur répondrai, après y avoir bien réfléchi, qu'excepté les grands Poètes du Siècle de Louis XIV, qui se bornent à cinq, & les Ecrivains, en prose, qui se bornent à trois au plus, je jetterois le reste au feu pour un seul ouvrage philosophique du Siècle de Louis XV. Et c'est dans un tems où les bons Ecrivains, animés de l'amour du bien public, jettent de toute part la lumière, que les Freron, les Palissot, les Clement, les Abbé Sabathier, qui n'ont rien fait, & qui ne feront jamais rien, parlent d'une décadence qu'ils supposent sans doute d'après leurs protégés.

dernier de tous , enfin , est un égoïste , dont la présomption fait presque toute la richesse , qui se croit envié & qui n'est qu'envieux , qui se loue indirectement en déchirant les autres , qui parle des arrêts qu'il hazarde comme des arrêts de la cour d'Apollon , qui prétend que la postérité répétera sa voix , & qui est tellement identifié au ridicule , par un amour-propre enraciné dont il ne guérira pas , qu'il ne se reconnoitra point dans ce portrait , quoiqu'assez ressemblant. Il est vrai que tous ces beaux jugemens sont consignés dans des greffes , où la multitude de sottises empêche qu'aucune d'elles ne soit distinguée par le trait qui la caractérise. On laisse-là dormir les erreurs & les inepties , parce qu'elles sont dans le vase fait pour les contenir. D'ailleurs c'est trop en parler , elles tendent tous les mois , par un poids invincible , à descendre à jamais dans le large gouffre de l'oubli (a).

(a) On pourroit dire à un homme de cette espece , que fais-tu , mon ami ? Tu lis & tu juges , mais chacun en fait autant que toi. Quoique tu écrives comme un sot , tu n'écrirois même pas si l'on n'eût écrit avant toi. Mais puisque tu veux à toute force écrire ton jugement , il faut que tu t'en acquittes avec distinction , il faut que tu aies un coup d'œil plus fin , plus pénétrant , que la foule des autres juges ; il faut que tu me fasses appercevoir ce que personne n'a vu. Mais si dans tes cent volumes , ne me donnant pas une idée neuve , tu outrages des Ecrivains lus

La critique n'est point l'apprentissage d'un jeune homme, qui fier de quelques idées superficielles se presse de décider avant que d'être instruit. Ces jeunes imprudens ont une confiance égale à leur témérité, ou plutôt ils veulent se faire lire à quelque prix que ce soit. Ils se croient auteurs, & prennent l'accueil qu'ils ont reçu de la malice publique comme une preuve de talent; ils s'enfoncent dans ce déplorable métier & deviennent méchans à raison de leur impuissance. Une première injustice invite toujours à une seconde; (a) ils finissent par vomir des bêtises, des injures, des calomnies, & par se croire redoutables, lorsqu'ils ne sont que méprisés.

Le vrai critique n'existe point en France. Il

& admirés de la nation, tu es le plus méprisable des êtres, car tu ne fais rien, & couché stupidement sur le bord de la carrière, tu lances des cailloux à la tête de ceux qui courent. Où! répondra le folliculaire, je suis le *commissaire du Public*, & avoué par lui pour faire mon rapport. Fais-le donc, insigne pédant, mais ne dis pas ce que tout le public fait avant toi. Tu n'as d'autre ressemblance avec les commissaires de police que de faire de longs procès verbaux sur des cadavres; & quand il arrive un bon livre vivant, tel que l'*Esprit des Loix*, l'*Emile*, l'*Histoire Naturelle*, &c. tu ne sçais rien dire, ou tu n'écris que des sottises. Tais-toi donc, misérable!

(a) On fait mille mauvais raisonnemens, a dit quelqu'un. Pourquoi? Parce qu'on a fait d'abord une mauvaise action.

ne se contenteroit pas de savoir moucher la lampe ; il fauroit aussi y verser de l'huile : il embrasseroit un ouvrage sous un point de vue général, il ne seroit ni chagrin ni envieux, ni dédaigneux ; (a) triste sentiment qui ferme l'ame à toute espece de connoissances.

Le vrai critique seroit né bon, posséderoit un caractère excellent, & tempérerait ainsi ce que la censure a d'amertume. Il ne prendroit pas un air de supériorité ; car si l'envie de rabaisser & de nuire échappe ou perce, on apperçoit l'homme & il perd toute confiance : il n'est plus qu'un satyrique qui se venge ou qui attaque, & l'homme le plus ingénieux ne conserve alors que les traits de détracteur odieux, ou ceux d'un censeur vétillard. Enfin le vrai critique

(a) Un personnage à peindre seroit le dédaigneux : il affecte le ton d'homme d'esprit, & il n'est le plus souvent qu'un automate ; il paroît vouloir juger les arts, & n'en sent aucun : plein d'un orgueil froid, plus injurieux qu'un orgueil exalté, il rabaisse tout sans fiel & sans envie. Il n'a point d'étoffe pour être jaloux. C'est un mépris habituel & inné, qui tient à son propre néant, & dont il accable tous ceux qui se présentent. En quittant Rameau, Bouchardon, Montesquieu, il auroit demandé quel homme est-ce ? Une nuance de plus il seroit un sot ; mais il remue les lèvres, il a retenu quelques expressions, il s'est vu applaudir par l'ignorance, toujours prompt à déprécier. il est riche, enfin. On le regarde comme un homme difficile, & quelques femmes lui donnent le nom de connoisseur.

feroit voir le respect qu'il a pour soi-même, à la maniere dont il respecteroit les autres; il appuyeroit sur les beaux endroits, car le mauvais n'a pas besoin d'être connu; il *iroit à la chasse des idées*, comme dit *Helvetius*: doué d'un penchant généreux à relever ce qui est bon, il en enrichiroit ses observations; & où est le livre où il ne se trouve pas quelque chose, dont celui qui fait penser fait son profit? Les mauvais livres instruisent comme les bons; ils marquent les écueils: il vaudroit mieux montrer les causes du naufrage, que d'insulter au pavillon du vaisseau submergé.

Je ne parle point ici de ses connoissances, qui doivent être très vastes: cela formeroit un chapitre à part. Je ne parle point encore de ce tact exquis, qui identifiéroit son ame avec celle de l'auteur, qui descendroit pour ainsi dire dans l'abîme de sa pensée, qui devineroit ce qu'il n'a pas voulu, ce qu'il n'a point pu, ou ce qu'il n'a pas su exprimer. Je parle ici seulement de sa douceur, de sa modération, de son honnêteté, (a) afin qu'il ne soit pas

(a) Je crois que je ne serai démenti par aucun homme de lettres, lorsque je proposerai pour modele d'une critique sage, ingénieuse, fine, éclairée & précise, la *Gazette Littéraire de l'Europe*; il y regne un ton d'honnêteté & de modération, une impartialité rare, qui donne le plus grand poids aux jugemens qu'elle contient. Aussi le public éclairé a-t-il donné son suffrage à ce journal,

emporté par ses propres idées , & qu'il ne se laisse point aller à l'épigramme impérieuse , si voisine de l'envie.

La République des Lettres auroit grand besoin d'un pareil homme , mais il n'y a qu'un sage qui soit digne de prononcer souverainement sur les ouvrages de ses compatriotes. Plus il est près d'eux , plus il a besoin d'être supérieur aux atteintes imperceptibles de l'amour-propre. Le sage sauroit qu'il n'est permis de blesser que pour guérir , & que noter des fautes n'est point les faire disparaître.

Le critique qui de nos jours s'intitule ainsi , est un être fort plaisant , & qui seroit bien digne assurément des crayons d'un Moliere (a).

comme au meilleur de tous , sans contredit. L'auteur n'est point dans la classe des Journalistes vulgaires , il fait produire de son fonds des ouvrages intéressans. Cette supériorité naturelle se fait sentir à la manière dont il analyse les ouvrages.

(a) Il en est de la critique comme de la médecine ; la médecine est bonne , mais le médecin est souvent mauvais : de même la critique est utile , mais le critique est souvent ignorant , opiniâtre , jaloux , partial , détracteur par métier ; il ne fait que blâmer ou louer en détail , il pèse sur des fautes minutieuses , en exalte des traits isolés ; il s'attache à l'accessoire , jamais à la grandeur ou à la nouveauté du dessein. Qu'elle vienne donc , (pour parodier Jean Jacques) qu'elle vienne cette critique , mais sans le critique. J'ai beaucoup lu , je suis encore à trouver un

316 E S S A I S U R

Comme il se croit le talent d'apprécier, il se juge intérieurement partagé, comme l'auteur, des dons du génie: il est aussi fier de juger que l'autre l'est de produire; il s'estime tout aussi digne de l'admiration publique pour savoir assigner la place d'un Ecrivain, que celui-ci pour l'avoir méritée: peut-être se croit-il dans quelques instans le maître de l'auteur dont il a relevé les défauts. Cet orgueil si risible n'en est pas moins commun. On se souvient de ce pédant qui rougissait toutes les fois qu'on louait en sa présence Virgile, Horace ou Cicéron; comme il expliquait en chaire ces trois auteurs, il s'attribuait modestement les éloges qu'on leur donnoit. Il en est de même de nos critiques; ils croient bonnement placer leurs noms à côté de ceux des grands hommes qu'ils louent ou qu'ils déprécient (a).

livre absolument mauvais. On se plaint de la multiplicité des livres. Selon moi on n'en a pas encore fait assez. A la douzième page un livre est jugé. S'il a manqué son but, il éclaire quelquefois, comme ces vaisseaux brisés en mer avertissent ceux qui passent d'éviter l'écueil. Nous avons eu de grands Ecrivains, & je le répète, pas encore un vrai Critique. Presque tous ces malheureux Journalistes, condamnés à écrire périodiquement, n'écrivent que des mots, & comment écriroient-ils des choses?

(a) Ils ressemblent tous, plus ou moins, à ce bedaud qui voyant sous le porche plusieurs paroissiens s'entretenir avec chaleur d'un sermon éloquent qu'on venoit de

Heureux qui peut oublier ces cigales importunes ! Heureux le sage qui n'oubliant point ses principes , ne revient point sur ses pas pour se donner le soin de les écraser ! Il faut , (dit un homme d'esprit) il faut laisser au tems le soin de planter notre opinion dans la tête de celui qui ne la combat que par entêtement. Ne lui enviez pas l'honneur de se persuader qu'il s'est converti de lui-même. On ne veut devoir la vérité à personne. On n'abandonne souvent une opinion fautive que longtems après qu'on vous en a démontré la fausseté.

CHAPITRE XXVIII.

A un jeune Poëte.

Non , n'imitons personne , & servons tous d'exemple.

VOLT.

TOI, qui te sens une étincelle de génie, qu'as-tu besoin de t'environner de Poétiques & de daigner les consulter tour à tour ? Il me semble voir un général qui , impatient de voler à la victoire , seroit retenu par les conseils timides de chefs subalternes dont les per-

leur prêcher , vint se jeter au milieu du groupe , en s'écriant avec une vanité importante : *vraiment , vraiment , Messieurs ; c'est moi qui l'ai sonné.*

pétuelles objections ne tendroient qu'à éteindre son courage. Obéis à ta fougue ; elle en fait plus que les regles. Que t'apprendront Aristote , Vida , Horace , Scaliger , Boileau ? Des lieux communs , des vérités triviales ; jamais le secret de la composition. Il est en toi , il est à toi , si tu sçais le développer. Rejette ces leçons froides , décousues , inanimées , où le pur bon sens parle , mais où jamais l'instinct poétique n'est mis en jeu. Ces faiseurs de préceptes auroient tout aussi bien donné des regles sur la peinture & sur la tactique , parlé des couleurs & des évolutions militaires , mais sans former aucun peintre , aucun général. On a remarqué que les impuissans ne cessent de faire des raisonnemens à perte de vue sur le mystere de la génération ; l'homme bien constitué procrée son semblable & ne disserte point (a).

Fuis donc tous ces littérateurs qui s'offrent pour guides & qui croient avec des mots pouvoir tracer la route du génie , qui particularisent ce qui doit être généralisé , qui isolent les vérités , & faute de les lier ensemble ne répandent sur l'art qu'un jour louche & douteux.

Tu me demanderas : à quel signe pourrai-je connoître que j'ai une parcelle de ce feu sacré , nécessaire pour produire ? Au degré d'estime

(a) *Sese abunde similes putent si vitia magnorum consequantur. SENECA.*

que tu auras pour les grands génies qui t'auront précédé. Si ton cœur est agité à leur nom, si ton âme est émue au souvenir de leur gloire; si posant-là le livre, tu sens éclore au dedans de toi les semences de tes productions futures, & que dominé par l'enthousiasme de ton art tu le préfères à tous les avantages de la fortune, tu es appelé : dis avec le Corrège, *Et moi aussi je suis peintre*. Si, au contraire, tu es tiède; si la poésie n'est pour toi qu'un délassement ou une jouissance paisible; si tu te dis, ces grands hommes avec tout leur génie ont été malheureux, persécutés : crois-moi, sois plus fortuné qu'eux, ne te livres pas à l'art que tu estimes avoir fait leur malheur, choisis un poste où les grands mouvemens de l'âme soient moins nécessaires : nos ateliers, nos manufactures t'attendent; il vaut cent fois mieux pour elles & pour toi être un artisan sagement occupé des premiers besoins de la société.

Tu voudras savoir ensuite si tu es né pour le genre dramatique : écoute, si dans la société tu examines chaque caractère, si les nuances te frappent, si ne perdant pas de vue les ressorts primitifs de leurs passions, tu observes parmi les hommes une différence étonnante, si tu fais bien distinguer le vice du ridicule, (a) rire de

(a) Vous distinguerez un sot auteur à la facilité avec laquelle il confond les nuances qui séparent le vice du ridicule.

l'un, être profondément indigné de l'autre ; si ce qui est muet & inanimé pour le vulgaire te parle éloquemment : voilà des signes évidens de ta vocation. Quand tu sauras lire dans les yeux de l'homme, tu en sauras plus que la plupart des livres ne peuvent t'en apprendre.

Mais la poésie dramatique est bien étendue , puisqu'elle embrasse tous les individus qui se meuvent sur le théâtre de l'univers. Tu voudrais connoître à quel genre tu dois te livrer : à celui pour lequel tu te sentiras un penchant invincible, que tu défendras, que tu admireras exclusivement. Si tu ne peux soutenir la moindre contradiction, si tous tes sens s'enflamment à la vue des détracteurs, obéis à ton enthousiasme, il est le gage de tes succès. Je te permets des transports pour Corneille, pour Molière, pour Shakespear, pour Richardson. Mais si par malheur tu idolâtrois Racine, (a) au point de le préférer à tout autre poëte ; si ému des charmes & de la beauté de son style, tu

t'ima-

(a) Racine, selon moi, est à Corneille ce que Regnard est à Molière : le vol de Corneille est hardi & rapide, il est par-là même nécessairement inégal. Corneille tombe, mais dans ses chûtes il est encore plein & pensé. Racine est un admirable verificateur, qui dans plusieurs momens est poëte, & quelquefois grand poëte ; il a fait les plus beaux vers de la langue ; mais on peut dire de Corneille : ... *aquila non capit muscas*.

t'imaginois qu'il est le premier poète dramatique, lis-le, mais ne compose point. Il s'en faut de beaucoup que ce qui est parfait, soit toujours grand (a).

(a) Dire que Racine & Boileau ont perdu la poésie en France, paroît un paradoxe insoutenable: voici cependant les raisons qui pourroient lui ôter l'air ridicule qu'il semble avoir au premier coup d'œil. Le style de ces deux écrivains ayant extrêmement plu à la nation, on a copié leur style, ce qu'on ne sauroit nier. On a abandonné le ton original que chacun a reçu en propre de la nature, pour se modérer sur leur rythme. On l'a étudié comme le seul convenable à notre langue. On n'a pas osé lui soupçonner une autre prosodie. On a été jusqu'à bannir les expressions dont ils ne se sont pas servis. Plus le tour employé se rapprochoit du leur, plus il étoit jugé heureux. On n'a plus voulu entendre qu'il pouvoit & qu'il devoit y avoir autant de styles qu'il y a de sortes d'esprit. On n'a, pour ainsi dire, adopté qu'un seul & même coloris. Les imitateurs qui, comme les superstitieux, sont toujours prêts à crier à l'hérésie, ont étouffé toute hardiesse inutile; ils ne parloient que d'élégance, parce que ces auteurs sont élégans. On a écrit sous leurs yeux purement, mais d'une main timide, tremblante. On a manqué le nerf, l'énergie, la fierté, l'audace, parce que ces rois de la poésie françoise ayant été sages, on s'est cru sage lorsqu'on n'étoit que froid & monotone. On a été conséquemment jusqu'à demander *qu'est-ce que chaleur?* à peu près comme certain préfet romain demandoit jadis *qu'est-ce que vérité?* Pouvons-nous exceller en un art que toute l'antiquité appelloit d'*inspiration*, si nous ne devenons autres que

Une fois échauffé, trace ton plan avec fierté. Ainsi le dessinateur habile est libre dans son

nous ne sommes, si nous n'osons frapper une seule expression d'après notre libre volonté? Boileau & Racine avoient leur maniere excellente, sans doute, d'après leur esprit & leur caractère fondus ensemble; mais demander un *faire* semblable au leur, c'est demander une *œuvre copie*, ou le miracle de leur résurrection. C'est en se traînant sur l'empreinte de leurs hémistiches que nous avons anéanti le vrai langage poétique. Il ne jaillit point de notre fonds, il est servilement emprunté d'autrui. L'étranger a toutes les peines du monde à distinguer notre poésie de notre prose. C'est que la première n'a pas un caractère proprement dit, ou du moins assez marqué pour être saisi avec transport. Ce caractère n'a qu'un trait léger, parce qu'on n'a pas creusé dans toute la profondeur une langue dont les rapports nouveaux auroient pu lui donner quelque chose de plus vif & de plus pittoresque. On a été scrupuleux à l'excès, & l'on s'est contenté de polir des surfaces. Nous avons donc eu des milliers de beaux vers, pris séparément, & pas encore un poème à opposer aux anciens & même à nos voisins. Cette admiration exclusive prodiguée à Racine & à Boileau, & l'écho éternel des Académies ne répétant que ces deux noms, a arrêté dans la naissance une langue poétique qui pouvoit s'élever plus haut, comme très susceptible de plus grands développemens. La prose n'a pas essuyé la même tyrannie. Aussi voyez comme la plume de Rousseau & celle de Buffon a marché jusqu'où elle pouvoit s'étendre! La prose s'est donc perfectionnée d'une maniere sensible; & Voltaire, avec tous ses rares talens, n'a pas fait ce qu'on appelle *le vers* mieux que Ra-

esquissée; il songe à la chaleur, & néglige le reste. Le grand Poète appercevra son plan du premier coup d'œil, comme le grand Condé, en découvrant une plaine, appercevoit le point où devoit s'asseoir la victoire. N'allez pas consulter des gens qui n'étant pas dans le même point de vue, auront nécessairement le coup d'œil incertain. Les donneurs d'avis font faire plus de faux pas qu'ils n'en redressent. Vous allez consulter cet homme de génie, il vous donne une idée; allez le revoir le lendemain, il l'aura toute décomposée: il se joue de votre ame, parce qu'il songe plus à paroître fécond en moyens qu'à vous indiquer la vraie route. Et comment occuperoit-il la place que j'occupe? Le meilleur plan fera toujours celui qui vous fera sentir l'impatience de le féconder. Il est impossible d'adopter une pensée étrangère comme la fienne propre. On ne peut se pas-

cine, (quoique d'ailleurs plus grand poète) précisément parce qu'il a voulu faire le vers comme lui. Sa prose est plus originale, & lui appartient: aussi qu'elle est gracieuse & légère! elle a une souplesse qui fait sentir qu'il n'y a là aucune imitation. Ce qui paroît donc un paradoxe revoltant, pourroit recevoir quelque degré de vraisemblance & devenir peut-être une vérité peu étrange pour l'homme qui suivroit la généalogie de nos vers, & qui dans leur ressemblance trouveroit les traits modifiés de leurs ayeux. Qui ne voit en effet qu'ils ont tous (malgré les divers sujets) un véritable air de famille.

tionner vivement que pour ce qu'on a créé. Aussi les sujets d'imagination sont-ils tous traités d'une manière détestable ou sublime.

Lorsque vous aurez donné un fil raisonné & suivi aux divers incidens , lorsque vous aurez apperçu la conduite générale de la piece, la liaison & à peu près l'étendue des scènes, alors ouvrez les canaux de votre ame, que le torrent de vos idées jaillisse. Heureux l'auteur dont on peut dire, *pleno profluat pectore* ! Ce n'est point ici le tems de prendre en main la serpe, *instrument de dommage* ; c'est le tems du luxe, de la fécondité, de la jouissance ; c'est le tems où l'imagination doit être abondante & prodigue : *præcipitandus est liber spiritus*, a si bien dit Petrone. Allez-tôt le goût observateur & rigide viendra, le compas en main, émonder, couper, tailler ces rameaux : que du moins la terre soit jonchée de branches en fleurs. Tel fera le témoignage d'un arbre plein de vie, & dont la sève circulera encore avec honneur dans les derniers jours de l'automne.

Ne tenez pas à vos premières idées ; cherchez, comparez , souvenez-vous de l'endroit où vous aurez composé à froid, foyez sévère surtout à cet endroit : c'est l'ombre du tableau, prenez garde qu'elle ne soit trop noire. Mais si après avoir revu plusieurs fois un morceau qui vous plaît , il fait toujours sur vous une impression également vive & profonde, laissez-le ; tous les critiques de l'univers l'eussent-ils

anathématisé, croyez-vous plutôt qu'un autre, non par orgueil, mais parce que vous êtes plus près de l'ouvrage qu'un étranger, parce que vous sentez ce qui est bon, bien plus fortement que lui. Vous pouvez faire des fautes, & malheur à celui qui n'en fait pas ! mais elles tiendront à des beautés originales. Ne faites rien, plutôt que de ployer votre ame à celle d'autrui. Comment un autre auroit-il ce degré d'attendrissement nécessaire pour procréer, comment vous donneroit-il ce que vous ne trouvez pas en vous-même ? Son intérêt est-il aussi vif, aussi pressant ? C'est à vous de vous pénétrer & de poursuivre ce que vous cherchez, jusqu'à ce que vous puissiez vous dire : *voilà ce que je sentoís.*

De quel courage tu auras besoin, ô jeune Athlète ! On t'opprimera de grands noms, non pour leur rendre hommage, mais pour mieux étouffer ta noble émulation. L'orgueil, la médiocrité, l'envie (qui ne font qu'un aujourd'hui,) diront avec ce sourire amer, qui est le caractère de la méchanceté : *c'est une présomption que de croire pouvoir atteindre aux grands maîtres de la scène, tout est dit.... (a).* Et moi

(a) Tout est dit ! vieux & stupide préjugé, tout est dit ! C'est qu'on ne fait point voir. Chaque siècle, que dis-je, chaque génération n'amène-t-elle pas ses mœurs, ses ridicules, bien distincts, bien caractérisés ; & d'ailleurs la singularité des talens diversifie les choses les plus communes.

je te crie de toutes mes forces, que ces grands noms ne t'épouvantent point; crois que l'art est plus immense que leur génie. Ils se sont servis de matériaux qui ne sont pas épuisés. La carrière n'est point tarie, creuse-la; aye leur audace, bâtis comme eux, & donne à l'architecture de ton palais une face nouvelle: les combinaisons sont infinies.

Il est une foule de caractères qui restent à tracer. Plongez vous, âmes neuves & sensibles, dans la lecture de Pamela, de Clarisse, de Grandisson, (a) dans ce Fielding si varié,

(a) M. de Voltaire, dans ses nombreux écrits (que j'ai bien lus & relus) s'est abstenu de parler de Richardson, (à ce que je sache) soit en bien soit en mal, lui qui a écrit sur tous les Ecrivains, & même sur les plus obscurs. Il ne peut pas méconnoître le Roman de Pamela, lui qui a fait Nanine; il a lu certainement Clarisse, Grandisson, ces poèmes auxquels nous n'avons rien de comparable dans toute l'antiquité. Il doit savoir que ces chef-d'œuvres de sentiment, de vérité & de morale, ont eu des lecteurs de tout sexe, de tout pays & de tout âge; qu'ils ont été dévorés avec une avidité qui a ôté à plusieurs d'entr'eux le boire, le manger & le dormir, & ce pendant plusieurs jours. Je suppose que la manière de M. de Voltaire étant diamétralement opposée à celle de Richardson, il a gardé sur cet homme de génie un silence raisonné. Ces deux Ecrivains servent à prouver que toute manière est bonne, lorsqu'elle est touchée par un homme supérieur. On a remarqué aussi que Newton n'avoit jamais prononcé dans aucun ouvrage le nom de Descartes.

dans Marivaux , scrutateur du cœur humain ; dans plusieurs romans modernes , ouvrages de sentiment , & qui sous un titre vulgaire cachent de la profondeur & de la vérité. Les romans de notre siècle sont bien plus vrais que les histoires que l'on écrit : (a) un roman nouveau , malgré son titre , m'intéresse beaucoup plus que les personnages de l'Enéide , qui n'est qu'un antique & incroyable roman. J'apprends dans celui du jour à connoître le caractère de ces hommes acteurs de la société avec lesquels je vis , & à leur défaut je saisis du moins le caractère de l'écrivain. Encore un coup , c'est la génération actuelle que je veux connoître ; c'est elle qui doit m'inspirer le plus vif intérêt , parce que j'ai besoin d'appercevoir tous les traits visibles pour saisir la ressemblance.

Garantissez-vous de ces préjugés littéraires , qui appartiennent à chaque auteur. Tel pédant ne sort pas de son Homère , tel autre de son Virgile , tel autre de son Cicéron : chacun d'eux a son engoûment , soit en qualité de traducteur , (b) soit en qualité de législateur dans

(a) Messieurs les historiens françois , je vous déclare que ces romans que vous dédaignez peut-être , me paroissent bien au-dessus de tout ce que vous faites , & que je préfère de beaucoup ces mensonges ingénieux aux vôtres , qui ne sont qu'impudens.

(b) Il étoit réservé à notre siècle de voir des traducteurs s'enfermer , pour ainsi dire , de leur impuissance , & pa-

quelques cotteries, ce qui est également respectable. Le plus lourd écrivain paroît s'ex-taîer pour Anacréon, afin de se donner un air de légèreté. On traduit le Grec sur des tra-
ductions latines, & ce misérable charlatanisme prend je ne fais quel air de conséquence (a). Chacun crie comme des empyriques montés sur des tréteaux : *vencz à moi, écoutez l'auteur dont je veux porter le surnom. Je suis le Racine, le Pindare, le Boileau de mon siècle; & mon confrere est un Pradon. C'est moi, Messieurs, qui ai le vrai goût, & je m'intitule son vengeur, & son pontife.*

roître vouloir marcher les égaux des écrivains qui ont de l'invention. Ce n'est pas qu'il ne faille beaucoup de mérite pour faire une bonne traduction, mais le premier des traducteurs ne doit avoir le pas qu'après le dernier écrivain qui fait imaginer.

(a) Il y a à Paris plusieurs charlatans, qui ont une hypocrisie de talent; ils vous parlent effrontément de ce qu'ils n'entendent point. Allez chez eux, vous trouverez un *Homere in folio* ou un *Platen* ouverts sur leur bureau; mais ils oublient de tourner le feuillet sale qui atteste sa longue immobilité. Ils en imposent aux fots: ils voudroient en imposer aux gens d'esprit. Cependant dans le monde, & surtout à table, ils prononcent devant des femmes avec d'autant plus de hardiesse, que personne n'est-là pour les contredire. Ils ne craignent pas qu'on les apprécie ce qu'ils valent: ils sont à l'ombre du bouclier impénétrable, ils n'ont rien fait.

N'épousez aucun système qui donne l'exclusion à aucune sorte de beauté; fermez l'oreille à ces maximes superstitieuses que quelques auteurs adorent, parce qu'ils les ont reconnues très favorables à leur manière incertaine & gênée. (a).

Songez que chacun d'entre eux ne parle que d'après *son faire*, qu'il est égoïste par essence & même à son insçu, qu'il n'estime que les couleurs de sa palette, & les traits qui ont du rapport avec sa propre touche, en même tems qu'il les déprécie dans son rival. Un auteur est toujours un mauvais juge, parce qu'il est nécessairement juge passionné.

Il est des juges non moins faux, (& qui le croiroit) plus enclins encore à blâmer. Ce sont les gens du beau monde, personnages froids, ironiques, impuissans, attaqués tout-à-la-fois du mal d'envie & du mal d'ignorance. Heureusement pour eux ils ne font jamais imprimer leurs décisions burlesques; leurs sottises expirent au coin de nos cheminées de marbre, où

(a) La mollesse est la maladie enracinée depuis quelque tems dans notre nation. On fait tout pour la prolonger. Notre danse, notre musique, notre peinture, notre poésie, tout tend à amollir le peu qui nous reste de vigueur. On atténue jusqu'à la langue, timide plus que jamais dans ses expressions. Les arts sont complices de cette dégénération, & ils répondent aux murmures du philosophe, *que tel est l'arrêt du Dieu du goût.*

ils se pavanent contens d'eux-mêmes & jugeant tous les arts devant leurs valets-de-chambre. Laissez remuer toutes ces langues oisives & féminines. Les grands ne savent se connoître à rien (a). Tâchez d'être satisfait de vous-même, & dédaignant de misérables épigrammes, consolez-vous dans la solitude & dans le charme attaché à de nouveaux projets, des faux jugemens que vous aurez eu le malheur d'entendre dans le monde. (b) Mais il est surtout une matière inépuisable de dispute, où l'on ne s'entend plus, dès qu'on la met en action : on s'accorderoit presque sur le reste ; sur ce chapitre, on brouille toutes les idées. Je veux parler ici du style : le style est l'homme, & chacun doit avoir le sien bien & duement caractérisé.

Je demanderai volontiers d'un Ecrivain, a-t-il puisé ses expressions à la cour, dans les académies, dans les livres ? Si l'on me dit, *oui*, je répondrai, *tant pis*. Je veux voir l'expression naïve de son ame ; elle sera forte, précise

(a) Un Prince avoit conseillé à la Motte, de retrancher dans *Inès* la scène des enfans.

(b) Que de faux jugemens ! que de décisions hazardées ! que les juges de réputation ont de témérité, de précipitation & d'imprudence ! On accorde à tel auteur l'éloge qu'il mérite le moins, on lui refuse le talent auquel il a le plus de droit : on loue, on déchire comme au hasard, & l'opiniâtreté prend un ton de confiance qui a l'air de la réflexion.

abondante ou négligée. Je veux voir la physionomie de son idiome, connoître s'il est véhément ou délicat, solide ou fin, élevé ou simple, tranquille ou vif. A-t-il enrichi la langue de quelques tours nouveaux, nombreux, rapides ? A-t-il créé de ces expressions que l'on retient ? La parole accompagne-t-elle l'image avec précision ? Son style a-t-il tous les mouvemens que les idées lui impriment ? Je ne demande plus alors s'il est châtié, élégant ou fini. Cet auteur est un écrivain, & je laisse la cour & l'académie admirer, si bon leur semble, le style décousu, froid & maniéré qui leur est analogue. Ces phrases à la mode passeront, ce jargon sautillant n'aura bientôt plus d'admirateurs. Mais cette suite d'expressions & de tours soutenus avec majesté dans le cours d'un ouvrage & qu'on pourroit comparer au cours d'un fleuve, ce ton de même couleur, cet ensemble, cet abandon, cette liaison naturelle, cette étendue de la phrase que l'antithèse & le bel esprit ne viennent point étrangler, formeront dans tous les tems le style de la raison, de la vérité & du goût.

Rien de plus gauche, de plus gêné, de plus lourd, que le style de celui qui en veut imiter un autre. C'est l'ame qui frappe l'expression, qui détermine le mouvement de la phrase, sa marche, qui modifie son rythme, qui lui donne plus ou moins de clarté, de vigueur, de

précision, de grace, de force & d'harmonie (a).
J'apperçois un auteur sec dans ses petites phra-

(a) Où trouver cette naïveté qui donne tant de prix aux choses, ce mouvement de l'ame, cette expression du cœur, qui n'est point celle de la mémoire, ce style vrai & non factice, si ce n'est dans la liberté absolue de modifier la langue d'après les sentimens variés que l'auteur éprouve. Tous ces pédants qui sont quelquefois instruits, ont un style froid, terne, qui sent le travail & la sécheresse de l'imagination.

En parlant de style, il faut nommer & placer *mon cher la Fontaine* à la tête des Ecrivains françois. C'est là un poète: titre que voudroient usurper tant de versificateurs modernes. Qui plus que lui a animé notre langue, lui a imprimé une finesse plus naïve, a donné aux mots une propriété plus singulière, aux tours un naturel plus varié? C'est une originalité si frappante qui le caractérise, qu'on pourroit appeller sa langue la langue de la Fontaine. Il a su la créer & la conduire à sa perfection. Quelle grace! quelle abondance! quelle fécondité! quelles images concises & pittoresques! quel goût exquis! & ce ton sage & moral qui se marie à une imagination dans toute sa fleur! C'est des entrailles de la chose même qu'il tire l'expression dont il va faire son tableau. Sa touche est simple & fidèle comme la nature, elle a sa couleur & quelquefois sa richesse. Cet homme avoit plus que le génie, il en avoit l'instinct: son vers, dit-on, tomboit de sa plume. Oh! je le sens bien: point de manières, point de mouvemens étudiés, point d'effort; & il est touchant, & il est sublime: il vous fait penser, & le bon homme a l'air de n'y pas songer. Derrière son vers est toujours cachée quelque

ses froides & contournées , j'apperçois un auteur abondant dans ses phrases libres & majestueuses , où la plénitude des mots répond à celle des idées. L'un semble travailler ces ouvrages d'ivoire , où tout est fin , poli , & inanimé ; l'autre , dans son atelier ébauche à coup de ciseaux une statue dont les proportions seront dans la perspective celles de la nature. Sa surface sera sans doute plus rude , (a) mais

chose plus précieuse encore que ce qu'il vous dit. Quel étoit donc son secret ? D'allier la gaieté à la profondeur , la finesse à la simplicité. On dit que c'est dans Rabelais & dans Marot qu'il a puisé cette prodigieuse érudition de style , en faisant l'alliage de notre ancien idiome & de notre langue moderne. En ce cas mettons-nous à lire Rabelais & Marot. Il est un peu vrai que nous avons décoloré la langue en voulant la rendre plus noble. Nous lui avons donné une teinte sévère & monotone , une marche sérieuse & grave. Il faut la rendre plus libre , plus dégagée , plus volontaire ; & ce n'est qu'une certaine hardiesse qui peut faire renaître ses graces enfantines. Je ne veux pas dire qu'il faille imiter le style marotique , mais qu'il faut imprimer à notre langue perfectionnée cet abandon qui lui rendra un certain enjouement , & qu'elle possédoit autrefois.

(a) Lysippe avoit fait une statue d'Alexandre , pleine de vie & d'expression : l'ame du conquérant y respiroit à travers le métal. Ce chef-d'œuvre tombe entre les mains de Néron. L'insensé , cruel en tout , estimant lui donner plus d'éclat , imagina de le faire dorer. Voilà le héros qui reçoit une belle tombe de lames amincies , mais ce

aux yeux de tous elle paroîtra respirer. Le style ne s'étudie point, il jaillit ou rampe, s'élançe ou tombe, est embrâsé ou timide. Le style est à l'ame ce que la démarche est au corps. Chacun a son attitude propre. Cette attitude négligée convient à tel homme, à cause des grâces qu'il y met. Cette grande figure longue a de la gravité, & elle lui sied. Ce petit homme gentil est froid & fat, & n'est pas tout-à-fait insupportable.

N'allez donc pas soumettre votre ouvrage à ces gens qui tondent le style, ou qui l'aiguisent, qui l'entortillent, ou qui lui donnent un jargon conventionnel. Eh ! qu'avez-vous besoin du néologisme moderne ? Vous apprendra-t-il à concilier la finesse & la véhémence, la précision & l'énergie ; vous révélera-t-il ces mots qui échappent à la passion, lui qui court après des richesses imaginaires pour en négliger de réelles ? Qui écrit plus mal au monde qu'un

n'étoit plus Alexandre. Le travail avoit fait disparoître avec la couleur de l'airain, ce précieux trait de ciseau qui en faisoit une figure animée. Elle étoit brillante & morte : on n'y trouvoit plus ce front martial qui sympathisoit avec le bronze.

Dans la suite il fallut écorcher, déchirer, taillader Alexandre, en lui enlevant toute cette dorure, afin de restituer au héros une ombre de son ancienne dignité : quoique criblé des pieds à la tête, il étoit encore plus beau que sous cette parure éclatante.

grammairien ? qui vous endort, si ce n'est un discours académique ? Demandez à Rousseau, à Buffon, à Voltaire, où ils ont puisé ces expressions concises, pittoresques & neuves dont ils ont enrichi la langue ? Ces expressions n'étoient pas dans le *Dictionnaire de l'Académie*. Le style mâle, sonore, abondant des grands Ecrivains, annonce l'indigence de toutes nos grammaires, & fait voir que c'est à l'Ecrivain à modifier la langue, & non à recevoir sa loi. Laissez donc crier la foule classique, & créez-vous un idiôme qui vous appartienne. Les pédans ouvriront Restaut ou l'abbé d'Olivet, & la nation entière, en vous lisant, adoptera les tours que vous aurez créés.

Votre Drame fait, laissez-le reposer six mois environ, afin d'attiédir la prédilection paternelle. Six mois écoulés sur un ouvrage bien clos dans un porte-feuille, font une demi-postérité. Revoyez l'ouvrage, vous lirez mieux les absences de votre génie : faites vos corrections aussi rapidement que vous avez fait le plan : que la plume en se promenant efface, change, transpose : autant de ratures, autant de taches enlevées ; lisez haut, & en déclamant vous appercevrez les longueurs. L'oreille frappée rendra à votre âme sa sensation & vous tiendra lieu d'un auditoire. Le tems enfin vous révélera ce que vous n'avez pû voir au moment de la conception. C'est un enfant qui sort des bras de sa nourrice, ses beautés naïves

& ses défauts corporels seront beaucoup mieux apperçus.

Mais aussi quelquefois la lime énerve, use, affoiblit un ouvrage, lui donne un poli (a) qui atteste l'art. C'est le foible & le médiocre qui ont besoin d'être mis plusieurs fois sur le métier. L'ouvrage conçu avec chaleur n'exige pas de grandes corrections. (b) Un ancien maître d'éloquence disoit à un de ses disciples : „ veux-tu faire mieux que tu ne peux : ” *numquid tu melius dicere vis quam potes ?* D'ailleurs ; l'Ecrivain qui ne cesse de limer , de tourner & retourner son ouvrage , prouve qu'il n'étoit pas né avec l'instinct d'écrire, & que c'est en lui une manie & non un talent. Seneque a bien peint ces auteurs quand il a dit d'eux : *scripta enim sua torquent qui de singulis verbis in consilium veniunt.* SENECA. Lib. 1. Contr. Proem.

N'allez point lisant votre ouvrage : vous avez travaillé pour le public, & non pour une société particulière. C'est au public que vous de-

(a) *Perfectum enim opus, absolutumque non tam splendet limâ, quam deteritur : & nimia curâ deterit magis quàm emendat.* PLIN. Lib. 5. Epist. 1.

(b) Ceux que la nature a fait naître sans génie, ne pouvant jamais se le donner, donnent tout à l'art qu'ils peuvent acquérir ; & pour faire valoir le sentiment qu'ils ont d'être réguliers, ils n'oublient rien à décrier un ouvrage qui ne l'est pas tout-à-fait. (St. EVREMOND de la Comédie.)

devez plaire , car c'est lui qui doit vous juger. Si vous enchantez un cercle , j'ai grand'peur que vous n'ayez fait un triste ouvrage. Il y a une distance infinie entre l'homme qui juge dans un appartement , & le même homme qui se trouve au parterre ou dans une loge : ses idées changent. Méfiez-vous & des louanges & des critiques. Le tableau n'est pas encore exposé au salon , & tel qui brille dans l'atelier du peintre , disparoît au milieu des couleurs qui l'avoisinent & qui l'effacent.

Au lieu de donner votre Drame aux comédiens , livrez-le au public ; vous ferez tout d'un coup transporté devant vos véritables juges , (a) & vous vous épargnerez mille démarches qui ne s'accordent nullement avec la noble fierté qui doit animer un homme de lettres. L'habitude des grandes idées doit ôter à son ame cette souplesse qui la dénature & qui l'avilit. Penseriez-vous qu'on ne fait sentir qu'à Paris ? N'y a-t-il que le théâtre de la capitale ? Est-il nécessaire que cet ouvrage parte de ce point unique pour se répandre chez l'étranger ? Pourquoi tarderiez-vous à recueillir son suffrage ? N'aimeriez-vous que les applaudissemens qui peuvent frapper votre oreille ? Préfereriez-vous

(a) Le Drame d'abord apprécié dans le silence du cabinet , commence par l'épreuve la plus dangereuse ; mais s'il vient à la subir , il peut se présenter sur le théâtre avec la certitude de plaire.

la vanité (a) à la gloire ? Ne feriez-vous enfin qu'un auteur , au lieu d'être un écrivain ? Celui-ci ne se borne pas à un point local : comme il a écrit pour tous les tems & pour tous les lieux, il est plus jaloux d'avoir des admirateurs éloignés qu'il ne verra jamais, que d'entendre ces adulateurs dont la bouche ironique semble toujours vous dire : *Monsieur, nous venons caresser votre amour-propre que nous sçavons excessif, & vous louer tout vif.*

La capitale, dira-t-on, est le centre des lumieres : d'accord ; mais elle l'est aussi des erreurs, des folies, des caprices, & même du mauvais goût. Le Parisien est un mouton qui fuit la foule & va broûtant le prez où l'on le conduit ; il demande des plaisirs, mais il ne les choisit jamais : il les reçoit tels qu'on les lui a façonnés. Toujours prêt à s'extasier sans sçavoir pourquoi, il va où l'on va , il consulte moins la sensation qu'il reçoit que la sensation générale ; on le voit braver héroïquement l'ennui, & bâiller sans murmure : il met de la grandeur d'ame à ne point chagriner ceux qui sous

(a) Quelqu'un avoit proposé sérieusement de faire créer par le Roi une place de *premier Poëte tragique*, avec une pension, une médaille, accompagnées d'un parchemin de noblesse. Un pareil homme ne peut être nommé que par la nation : c'est à elle seule de le proclamer & de le payer de la seule monnoye qui convient au génie. S'il y entre seulement une once d'or, tout est perdu.

prétexte de le divertir , abusent de son tems , de sa patience & de son argent. Enfin l'intention qu'il a eue de se réjouir , lui tient lieu presque toujours d'un divertissement réel.

Il n'en est pas de même en Province : on y est assez grossier , pour ne pas se contenter des apparences , & pour exiger du plaisir ; & ce n'est pas le mot , c'est la chose que l'on veut.

D'ailleurs , dans cette capitale , pour laquelle tout écrivain s'agite , on ne fixe pas long-tems les yeux sur le même objet , & le véritable cri du public est bientôt étouffé dans le tourbillon licencieux du luxe & de la mode (a).

(a) Dans la *foi disant bonne compagnie* , on représente à Paris des farces obscènes qui ont le mérite , il est vrai , de peindre avec vérité les mœurs dissolues d'un tas d'hommes blasés & corrompus qui les écoutent avec transport , mais qui attestent par-là-même n'avoir plus d'ame pour sentir ce qui est noble , touchant & honnête. L'esprit qui regne dans ces bouffonneries , quoique vif , étincellant , a quelque chose de triste & de vuide , parce que le vice n'aura jamais le rire franc , ingénu & naïf de l'innocente gaieté. Il faut à ces sociétés un langage frivole & libertin , langage qui afflige à juste titre le philosophe. Celui-ci qui fait par intérêt toujours cas d'une certaine délicatesse , aime la joie naturelle , & non un effort convulsif ; il sent l'ennui au milieu de tous ces portraits licencieux , parce que le poëte en violant les bienséances s'épuise sur une seule & même idée , comme s'il craignoit qu'elle n'échappât ,

L'amour de l'art paroît avoir plus de vrais partisans dans la Province, où il y a plus de mœurs. Croyez que c'est d'elle que partira dorénavant toute réputation littéraire. L'intrigue, le mensonge & la charlatanerie usurpent trop souvent à Paris les honneurs dûs au mérite (a) : il est obscur dès qu'il ne s'affiche point. C'est peu d'asservir l'art, on veut asservir encore celui qui le cultive ; & s'il se refuse à ce nouvel esclavage, il se fait des ennemis sans nombre, qui ne lui pardonneront pas d'oser être libre. Vingt villes peuplées d'honnêtes gens, qui ne demanderont pas, avant de prononcer sur la piece, le nom de l'auteur, peuvent bien contre-balancer les cris confus d'une capitale, où l'on prend les mœurs dominantes, où les idées ne sont jamais du lieu & sont empruntées du

ou qu'il eût peur que la contagion de sa piece ne fût pleine & entière. Comment ensuite ces auditeurs *extasiés* ne trouveroient-ils pas fade tout ouvrage de sentiment ? C'est ainsi que le goût dépravé d'un homme malade rejette comme fastidieux les alimens les plus sains. Nos grands sont fort malades.

(a) Vous l'avez vu dernièrement, mes freres, vous l'avez vu ; vous le verrez encore : mais ne vous lamentez point, peine inutile ! Riez, comme moi, riez avec moi, & songez que ces usurpateurs ont des *syndéreses* secrètes, & qu'ils s'estiment intérieurement ce que vous les prisez.

L'ART DRAMATIQUE. 341

pays où elles sont ordinairement les plus fausses en tout genre (a).

Si, cependant, ayant le bonheur suprême de trouver grace aux yeux de l'assemblée (b), vous devez être joué à Paris, soit en hiver, soit dans les chaleurs d'un solitaire été, soit par les premiers acteurs, soit par les doubles, assistez à la première représentation : tel est mon avis. Ce jour est une bonne école pour un auteur. Que de sensations il re-

(a) L'habitant de Paris, à cet égard, est d'un débonnaire qui touche à la sottise. Il ignore profondément ce qui se passe à Versailles, il ne s'en inquiète même guères, & il se modèle pour les usages, pour la manière de se mettre, d'être, de parler, d'agir, de penser, d'après les courtisans. Il leur suppose un grand crédit, sans en avoir aucune preuve; il les respecte sans les estimer, il les sert sans les craindre; il est leur dupe en connaissant leurs dettes : c'est un singe, qui veut prendre absolument l'air & le ton de l'homme de qualité. Il le copie froidement, sans intérêt, comme sans admiration.

(b) Il faut apprendre aux Provinciaux que c'est ainsi que s'intitule la troupe de comédiens, lorsqu'elle juge solennellement un pauvre auteur, & qu'elle lance quelque autre important décret. Chaque histrion écrit son jugement sur une bande de papier, & l'on lit ensuite au patient toutes les réflexions impertinentes & laconiques des Crispins, des Frontins, des Martons, des Finettes. L'auteur effaye la bordée, & ne sonne mot ordinairement, car il est chez le Roi.

çoit en deux heures ! (a) quel miroir pour l'orgueil ou pour l'amour-propre ! comme on se voit, comme on se repent ! comme les louanges prestigieuses d'amis peu sincères, ou peu courageux, tombent & s'anéantissent ! (b) comme la vérité perce armée de tous ses éclairs !

Si vous êtes sifflé , (c) c'est un ridicule , je ne vous le cacherais pas ; mais il est passager ,

(a) Qu'on se rappelle ici le monologue du poète de la *Métromanie* : c'est-là un morceau de sentiment.

(b) Il est des amis indiscrets, qui avant la représentation d'une pièce, la prônent à toute ouïe ; ils croient servir l'auteur, ils lui font un tort réel. On s'arrange d'après cette idée, & l'on s'attend bonnement à voir un chef-d'œuvre. Pour peu que l'on soit détrompé, la pièce fait un grand faut, parce qu'elle tombe du sommet des louanges, & comme l'imagination défabusée rend notre esprit confus, la comédie semble alors plus mauvaise qu'elle ne l'est véritablement. Il ne faut jamais prévenir le jugement du public, il est jaloux d'avoir les prémices d'une renommée. *J'ai un grand ennemi à Paris*, (disoit le Cavalier Bernini,) *la grande opinion qu'on a de moi*.

(c) Les Athéniens ne sifflaient point une pièce avec des ris ou des huées, façon vague & indéterminée de marquer son mécontentement. Plus raffinés, ils employoient un sifflet à sept tuyaux, qui rendant sept sons différens, mettoit des nuances fines dans leur critique : ainsi ils distinguoient scavamment & par des notes distinctes, ce qui étoit foible, diffus, froid, mauvais, faux, pitoyable, insupportable. Ils applaudissoient de même sur un mode contraire & gradué, au bon, au grand, à l'excellent & au su-

& vous pouvez vous en relever en galant homme. Soyez le premier à dire tout haut, *je le reconnois, Messieurs, ma piece est manquée : pardon, une autre fois je ferai mieux...* Vous penseriez le contraire, que vous deviez céder à la voix publique ; elle fait toujours loi pour le moment. Le Misanthrope fut mauvais le jour qu'il tomba. Enfin le talent, loin de se cabrer, doit paroître insensible aux injustices qu'il effuye, & attendre le jour de l'équité (a). Il est de la dignité d'un homme de lettres, de ne point faire entendre de vaines clameurs, semblables à celles d'un enfant que l'on corrige, ou (ce qui seroit plus inutile & plus sot encore) de ne point envoyer un *appel au public*, appel dont il rit & qu'il ne lit point.

Si vous êtes applaudi, oh, le beau moment ! La Bruyere dit que le plus mélodieux concert est la voix de celle que l'on aime. Il se trompe ; c'est plutôt ce bruit harmonieux & flatteur,

blime endroit. Ce conte inventé par un moderne est ingénieux, il pourroit enfanter une pratique neuve & plus heureuse que celle qui est usitée.

(a) Demosthene montant pour la premiere fois à la tribune aux harangues, fut sifflé. Une seconde tentative ne fut pas plus heureuse, dit Plutarque. Il ne se rebuta point, il se fit raser la moitié de la tête, pour s'enchaîner, malgré lui, à une profonde solitude. Il dompta la nature, & lui commanda de vouloir bien le laisser prendre sa place au premier rang des orateurs.

qui va, dilatant l'ame du poëte, caressant son oreille & son cœur, lui donner une idée avantageuse de ses talens, & lui promettre de nouvelles jouissances avec de nouveaux succès. Demandez à Voltaire s'il est rassasié des faveurs de la gloire, & si c'est une maîtresse à laquelle on puisse être infidèle? Helvetius a tort, lorsque décomposant cet amour de la renommée il trouve au fond du creuset l'amour des plaisirs physiques; il a oublié dans ce moment que la nature de l'homme étant de s'agrandir à ses propres yeux, son ame avoit des voluptés pures qui n'ont rien de commun avec celles des sens (a).

Si donc vous êtes applaudi, tremblez de métamorphoser le nectar, le doux breuvage des Dieux, en poison amer & cruel. N'allez point vous enfler des fumées d'une orgueilleuse & fotte ivresse: n'allez pas vouloir marcher dès le lendemain supérieur à vos rivaux, & veillez sur les écarts qu'enfante un succès brillant (b). Que de jeunes gens ont payé cher un moment d'arrogance! Soyez plus prudent, résistez doucement aux malignes gens qui viendroient jet-

(a) La félicité que peuvent nous accorder les sens est bientôt calculée; les plaisirs vifs de l'ame ne peuvent s'évaluer.

(b) Après avoir été envié, on risque beaucoup de devenir envieux, comme des hommes sont devenus avarés en acquérant des richesses. Entre l'émulation & la jalousie,

ter des poignées d'encens sur le brazier de la fermentation publique. La tête vous tourneroit infailliblement. Est-il si difficile alors d'être modeste ? voilà votre rôle, (a) tandis que les clameurs des soldats vulgaires vont injurier votre triomphe, & vous prouver, comme dit Voltaire, *que vous n'avez pas dû réussir* (b).

Ecoutez toutefois certaines critiques amicales & secrettes, afin de perfectionner votre ou-

il y a un pont bien aigu. Que ceux qui courent la même carrière apprennent ces vers-ci par cœur, & les méditent surtout ; ils sont du grand maître qui n'a jamais connu l'envie :

Je vois d'un œil égal croître le nom d'autrui,
Et tâche à m'élever aussi haut comme lui,
Sans hazarder ma peine à le faire descendre.
La gloire a des trésors qu'on ne peut épuiser,
Et plus elle en prodigue à nous favoriser,
Plus elle en garde encore où chacun peut prétendre.

CORNEILLE.

(a) On peut dire à tel auteur ce que Mahébal disoit à Annibal : *tu sçais vaincre, Annibal, mais tu ne sçais pas user de la victoire.*

(b) La Motte, aveugle, étoit assis dans le coin d'un caffè, d'où il entendoit déchirer son *Inès*, cette pièce si touchante : calme au milieu de ses détracteurs, il les laissa déclamer tant qu'ils voulurent, & lorsque l'heure du spectacle vint à sonner, il se leva en disant d'un ton tranquille : *allons, Messieurs, allons à la soixante-douzième représentation de cette mauvaise pièce d'Inès.*

vrage. Mais pour ces folliculaires, (a) dévorés d'une bile ardente, qui veulent abattre toute statue & flétrir le moindre laurier, il faut les abandonner à l'envie qui les ronge & les maigrit : rien ne peut guérir leur orgueil humilié, d'autant plus insolent, qu'ils ne s'attribuent devant leur propre conscience que le pouvoir de blesser & de nuire.

Fuyez-les, les applaudissemens encore bourdonnans à l'oreille, sauvez-vous dans la retraite, ébauchez-y un nouveau Drame, & préparez à l'envie un lénitif ou le silence (a). N'allez point solliciter le suffrage du journaliste, ce feroit une démarche honteuse; laissez-les tous parler & se contredire. Ne lisez point leurs extraits : vous devez vous faire une loi en tout tems, de ne jamais jeter les yeux sur ces feuilles, qui, semblables à celles de l'automne,

(a) Toi, qui te dis critique, qui t'ériges en censeur des productions du génie, qui veux juger absolument; s'il étoit possible de visiter les plis de ton cerveau, qu'y trouveroit-on ? une sèche & stérile nomenclature de mots pris au hasard, & répétés sans choix; une routine misérable, une reminiscence de toutes les sottises dites & publiées avant toi.

(b) Eschyle étoit en possession du théâtre. Sophocle, qui commençoit, lui disputa le prix de la tragédie: Sophocle fut couronné. Le vieux poëte alla mourir de chagrin en Sicile. Il faut plaindre ici la foiblesse humaine, mais être touché en même tems de cet énergique désespoir.

jaunissent du jour au lendemain, tombent d'elles-mêmes & sont foulées aux pieds.

CHAPITRE DERNIER.

Des Comédiens.

N'AYANT traité dans le cours de cet ouvrage que de l'Art Dramatique dans son but & dans ses effets, j'ai dédaigné par conséquent toutes ces regles minutieuses & rebattues qui se rencontrent dans tous les livres; j'ai négligé absolument les accessoires, je n'ai parlé ni de la scene (a), ni des décorations, ni de la

(a) Il nous faudroit une salle de spectacle qui ne fût pas construite uniquement pour la commodité des riches, & où le bon bourgeois, le marchand, l'artisan, pussent amener leur famille à un prix modéré. Mais qu'arrive-t-il? De dix parties faites d'aller à la Comédie, neuf viennent à manquer, parce que la difficulté d'avoir des places honnêtes, l'embarras, le tumulte, la gêne, font payer trop cher le plaisir que l'on se proposoit d'avoir. Les comédiens y gagneroient, s'ils sçavoient contenter la bourgeoisie, cet ordre nombreux & qui paye: mais Mrs. les comédiens ont pour 200,000 livres de petites loges louées à l'année, & ils vous jettent les honnêtes gens qui n'ont pas six livres à donner, dans des coins éloignés, où l'on voit mal, où l'on entend à peine, où il sent mauvais. Quoi de plus indécent & de plus cruel que ce Parterre étroit,

police des spectacles (a), (qui est fort incivile à Paris) ni de la maniere dont les spectateurs eux-

toujours tumultueux , où au moindre choc on tombe les uns sur les autres, & qui devient insupportable & très pernicieux à la santé pendant les chaleurs de l'été : des monopoles font augmenter le prix & le nombre des billets, de sorte que les trois quarts du tems on y étouffe après avoir payé trois fois la valeur de la place. Il n'est pas rare de voir des gens qu'on en retire sans poulx & sans haleine. Comment ose-t-on parler de police au spectacle, quand de tels abus sont notoires. De-là le dégoût que presque tous les hommes faits ont conçu pour le théâtre. Si l'on y étoit assis commodément & à peu de frais, on préféreroit sans doute le spectacle national à tout autre, on n'iroit plus chez Audinot, chez Nicolet, & autres farceurs, chez lesquels on rit de pitié, il est vrai, mais où du moins l'on est assis à son aise pour son argent.

(a) Un Anglois voyageoit pour connoître la forme des divers gouvernemens de l'Europe, il arrive à Paris & va droit à la Comédie Française : il voit six cens personnes debout, pressées *comme des harengs dans une tonne*, (dit le proverbe trivial & pittoresque,) qui étouffent & qui demandent par miséricorde un peu d'air. Un Fusilier fend la presse avec grand effort, en arrache deux ou trois, & les conduit en prison pour toute réponse. La piece commence, le mot de *liberté* se trouve dans le quatrieme vers ; nos François expirans de chaleur & de lassitude, trouvent des mains, (je ne sçais comment) pour battre à toute outrance. L'Anglois, le soir même, écrivit à un de ses amis : *J'ai vu le spectacle à Paris, je connois la nation françoise, dès demain je pars.*

mêmes devroient se comporter pour ne point détruire l'illusion & leurs propres plaisirs ; je pourrai revenir sur ces objets dans un nouvel ouvrage , si j'en ai le loisir. Rien n'est indifférent , lorsqu'il s'agit du public & que l'on parle en son nom ; car parmi tant de gens qui se taisent , encore faut-il que quelqu'un parle.

Je m'arrêterai toutefois sur les comédiens , parce qu'ils sont trop intimement liés à l'Art , pour pouvoir être passés sous silence.

Sans une correspondance mutuelle & qui tient à une subordination légitime & nécessai-

Au moment que je me disposois à faire imprimer , un événement terrible , épouvantable & récent , vient malheureusement à l'appui de cette Note qui étoit faite. Je ne sçavois pas quand je la traçois que j'aurois à produire fût un épouvantable exemple. Le 29 Novembre 1772 , le Parterre de Marseille étant las d'un opéra comique qu'on répétoit jusqu'à la satiété , demanda une autre pièce. On fit entrer des grenadiers la bayonnette au bout du fusil , & ce pour soutenir cet opéra comique. Ils tirèrent à bout portant sur un peuple pressé & sans armes. Cette soldatesque gênée dans ses mouvemens meurtriers arracha la bayonnette du canon & poignarda ainsi tous ceux qui tombèrent sous leurs coups. Plusieurs personnes furent tuées , & d'autres blessées dangereusement. Tuer des hommes pour une Comédie ! Où sommes-nous ! où sommes-nous ! Que diriez-vous , Publius Valerius Publicola , héros Romain , que diriez-vous , si vous reveniez au monde , vous , qui , comme l'exprime votre nom glorieux , révériez le public & faisiez baisser les faisceaux devant l'assemblée du peuple ?

re, aucun art ne peut tendre à la perfection. Isolez l'homme de génie, son œuvre n'a plus le même éclat. Le manœuvre obéit à l'architecte, le violon au compositeur, l'huissier au juge, le soldat à l'ingénieur : les auteurs, plus infortunés dans leur carrière que toute autre espèce d'hommes, voient les comédiens ouvertement révoltés contre eux. Arrêtés à chaque pas, contredits, fatigués par l'orgueil de leurs semblables, ils éprouvent toute sorte d'obstacles, & leur art (qui le croiroit ?) est devenu le moindre objet de leurs travaux : s'ils ne sçavent que faire une bonne pièce, ils sont encore loin de jouir des applaudissemens du Public & du fruit légitime de leurs travaux.

Que dis-je ! le Public lui-même semble estimer davantage le comédien : *tant, (dit M. le Tourneur) le dernier instrument dont le public reçoit immédiatement ses plaisirs, lui sera toujours plus précieux que l'artiste qui le crée loin de ses yeux.* Le Public entend peu ses intérêts, & en matière de plaisir, comme dit La Mothe, *il vit pour ainsi dire au jour le jour, & il n'y connoît gueres l'économie.* Cette injustice se perd parmi tant d'autres injustices. Que les cris des gens de Lettres à cet égard sont entendus avec indifférence ! Les écrivains se trouvent au point honorable, où ils doivent cultiver les lettres comme la vertu, pour elle-même ; c'est un privi-

lège rare qui leur appartient & dont ils doivent se glorifier (a).

Cependant les trois quarts de nos acteurs (& je parle de ceux de Paris) sont médiocres, & nous font regretter les masques des anciens. Nos acteurs ne compensant point par le talent de la représentation le tort qu'ils font aux progrès de l'art, leur manie est de faire oublier l'auteur, & ils ne sont pas encore parvenus à saisir leurs personnages, ils pêchent par la figure, partie essentielle & presque indispensable. On choisit un soldat de parade; on devroit au moins avoir la même attention pour un acteur. Ils ne sont point en assez grand nombre pour le dépôt immense & précieux qui leur est confié (b):

(a) Périclès, qui dans l'agitation du gouvernement avoit oublié Anaxagore, son ancien maître & ami, courut chez lui dès qu'il sut que celui-ci expiroit d'inanition: *vivez pour moi*, lui dit-il, *si la vie vous est indifférente; vivez pour ceux à qui vos hautes connoissances peuvent être utiles.*— Périclès, lui dit le Philosophe, *quand on a besoin d'une lampe, on devroit avoir l'attention d'y verser de l'huile.*

(b) Les comédiens françois n'ont point dans leur troupe un seul acteur adolescent; il semble qu'ils aient banni du théâtre cet âge aimable & intéressant, cet âge des vertus dont la candeur & l'innocence formeroient des tableaux si touchans. Ils font parler des enfans de cinq à six ans, & ils n'ont point de personnages propres à représenter une fille de douze ans, un jeune homme de quatorze; personnages répandus en foule dans la société & qui en sont le principal ornement. Nos comédiens n'ont point encore songé à peindre avec vérité nos mœurs sociales.

ils ne savent point varier leur jeu ; plus fidèles à leur *tic* qu'à la recherche des combinaisons nouvelles , l'homme & le personnage veulent ne faire qu'un absolument ; ils vont jusqu'à refuser certains rôles , comme si sur le théâtre ils avoient une existence personnelle ; ils veulent paroître avec leurs noms sur la scène , & ils s'attribuent d'avance l'habit qu'ils doivent porter & les sentimens qu'ils vont débiter. Les masques (comme on l'a remarqué avant moi) avoient donc quelques avantages, ils multiplioient du moins les acteurs ; au lieu que nous voyons incessamment le visage de Le Kain , de Molé , de Brizard , pour représenter Héros Scythes , Thraces , Parthes , Daces , Tartares , Arabes , Chinois , Grecs , Anglois , Romains , Germains , François. Après la piece , Britannicus est un marquis , Burrhus un financier , & Athalie se fait enlever.

On voit l'acteur & le personnage ; on en souffre. Si les masques des anciens , comme on peut le présumer , étoient peints avec art , on devoit distinguer Niobé de Médée. Celle-là , mere trop orgueilleuse , avoit l'empreinte de la tristesse & du désespoir ; celle-ci portoit un caractère d'atrocité qui annonçoit la fureur de sa vengeance. Philoctète n'étoit pas Hercule : la force , les muscles prononcés appartenoient à ce dernier ; la dignité noble & attendrissante appartenoit au digne ami du héros.

Le

Le peintre (a), par ses nuances, avoit sçu sans doute différencier le valet du parasite, le

(a) Il ne faut point se figurer le masque dont les acteurs grecs tiroient un parti si avantageux, comme ces masques grossiers dont se servent nos danseurs, & qui tous verds, bleus, ou rouges, offrent le triomphe hideux de l'extravagance & du mauvais goût. Le masque des anciens étoit une peau artistement préparée, extrêmement délicate & presque aussi fine que l'épiderme, qui laissoit entièrement à découvert les yeux, la bouche & les oreilles. Sur cette peau on dessinoit avec habileté les traits qui devoient caractériser le personnage. On avoit l'heureuse liberté de les diversifier. Les mouvemens de l'ame n'étoient pas étouffés sous cette mince enveloppe, presque transparente. Le jeu des muscles & des fibres s'y imprimoit & se rendoit très sensible. D'ailleurs c'est sur la bouche & dans les yeux que se peignent la vivacité & le désordre des passions : elles étoient soutenues de la voix & du geste, & peut-être qu'un léger obstacle ne faisoit qu'ajouter aux soins de l'acteur. C'est parce qu'il perdoit d'un côté, qu'il songeoit à se rendre plus éloquent de l'autre. Quelques nuances fines pouvoient être sacrifiées : mais il ne faut pas aussi compter pour rien ce rapport exact qui se rencontroit entre la physionomie & le caractère, rapport précieux qui établissoit l'illusion & la prolongeoit. Ne voyons-nous pas tous les jours notre excellent Arlequin & notre admirable Pantalon sous leur masque monstrueux peindre la joie, la tristesse, la fureur, le dépit, l'effroi, & faire oublier au spectateur leur visage factice. Il faut croire que les anciens qui nous ont laissé des ouvrages regardés comme des modèles d'esprit & de sentiment, étoient trop jaloux de leurs plaisirs, trop amoureux d'un art qui tenoit à leur po-

foldat du marchand , la nourrice de la courtisane , le vieillard sévère & inflexible du pere foible , mais avare , le jeune fou indocile du donneur de mauvais conseils ; au lieu que parmi nous un front hébété représente le fin Ulyffe , un regard effronté la timide Agnès , une physionomie scélérate un honnête homme , un large visage un petit-maître. Les héros , en-

litique & à leur religion , pour avoir adopté inconsidérément l'usage des masques , si l'expérience n'avoit servi à leur faire connoître que l'art y gagnoit & que le récit sans masque (par lequel ils avoient commencé d'abord) étoit moins favorable à cette vérité qu'ils poursuivoient avec tant d'ardeur. Il ne faut point taxer d'absurde & de ridicule une coutume dont on n'a point vu l'effet étonnant , au rapport de l'histoire. Il suffit de voir parmi nous combien le visage des acteurs dément leur rôle. Un vieillard fait le jeune homme , un jeune homme le vieillard. On met à celui-ci une barbe & des cheveux blancs , mais l'éclat & la fraîcheur du teint font reconnoître la jeunesse : c'est une mascarade. Les *Amphitryons* & les *Menechmes* n'ont aucune ressemblance. On vante les charmes d'une princesse adorable , & cette princesse est décrépite. Egisthe est du même âge que Mérope. Thésée paroît le frere d'Hippolythe. J'ai vu la Gaussin jouer le rôle de *Lucinde* à cinquante ans , & son *Charmant* n'en avoit gueres moins. Si cette actrice , qui avoit le son de voix si touchant & fait pour remuer le cœur le plus dur , avoit porté un des masques antiques , elle auroit pu , comme l'actrice *Luceja* dont parle Pline , jouer encore la comédie à l'âge de cent ans.

fin, paroïssent des hommes extraordinaires : au lieu que parmi nous le héros de théâtre est à peine un homme ; une petite stature viendra représenter , dans *Alzire*, le farouche vengeur de l'Amérique : Phèdre, à Paris, a soixante ans, & appelle Oenone, qui en a vingt-cinq, sa nourrice. On se souvient que quand le vieux Baron faisoit Rodrigues, deux valets de théâtre étoient obligés de venir le relever lorsqu'il étoit tombé aux pieds de Chimène. Les anciens avoient aussi perfectionné l'art de parler aux yeux par des mouvemens, au lieu que la plupart de nos acteurs sont gauches, d'un front inanimé, d'une tournure désagréable, d'une marche empesée, & ne sçachant pas, même en France, faire la révérence (a).

Je n'examinerai point si l'opinion, qui frappe les comédiens d'infamie, est un préjugé déraisonnable ou fondé, vrai ou faux, utile ou nuisible. Je sçais seulement qu'il n'est pas généreux à un particulier d'abuser de l'opinion publique pour faire rougir un comédien, à moins qu'il n'y soit absolument forcé. L'arme

(a) Quelle idée doit-on se former de ce Roscius qui jouïtoit avec Cicéron, lequel rendroit d'une manière plus intelligible & plus expressive une pensée quelconque. Le geste de l'un égaloit l'éloquence de l'autre, & souvent la surpassoit en énergie comme en précision. Quel peuple exercé, que celui qui avoit créé cette expression : faire un solécisme avec la main.

du mépris ressemble au pistolet, ce n'est que dans une situation extrême & désespérée qu'il est permis de s'en servir. C'est au public en corps à déployer ce terrible anathème, lui seul en a le droit. Un comédien est souvent plus tourmenté par ses propres réflexions que par toutes celles d'autrui. Enfin c'est une question très délicate à traiter, & qui tient à des rapports éloignés, jusqu'ici plutôt confusément sentis qu'aperçus. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'une conduite honnête & de grands talens font tomber cette espèce de proscription, & peut-être qu'elle seroit totalement effacée si les comédiens devenoient ce qu'ils devroient être, & si les pièces plus châtiées ne laissoient voir dans l'acteur que l'interprète des maximes les plus épurées (a).

(a) Voici une fable que j'ai lue quelque part, & que je n'ai retenue que de mémoire; je ne puis citer le livre.

Un jeune homme qui sortoit de faire sa rhétorique, le cœur sensible & chaud, l'âme sensible & ingénue, possédant enfin les vertus aimables de son âge, n'ayant jamais d'ailleurs fréquenté le spectacle, courut un jour de congé à la représentation d'une tragédie nouvelle. Parut un acteur renommé, débitant d'un ton naturel & vrai les plus beaux, les plus généreux, les plus héroïques sentimens du monde, de sorte que l'écolier ému jusqu'au fond du cœur pleuroit de joie, d'attendrissement, d'admiration & de volupté. Le bon jeune homme tout ravi attribuoit à l'âme même du comédien, la noblesse, la beauté, l'élé-

Les Romains, à la fin de chaque spectacle, exposoient, il est vrai, aux yeux du peuple une actrice toute nue, (a) soit pour effacer l'impression qu'avoient pu faire ses charmes voilés, soit pour confirmer l'opinion qu'on devoit avoir de sa profession; mais toute opinion se détruit d'elle-même lorsque la cause qui servoit de prétexte n'existe plus.

Cependant le Philosophe qui doit voir les choses en grand & dans tous les rapports possi-

vation des discours qu'il entendoit, & prenoit sincèrement l'histrien pour un héros. De retour chez lui il ne songe plus qu'à l'homme merveilleux dont il répète les maximes. Plus de repos qu'il n'ait fait connoissance avec lui: il épargne, il prend sur ses menus plaisirs, pour régaler de son mieux l'acteur qu'il idolâtre: c'est le ton, le regard, l'air, l'accent d'un monarque; il en aura sans doute le cœur. Le roi de théâtre arrive. Quelle surprise! ce qu'il dit n'a rien de noble, ni de grand, ni d'honnête; il lui échappe à table de ces choses qui trahissent évidemment le néant & la bassesse de l'ame. L'écolier en rougit, & voyant disparaître cet éclat emprunté, il s'aperçut un peu tard qu'il avoit pris l'instrument façonné pour le souffle harmonieux & divin qui l'animoit.

(a) Telle actrice ne prostitue pas sa personne; (sans doute) mais dans certaines pièces licentieuses (& il y en a tant) elle prostitue & ces regards & ces accens passionnés & ces attitudes voluptueuses, qui portent le ravage dans les sens d'une jeunesse inexpérimentée: elle révèle tout ce qui est fait pour l'ombre & le mystère, & peut-être n'a-t-elle plus rien à apprendre à son amant.

bles , être sévère contre lui-même , & condamner quand il le faut jusqu'à l'instrument de ses plaisirs , trouvera que par instinct le gouvernement a été fort éclairé en ne levant pas cet anathême , qui une fois anéanti ouvreroit une large porte à une foule de jeunes gens , qui dans l'âge où les agrémens de la figure sont les plus brillans , voudroient tous aller se montrer sur la scène. C'est une rigueur nécessaire & vraiment politique dont il doit toujours user : le métier est trop attrayant au premier aspect pour ne pas séduire un trop grand nombre de citoyens destinés à des emplois plus sérieux (a).

(a) Voici ce qu'on pourroit répondre au comédien qui se plaindroit à cet égard de l'injustice de sa patrie : „ quand vous avez voulu monter sur le théâtre , vous connoissiez l'opinion régnante , elle devoit être pour vous un frein : vous étiez instruit que vous seriez flétri par elle , dès l'instant que vous auriez livré votre personne à tous les caprices d'une foule payante. Vous n'avez pas été arrêté par cette menace redoutable , vous l'avez bravée ; & de quel droit venez-vous vous plaindre aujourd'hui du cours de l'opinion publique ? N'a-t-elle pas une force à laquelle tout le monde obéit & contre laquelle on ne réclame pas ? Ne tient-il qu'à secouer le joug d'une loi pour se croire en droit de la juger ? D'ailleurs , pensez-vous que cette loi n'ait pas ses motifs , & bien fondés sur l'expérience , puisque cette loi subsiste malgré les lumieres nouvelles & les réclamations de quelques plumes éloquentes ? Certains préjugés ridicules sont tombés , mais celui-ci (vous en conviendrez) n'est pas du nombre. Il a donc une raison

Que tout jeune homme, né avec le goût des arts & une ame sensible, s'interroge, il s'a-

que les autres n'avoient pas. Vous avez franchi la barrière quand tout vous crioit *arrêtez!* & vous voulez que la nation revienne sur ses pas & renverse l'édifice de ses coutumes pour honorer votre profession? De quoi murmurez-vous? Il ne tenoit qu'à vous de vous tenir sur la ligne où sont restés vos concitoyens. La loi n'est pas venue fondre avec trahison sur votre tête. Votre personne, vos biens, vos droits d'homme, seront toujours protégés par cette même loi. Mais souffrez sa rigueur, elle a jugé cette distinction nécessaire, elle a ses vues; & ce n'est pas après avoir été infraacteur que vous pouvez lui demander quelque compte. Réfaïssez cette estime publique par une conduite irréprochable: faites-lui faire une exception en votre faveur; la patrie ne demande pas mieux: c'est quand vous serez parvenu à faire oublier la tache qui vous couvre, que vous sentirez vous-même que l'esprit de la loi n'étoit pas une injustice.

Il faut avouer en même tems que cette loi, quoique rigide, n'est point extrême. Quand l'impulsion véritable du génie se manifeste dans un grand & sublime acteur, alors l'ascendant que produit tout ce qui est extraordinaire surpasse la sévérité de la loi: elle reçoit les exceptions, elle les approuve; elle se tait, quand la renommée devient elle-même une autre espèce de loi, qui commande à son tour. Tel est par exemple *Garrick*, en Angleterre, d'autant plus justement célèbre qu'il parle devant un peuple libre & non avili, & devant lequel conséquemment il n'y a point de honte à s'abaisser. Mais il est juste que cette loi sage reprenne toute sa vigueur, pour frapper le troupeau misérable qui a fauté tête baissée dans le champ du des-

vouera qu'à un certain âge il a désiré secrètement tous ces applaudissemens qui flattent tant l'amour-propre, lorsqu'ils semblent autant rendus aux avantages du corps qu'aux talens de l'ame. Il falloit donc mettre un frein à cette passion, d'autant plus dangereuse, qu'elle est fondée aussi sur l'amour de la gloire. D'ailleurs il est des abus presque invinciblement attachés à cette profession. Dans tous les siècles les femmes de théâtre ont causé dans les mœurs publiques des ravages affreux. Il est peu de familles qui ne puissent alléguer des exemples tristes & récents du danger de leurs charmes. De-là vient sans doute qu'il a fallu opposer la digue de l'opprobre à celles qui étant l'effroi des chastes amantes & des fideles épouses, alloient peut-être vouloir encore marcher leurs égales. Il a fallu rassurer la pudeur qui n'auroit plus embrassé qu'une vertu stérile & la consoler en la laissant environnée des rayons de l'honneur. Sans cet arrêt, le vice déjà fêté & richement foudoyé, du sein du luxe & de la mollesse alloit ravir la marque distinctive & sacrée qui seule anime & soutient l'innocence. Que lui feroit-il resté? Le prestige qui décore une actrice

honneur, pour s'autoriser dans la licence des plus médiocres talens & des plus méprisables mœurs. Quand on fera un *Traité de l'opinion publique*, ce sera dans un chapitre d'un tel ouvrage que l'on pourra traiter cette question curieuse dans toute sa profondeur.

la rend la plus dangereuse femme que l'imagination puisse former & embellir. Où trouver, en effet, dans la simplicité des mœurs innocentes & sévères, dans l'asyle retiré de la modestie & du travail, où trouver une femme, qui chaque jour varie les graces de la parure, l'éclat de la beauté & les talens qui enchantent; une femme qui satisfasse plus l'orgueil d'un amant, en levant le tribut journalier d'applaudissemens que payent l'admiration & le plaisir? Toutes les passions subtiles qui escortent l'amour-propre, vont pour ainsi dire se fondre dans le creuset de l'amour; il y devient plus actif, il acquiert une force, qui soutenue des illusions que la volupté, le goût des arts & la vanité du cœur peuvent composer, produit à la fin une ivresse capable des plus violens excès: toute l'ame humaine est pénétrée, est irritée par toutes les sensations délectables qu'elle peut recevoir, & l'idôle commande d'autant plus l'hommage, qu'elle partage le triomphe de l'homme de génie. L'imagination allumée fait jouer tous ses phantômes; c'est une voix bien faible alors que celle de l'honneur & du devoir; il n'existe plus dans le monde que la déesse qui veut bien nous sourire; & l'or des familles, le patrimoine des enfans, ne servent plus qu'à édifier le temple riche & méprisable où l'encens doit fumer nuit & jour à ses pieds. Hommes raisonnables, répondez? Etoit-ce trop faire, pour rompre l'enchantement de pareilles

corruptrices (a), étoit-ce trop que de les livrer du moins à la honte, afin qu'elles n'entras-
sent pas d'un air triomphant dans nos foyers,
pour y insulter aux soupirs timides de la jeune
beauté, qui se craint, se combat, & qui con-
serve encore précieusement le dépôt des mœurs
& le germe intact des générations futures ?

En attendant qu'il vienne un gouvernement
assez prudent, assez sage, pour sçavoir enlever
au vice sa séduction, & que d'ailleurs le théâtre,
malgré ses abus, a de très grands avantages,
le Philosophe doit insister pour qu'on laisse du-
rable cette flétrissure imprimée à tout comé-
dien, comme le rempart & la sauve-garde de
l'honnêteté publique (b). Qu'on n'aille point

(a) Comme les comédiens sont les peres, les freres,
les cousins, les maris, les commensaux (& tout ce que
vous voudrez) de ces mêmes femmes, il en résulte que
leur morale ne differe gueres de la leur. Cette fréquentation
habituelle & nécessaire rend le code des foyers à peu
près le même pour tous : ce code n'est pas écrit, mais la
pratique en révèle la théorie.

(b) La loi qui flétrit les comédiens n'est pas la loi ca-
pricieuse ou momentanée d'un souverain despote ou bigot ;
c'est celle de l'antiquité, c'est celle de toutes les nations
policiées & chez qui les mœurs n'ont pas encore heureu-
sement perdu tout leur empire. Louis XIV, qui aimoit
passionnément la danse, (puisqu'il se donna lui-même en
spectacle sur le théâtre de l'opéra) voulut par un édit que les
acteurs de l'opéra ne dérogeassent point ; mais la voix pu-
blique, plus forte que les édits du Roi danseur, a rangé

cependant jusqu'à imputer à l'art la profanation qu'en fait l'actrice ; l'art existeroit dans toute sa beauté, indépendamment d'elle : c'est le vase qui corrompt la liqueur ; peuples policés, changez le vase.

Mais je m'arrête : je ne veux ici considérer les comédiens que comme personnages représentans, & à ce titre je ne veux pas qu'ils soient subordonnés au poëte, parce que tout talent subordonné perd de son effor & de sa vigueur. Mais il faut encore moins que le poëte soit subordonné à l'acteur. Si celui-ci s'établit juge, il fera à la fois juge ignorant, hautain & ridicule ; c'est ce que l'expérience démontre journellement. Il faut donc qu'il se trouve une puissance intermédiaire (a), (ce mot dût-il faire rire ici) qui n'ayant ni les intérêts du poëte, ni ceux du comédien, sçache dire à l'un : *l'amour-propre vous a aveuglé*, & à l'autre : *voilà ce qui*

dans la même classe & les nobles acteurs de l'Académie royale de musique, & Messieurs les comédiens François, & le Pantalon & l'Arlequin, & le Scapin de la comédie Italienne. Ainsi la volonté du distributeur ordinaire de l'opinion publique n'a pu prévaloir contre cette même opinion antérieure à lui & qui enveloppe dans la même proscription tous les gens de théâtre.

(a) Il feroit plutôt fait d'établir la concurrence de deux théâtres : cela obviendroit à toutes difficultés & rempliroit parfaitement l'idée qu'on a de remettre l'auteur & le comédien réciproquement à leur place.

est digne d'être représenté devant le public. La perte & l'avilissement de l'art, n'est-ce pas d'entendre un auteur dire publiquement : ob ! je fais un rôle pour le Kain, un rôle pour Molé, un rôle pour Brizard ; j'ai bien modelé la coupe de mon dialogue sur le caractère de leur début ; voici une tirade qui leur convient : aussi me seront-ils favorables, ils joueront à ravir.....

Le Public désireroit la réforme de tous ces abus qui nuisent à ses jouissances ; mais il est devenu un être passif, qui ne s'amuse encore quelquefois que parce qu'on tolere quelques-uns de ses amusemens. Les comédiens, riches d'un fond étonnant , héritiers des Corneille , des Racine, des Crebillon , des Voltaire , comme s'ils étoient leurs enfans, ont ce dédain & cette paresse que donnent l'opulence & la faveur. Il paroît surprenant qu'ils s'estiment les héritiers légitimes (a) des chefs-d'œuvres de la scène françoise : assurément ces ouvrages immortels que les rois ne sçauroient payer, (car leur or est trop vil auprès de semblables

(a) On aime à Paris, dit Noverre, les infiniment petits. On pourroit ajouter, on ne paye qu'eux. Un Danseur de l'Opéra gagne plus que tous les Régens du College Royal. Jamais Gouverneur n'a eu les gages d'un Cuilinier. Le Médecin des chiens a une voiture plus élégante que celle du plus fameux Docteur en médecine. Et la part d'un Comédien rend au moins autant que six Compagnies d'Infanterie.

productions,) appartiennent de droit à la nation & ne peuvent appartenir qu'à elle.

Mangeant le blé des épis que d'autres ont moissonnés, ils s'endorment dans une oisiveté autorisée, visitent fréquemment leurs maisons de campagne, ou vont lucrativement rétablir leur poitrine sur nos théâtres de provinces : les doubles paroissent, & les pièces nouvelles reculent des années entières. Si Corneille revenoit au monde, il lui faudroit quatre-vingt-dix années (a) pour faire jouer son Théâtre, car il faut être très heureux (pour ne rien dire de plus) pour sçavoir placer une pièce tous les trois ans.

Louis XIV rassemblant en une seule les deux troupes de comédiens qui étoient alors à Paris, en les prenant à ses gages, en leur donnant le nom de ses comédiens (b), qu'ils ont conservé

(a) Que de tracasseries un auteur est obligé d'essuyer pour parvenir à se faire jouer, & que de tems enlevé au travail du cabinet ! Abandonner un homme de Lettres aux caprices d'un tas d'acteurs & d'actrices, l'obliger à les *recorder*, comme dit Voltaire, n'est-ce pas lui dire : *tu emploieras plus de tems à disposer ton monde qu'à créer un nouveau chef-d'œuvre*. On a comparé l'art de soumettre des acteurs, à celui de régler le cérémonial dans un congrès.

(b) Quand on a à faire à un Corps, il y a dix à parier contre un qu'on en recevra une injustice gratuite. Pourquoi cela ? Parce qu'il y a toujours un vice dans ce Corps, lequel est avantageux à tous, & qu'on se garde bien de

depuis, n'a fait que les rendre indépendans du public; & il a nui à la splendeur & à la supériorité de notre théâtre, en détruisant l'émulation qui régnoit tant entre les auteurs qu'entre les acteurs: émulation qui pouvoit produire des merveilles. Depuis qu'ils jouissent du privilege incroyable de fermer & d'ouvrir la carrière à qui bon leur semble, depuis qu'ils n'ont point de rivaux dans leur art, ils ont traité les gens de lettres (a) & le public beaucoup moins bien que les gentilshommes de la chambre ne les traitent eux-mêmes.

Un des moyens de réveiller en eux les talens & les soins qu'ils négligent, seroit d'établir une concurrence, qui seroit très favorable aux auteurs, au public & à l'art: tout privilege exclusif est, en tout genre, une faute énorme en politique.

Vous avez vu ce chêne superbe, qui déployoit le printems passé, des rameaux toujours verts: vous le voyez languissant & ne poussant plus que des feuilles pâles & rares. On accuse le sol, les vents, le soleil; ce n'est point là ce qui détruit ce bel arbre: des vers

combattre. L'intérêt du corps prononce, de sorte qu'on n'en peut accuser personne: chacun est injuste en particulier, & se sauve de ce reproche en se présentant de front.

(a) Chez les anciens il falloit passer, comme on sçait, dans le temple de la Vertu pour entrer dans celui de la Gloire; & chez nous c'est tout le contraire.

impurs ont mordu ses racines. Tels sont les ennemis invisibles & redoutables qui priveront le voyageur de son ombre propice.

Les comédiens ne veulent pas cultiver le champ fécond qu'ils ont sous les mains, parce qu'ils ne sont pas éveillés par la concurrence, plus forte & plus active que l'intérêt même; parce que leur fortune étant assurée d'avance (a), ils chérissent une certaine paresse qui donne aujourd'hui à tous les états un air de dignité. Sourds aux vœux que le public ose former, ils les annullent de plein-droit, & leurs caprices font loix: ils tyrannisent nos plaisirs, & rien ne peut balancer leur autorité souveraine. Enfin la liberté françoise semble s'être réfugiée dans leur foyer, & c'est le seul corps en effet qui brave aujourd'hui, dans une majestueuse tranquillité, les orages & les tempêtes qui ont

(a) Ils ont pour plus de 200000 livres de petites loges louées à l'année, comme je l'ai déjà dit; les étrangers qui passent & qui vont voir la pièce que l'on donne, toujours nouvelle pour eux, les écoliers échappés du collège, suffisent à compléter le reste. Chaque comédien a environ seize ou dix-huit mille livres de rente. Corneille ne gagnoit pas le quart de cette somme. Ainsi, sans autre peine que de débiter toujours les mêmes rôles, ils ont une recette considérable, & s'embarrassent peu de pièces nouvelles qui leur occasionneroient quelques momens d'étude. Il faut donc des Directeurs à ces insignes paresseux, si l'on ne veut pas concourir à l'absolue décadence d'un art précieux.

ébranlé ou renversé tous les autres. Comment ces fiers républicains accueilleroient-ils après cela un sujet auteur qui a besoin d'une gloire façonnée par leurs mains. Que faut-il donc faire ? Je vous l'ai déjà dit, mes amis : en attendant quelques changemens heureux & qui ne tarderont pas, il faut les imiter dans leur orgueil dédaigneux : au lieu de leur porter vos pieces, il faut les livrer au Public ; l'impression vous transportera tout-à-coup sous les yeux de vos véritables juges. Si le triomphe est moins éclatant, il sera plus durable, plus propre à l'auteur, il ne tardera pas. Si la piece est vraiment bonne, la Province s'en emparera, l'étranger vous traduira ; tôt ou tard ils dicteront à la capitale ce qu'elle devra adopter. Ainsi le poëte rentrant dans les droits de sa juste indépendance prouvera modestement aux comédiens que leur jeu n'est point l'art, & que l'art avancera plutôt sans eux, qu'avec leur secours.

Il est singulier que l'auteur ne voie jamais que la capitale qui ne forme qu'un point, & qu'il oublie le reste du Royaume, comme si ce n'étoit plus qu'un désert. Il y a autant de goût au moins dans la Province qu'à Paris ; il y est même plus droit, moins gâté, & plus raisonnable : on y sçait entendre encore & reconnoître la voix du sentiment ; les ames n'y ont pas reçu l'empreinte de ce dédain superbe qui se refuse à admirer, pour le triste plaisir d'une censure qu'enfante l'orgueil. Dans la provin-

ce il y a généralement plus de mœurs, & c'est-là qu'un poëte dramatique doit s'étudier surtout à plaire. Si le poëte ne travaille que pour les applaudissemens qui viennent frapper directement son oreille, s'il veut être présent à ses succès, c'est un personnage vaniteux qui ne connoît pas la gloire & qui ne sçait pas même jouir de sa renommée.

Le comédien a une prétention singulière & qui mérite d'être combattue, il s' imagine que le poëte lui doit la moitié de sa gloire, & il croit encore s'exprimer modestement. C'est ici que l'on peut dire avec l'abbé Dubos, *qu'un peu de vision fut de tout tems l'appanage des gens de théâtre*. N'est-ce pas le poëte qui crée le comédien, qui l'inspire, qui le dirige, le mene, le conduit? Il ne fait pas un seul pas qui ne soit tracé. Tout son esprit est d'étudier l'esprit de son rôle & de s'en pénétrer. Un philosophe a dit: *parmi les hommes ce sont ordinairement ceux qui réfléchissent le moins qui ont le plus le talent de l'imitation*, & l'expérience a confirmé cette décision. Si quelquefois le comédien prête au poëte, ce qui est rare, que de fois celui-ci perd par son organe & maudit l'instrument rebelle (a)! Celui-ci sacrifie un couplet

(a) Il faut avouer que si nous ôtons à Paris trois ou quatre acteurs dans les deux genres, tout le reste est au-dessous du médiocre, & propre tout au plus à figurer dans une troupe volante. Au théâtre de Paris il n'y a jamais d'ac-

pour frapper un seul vers : celui-là voulant tout rendre & plus que le poète n'a voulu dire , ressemble à un lutteur échauffé , plutôt qu'à un acteur qui possède son rôle. Ne voit-on pas dans les pieces douteuses , le comédien redoubler d'efforts & vouloir décider le succès ; sa vanité intéressée se flatte de relever le drame languissant. Qu'arrive-t-il ? Ses transports ne font que précipiter la chute de la piece ; l'auteur devient plus ridicule par le jeu forcé du comédien : il a pu soutenir pendant quelques jours des pieces d'un mérite équivoque , mais jamais il n'a fait vivre un mauvais ouvrage ni pu en détruire un bon.

Corneille & Racine ne sont-ils pas cent fois plus beaux dans le cabinet que sur la scène ? Ne voyons-nous pas le feu , l'éloquence du personnage détruits par l'acteur qui a voulu mettre son esprit à la place de celui de l'auteur ? Les comédiens , gens illettrés , (a) ne sçauroient

cord général : à côté de le Kain se trouvera le plus ridicule confident qu'on puisse imaginer ; il semble qu'on l'ait choisi exprès pour détruire l'illusion.

(a) Portez-leur une piece d'un genre neuf , ils chercheront dans leur mémoire , & ne trouvant aucune ressemblance avec les pieces déjà données , ils soutiendront que l'ouvrage ne vaut rien. Il leur faut des points d'appui , & plus la piece qu'on leur présentera sera calquée sur celles qu'ils connoissent , meilleure elle sera à leurs yeux : aussi dès qu'un comédien loue beaucoup une tragédie , attendez-vous à sa chute.

ni s'habiller ni décorer la scène , si le poëte ne venoit à leur secours. On les a vus entichés pendant un siècle des plus ridicules coutumes , mettre indistinctement à tout héros un *tonnelet* (a), & ne sçavoir pas même la différence qui se trouve entre le vêtement grec & le vêtement romain. Que dis-je ? il fallut du courage, de la fermeté & même une force de caractère à une actrice célèbre pour ne point coëffer Cornélie comme une duchesse, & pour qu'on lui permît d'avoir les cheveux épars lorsqu'elle pleurerait sur la cendre de Pompée (b).

Il n'y auroit plus un seul acteur sur la terre que le Théâtre subsisteroit encore dans toute sa beauté. Baron, Dufresne, la Le Couvreur & Clairon sont morts, & les rôles qu'ils ont joués restent toujours aussi beaux, aussi entiers, aussi

(a) Les héros tragiques étoient habillés alors comme les danseurs de notre magnifique & triste Opéra, c'étoit pour plus grande commodité, l'habit que l'on jetoit indifféremment sur le premier individu de toute nation.

(b) J'aurois bien voulu entendre les gémissemens de ce fameux acteur nommé *Paulus*, qui devant représenter Hécube pleurant son fils Hector, alla tirer du tombeau les cendres de son propre-fils, & serrant l'urne contre son sein laissa la nature pousser son cri plaintif à la place de l'art. Cette voix paternelle qui retentissoit en plein théâtre, n'étoit plus une fiction; elle devoit porter au fond des cœurs un attendrissement mêlé d'effroi.

neufs, aussi frappans. Le comédien n'est que le copiste de son original : l'original a existé avant lui, & existera après. Tel un tableau de Raphael ou de Rubens, mille fois copié, voit mourir ces ébauches ingénieuses & passagères, & subsiste sans être atteint ni égalé. Est-ce l'acteur qui, pâle & aliéné de jalousie, enfonce le poignard dans le sein de Zaïre ? Eh non ! j'ai vu le sang couler dès que j'ai entendu ce vers du premier acte :

Je ne suis point jaloux, si je l'étois jamais :

comme ce vers m'ouvre en perspective une catastrophe sanglante & terrible !

Comédien ! ton talent est bien beau, même fort rare ; mais ne t'attribues jamais ce qui est l'art suprême du Poète : ne le défigures pas , c'est tout ce qu'on demande de toi.

Achevé le 17 Janvier

1773.

C A T A L O G U E
D E S
L I V R E S

Nouveaux & autres , qu'on trouve chez
E. VAN HARREVELT, Libraire à
Amsterdam.

A.

An (l') Deux Mille Quatre Cent Quarante. *Rêve s'il en
fût jamais.* Londres 1773. Grand in Octavo de 416
pages.

Annales des Provinces-Unies, contenant les choses les plus
remarquables arrivées en Europe, & dans les autres par-
ties du monde, depuis les Négociations pour la Paix de
Munster jusqu'à la Paix de Breda, avec la Description
Historique de leur Gouvernement, par Mr. Basnage, 2
vol. fol. Haye. *Cet Ouvrage est sans contredit le seul &
unique pour avoir une juste idée du Gouvernement de la Ré-
publique des Provinces-Unies.*

— le même, en grand Papier, 2 vol. folio.

Architecture, ou Traité de dessiner les Ordres de l'Architec-
ture Antique en toutes leurs parties, par A. Bouée.
Avec fig. fol.

Architecture (les Oeuvres d') d'Antoine le Pautre. Avec
fig. fol. Paris.

Architecture Hydraulique, ou l'Art de conduire, d'élever
& de ménager les Eaux, par Mr. Belidor, 5 vol. avec
le Supplément. 4. fig. *ibid.* 1737—1758.

Architecture (Ouvrages d') de Pierre Post. Avec fig. fol.
Leide 1715.

Architecture moderne, ou l'Art de bien bâtir pour toutes
sortes de personnes, par C. A. Jombert, avec beaucoup
de fig. 2 vol. 4. Paris 1764.

Architecture, ou Recueil de Plans, Profils & Elévations
de plusieurs Palais, Châteaux, Eglises, Sépultures, Grot-
tes & Hôtels, bâtis dans Paris & aux environs, dessinés
& gravés par Jean Marot, 4. Paris 1764.

Architecture, ou Proportions des Trois Ordres Grecs, sur
un modele de douze parties, par Jean Antoine, Archi-
tecte, &c. 4. fig. Metz 1768.

C A T A L O G U E

- Architecture d'Antoine le Pautre, 3 vol. fol. tout en fig. Metz 1751.
- Architecture de Vitruve, par Perrault. Avec fig. Paris 1684. grand papier. fol. (*Rare.*)
- Architecture, ou Traité de Perspective, par M. Courtonne. Fol. avec fig. *ibid.* 1725.
- Architecture de L. Vingbooms, Architecte de la Ville d'Amsterdam. 2 vol. fol. Leyde, 1715.
- Art Militaire des Chinois, ou Recueil d'Anciens Traités sur la Guerre, composés avant l'ère chrétienne par différens Généraux Chinois: Ouvrages sur lesquels les Aspirans aux Grades Militaires sont obligés de subir des Examens; par le P. Amiot. Revu & publié par Mr. de Guignes, 4. fig. *ibid.* 1772.
- Art de lever les plans de tout ce qui a rapport à la guerre & à l'architecture civile & champêtre, par M. Duplain de Montesson. Avec fig. 8. *ibid.* 1763.
- Art (de l') de la Comédie, ou Détail raisonné des diverses parties de la Comédie & de ses différens Genres: suivi d'un Traité de l'Imitation, où l'on compare à leurs Originaux les Imitations de Moliere & celles des Modernes, &c. par de Cailhava. 4 vol. 8. *ibid.* 1772.
- Art de sentir & de juger en matiere de goût, 2 vol. 8. *ibid.* 1762.
- Astronomie de la Lande. Nouvelle Edition. 3 vol. 4to. avec figures. Paris 1771.
- Avantures (les) de Télémaque, fils d'Ulysse, par M. de Fenelon, avec de jolies figures. Nouvelle & dernière Edition. Amst. 1774. in 12vo.
- Aventure (le) di Telemaco, Figliuolo d'Ulisse, composta dal fu. Francesco de Salignac della Motte-Fenelon, 2 vol. 12. Parigi 1767.* B.
- Bonheur, (le) Poëme en six Chants, avec des fragmens de quelques Epitres: ouvrages posthumes de Mr. Helvetius, in 12vo. 1773. C.
- Causes Célèbres & Intéressantes, avec les Jugemens qui les ont décidées; rédigées de nouveau par Mr. Richer, Avocat au Parlement. 6 vol. Paris 1773, 12vo.
- Constitution de l'Angleterre, par Mr. de Lolme, Avocat. Nouvelle Edition Augmentée. Amst. 1774. gr. 8vo. D.
- Decamerone (le) de Jean Bocace, 5 vol. 8vo. Londres, NB. Paris 1757—1761. Edition superbe avec de très belles figures.
- Description de l'Arabie d'après les Observations & Recherches faites dans le pays même, par M. Niebuhr, Capitaine d'Ingénieurs, Membre de la Société Royale de Gœttingen, 4to. avec fig. Copenhague 1773.

D E S L I V R E S.

- Dictionnaire Historique & Critique de Bayle. Nouvelle Edition, augmentée de la vie de l'auteur, par M. Desmaizeaux, 4 vol. fol. Amst. 1740.
- Dictionnaire (Nouveau) Historique & Critique, pour servir de Continuation au Dictionnaire Historique & Critique de Mr. P. Bayle: par J. G. de Chauffepié. 4 tomes in folio. *ibid.* 1753.
- Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Classiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes, contenant la Géographie, l'Histoire, la Fable & les Antiquités, par M. Sabbathier, 14 vol. 8vo. Paris.
- Dictionnaire de Droit & de Pratique, contenant l'Explication des Termes de Droit, d'Ordonnances, de Coutumes & de Pratique, par de Ferrieres, 2 vol. 4to. Paris 1769.
- Dictionnaire Philosophique de la Religion, où l'on établit tous les Points de la Religion attaqués par les Incrédules, & où l'on répond à toutes leurs objections, par l'auteur des Erreurs de Voltaire, 4 vol. 12vo. 1772.
- Dictionnaire Historique des Cultes Religieux établis dans le monde, depuis son origine jusqu'à présent: ouvrage dans lequel on trouvera les différentes manieres d'adorer la Divinité, que la Révélation, l'Ignorance & les Passions ont suggeré aux hommes dans tous les temps, 5 vol. Paris 1772. 8vo.
- Dictionnaire Vétérinaire & des Animaux Domestiques, contenant leurs mœurs, leurs caractères, leurs descriptions anatomiques, la maniere de les nourrir, de les élever, & de les gouverner, &c. par M. Buchoz, Médecin du Roi de Pologne. 4 vol. avec fig. *ibid.* 1771. 8vo.
- Dictionnaire Universel des Plantes, Arbres & Arbustes de la France, contenant une Description raisonnée de tous les Végétaux du Royaume, considérés relativement à l'Agriculture, au Jardinage, aux Arts, & à la Médecine des Hommes & des Animaux, par Mr. Buchoz. 4 vol. *ibid.* 1770. 8vo.
- Douze (les) Césars, traduits du Latin de Suétone, avec des Notes & des Réflexions. par Mr. de la Harpe, 2 vol. 8vo. *ibid.* 1770.
- Droit des Souverains défendu, par Fra Paolo, 2 vol. 12vo. Amst.
- Droit (le) Public de l'Europe, fondé sur les Traités, par Mr. l'Abbé de Mably. Nouvelle Edition augmentée, 3 vol. 8vo. *ibid.* 1766.
- Du Théâtre, ou Essai sur l'Art Dramatique. Ouvrage Excellent. Un volume grand in 8vo. de près de 372 Pages. Amst. 1773. *Edition Véritable.*

C A T A L O G U E

E.

Elemens de la Politique ou Recherche des vrais Principes de l'Economie Sociale, 6 vol. 8vo. Londres 1773.

Elémens d'Astronomie, par Mr. Cassini, 2 vol. 4. avec fig. *ibid.* 1740.

Elémens d'Algebre, traduits de l'Anglois de M. Saunderson, par C. de Joncourt, 2 vol. 4to avec fig. Amst. 1756.

Elémens de Chymie pratique, par Macquer, 3 vol. 12vo. *ibid.* 1756.

Encyclopédie, ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts & des Métiers, par une Société de Gens de Lettres; mis en ordre & publié par M. Diderot, de l'Académie Royale des Sciences, &c. Nouvelle Edition, in folio. VII vol. Paris 1755. *Première & Seconde Livraison.*

Epreuves du Sentiment, ou les Oeuvres de M. d'Arnaud, 2 vol. 12vo. Paris 1772.

Essai sur le Caractere, les Mœurs & l'Esprit des Femmes dans les différens Siecles, par Mr. Thomas de l'Académie Françoisse. Amst. 1772. 12vo.

Essai Général de Tactique, précédé d'un Discours sur l'état actuel de la Politique & de la Science Militaire en Europe, avec le Plan d'un Ouvrage intitulé la France Politique & Militaire, 2 vol. 8vo. fig. 1773.

Esprit (l') de l'Encyclopédie, ou Choix des Articles les plus curieux, les plus agréables, les plus piquans, les plus philosophiques, tirés de ce grand Dictionnaire, 7 vol. *ibid.* 1768. 12vo.

Esprit (l') de Bossuet, ou Choix de pensées tirées de ses meilleurs ouvrages. Bouillon 1771.

Examen de la Doctrine touchant le Salut des Payens, ou Nouvelle Apologie pour Socrate, par Mr. J. A. Eberhard, Ministre à Berlin, grand 8vo. Amst. 1773.

G.

Gentilhomme (le) Cultivateur, ou Corps complet d'Agriculture, Tiré de l'Anglois, & de tous les Auteurs qui ont le mieux écrit sur cet Art, par Dupuy Demportes, 8 vol. 4to. fig. Paris 1761. - Le même Ouvrage en 16 vol. *ibid.* 1761, in 12vo.

Géographie Universelle, à l'usage des Colleges, par Mr. Robert. 2de. Edit. 12. *ibid.* 1772.

Géographie Elémentaire, traitée en forme d'Entretiens: Ouvrage principalement fait en faveur des Meres de famille & des jeunes Demoiselles, par M. Henault, Avocat. *ibid.* 1772. 12vo.

H.

Henriade, (la) par de Voltaire: enrichie de figures. Amst. 1772. 8vo. papier Royal.

D E S L I V R E S.

- Henriade (la) en Dix Chants, in 24. Jolie Edition. Geneve. (Paris) 1773.
- Histoire Philosophique & Politique des Etabliffemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes. 6 vol. 8vo. 1772.
- Histoire & Mémoires de Littérature de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, 4to fig. Paris. complet.
- Histoire de Nader Chah, connu sous le nom de Thamas Kuli-Khan, Empereur de Perse, traduite d'un Manuscrit Persan, avec des Notes Chronologiques, Historiques, Géographiques, & un Traité sur la Poësie Orientale, par Mr. Jones, 2 vol. 4. Londres 1770.
- Histoire de l'Esprit Humain, ou Mémoires Secrets & Universels de la République des Lettres, par le Marquis d'Argens, 14 vol. 8vo. Berlin, 1765.
- Histoire Naturelle, Générale & Particulière, par M. de Buffon. Nouvelle Edition. XVII. vol. 4to. avec fig. Paris 1772.
- Histoire Naturelle des Oiseaux, par Mr. le Comte de Buffon. Tomes 1 & 2. in folio, avec les figures enluminées au naturel. Paris, de l'Imprimerie Royale. 1770 & 1772.
- Histoire Militaire du Prince Eugene, du Duc de Marlborough & du Prince d'Orange & de Nassau, par Mrs. Dumont & Rouffet; 3 vol. fol. format d'Atlas, avec toutes les Vues, les Plans des Batailles, Sieges, &c. Haye 1729—1747.
- Histoire Militaire de Louis le Grand, par Quincy, 7 vol. 4to. avec fig. *ibid.* 1726.
- Histoire du Prince Eugene, par Mr. Mauvillon, ornée de Plans de Batailles & des Médailles nécessaires pour l'Intelligence de cette Histoire. Nouvelle Edition considérablement augmentée & corrigée, 5 vol. 8vo. Amst. 1750.
- Histoire du Vicomte de Turenne, Maréchal-Général des Armées du Roi, par Mr. de Ramsay, 4 vol. 8vo. avec des Fig. & les Plans de Batailles. Amst. 1770.
- Histoire de Charles XII, Roi de Suede, traduite du Suédois de J. A. Nordberg. 4to. 4 vol. Haye 1742—1744.
- item, grand Papier.
- Histoire de la Maison de Bourbon, par Mr. Deformaux, Historiographe de la Maison de Bourbon. Tome premier, Paris 1772. 4to. de l'Imprimerie Royale.
- Histoire de la Rivalité de la France & de l'Angleterre, par M. Gaillard, 3 vol. 12vo. Paris 1771.
- Histoire de France, depuis l'Etablissement de la Monarchie Française, par le P. Daniel, 24 vol. 12vo. Amst. 1755—1758.

C A T A L O G U E

Histoire de l'Avénement de la Maison de Bourbon au Trône d'Espagne: dédiée au Roi, par Mr. Targe. 6. vol. Paris 1772. 12vo.

Histoire d'Ecosse, sous les Regnes de Marie Stuart & de Jacques VI, jusqu'à l'avenement de ce Prince à la couronne d'Angleterre; traduite de l'Anglois, de M. G. Robertson, Auteur de l'Histoire de Charles V. 4 vol. Londres 1772. 12vo.

Histoire de l'Inoculation de la Petite Verole ou Recueil de Mémoires, Lettres, Extraits & autres Ecrits, sur la Petite Verole Artificielle, par M. de la Condamine. 12vo. Tome 1. en deux parties. Amsterdam. (Paris) 1773.

Homme (de l') de ses Facultés Intellectuelles & de son Education. Ouvrage Posthume de M. Helvetius, 2 vol. 8vo. 1773.

History of Agathon, by Mr. C. M. Wieland, translated from the German Original, 4 volumes 12vo. London 1773.

I.

Jeux (les) de la petite Thalie, ou Nouveaux petits Drame propres à former les Mœurs des Enfans & des jeunes personnes, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à vingt. 1772. 8vo.

L.

Lettres de Pekin sur le Génie de la langue Chinoise & la nature de leur Ecriture Symbolique comparée avec celle des Anciens Egyptiens; par un Pere de la Comp. de Jesus, Missionnaire à Pekin, 4to. Bruxelles 1773. avec figures.

Lettres de Madame la Marquise de Pompadour, depuis MDCCXLVI. jusqu'à MDCCCLXII. inclusivement. 3. Parties. Londres 1772. in 8vo.

Loix (les) de Minos, Tragédie, avec les Notes de Mr. de Morza, & plusieurs pieces curieuses détachées, par Mr. de Voltaire, un Tome. gr. 8vo. Geneve 1773.

Letters concerning the present State of England, particularly respecting the Politico, Arts, Manners and Literature of the Times, London 1773, gr. 8vo.

Letters on the French Nation, considered in its different Departments: by Sir R. Talbot, who attended the Duke of Bedford to Paris in 1762. 2 volumes. 12vo. London 1771.

M.

Mélanges (Nouveaux) Philosophiques, Historiques, Critiques, &c. &c. par Mr. de Voltaire, 12 vol 8vo. 1772.

Mélanges de Littérature & de Philosophie, par M. d'Alembert, 5 vol. 12vo. Amst 1760-1767.

Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture, par Patte. Ouvrage Enrichi de nombre de Planches gravées en taille-douce, 4to. Paris 1769.

D E S L I V R E S.

Mémoires Historiques, Politiques & Militaires sur la Russie, contenant les principales Révolutions de cet Empire & les Guerres des Russes contre les Turcs & les Tartares, &c. par le Général de Manstein. 2 vol. 8vo. fig. Lyon. 1772.

Mémoires pour servir à l'Histoire du XVIII. Siècle, contenant les affaires d'Etat, &c. par Lamberti, 14 vol. 4to. Amst. 1735-1740.

Mémoires de Montecuculi, avec un Commentaire du Comte Turpin de Crissé, 3 vol. avec beaucoup de fig. 8vo. *ibid.* 1770.

O.

Oeuvres Philosophiques de Mr. Diderot, 6 vol. 8vo. 1772.

Oeuvres Complètes de Mr. de Voltaire, en XVIII. Tomes in Quarto, avec 50 belles fig. Edition magnifique, faite sous les yeux de l'auteur. Geneve. 1768 1772.

Oeuvres de Moliere, avec des Remarques Grammaticales, des Avertissemens & des Observations sur chaque Piece, par M. Bret, 6 vol. gr. 8vo. avec des superbes figures. Paris 1773.

Oeuvres de Jean Racine, avec des Commentaires par Mr. Luneau de Boisjermain, 7 vol. 8vo. Paris 1768, avec des superbes Planches.

Oeuvres de Racine. Nouvelle Edition considérablement augmentée de beaucoup de pieces qui n'avoient pas encore paru, principalement celles de Théâtre, &c. avec de très-belles figures, 12vo. 3 vol. Amst. 1763.

Oeuvres d'Alexis Piron, avec de jolies fig. 3 vol. 12vo. Paris 1758.

Oeuvres diverses de Pope, traduites de l'Anglois. Nouvelle Edition revue & augmentée d'un grand nombre de Pieces qui n'avoient point encore été traduites, avec de très-belles fig. 8 vol. 12vo. Amst. & Leipz. 1767.

Oeuvres diverses de Michel de Cervantes Saaveda, 8. vol. 12vo. Belle Edition, avec les figures superbes de Coppel &c. Amst. 1768.

P.

Pensées de Mr. d'Alembert, 12vo. Paris 1774.

Politique (la) Naturelle, ou Discours sur les vrais Principes du Gouvernement, par un Ancien Magistrat, 2 vol. Londres 1773, gr. 8vo.

Political Essays concerning the present State of the British Empire, particularly respecting : I. Natural Advantages and Disadvantages. II. Constitution. III. Agriculture.

CATALOGUE des LIVRES.

IV. Manufactures. V. The Colonies, and VI. Commerce.
London 1772. 4to.

Pope's (A.) Works, with the Notes of Mr. Warburton: the last Edition neatly printed. 6 vol. 8vo. with cuts. Lond. 1764.
R.

Récréations Mathématiques & Physiques, par Ozanam;
 avec fig. 4 vol. 8. *ibid.* 1750.

Recueil des Oeuvres de Mad. du Boccage, avec fig. 3 vol.
 8vo. Lyon 1764.

Recueil de Nouvelles Pièces Fugitives de Mr. de Voltaire,
 12 parties, 8vo. Geneve 1766 à 1773.

Recherches Philosophiques sur les Egyptiens & les Chinois,
 par Mr. de Pauw, 2 vol. avec une Carte. Berlin 1773.

Réflexions & Maximes Morales de Mr. le Duc de la Rochefoucault, avec des Commentaires par Mr. Manzoni,
 8vo. Amst. 1772.

Réflexions Critiques sur la Poésie & sur la Peinture, par
 l'Abbé du Bos, 3 vol. 4to. Superbe Edition, imprimée
 en Cadres. Paris 1755.

Roman Philosophique ou Traité de Morale Moderne, 12vo.
 Londres 1774.

S.

Sennemours & Rosalie de Civraye, Histoire Française,
 3 parties. 12vo. Paris 1773.

Speëtaele de la Nature, ou Entretiens sur les particularités
 de l'Histoire Naturelle, qui ont paru les plus propres à
 rendre les jeunes gens curieux & à leur former l'Esprit.
 8 vol. 12vo. fig. Paris 1771.

Supplément au Roman Comique, ou Mémoires pour ser-
 vir à la vie de Jean Monnet, 2 vol. 12vo. Londres 1772.

Speëtor (the) by Steele. 8 vol. 12vo. London 1767.

T.

Théâtre Complet de Mr. de Voltaire, le tout revu &
 corrigé par l'Auteur même, 10 vol. 12vo. 1773.

Tragédies-Opera de l'Abbé Metastasio, traduites en fran-
 çois, 12 vol. 12vo. 1751.

—— item en Italien, 6 vol. 12vo. Paris 1773.

U.

Usong, Histoire Orientale, par le Baron de Haller: tra-
 duit de l'Allemand. 12vo. Paris 1772.

*Ufong, and Oriental History in four Books. Translated from
 the German of Baron Albert von Haller. London 1774. 12o.*

W.

Works (the) of Dr. Jonathan Swift, in XXII. Volu-
 mes, with copper Plates. London. 1762. gr. 8.

TABLE.

<u>EPITRE DEDICATOIRE</u>
<u>INTRODUCTION</u>
<u>CHAPITRE I. De la fin que doit se proposer l'Art Dramatique</u>
<u>CHAP. II. De la Tragédie Ancienne et Moderne</u>
<u>CHAP. III. Développement du Chapitre précédent</u>
<u>CHAP. IV. De la Comédie</u>
<u>CHAP. V. Développement du Chapitre précédent</u>
<u>CHAP. VI. Des Vices essentiels de la Comédie Moderne</u>
<u>CHAP. VII. De Moliere</u>
<u>CHAP. VIII. Du Drame</u>
<u>CHAP. IX. Distinction du Drame d'avec la Comédie</u>
<u>CHAP. X. De nouveaux sujets dramatiques que l'on pourroit traiter</u>
<u>CHAP. XI. Développement du Chapitre précédent</u>
<u>CHAP. XII. Des défauts à éviter dans le Drame</u>
<u>CHAP. XIII. Du caractère qu'il faut imprimer au Drame</u>
<u>CHAP. XIV. Développement du Chapitre précédent, vu du côté politique</u>
<u>CHAP. XV. Réponse à quelques objections.</u>
<u>CHAP. XVI. Des études du Poète</u>
<u>CHAP. XVII. Développement du Chapitre précédent, vu du côté des Voyages</u>
<u>CHAP. XVIII. Danger de certaines Sociétés pour le Poète</u>
<u>CHAP. XIX. Difficultés à vaincre</u>
<u>CHAP. XX. Si le poète dramatique doit travailler pour le Peuple</u>
<u>CHAP. XXI. Des idées du poète</u>
<u>CHAP. XXII. Développement du Chapitre précédent, ou Apologie de l'homme</u>
<u>CHAP. XXIII. Examen de plusieurs préjugés reçus et accrédités</u>
<u>CHAP. XXIV. Court Examen des Poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida, de Boileau, relativement au Théâtre</u>
<u>CHAP. XXV. De Racine</u>
<u>CHAP. XXVI. Si le Drame admet ou rejette la Prose</u>
<u>CHAP. XXVII. Des soi-disant Critiques</u>
<u>CHAP. XXVIII. A un jeune Poète</u>
<u>CHAP. DERNIER Des Comédiens</u>
<u>Fin de la Table.</u>